This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

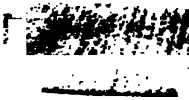
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

54

Thos Ward

2231 f 36



DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,

A Monſeigneur LE DAUPHIN;

POUR expliquer la ſuite de la Religion & les changements des Empires.

PREMIERE PARTIE.

DEPUIS le commencement du monde juſqu'à l'Empire de Charlemagne.

Par *Meſſire* JACQUES BENIGNE BOSSUET, *Evêque de Meaux, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils & ordinaire en ſon Conſeil d'Etat, ci-devant Précepteur de Monſeigneur* LE DAUPHIN, *Premier Aumônier de Madame la Ducheſſe* DE BOURGOGNE.

NOUVELLE ÉDITION.

A ROUEN,

Chez la veuve de PIERRE DUMESNIL, Imprimeur-Libraire, rue de la Chaîne.

M. DCC. LXXXVIII.

Tho Ward

2231 f. 36

BODL. LIBR.
29 NOV 1917
OXFORD

TABLE DE CE DISCOURS.

AVANT-PROPOS. *Deſſein général de cet Ouvrage : ſa diviſion en trois parties.* page 1

PREMIERE PARTIE.

Les Epoques ou la ſuite des temps.

I. EPOQUE. *Adam, ou la création : premier âge du monde.* 7

II. EPOQUE. *Noé, ou le déluge : ſecond âge du monde.* 10

III. EPOQUE. *La vocation d'Abraham, ou le commencement du Peuple de Dieu, & de l'alliance : troiſieme âge du monde.* 13

IV. EPOQUE. *Moïſe, ou la Loi écrite : quatrieme âge du monde.* 17

V. EPOQUE. *La priſe de Troye.* 21

VI. EPOQUE. *Salomon, ou le Temple achevé : cinquieme âge du monde.* 23

VII. EPOQUE. *Romulus, ou Rome fondée.* 30

VIII. EPOQUE. *Cyrus, ou les Juifs rétablis : ſixieme âge du monde.* 50

IX. EPOQUE. *Scipion, ou Carthage vaincue.* 76

X. EPOQUE. *Naiſſance de Jeſus-Chriſt : ſeptieme âge du monde.* 92

XI. EPOQUE. *Conſtantin, ou la paix de l'Egliſe.* 113

XII. EPOQUE. *Charlemagne, ou l'établiſſement du nouvel Empire.* 152

SECONDE PARTIE.

Suite de la Religion.

CHAP. I. *La Création, & les premiers temps.* 155

CHAP. XXVII. *Reflexion générale ſur la ſuite de la Religion, &c.* 398
CHAP. XXVIII. *Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture, ſont aiſées à vaincre par les hommes de bon ſens & de bonne foi.* 407
CHAP. XXIX. *Les prédictions réduites à trois faits palpables : parabole du Fils de Dieu, qui en établit la liaiſon.* 415
CHAP. XXX. *Suite de l'Egliſe Catholique, & ſa victoire manifeſte ſur toutes les ſectes.* 419

TROISIEME PARTIE.

Les Empires.

CHAP. I. *Les révolutions des Empires ſont réglées par la Providence, &c.* 328
CHAP. II. *Les révolutions des Empires ont des cauſes particulieres que les Princes doivent étudier.* 436
CHAP. III. *Les Scythes, les Ethiopiens & les Egyptiens.* 438
CHAP. IV. *Les Aſſyriens anciens & nouveaux, les Medes & Cyrus.* 467
CHAP. V. *Les Perſes, les Grecs & Alexandre.* 475
CHAP. VI. *L'Empire Romain; & en paſſant celui de Carthage, & ſa mauvaiſe conſtitution.* 497
CHAP. VII. *La ſuite des changements de Rome eſt expliquée.* 535
CHAP. VIII. *Concluſion de tout le diſcours précédent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.* 554

Fin de la Table.

DISCOURS

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE

UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

AVANT-PROPOS.

Deſſein général de cet Ouvrage : ſa diviſion en trois Parties.

QUAND l'Hiſtoire ſeroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux Princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les paſſions & les intérêts, les temps & les conjectures, les bons & les mauvais conſeils. Les Hiſtoires ne ſont compoſées que des actions qui les occupent, & tout ſemble y être fait pour leur uſage. Si l'expérience leur eſt néceſſaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'eſt rien de plus utile à leur in-

ſtruction que de joindre aux exemples des ſiecles paſſés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs ſujets & de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuſes qui leur arrivent : par le ſecours de l'Hiſtoire, ils forment leur jugement, ſans rien haſarder ſur les événements paſſés. Lorſqu'ils voient juſqu'aux vices les plus cachés des Princes, malgré les fauſſes louanges qu'on leur donne pendant leur vie, expoſés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cauſe la flatterie, & ils connoiſſent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il ſeroit honteux, je ne dis pas à un Prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre-humain, & les changements mémorables que la ſuite des temps a faits dans le monde. Si l'on n'apprend de l'Hiſtoire à diſtinguer les temps, on repréſentera les hommes ſous la loi de nature, ou ſous la loi écrite, tels qu'ils ſont ſous la loi évangélique ; on parlera des Perſes vaincus ſous Alexandre, comme on parle des Perſes victorieux ſous Cyrus ; on fera la Grece auſſi libre du temps de Philippe, que du temps de Thémiſtocles, ou de Miltiade : le Peuple Romain auſſi fier ſous les Empereurs que ſous les Conſuls ; l'Egliſe auſſi tranquille ſous Dioclétien que ſous Conſtantin, & la France agitée de guerres civiles du temps de Charles IX & Henry III, auſſi puiſſante que du

temps de Louis XIV, où réunie ſous un ſi grand Roi, ſeule elle triomphe de toute l'Europe.

C'eſt, MONSEIGNEUR, pour éviter ces inconvénients, que vous avez lu tant d'Hiſtoires anciennes & modernes. Il a fallu avant toutes choſes vous faire lire dans l'Ecriture l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, qui fait le fondement de la Religion. On ne vous a pas laiſſé ignorer l'Hiſtoire Grecque ni la Romaine; & ce qui vous étoit plus important, on vous a montré avec ſoin l'Hiſtoire de ce grand Royaume, que vous êtes obligé de rendre heureux. Mais de peur que ces Hiſtoires, & celles que vous avez encore à apprendre, ne ſe confondent dans votre eſprit, il n'y a rien de plus néceſſaire que de vous repréſenter diſtinctement, mais en raccourci, toute la ſuite des ſiecles.

Cette maniere d'Hiſtoire Univerſelle eſt à l'égard des Hiſtoires de chaque Pays & de chaque Peuple, ce qu'eſt une Carte générale à l'égard des Cartes particulieres. Dans les Cartes particulieres, vous voyez tout le détail d'un Royaume, ou d'une Province en elle même : dans les Cartes univerſelles, vous apprenez à ſituer ces parties du monde dans leur tout; vous voyez que Paris ou l'Iſle de France eſt dans le Royaume ce que le Royaume eſt dans l'Europe, & ce que l'Europe eſt dans l'Univers.

Ainſi, les Hiſtoires particulieres repréſentent la ſuite des choſes qui ſont arrivées à un peuple dans tout leur détail : afin de-

arrête à un point ſi conſidérable de l'Hiſtoire Univerſelle. La ſuite vous en ſera propoſée dans une ſeconde Partie, qui vous menera juſqu'au ſiecle que nous voyons illuſtré par les actions immortelles du Roi votre Pere, & auquel l'ardeur que vous témoignez à ſuivre un ſi grand exemple, fait encore eſpérer un nouveau luſtre.

Après vous avoir expliqué en général le deſſein de cet Ouvrage, j'ai trois choſes à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en eſpere.

Il faut premiérement, que je parcoure avec vous les Epoques que je vous propoſe; & que vous marquant en peu de mots les principaux événements qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre eſprit à mettre ces événements dans leur place, ſans y regarder autre choſe que l'ordre des temps. Mais comme mon intention principale eſt de vous faire obſerver dans cette ſuite des temps celle de la Religion & celle des grands Empires, après avoir fait aller enſemble, ſelon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choſes, je reprendrai en particulier avec les reflexions néceſſaires; premiérement, ceux qui nous font entendre la durée perpétuelle de la Religion; & enfin ceux qui nous découvrent les cauſes des grands changements arrivés dans les Empires.

Après cela, quelque partie de l'Hiſtoire ancienne que vous liſiez, tout vous tournera à profit. Il ne paſſera aucun fait dont vous n'apperceviez les conſéquences. Vous

admirerez la ſuite des conſeils de Dieu dans les affaires de la Religion : vous verrez auſſi l'enchaînement des affaires humaines, & par-là vous connoîtrez avec combien de réflexion & de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIERE PARTIE.

Les Epoques ou la ſuite des temps.

LA premiere Epoque vous préſente d'abord un grand ſpectacle ; Dieu qui crée le Ciel & la Terre par ſa parole, qui fait l'homme à ſon image. C'eſt par où commence Moïſe, le plus ancien des Hiſtoriens, le plus ſublime des Philoſophes, & le plus ſage des Légiſlateurs.

I. Epoque. *Adam, ou la création.* 1er Age du monde.

Il poſe ce fondement, tant de ſon Hiſtoire que de ſa doctrine & de ſes Loix. Après il nous fait voir tous les hommes renfermés en un ſeul homme, & ſa femme même tirée de lui : la concorde des mariages & la ſociété du genre-humain établie ſur ce fondement, la perfection & la puiſſance de l'homme tant qu'il porte l'image de Dieu en ſon entier ; ſon empire ſur les animaux ; ſon innocence tout enſemble & ſa félicité dans le Paradis, dont la mémoire s'eſt conſervée dans l'âge d'or des Poëtes ; le Précepte Divin donné à nos premiers parents ; la malice de l'eſprit tentateur, & ſon apparition ſous la forme du ſerpent ; la chûte d'Adam & d'Eve, funeſte à toute leur poſ-

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
I.	4004.

térité ; le premier homme justement puni
Ans du monde. *Ans devant J. C.* dans tous ses enfants, & le genre-humain maudit de Dieu ; la premiere promesse de la rédemption, & la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

129. 1875. *Gen. V. 3. 4.* La terre commence à se remplir, & les crimes s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam & d'Eve, fait voir au monde naissant la premiere action tragique, & la vertu commence dès-lors à être persécutée par le vice. Là paroissent les mœurs contraires de deux freres ; l'innocence d'Abel, sa vie pastorale, & ses offrandes agréables ; celles de Caïn rejettées, son avarice, son impiété, son parricide, & la jalousie mere des meurtres : le châtiment de ce crime ; la conscience du parricide, agitée de continuelles frayeurs ; la premiere ville bâtie par ce méchant, qui se cherchoit un asyle contre la haine & l'horreur du genre-humain ; l'invention de quelques arts par ses enfants, la tyrannie des passions, & la prodigieuse malignité du cœur humain toujours porté à faire le mal ; la postérité de Seth fidele à Dieu malgré cette dépravation ; le pieux Hénoc miraculeusement tiré du monde qui n'étoit pas digne de le posséder ; la distinction des enfants de Dieu d'avec les enfants des hommes, c'est-à-dire, de ceux qui vivoient selon l'esprit, d'avec ceux qui vivoient selon la chair : leur mélange & la corruption universelle du monde : la ruine des hommes résolue par un juste jugement de Dieu ; sa colere dénoncée aux pécheurs par son serviteur Noé, leur

987. 3017.

impénitence, & leur endurciſſement puni enfin par le déluge, Noé & ſa famille réſervés pour la réparation du genre-humain.

Voilà ce qui s'eſt paſſé en 1656 ans. Tel eſt le commencement de toutes les Hiſtoires, où ſe découvre la toute-puiſſance, la ſageſſe & la bonté de Dieu ; l'innocence heureuſe ſous ſa protection ; ſa juſtice à venger les crimes ; & en même temps ſa patience à attendre la converſion des pécheurs : la grandeur & la dignité de l'homme dans ſa premiere inſtitution : le génie du genre-humain depuis qu'il fut corrompu : le naturel de la jalouſie, & les cauſes ſecretes des violences & des guerres, c'eſt-à-dire, tous les fondements de la Religion & de la Morale.

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
1536.	2468.
1656.	2348.

Avec le genre-humain, Noé conſerva les arts, tant ceux qui ſervoient de fondement à la vie humaine, & que les hommes ſavoient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient inventés depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'abord & apparemment de leur Créateur, ſont (*a*) l'agriculture, l'art (*b*) paſtoral, celui (*c*) de ſe vêtir, & peut-être celui de ſe loger : auſſi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en Orient, vers les lieux d'où le genre-humain s'eſt répandu.

(*a*) *Gen. II.* 15. *III.* 17. 18. 19. *IV.* 1.
(*b*) *Ibid. IV.* 2.
(*c*) *Ibid. III.* 21.

La tradition du déluge univerſel ſe trouve par toute la terre. L'Arche où ſe ſauverent les reſtes du genre-humain, a été de tout temps célebre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après le déluge. Pluſieurs autres circonſtances

Ans du monde. *Ans devant J. C.* de cette fameuſe Hiſtoire, ſe trouvent mar-
quées dans les annales & dans les tradi-
tions des anciens peuples : les temps con-
viennent & tout ſe rapporte autant qu'on
le pouvoit eſpérer dans une antiquité ſi
reculée.

Beroſ. Chald. Hiſt. Chald. Hier. Ægyp. Phœ. hiſt. Mnas. Nic. Damaſch. lib. XCVI. Abid. de Med. & Aſſyr. Ap. Joſ. Antiq. l. I. c. 4. & l. I cont. Apion. & Euſeb. l. IX. Præ. Ev. c. 11. 12. Plut. Opuſc. Pluſne Solert. terr. an. aquat. Lucian. de Dea Syr.

II. Epoque. *Noé, ou le Déluge.* 2e Age du monde. 1656. 2348. 1657. 2347. 1757. 2247. PRÈS DU DÉLUGE ſe rangent le dé-
croiſſement de la vie humaine, le change-
ment dans le vivre, & une nouvelle nour-
riture ſubſtituée aux fruits de la terre;
quelques préceptes donnés à Noé de vive
voix ſeulement; la confuſion des langues
arrivée à la tour de Babel, premier monu-
ment de l'orgueil & de la foibleſſe des hom-
mes, le partage des trois enfants de Noé,
& la premiere diſtribution des terres.

La mémoire de ces trois premiers au-
teurs des nations & des peuples s'eſt con-
ſervée parmi les hommes. Japhet, qui a
peuplé la plus grande partie de l'Occident,
y eſt demeuré célebre ſous le nom fameux
d'Iapet. Cham & ſon fils Chanaan n'ont pas
été moins connus parmi les Egyptiens &
les Phéniciens; & la mémoire de Sem a
toujours duré dans le peuple Hébreu qui
en eſt ſorti.

Gen. X. 9. 10. 11. Un peu après ce premier partage du genre-
humain, Nemrod, homme farouche, de-
vient par ſon humeur violente le premier
des conquérants, & telle eſt l'origine des

conquêtes. Il établit ſon Royaume à Babylone, au même lieu où la tour avoit été commencée, & déjà élevée fort haut ; mais non pas autant que le ſouhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bâtie, & quelques anciens Royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers temps, & on trouve dans la ſeule Egypte quatre Dynaſties ou Principautés ; celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, & celle de Tanis : c'étoit la Capitale de la Baſſe-Egypte. On peut auſſi rapporter à ce temps le commencement des loix & de la police des Egyptiens, celui de leurs pyramides qui durent encore, & celui des obſervations Aſtronomiques, tant de ces Peuples que des Chaldéens. Auſſi voit-on remonter juſqu'à ce temps, & pas plus haut, les obſervations que les Chaldéens, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, les premiers Obſervateurs des aſtres, donnerent dans Babylone à Calliſthene pour Ariſtote.

Ans du monde. 2771. *Porphyr. Simpl. lib. de cœlo.* 12

Tout commence : il n'y a point d'Hiſtoire ancienne où il ne paroiſſe, non-ſeulement dans ces premiers temps, mais encore long-temps après, des veſtiges manifeſtes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs ſe polir, & les Empires ſe former. Le genre-humain ſort peu-à-peu de l'ignorance, l'expérience l'inſtruit, & les arts ſont inventés ou perfectionnés. A meſure que les hommes ſe multiplient, la terre ſe peuple de proche en proche : on paſſe les montagnes & les pré-

Ans du monde. *Ans devant J. C.*

cipices, on traverse les fleuves, & enfin les mers ; & on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'étoit au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme : les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, & enfin aux Villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres, & à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers Héros se signalerent dans ces guerres. Elles firent *Gen. X. 9.* inventer les armes, que les hommes tournerent après contre leurs semblables. Nemrod, le premier guerrier, & le premier Conquérant, est appellé dans l'Ecriture un fort Chasseur. Avec les animaux, l'homme fut encore adoucir les fruits & les plantes ; il plia jusqu'aux métaux à son usage, & peu-à-peu il y fit servir toute la nature. Comme il étoit naturel que le temps fît inventer beaucoup de chose, il devoit aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces premiers arts que Noé avoit conservés, & qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre-humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce Pays. Il fallut, ou les reprendre avec le temps, ou que ceux qui les avoient conservés, les reportassent aux autres. C'est pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondements des arts demeurerent en leur entier, & là même on apprenoit tous les jours beaucoup de

choſes importantes. La connoiſſance de Dieu, la mémoire de la création s'y conſerva, mais elle alloit s'affoibliſſant peu à peu. Les anciennes traditions s'oublioient & s'obſcurciſſoient, les fables qui leur ſuccéderent, n'en retenoient plus que de groſſieres idées : les fauſſes divinités ſe multiplioient ; & c'eſt ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

Ans du monde. — *Ans devant J. C.*

QUATRE CENTS VINGT-SIX ANS après le déluge, comme les peuples marchoient chacun en ſa voie, & oublioient celui qui les avoit faits, Dieu pour empêcher le progrès d'un ſi grand mal, au milieu de la corruption, commença à ſe ſéparer un peuple élu. Abraham fut choiſi pour être la tige & le pere de tous les croyants. Dieu l'appella dans la terre de Chanaan où il vouloit établir ſon culte, les enfants de ce Patriarche qu'il avoit réſolu de multiplier comme les Etoiles du Ciel, & comme le ſable de la mer. A la promeſſe qu'il lui fit de donner cette terre à ſes deſcendants, il joignit quelque choſe de bien plus illuſtre ; & ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue ſur tous les peuples du monde en Jeſus-Chriſt ſorti de ſa race. C'eſt Jeſus-Chriſt qu'Abraham honore en la perſonne du grand Pontife Melchiſedech qui le repréſente, c'eſt à lui qu'il paie la dîme du butin qu'il avoit gagné ſur les Rois vaincus ; c'eſt par lui qu'il eſt béni. Dans ces richeſſes immenſes, & dans une puiſſance qui égaloit celle des Rois, Abraham conſerva les mœurs antiques : il me-

III. Epoque. *La vocation d'Abraham, ou le commencement du Peuple de Dieu & de l'alliance.*

3ᵉ Age du monde.

2083. 1921.

Heb. VII. 1. 2. 3. *& ſeq.*

na toujours une vie simple & pastorale, qui
Ans du monde. *Ans devant J. C.* toutefois avoit sa magnificence, que ce
Patriarche faisoit paroître principalement
en exerçant l'hospitalité envers tout le
2148. 1856. monde. Le Ciel lui donna des hôtes, les
Anges lui apprirent les conseils de Dieu, il
y crut, & parut en tout plein de foi & de
piété. De son temps Inachus, le plus ancien
de tous les Rois connus par les Grecs, fon-
da le Royaume d'Argos. Après Abraham,
on trouve Isaac son fils, & Jacob son petit-
fils, imitateurs de sa foi & de sa simplicité
dans la même vie pastorale. Dieu leur réi-
tere aussi les mêmes promesses qu'il avoit
faites à leur pere, & les conduit comme lui
2245. 1759. en toutes choses. Isaac bénit Jacob au pré-
judice d'Esaü son frere aîné : & trompé en
apparence, en effet il exécuta les conseils
de Dieu, & régla la destinée de deux Peu-
ples. Esaü eut encore le nom d'Edom,
d'où sont nommés les Iduméens dont il est
le pere. Jacob, que Dieu protégeoit, ex-
cella en tout au dessus d'Esaü. Un Ange
contre qui il eut un combat plein de mys-
teres, lui donna le nom d'Israël, d'où les
enfants sont appellés les Israélites. De lui
naquirent les douze Patriarches, peres des
douze tribus du peuple Hébreu : entr'au-
tres Lévi, d'où devoient sortir les Minis-
tres des choses sacrées : Juda, d'où devoit
sortir avec la Race Royale le Christ, Roi
des Rois, Seigneur des Seigneurs, & Jo-
seph que Jacob aima plus que tous ses au-
tres enfants. Là se déclarerent de nouveaux
secrets de la Providence Divine. On y voit

	Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
toutes choſes l'innocence & la ſageſ-		
jeune Joſeph, toujours ennemie des		
, & ſoigneuſe de les réprimer dans ſes		
; ſes ſonges myſtérieux & prophéti-		
ſes freres jaloux, & la jalouſie cauſe		
la ſeconde fois d'un parricide : la		
de ce grand homme ; la fidélité qu'il	2276.	1728.
à ſon maître, & ſa chaſteté admira-		
les perſécutions qu'elle lui attire ; ſa	2287.	1717.
& ſa conſtance, ſes prédictions ; ſa	2289.	1715.
ance miraculeuſe ; cette fameuſe ex-	2298.	1706.
ion des ſonges de Pharaon, le mérite		
ſi grand homme reconnu ; ſon génie		
& droit, & la protection de Dieu qui		
t dominer par-tout où il eſt ; ſa pré-		
ce, ſes ſages conſeils, & ſon pouvoir		
dans le Royaume de la Baſſe-Egypte ;		
moyen, le ſalut de ſon pere Jacob		
ſa famille. Cette famille chérie de Dieu		
lit ainſi dans cette partie de l'Egypte		
Tanis étoit la Capitale, & dont les		
prenoient tous le nom de Pharaon.		
meurt, & un peu devant ſa mort	2316.	1688.
cette célebre prophétie, où découv-		
à ſes enfants l'état de leur poſtérité,		
ouvre en particulier à Juda le temps		
leſſie qui devoit ſortir de ſa race.		
aiſon de ce Patriarche devient un		
peuple en peu de temps : cette pro-		
ſe multiplication excite la jalouſie		
gyptiens : les Hébreux ſont injuſte-		
haïs, & impitoyablement perſécu-		
Dieu fait naître Moïſe leur libérateur,	2433.	1572.
délivre des eaux du Nil, & le fait		
r entre les mains de la fille de Pha-		

raon : elle l'éleve comme son fils, & le fait
Ans du monde. *Ans devant J. C.* instruire dans toute la sagesse des Egyptiens. En ces temps, les peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la Gre-
2448. 1556. ce. La Colonie que Cécrops amena d'Egypte fonda douze Villes, ou plutôt douze bourgs, dont il composa le Royaume d'A-
Marm. Arud. seu Æra. Att. thenes, où il établit, avec les loix de son pays, les Dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs avec le déluge universel. Hellen, fils de Deucalion, regna en Phtie, pays de la Thessalie, & donna son nom à la Grece. Ses peuples, auparavant appellés Grecs, prirent toujours depuis le nom d'Hellenes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ le même temps Cadmus, fils d'Agenor, transporta en Grece une colonie de Phéniciens, & fonda la Ville de Thebes dans la Béotie. Les Dieux de Syrie & de Phénicie entrerent avec lui dans la Grece.
1473. 1531. Cependant Moïse avançoit en âge. A quarante ans, il mépriſa les richesses de la Cour d'Egypte ; & touché des maux de ses freres les Israélites, il se mit en péril pour les soulager. Ceux-ci, loin de profiter de son zele & de son courage, l'exposerent à la fureur de Pharaon qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Egypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux oppressés, lui fit trouver une retraite assurée. Ce grand homme perdant l'espérance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avoit passé

quarante ans à paître les troupeaux de ſon beau-pere Jétro, quand il vit dans le déſert le buiſſon ardent, & entendit la voix du Dieu de ſes peres, qui le renvoyoit en Egypte pour tirer ſes freres de la ſervitude. Là paroiſſent l'humilité, le courage & les miracles de ce divin Légiſlateur, l'endurciſſement de Pharaon, & les terribles châtiments que Dieu lui envoie; la Pâque, & le lendemain le paſſage de la mer rouge: Pharaon & les Egyptiens enſevelis dans les eaux, & l'entiere délivrance des Iſraélites.

Ans du monde. *Ans devant J.C.*

LES TEMPS de la loi écrite commencent. Elle fut donnée à Moïſe 340 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, & la même année que le peuple Hébreu ſortit d'Egypte. Cette date eſt remarquable, parce qu'on s'en ſert pour déſigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïſe juſqu'à Jeſus-Chriſt. Tout ce temps eſt appellé le temps de la Loi écrite, pour le diſtinguer du temps précédent, qu'on appelle le temps de la Loi de nature, où les hommes n'avoient pour ſe gouverner que la raiſon naturelle, & les traditions de leurs ancêtres.

IV. Epoque. *Moïſe ou la Loi écrite.* 4e Age du monde. 2513. 1491.

Dieu donc ayant affranchi ſon peuple de la tyrannie des Egyptiens pour le conduire en la terre où il veut être ſervi, avant que de l'y établir, lui propoſe la Loi ſelon laquelle il y doit vivre. Il écrit de ſa propre main ſur deux tables, qu'il donne à Moïſe au haut du mont Sinaï, le fondement de cette Loi, c'eſt-à-dire, le Décalogue, ou les dix Commandements qui contien-

nent les premiers principes du culte de Dieu & de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes, par lesquels il établit le Tabernacle, figure du temps futur ; l'Arche où Dieu se montroit présent par ses oracles, & où les Tables de la Loi étoient renfermées ; l'élévation d'Aaron, frere de Moïse ; le souverain Sacerdoce, ou le Pontificat, dignité unique, donnée à lui & à ses enfants, les cérémonies de leur sacre, & la forme de leurs habits mystérieux ; les fonctions des Prêtres, enfants d'Aaron, celles des Lévites, avec les autres observances de la Religion ; & ce qu'il y de plus beau, les regles des bonnes mœurs, la place & le gouvernement de son Peuple élu, dont il veut être lui-même le Législateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la Loi écrite. Après on voit le voyage continué dans le désert, les révoltes, les idolâtries, les châtiments, les consolations du Peuple de Dieu, que ce Législateur tout-puissant forme peu-à-peu par ce moyen : le sacre d'Eléazar, Souverain Pontife, & la mort de son pere Aaron, le zele de Phinée, fils d'Eléazar, & le Sacerdoce assuré à ses descendants par une promesse particuliere. Durant ce temps, les Egyptiens continuent l'établissement de leurs Colonies en divers endroits, principalement dans la Grece, où Danaüs Egyptien se fait Roi d'Argos, & dépossede les anciens Rois venus d'Inachus. Vers la fin des voyages du Peuple de Dieu dans le désert, on voit commen-

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*	
		Heb. IX. 33. 22.
2552.	1452.	
2553.	1451.	

	Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
: combats, que les prieres de Moïſe		
ıt heureux. Il meurt, & laiſſe aux		
tes toute leur Hiſtoire qu'il avoit		
uſement dirigée dès l'origine du		
: juſqu'au temps de ſa mort. Cette		
re eſt continuée par l'ordre de Jo-		
: de ſes ſucceſſeurs. On la diviſa de-		
:n pluſieurs Livres; & c'eſt delà que		
ſont venus le Livre de Joſué, le Li-		
es Juges, & les quatre Livres des		
L'Hiſtoire que Moïſe avoit écrite,		
toute la Loi étoit renfermée, fut		
artagée en cinq Livres, qu'on appelle		
teuque, & qui ſont le fondement de	2559.	1445.
igion. Après la mort de l'homme de		
, on trouve les guerres de Joſué, la		
iête & le partage de la Terre-Sainte,	2599.	1405.
: rebellions du Peuple châtié & réta-	2679.	1325.
diverſes fois. Là ſe voient les victoi-	2682.	1322.
'Othoniel, qui le délivre de la ty-		
e de Chuſan, Roi de Méſopotamie,		
ans après, celle d'Aod ſur Eglon, Roi		
oab. Environ ce temps, Pélops Phry-		
fils de Tantale, regne dans le Pélo-		
è, & donne ſon nom à cette fameuſe		
ée. Bel, Roi des Chaldéens, reçoit		
:s peuples les honneurs divins. Les		
ites ingrats retombent dans la ſervi-	2699.	1305.
Jabin, Roi de Chanaam, les aſſujet-		
nais Débora la Prophéteſſe, qui ju-	2719.	1285.
le peuple, & Barac, fils d'Abinoem,		
t Siſara, Général des Armées de ce		
Trente ans après, Gédéon victorieux	2759.	1245.
combattre, pourſuit & abat les Ma-		
:es. Abimelec ſon fils uſurpe l'auto-	2768.	1236.

rité par le meurtre de ses freres, l'exerce tyranniquement, & le perd enfin avec la vie. Jephté ensanglante sa victoire par un sacrifice qui ne peut être excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous en rien faire connoître. Durant ce siecle, il arrive des choses très-considérables parmi les Gentils. Car, en suivant la supputation d'Hérodote, qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces temps, 514 ans devant Rome, & du temps de Débora, Ninus, fils de Bel, & la fondation du premier Empire des Assyriens. Le siege en fut établi à Ninive, ville ancienne & déjà célebre, mais ornée & illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens, ont leur fondement dans l'antiquité de la Ville; & Hérodote, qui ne leur en donne que 520, ne parle que de la durée de l'Empire qu'ils ont commencé sous Ninus, fils de Bel, à étendre dans la Haute-Asie. Un peu après, & durant le regne de ce conquérant, on doit mettre la fondation, ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr, que la navigation & ses colonies rendoient si célebre. Dans la suite, & quelque temps après Abimelec, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphytrion, & ceux de Thésée, Roi d'Athenes, qui ne fit qu'une seule Ville des douze Bourgs de Cécrops, & donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens. Durant le temps de Jephté, pendant que Sémiramis, veuve de Ni-

Ans du monde. *Ans devant J. C.*
2817. 1187.

Herod. lib. 1. c. 26.
2737. 1267.

Gen. X. 11.

Jos. XIX. 29.
Joseph. Ant. 8. d.
2752. 1252.

nus, & tutrice de Ninias, augmentoit l'Empire des Aſſyriens par ſes conquêtes, la célebre ville de Troye, déjà priſe une fois par les Grecs ſous Laomédon, ſon troiſieme Roi, fut réduite en cendres, encore par les Grecs, ſous Priam, fils de Laomédon, après un ſiege de dix ans.

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
2820.	1184.

CETTE EPOQUE de la ruine de Troye arrivée environ l'an 308, après la ſortie d'Egypte, & 1164 ans après le déluge, eſt conſidérable, tant à cauſe de l'importance d'un ſi grand événement célébré par les deux plus grands Poëtes de la Grece & de l'Italie, qu'à cauſe qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appellés fabuleux ou héroïques : fabuleux, à cauſe des fables dont les Hiſtoires de ces temps ſont enveloppées ; héroïques, à cauſe de ceux que les Poëtes ont appellés les enfants des Dieux & les héros. Leur vie n'eſt pas éloignée de cette priſe. Car du temps de Laomédon, pere de Priam, paroiſſent tous les Héros de la toiſon d'or, Jaſon, Hercule, Orphée, Caſtor & Pollux, & les autres qui ſont connus, & du temps de Priam même ; durant le dernier ſiege de Troye, on voit les Achilles, les Agamemnon, les Ménélas, les Uyſſe, Hector, Sarpédon, fils de Jupiter, Enée, fils de Vénus, que les Romains reconnoiſſent pour leur fondateur, & tant d'autres dont des familles illuſtres & des nations entieres ont fait gloire de deſcendre. Cette Epoque eſt donc propre pour

V. Epoque. *La priſe de Troye.* 4e Age du monde.

2820.	1184.

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*	
		rassembler ce que les temps fabuleux ont
		de plus certain & de plus beau. Mais
		ce qu'on voit dans l'Histoire sainte est en
		toutes façons plus remarquable ; la force
2887.	1177.	prodigieuse d'un Samson, & sa foiblesse
2888.	1176.	étonnante : Eli souverain Pontife, véné-
		rable par sa piété, & malheureux par le
2909.	1995.	crime de ses enfants ; Samuel, Juge irré-
		prochable, & Prophete choisi de Dieu
		pour sacrer les Rois ; Saül, premier Roi
		du Peuple de Dieu, ses victoires, sa pré-
		somption à sacrifier sans les Prêtres, sa
		désobéissance mal exécutée par le prétexte
		de la religion, sa réprobation & sa chûte
		funeste. En ce temps Codrus, Roi d'Athe-
		nes, se dévoua à la mort pour le salut de
		son peuple, & lui donna la victoire par sa
		mort. Ses enfants, Médon & Nilée dispu-
		terent entr'eux le Royaume. A cette oc-
		casion, les Athéniens abolirent la royau-
		té, & déclarerent Jupiter le seul Roi du
		peuple d'Athenes. Ils créérent des Gou-
		verneurs ou Présidents perpétuels ; mais
		sujets à rendre compte de leur adminis-
		tration. Ces Magistrats furent appellés
		Archontes. Médon, fils de Codrus, fut
		le premier qui exerça cette Magistratu-
		re, & elle demeura long-temps dans sa
		famille. Les Athéniens répandirent leurs
		Colonies dans cette partie de l'Asie mi-
		neure, qui fut appellée Ionie. Les Colo-
2949.	1055.	nies Æoliennes se firent à peu près dans
		le même-temps, & toute l'Asie mineure se
		remplit de Villes Grecques. Après Saül
		paroît un David, cet admirable berger,

vainqueur du fier Goliath, & de tous les ennemis du Peuple de Dieu; grand Roi, grand Conquérant, grand Prophete, digne de chanter les merveilles de la Toute-Puiſſance Divine; homme enfin ſelon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même, & qui par ſa pénitence a fait même tourner ſon crime à la gloire de ſon Créateur. A ce pieux Guerrier ſuccéda ſon fils Salomon, ſage, juſte, pacifique, dont les mains pures de ſang furent jugées dignes de bâtir le Temple de Dieu.

Ans du monde.	*Ans devant J.C.*
2970.	1034.
2990.	1014.
2992.	1012.

CE FUT ENVIRON l'an 3000 du monde, le 488 depuis la ſortie d'Egypte; & pour ajuſter les temps de l'Hiſtoire ſainte avec ceux de la profane, 180 ans après la priſe de Troye, 250 devant la fondation de Rome, & 1000 ans devant Jeſus-Chriſt, que Salomon acheva ce merveilleux édifice. Il en célebre la Dédicace avec une piété & une magnificence extraordinaires. Cette célebre action eſt ſuivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de honteuſes foibleſſes. Il s'abandonne à l'amour des femmes; ſon eſprit baiſſe, ſon cœur s'affoiblit, & ſa piété dégénere en Idolâtrie. Dieu, juſtement irrité, l'épargne en mémoire de David ſon ſerviteur; mais il ne voulut pas laiſſer ſon ingratitude entiérement impunie; il partagea ſon Royaume après ſa mort, & ſous ſon fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune Prince, lui fit perdre dix tribus, que Jeroboam ſépara de leur Dieu & de leur Roi. De peur

VI. Epoque. *Salomon, ou le Temp. achevé.* 5e Age du monde.

3000.	1004.
3001.	1005.
3029.	975.

Ans du monde. *Ans dévant J.C.*

qu'ils ne retournaſſent aux Rois de Juda; il défendit d'aller ſacrifier au Temple de Jeruſalem, & il érigea ſes veaux d'or, auxquels il donna le nom de Dieu d'Iſraël, afin que le changement parût moins étrange. La même raiſon lui fit retenir la
3. *Reg.* *XII.* 32. Loi de Moïſe, qu'il interprétoit à ſa mode; mais il en faiſoit obſerver preſque toute la police, tant civile que religieuſe; de ſorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les Tribus ſéparées.

Ainſi fut élevé le Royaume d'Iſraël contre le Royaume de Juda. Dans celui d'Iſraël, triompherent l'impiété & l'idolâtrie. La Religion ſouvent obſcurcie dans celui de Juda, ne laiſſa pas de s'y conſerver. En ces temps, les Rois d'Egypte étoient puiſſants. Les quatre Royaumes avoient été réunis ſous celui de Thebes. On croit que Séſoſtris, ce fameux Conquérant des Egyp-
3033. 971. tiens, eſt le Séſac, Roi d'Egypte, dont Dieu ſe ſervit pour châtier l'impiété de Roboam. Dans le regne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuſe victoire que la piété de ce Prince lui obtint ſur les Tribus ſchiſmatiques. Son fils Aſa, dont la
3087. 917. piété eſt louée dans l'Ecriture, y eſt marqué comme un homme qui ſongeoit plus dans ſes maladies au ſecours de la médeci-
3080. 924. ne, qu'à la bonté de Dieu. De ſon temps, Amri, Roi d'Iſraël, bâtit Samarie, où il
3090. 914. établit le Siege de ſon Royaume. Ce temps eſt ſuivi du regne admirable de Joſaphat, où fleuriſſent la piété, la juſtice, la navigation

gation, & l'art militaire. Pendant qu'il faiſoit voir au Royaume de Juda un autre David, Achab & ſa femme Jézabel, qui régnoient en Iſraël, joignoient à l'idolâtrie de Jéroboam toutes les impiétés des Gentils. Ils périrent tous deux miſérablement. Dieu, qui avoit ſupporté leurs idolâtries, réſolut de venger ſur eux le ſang de Nabot qu'ils avoient fait mourir, parce qu'il avoit refuſé, comme l'ordonnoit la Loi de Moïſe, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ſes peres. Leur Sentence leur fut prononcée par la bouche du Prophete Elie. Achab fut tué quelque temps après, malgré les précautions qu'il prenoit pour ſe ſauver. Il faut placer vers ce temps la fondation de Carthage, que Didon venue de Tyr bâtit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage, & aſpirer à l'empire de la mer. Il eſt mal-aiſé de marquer le temps où elle ſe forma en République, mais le mêlange des Tyriens & des Africains fit qu'elle fut tout enſemble guerriere & marchande. Les anciens Hiſtoriens qui mettent ſon origine devant la ruine de Troye, peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plutôt augmentée & fortifiée, qu'elle n'en avoit poſé les fondements. Les affaires changerent de face dans le Royaume de Juda. Athalie, fille d'Achab & de Jézabel, porta avec elle l'impiété dans la maiſon de Joſaphat. Joram, fils d'un Prince ſi pieux, aima mieux imiter ſon beau-pere que ſon pere. La

Ans du monde.	*Ans devant J. C.*
3104.	890.
3107.	887.
3112.	872.
3116.	888.

main de Dieu fut sur lui. Son regne fut court & sa fin affreuse. Au milieu de ces châtiments, Dieu faisoit des prodiges inouis, même en faveur des Israélites qu'il vouloit rappeller à la pénitence. Ils virent, sans se convertir, les merveilles d'Elie & d'Elisée qui prophétiserent durant les regnes d'Achab & de cinq de ses successeurs. En ce temps, Homere fleurit, & Hésiode florissoit trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, & les vestiges qu'ils gardent encore avec beaucoup de grandeur de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, & la divine simplicité de l'Ecriture. Il y eut des spectacles effroyables dans les Royaumes de Juda & d'Israël. Jézabel fut précipitée du haut d'une tour par ordre de Jéhu. Il ne lui servit de rien de s'être parée : Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram, Roi d'Israël, fils d'Achab : toute la maison d'Achab fut exterminée, & peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des Rois de Juda dans sa ruine. Le Roi Ochosias, fils de Joram, Roi de Juda & d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses freres, comme allié & ami des enfants d'Achab. Aussitôt que cette nouvelle fut portée à Jerusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la Famille Royale, sans épargner ses enfants, & de régner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau,

Ans du monde. *Ans devant J. C.*

885.

Marm. Arund.

3120. 884.

robé à la fureur de ſon Aïeule. Jéza- —— ——
ſœur d'Ochoſias, & femme de Joïa- *Ans du monde.* *Ans devant J. C.*
ouverain Pontife, le cacha dans la
n de Dieu, & ſauva ce précieux
de la maiſon de David. Athalie qui
t tué avec tous les autres, vivoit ſans
e. Licurgue donnoit des Loix à La-
ione. Il eſt repris de les avoir faites *Plat. de rep.*
pour la guerre, à l'exemple de Mi- *I. VIII. de*
dont il avoit ſuivi les Inſtitutions, & *leg. lib. I.*
ir peu pourvu à la modeſtie des fem- *Ariſt. Polit.*
pendant que pour faire des ſoldats *lib. II. c. 9.*
igeoit les hommes à une vie ſi labo-
& ſi tempérante. Rien ne remuoit
dée contre Athalie ; elle ſe croyoit
ie par un regne de ſix ans. Mais 3126. 878.
lui nourriſſoit un vengeur dans l'a-
ıcré de ſon Temple. Quand il eut at-
l'âge de ſept ans, Joïada le fit con-
à quelques-uns des principaux
de l'Armée Royale qu'il avoit ſoi-
ement ménagés ; & aſſiſté des Lévi-
ſacra le jeune Roi dans le Temple.
le peuple reconnut ſans peine l'hé-
de David & de Joſaphat. Athalie
rant au bruit pour diſſiper la conju-
, fut arrachée de l'enclos du Temple,
ut le traitement que ſes crimes mé-
nt. Tant que Joïada vécut, Joas fit
r la Loi de Moïſe. Après la mort de
int Pontife, corrompu par les flat-
de ſes Courtiſans, il s'abandonna
ux à l'idolâtrie. Le Pontife Zacha- 3164. 840.
ils de Joïada, voulut le reprendre,
as, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il devoit

		à son pere, le fit lapider. La vengeance
Ans du monde.	*Ans devant J. C.*	suivit de près. L'année suivante, Joas battu par les Syriens, & tombé dans le mépris, fut assassiné par les siens ; & Amasias, son
3165.	839.	fils, meilleur que lui, fut mis sur le trône.
3179.	825.	Le Royaume d'Israël abattu par les victoires des Rois de Syrie, & par les guerres civiles, reprenoit ses forces sous Jéroboam II, plus pieux que ses prédécesseurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias, ne gouvernoit pas avec moins
3194.	810.	de gloire le Royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias, frappé de la lepre, & tant de fois repris dans l'Ecriture pour avoir en ses derniers jours osé entreprendre sur l'Office sacerdotal ; & contre la défense de la Loi, avoir lui-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le sequestrer, tout Roi qu'il étoit, selon la Loi de Moïse : & Joatham, son fils, qui fut depuis son successeur, gouverna sagement le Royaume. Sous le regne d'Ozias, les
Osée. I. 1.		Saints Prophetes, dont les Principaux en
Is. l. 1.		ce temps furent Osée & Isaïe, commencerent à publier leurs prophéties par écrit, & dans des Livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le Temple, pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, & faites seulement de vive voix, s'enregistroient selon la coutume dans les Archives du Temple avec l'Histoire du temps.
3228.	776.	Les jeux Olympiques, institués par Hercule, & long-temps discontinués, furent rétablis. De ce rétablissement sont venues

les Olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finiſſent les temps que Varron nomme fabuleux, parce que juſqu'à cette date, les Hiſtoires profanes ſont pleines de confuſion & de fables ; & commencent les temps hiſtoriques, où les affaires du monde ſont racontées par des relations plus fideles & plus préciſes. La premiere Olympiade eſt marquée par la victoire de Corebe. Elles ſe renouvelloient tous les cinq ans, & après quatre ans révolus. Là dans l'Aſſemblée de toute la Grece, à Piſe premiérement, & dans la ſuite à Elide, ſe célébroient ces fameux combats, où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudiſſements incroyables. Ainſi les exercices étoient en honneur, & la Grece devenoit tous les jours plus forte & plus polie. L'Italie étoit encore preſque toute ſauvage. Les Rois Latins de la poſtérité d'Enée, régnoient à Albe. Phul étoit Roi d'Aſſyrie. On le croit pere de Sardanapale, appellé, ſelon la coutume des Orientaux, Sardan Phul, c'eſt-à-dire, Sardan, fils de Phul. On croit auſſi que ce Phul ou Pul a été le Roi de Ninive, qui fit pénitence avec tout ſon peuple à la prédication de Jonas. Ce Prince, attiré par les brouilleries du Royaume d'Iſraël, venoit l'envahir : mais appaiſé par Manahem, il l'affermit dans le trône qu'il venoit d'uſurper par violence, & reçut en reconnoiſſance un tribut de mille talents. Sous ſon fils Sardanapale, & après Alcmæon, dernier Archonte perpétuel des

Ans du monde.	*Ans deva J. C.*
3233.	77

Athéniens, ce peuple que son honneur conduisoit insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses Magistrats, & réduisit à dix ans l'administration des Archontes. Le premier de cette sorte fut Charops. Romulus & Rémus sortis des anciens Rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le Royaume d'Albe leur grand-pere Numitor, que son frere Amulius en avoit dépossédé, & incontinent après ils fonderent Rome, pendant que Joathan régnoit en Judée.

Ans du monde. — *Ans devant J. C.*

VII. Epoque. *Romulus ou Rome fondée.*

CETTE VILLE, qui devoit être la maîtresse de l'Univers, & dans la suite le siege principal de la Religion, fut fondée sur la fin de la troisieme année de la VIe Olympiade, 430 ans environ après la prise de Troye, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancêtres étoient sortis, & 753 ans devant Jesus-Christ. Romulus nourri durement avec les bergers, & toujours dans les exercices de la guerre, consacra cette Ville au Dieu de la guerre, qu'on croyoit son pere. Vers le temps de la naissance de Rome, arriva par la molleſſe de Sardanapale la chûte du premier Empire des Assyriens. Les Medes, peuples belliqueux, animés par les discours d'Arbace, leur Gouverneur, donnerent à tous les Sujets de ce Prince efféminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre lui, & il périt enfin dans sa Ville capitale, où il se vit contraint à se brûler lui-même avec ses femmes, ses eunuques & ses richesses. Des ruines de cet

3250. 754. — *Ans de Rome.* 1. 6. 748.

Empire on voit ſortir trois grands Royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques-uns appellent Pharnace, affranchit les Medes qui, après une aſſez longue anarchie, eurent des Rois très-puiſſants. Outre cela, incontinent après Sardanapale, on voit paroître un ſecond Royaume des Aſſyriens, dont Ninive demeura la capitale, & un Royaume de Babylone. Ces deux derniers Royaumes ne ſont pas inconnus aux Auteurs profanes, & ſont célebres dans l'Hiſtoire ſainte. Le ſecond Royaume de Ninive eſt fondé par Thilgat ou Théglath, fils de Phalaſar, appellé pour cette raiſon Théglath Phalaſar, à qui on donne auſſi le nom de Ninus le jeune; Baladam, que les Grecs nomment Bélésis, établit le Royaume de Babylone, où il eſt connu ſous le nom de Nabonaſſar. Delà l'Ere de Nabonaſſar, célebre chez Ptolomée & les anciens Aſtronomes qui comptoient leurs années par le regne de ce Prince. Il eſt bon d'avertir ici que ce nom d'Ere ſignifie un dénombrement d'années commencé à un certain point, que quelque grand événement fait remarquer. Achaz, Roi de Juda, impie & méchant, preſſé par Razin, Roi de Syrie, & par Phacée, fils de Roméliás, Roi d'Iſraël, au lieu de recourir à Dieu qui lui ſuſcitoit ces ennemis pour le punir, appella Théglath Phalaſar, premier Roi d'Aſſyrie ou de Ninive, qui réduiſit à l'extrêmité le Royaume d'Iſraël, & détruiſit tout-à-fait celui de Syrie; mais en même temps il ravagea celui de Juda.

Ans de Rome. *Av. J. C.*

7. 7

14. 74

qui avoit imploré ſon aſſiſtance. Ainſi les
Ans de Rome. *Ans devant J. C.*
Rois d'Aſſyrie apprirent le chemin de la
Terre-Sainte, & en réſolurent la conquê-
te. Ils commencerent par le Royaume
33. 721. d'Iſraël, que Salmanaſar, fils & ſucceſ-
ſeur de Théglath Phalaſar, détruiſit entié-
rement. Oſée, Roi d'Iſraël, s'étoit fié au
ſecours de Sabacon, autrement nommé
Sua, ou ſous-Roi d'Ethiopie, qui avoit
envahi l'Egypte. Mais ce puiſſant Con-
quérant ne put le tirer des mains de Sal-
manaſar. Les dix Tribus où le culte de
Dieu s'étoit éteint, qui furent tranſportées
à Ninive, & diſperſées parmi les Gentils,
s'y perdirent tellement, qu'on ne put plus
en découvrir aucune trace. Il en reſta
quelques-uns qui furent mêlés parmi les
Juifs, & firent une petite partie du Royau-
me de Juda. En ce temps arriva la mort
39. 715. de Romulus. Il fut toujours en guerre &
toujours victorieux ; mais au milieu des
guerres il jetta les fondements de la Reli-
40. 714. gion & des Loix. Une longue paix donna
moyen à Numa, ſon ſucceſſeur, d'ache-
ver l'ouvrage. Il forma la Religion, &
adoucit les mœurs farouches du Peuple
Romain. De ſon temps les Colonies venues
de Corinthe & de quelques autres Villes
de Grece, fonderent Syracuſe en Sicile,
Crotone, Tarente, & peut-être quel-
ques autres Villes dans cette partie de
l'Italie, à qui de plus anciennes Colonies
44. 710. Grecques, répandues dans tout le pays,
avoient déjà donné le nom de grande
Grece. Cependant Ezéchias, le plus pieux

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
plus juſte de tous les Rois après Da- régnoit en Judée. Sennachérib, fils ıcceſſeur de Salmanaſar, l'aſſiégea Jeruſalem avec une armée immen- le périt en une nuit par la main Ange. Ezéchias, délivré d'une ma- ſi admirable, ſervit Dieu avec tout ıeuple, plus fidelement que jamais. après la mort de ce Prince, & ſous ls Manaſsès, le peuple ingrat oublia , & les déſordres s'y multiplierent. t populaire ſe formoit alors parmi Athéniens, & ils commencerent à ir les Archontes annuels, dont le ier fut Créon. Pendant que l'impié- ıugmentoit dans le Royaume de Ju- la puiſſance des Rois d'Aſſyrie, qui ient en être les vengeurs, s'accrut Aſaraddon, fils de Sennachérib. Il t le Royaume de Babylone à celui linive, & égala dans la grande Aſie iiſſance des premiers Aſſyriens. Sous regne les Cuthéens, peuple d'Aſſy- depuis appellés Samaritains, furent yés pour habiter Samarie. Ceux-ci irent le culte de Dieu avec celui des s, & obtinrent d'Aſaraddon un Prê- ſraélite qui leur apprit le ſervice du du pays, c'eſt-à-dire, les obſervan- le la Loi de Moïſe. Dieu ne voulut que ſon nom fût entiérement aboli une terre qu'il avoit donnée à ſon le, & il y laiſſa ſa Loi en témoigna- Mais leur Prêtre ne leur donna que les es de Moïſe, que les dix Tribus ré-	56.	698.
	67.	687.
	73.	681.
	77.	677.
	4. *Reg. XVI.* 24. 1. *Eſd. IV.* 2.	
	4. *Reg. XVII.* 27. 28. *&c.*	

voltées avoient retenus dans leur ſchiſme.
Ans de Rome. *Ans devant J. C.*
Les Ecritures compoſées depuis par les prophetes qui ſacrifioient dans le Temple, étoient déteſtés parmi eux, & c'eſt pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

Pendant qu'Aſaraddon & les Aſſyriens s'établiſſoient ſi puiſſamment dans la grande Aſie, les Medes commençoient auſſi à ſe rendre conſidérables. Déjocès, leur premier Roi, que quelques-uns prennent pour l'Arphaxad nommé dans le Livre de Judith, fonda la ſuperbe ville d'Ecbatanes, & jetta les fondements d'un grand Empire. Ils l'avoient mis ſur le trône pour couronner ſes vertus, & mettre fin aux déſordres que l'Anarchie cauſoit parmi eux. Conduits par un ſi grand Roi, ils ſe ſoutenoient contre leurs voiſins, mais ils ne s'entendoient pas. Rome s'accroiſſoit, mais foiblement. Sous Tullus Hoſtilius, ſon troiſieme Roi, & par le fameux combat des Horaces & des Curiaces, Albe fut vaincue & ruinée : ſes Citoyens incorporés à la ville victorieuſe, l'agrandirent & la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la Ville, où il reçut les Sabins & les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, & devenoient des ſujets affectionnés. Rome en étendant ſes conquêtes, régloit ſa milice ; & ce fut ſous Tullus Hoſtilius qu'elle commença à apprendre cette belle diſcipline qui la rendit dans la ſuite maîtreſſe de l'Univers. Le

Herod. lib. 1. c. 96.

83. 671,

Royaume d'Egypte affoibli par ſes longues diviſions, ſe rétabliſſoit ſous Pſammitique. Ce Prince qui devoit ſon ſalut aux Ioniens & aux Cariens, les rétablit dans l'Egypte, fermée juſqu'alors aux Etrangers. A cette occaſion les Egyptiens entrerent en commerce avec les Grecs ; depuis ce temps auſſi l'Hiſtoire d'Egypte, juſques-là mêlée de fables pompeuſes par l'artifice des Prêtres, commence, ſelon Hérodotes, à avoir de la certitude. Cependant les Rois d'Aſſyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. Saoſduchin, fils d'Aſaraddon, qu'on croit être le Nabuchodonoſor du Livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad, Roi des Medes ; quel qu'il ſoit, ſi ce n'eſt pas Déjocès lui-même, premier fondateur d'Ecbatanes, ce peut être Phraorte ou Aphraarte, ſon fils, qui en éleva les murailles. Enflé de ſa victoire, le ſuperbe Roi d'Aſſyrie entreprit de conquérir toute la terre. Dans ce deſſein, il paſſa l'Euphrate, & ravagea tout juſqu'en Judée. Les Juifs avoient irrité Dieu, & s'étoient abandonnés à l'idolâtrie, à l'exemple de Manaſsès, mais ils avoient fait pénitence avec ce Prince : Dieu les prit auſſi en ſa protection. Les conquêtes de Nabuchodonoſor & d'Holopherne, ſon général, furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme. Déjocès, quoique battu par les Aſſyriens, laiſſa ſon Royaume en état de s'accroître ſous ſes ſucceſſeurs. Pendant que Phraorte, ſon fils, & Cyaxare, fils de

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
84.	670.
Herod. lib. II. c. 153.	
97.	657.
98.	656.
111.	643.

Phraorte, subjuguoient la Perse, & pous-
Ans de Rome. *Ans devant J. C.*
soient leurs conquêtes dans l'Asie mineure
jusqu'aux bords de l'Halys, la Judée vit
113. 641. passer le regne déteſtable d'Amon, fils
de Manasses; & Josias, fils d'Amon, sage
dès l'enfance, travailloit à réparer les dé-
sordres causés par l'impiété des Rois ses
prédécesseurs. Rome, qui avoit pour Roi
Ancus Martius, domtoit quelques Latins
sous sa conduite, & continuant à se faire
des Citoyens de ces ennemis, elles les ren-
fermoit dans ses murailles. Ceux de Veies,
déjà affoiblis par Romulus, firent de nou-
velles pertes. Ancus pousſa ses conquêtes
jusqu'à la mer voisine, & bâtit la ville
d'Ostie à l'embouchure du Tibre. En ce
temps le Royaume de Babylone fut envahi
128. 626. par Nabopolassar. Ce traître que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait géné-
ral de ses armées contre Cyaxare, Roi des
Medes, se joignit avec Astyage, fils de Cyaxa-
re, prit Chinaladan dans Ninive, détrui-
sit cette grande Ville, si long-temps maî-
tresse de l'Orient, & se mit sur le trône de
son maître. Sous un Prince si ambitieux,
Babylone s'énorgueillit. La Judée, dont
l'impiété croissoit sans mesure, avoit tout
130. 624. à craindre. Le S. Roi Josias suspendit pour
un peu de temps, par son humilité profon-
de, le châtiment que son peuple avoit
mérité; mais le mal s'augmenta sous ses
144. 610. enfants. Nabuchodonosor II, plus terrible
147. 607. que son pere Nabopolassar, lui succéda.
Ce Prince nourri dans l'orgueil, & tou-
jours exercé à la guerre, fit des conquê-

	Ans de Rome	Ans devant J. C.
les prodigieuſes en Orient & en Occident ; & Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en ſervitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du Peuple de Dieu. Jeruſalem fut abandonnée à ce ſuperbe vainqueur, qui la prit par trois fois, la premiere au commencement de ſon regne, & à la quatrieme année du regne de Joakim, d'où commencent les 70 ans de la captivité de Babylone, marquées par le Prophete Jérémie : la ſeconde ſous Jéchonias, ou Joachim, fils de Joakim ; & la derniere ſous Sédécias, où la Ville fut renverſée de fond en comble, le Temple réduit en cendres, & le Roi mené captif à Babylone avec Saraïa, ſouverain Pontife, & la meilleure partie du peuple. Les plus illuſtres de ces captifs furent les Prophetes Ezéchiel & Daniel. On compte auſſi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonoſor ne put forcer à adorer ſa ſtatue, ni les conſumer par les flammes. La Grece étoit floriſſante, & les ſept Sages ſe rendoient illuſtres. Quelque temps devant la derniere déſolation de Jeruſalem, Solon l'un des ſept Sages donnoit des Loix aux Athéniens, & établiſſoit la liberté ſur la juſtice : les Phocéens d'Ionie menoient à Marſeille leur premiere colonie. Tarquin l'ancien, Roi de Rome, après avoir ſubjugué une partie de la Toſcane, & orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva ſon regne. De ſon temps les Gaulois conduits par Bellovèſe, occuperent dans l'Italie tous les en vi-	155. 156. 160. 176. 188.	XXIX. 10. 599. 598. 594. 578. 566.

rans du Pô, pendant que Ségoveſe ſon ſœur faiſoit bien avant dans la Germanie un autre Eſſaim de la nation. Servius Tullius, ſucceſſeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des Citoyens diſtribués en certaines claſſes, par où cette grande Ville ſe trouva réglée comme une famille particuliere. Nabuchodonoſor embelliſſoit Babylone qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jeruſalem & de l'Orient.

Ann. devant J. C.

192. 562. Elle n'en jouit pas long-temps. Ce Roi qui l'avoit ornée avec tant de magnificence, vit en mourant la perte prochaine de cette ſuperbe Ville. Son fils Evilmerodac, que ſes débauches rendoient odieux, ne dura guere, & fut tué par Nérigliſſor, ſon beau-frere, qui uſurpa le Royaume. Piſiſtrate uſurpa auſſi dans Athenes l'autorité ſouveraine qu'il ſut conſerver trente ans durant parmi beaucoup de viciſſitudes, & qu'il laiſſa même à ſes enfants. Nérigliſſor ne put ſouffrir la puiſſance des Medes, qui s'agrandiſſoient en Orient, & leur déclara la guerre. Pendant qu'Aſtyage, fils de Cyaxare I, ſe préparoit à la réſiſtance, il mourut, & laiſſa cette guerre à ſoutenir à Cyaxare II, ſon fils, appellé par Daniel, Darius le Mede. Celui-ci nomma pour général de ſon armée, Cyrus, fils de Mandane, ſa ſœur, & de Cambyſe, Roi de Perſe, ſujet à l'Empire des Medes. La réputation de Cyrus, qui s'étoit ſignalé en diverſes guerres ſous Aſtyage, ſon grand-pere, réunit la plupart des Rois d'Orient ſous les étendards de Cyaxare. Il prit dans

Ibid. apud Euſeb. lib. IX. Præp. Ev. c. ult.

194. 560.

195. 559.

la Ville capitale Créſus, Roi de Lydie, & jouit de ſes richeſſes immenſes : il domta les autres Alliés des Rois de Babylone, & étendit ſa domination, non-ſeulement ſur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Aſie mineure ; enfin, il marcha contre Babylone, il la prit & la ſoumit à Cyaxare, ſon oncle, qui, n'étant pas moins touché de ſa fidélité que de ſes exploits, lui donna ſa fille unique & ſon héritiere en mariage. Dans le regne de Cyaxare, Daniel déjà honoré ſous les regnes précédents de pluſieurs céleſtes viſions, où il vit paſſer devant lui en figures ſi manifeſtes, tant de Rois & tant d'Empires, apprit par une nouvelle révélation, ces ſeptante fameuſes ſemaines, où les temps du Chriſt & la deſtinée du peuple Juif ſont expliquées. C'étoit des ſemaines d'années, ſi bien qu'elles contenoient 490 ans ; & cette maniere de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui obſervoient la ſeptieme année auſſi-bien que le ſeptieme jour avec un repos religieux. Quelque temps après cette viſion, Cyaxare mourut auſſi-bien que Cambyſe, pere de Cyrus ; & ce grand homme, qui leur ſuccéda, joignit le Royaume de Perſe obſcur juſqu'alors, au Royaume des Medes, ſi fort augmenté par ſes conquêtes. Ainſi il fut maître paiſible de tout l'Orient, & fonda le plus grand Empire qui eût été dans le monde. Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la ſuite de nos Epoques, c'eſt que ce grand Conquérant, dès la premiere année de ſon regne, donna ſon

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
206.	548.
211.	543.
216.	538.
217.	537.
218.	536.

décret pour rétablir le Temple de Dieu en Jerusalem, & les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'Histoire profane avec l'Histoire Sainte. Vous aurez, sans doute, MONSEIGNEUR, déjà remarqué que ce que je raconte de Cyrus est fort différent de ce que vous en avez lu dans Justin, qui ne parle point du second Royaume des Assyriens, ni de ces fameux Rois d'Assyrie & de Babylone, si célebres dans l'Histoire Sainte, & qu'enfin mon récit ne s'accorde guere avec ce que nous raconte cet Auteur des trois premieres Monarchies; de celle des Assyriens, finie en la personne de Sardanapale; de celle des Medes, finie en la personne d'Astiage, grand-pere de Cyrus; & de celle des Perses, commencée par Cyrus, & détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Justin, Diodore, avec la plupart des Auteurs Grecs & Latins, dont les écrits nous sont restés, qui racontent ces Histoires d'une autre maniere que celle que j'ai suivie, comme plus conforme à l'Ecriture.

Mais ceux qui s'étonnent de trouver l'Histoire profane en quelques endroits peu conforme à l'Histoire Sainte, devroient remarquer en même temps qu'elle s'accorde encore moins avec elle-même. Les Grecs nous ont raconté les actions de Cy-

rus en pluſieurs manieres différentes. Hérodote en remarque trois, outre celle qu'il a ſuivie ; & il ne dit pas qu'elle ſoit écrite par des Auteurs plus anciens ni plus recevables que les autres. Il remarque encore lui-même, que la mort de Cyrus eſt racontée diverſement, & qu'il a choiſi la maniere qui lui a paru la plus vraiſemblable, ans l'autoriſer davantage. Xénophon, qui t été en Perſe au ſervice du jeune Cyrus, rere d'Artaxerxès, nommé Mnemon, a pu 'inſtruire de plus près de la vie & de la nort de l'ancien Cyrus dans les Annales les Perſes & dans la tradition de ce pays ; & pour peu qu'on ſoit inſtruit de l'antiquié, on n'héſitera pas à préférer avec Saint érôme, Xénophon, un ſi ſage Philoſoohe, auſſi-bien qu'un ſi habile Capitaine, Ctéſias, Auteur fabuleux, que la plupart les Grecs ont copié, comme Juſtin & les Latins ont fait les Grecs ; & plutôt même u'Hérodote, quoiqu'il ſoit très-judicieux. Ce qui me détermine à ce choix, c'eſt que 'Hiſtoire de Xénophon plus ſuivie & plus raiſemblable en elle-même, a encore cet vantage, qu'elle eſt plus conforme à l'Ecriture qui, par ſon antiquité & par le apport des affaires du Peuple Juif avec elles de l'Orient, mériteroit d'être préférée à toutes les Hiſtoires Grecques, quand l'ailleurs on ne ſauroit pas qu'elle a été dictée par le Saint-Eſprit.

Lib. 1. c. 95.

Ibid. c. 214.

Hier. in Dan.

Quant aux trois premieres Monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs, a paru douteux aux plus ſages de la Grece.

Plat. in Tim. Platon fait voir en général, ſous le
des Prêtres d'Egypte, que les Grecs ig
roient profondément les antiquités ;

Ariſt. Polit. V. 10. Ariſtote a rangé parmi les conteurs de
bles ceux qui ont écrit les Aſſyriaques.

C'eſt que les Grecs ont écrit tard ;
que, voulant divertir par les Hiſto
anciennes la Grece toujours curieuſe
les ont compoſés ſur des mémoires c
fus, qu'ils ſe ſont contenté de mettre
un ordre agréable, ſans ſe trop ſoucie
la vérité.

Et certainement, la maniere dont on
range ordinairement les trois premi
Monarchies, eſt viſiblement fabuleuſe.
après qu'on a fait périr, ſous Sardanap
l'Empire des Aſſyriens, on fait paro
ſur le théatre les Medes, & puis les Per
comme ſi les Medes avoient ſuccéd
toute la puiſſance des Aſſyriens, &
les Perſes ſe fuſſent établis en ruinant
Medes.

Mais au contraire il paroît cer
que lorſqu'Arbace révolta les Medes c
tre Sardanapale, il ne fit que les affr

Herod. lib. I. chir, ſans leur ſoumettre l'Empire d'A
6. 26. 27. rie. Hérodote diſtingue le temps de
affranchiſſement d'avec celui de leur
mier Roi Déjocès ; & ſelon la ſupputat
des plus habiles Chronologiſtes, l'inter
le entre ces deux temps doit avoir été
viron de quarante ans. Il eſt d'aill

Herod. lib. I. conſtant, par le témoignage uniforme
Xenop. Cyrop. ce grand Hiſtorien & de Xénophon, p
V. VI. &c. ne point ici parler des autres, que dui

le temps qu'on attribue à l'Empire des Medes, il y avoit en Aſſyrie des Rois très-puiſſants que tout l'Orient redoutoit, & dont Cyrus abattit l'Empire par la priſe de Babylone.

Si donc la plupart des Grecs & des Latins qui les ont ſuivis, ne parlent point de ces Rois Babyloniens ; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand Royaume parmi les premieres Monarchies, dont ils racontent la ſuite ; enfin, ſi nous ne voyons preſque rien dans leurs ouvrages de ces fameux Rois Théglath Phalaſar, Salmanaſar, Sennachérib, Nabuchodonoſor, & de tant d'autres ſi renommés dans l'Ecriture & dans les Hiſtoires Orientales, il faut l'attribuer, ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquents dans leurs narrations, que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avoit de plus recherché & de plus exact dans leurs hiſtoires. *Herod. lib. II. c. 28. 47.*

En effet, Hérodote avoit promis une hiſtoire particuliere des Aſſyriens que nous n'avons pas, ſoit qu'elle ait été perdue, ou qu'il n'ait pas eu le temps de la faire ; & on peut croire d'un hiſtorien ſi judicieux, qu'il n'y auroit pas oublié les Rois du ſecond Empire des Aſſyriens, puiſque même Sennachérib, qui en étoit un, ſe trouve encore nommé dans les Livres que nous avons de ce grand Auteur, comme Roi des Aſſyriens & des Arabes. *Herod. lib. II. c. 91.*

Strabon, qui vivoit du temps d'Auguſte, rapporte ce que Mégaſtene, auteur ancien *Strab. lib. XV. init.*

& voisin des temps d'Alexandre, avoit laissé par écrit sur les fameuses conquêtes de Nabuchodonosor, Roi des Chaldéens, à qui il fait traverser l'Europe, pénétrer l'Espagne, & porter ses armes jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Ælien nommé Tigalmus, Roi d'Assyrie, c'est-à-dire, sans difficulté de Tilgath, ou le Théglath de l'Histoire Sainte; & nous avons dans Ptolomée un dénombrement des Princes qui ont tenu les grands Empires, parmi lesquels se voit une longue suite des Rois d'Assyrie inconnus aux Grecs, & qu'il est aisé d'accorder avec l'Histoire Sacrée.

Ælian. lib. XII. Hist. Anim. c. 121.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les Annales des Syriens, un Bérose, un Abydénus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long discours. Joseph & Eusebe de Césarée nous ont conservé les précieux fragments de tous ces Auteurs, & d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de leurs temps, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'Ecriture Sainte, touchant les Antiquités orientales, & en particulier touchant les Histoires Assyriennes.

Joseph. Ant. lib. IX. c. ult. & X. c. 11. *l. I. cont. Ap. Euseb. Præp. Ev. IX.*

Pour ce qui est de la Monarchie des Medes, que la plupart des Historiens profanes mettent la seconde dans le dénombrement des grands Empires, comme séparée de celle des Perses, il est certain que l'Ecriture les unit toujours ensemble, & vous voyez, MONSEIGNEUR, qu'outre l'autorité des Livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'il s'en faut tenir.

:marqué après Xénophon, il paroît
grand Empire dont il a été le fon-
, a dû prendre ſon nom des deux Na-
de ſorte que celui des Medes & celui
rſes ne ſont que la même choſe,
e la gloire de Cyrus y ait fait préva-
nom des Perſes.
ɔeut encore penſer qu'avant la guer-
labylone, les Rois des Medes, ayant
leurs conquêtes du côté des Colo-
recques de l'Aſie mineure, ont été
moyen célebres parmi les Grecs,
ır ont attribué l'Empire de la grande
parce qu'ils ne connoiſſoient qu'eux
s les Rois d'Orient. Cependant les
le Ninive & de Babylone, plus puiſ-
mais plus inconnus à la Grece, ont
:ſque oubliés dans ce qui nous reſte
ɔires Grecques, & tout le temps qui
:oulé depuis Sardanapale juſqu'à Cy-
ı été donné aux Medes ſeuls.
ſi, il ne faut plus tant ſe donner de
à concilier en ce point l'Hiſtoire
ıe avec l'Hiſtoire ſacrée. Car quant

cun de ſes ſucceſſeurs, parce que leur Hiſtoire n'a rien de commun avec celle du Peuple de Dieu. Pour les ſeconds Aſſyriens, la plupart des Grecs, ou les ont entiérement ignorés, ou pour ne les avoir pas aſſez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des Auteurs Grecs qui arrangent à leur fantaiſie les trois premieres Monarchies, & qui font ſuccéder les Medes à l'ancien Empire d'Aſſyrie, ſans parler du nouveau, que l'Ecriture fait voir ſi puiſſant, il n'y qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'Hiſtoire, & qu'ils ne ſont pas moins contraires aux plus curieux, & aux mieux inſtruits des Auteurs de leur Nation, qu'à l'Ecriture.

Et ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les Auteurs ſacrés, plus voiſins par les temps & par les lieux des Royaumes d'Orient, écrivant d'ailleurs l'Hiſtoire d'un Peuple dont les affaires ſont ſi mêlées avec celles des grands Empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs & les Latins qui les ont ſuivis.

Si toutefois on s'obſtine à ſoutenir cet ordre célebre des trois premieres Monarchies, & que pour garder aux Medes ſeuls le ſecond rang qui leur eſt donné, on veuille leur aſſujettir les Rois de Babylone, en avouant toutefois qu'après environ cent ans de ſujétion, ceux-ci ſe ſont affranchis par une révolte, on ſauve en quelque ſa-

ſon *la* ſuite de l'Hiſtoire ſainte ; mais on ne s'accorde guere avec les meilleurs Hiſtoriens profanes, auxquels l'Hiſtoire ſainte eſt plus favorable, en ce qu'elle unit l'Empire des Medes à celui des Perſes.

Il reſte encore à vous découvrir une des cauſes de l'obſcurité de ces anciennes Hiſtoires. C'eſt que comme les Rois d'Orient prenoient pluſieurs noms, ou, ſi vous voulez, pluſieurs titres, qui enſuite leur tenoient lieu de nom propre, & que les peuples les traduiſoient, ou les prononçoient différemment, ſelon les divers idiômes de chaque Langue, des Hiſtoires ſi anciennes dont il reſte peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort obſcurcies. La confuſion des noms en aura ſans doute beaucoup mis dans les choſes mêmes, & dans les perſonnes, & delà vient la peine qu'on a de citer dans l'Hiſtoire Grecque les Rois qui ont eu le nom d'Aſſuérus, autant inconnu aux Grecs, que connu aux Orientaux.

Qui croiroit, en effet, que Cyaxare fut le même nom qu'Aſſuérus, compoſé du mot *Ki*, c'eſt-à-dire, Seigneur, & du mot *Axare*, qui revient manifeſtement à Axuérus ou Aſſuérus ? Trois ou quatre Princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en euſſent encore d'autres. Ainſi il n'y a nul doute que Darius le Mede ne puiſſe avoir été un Aſſuérus ou Cyaxare : & tout quadre à lui donner un de ces deux noms. Si on n'étoit averti que Nabuchodonoſor, Nabuchodroſor, & Nabocholaſſar, ne ſont

que le même nom, ou que le nom d
même homme, on auroit peine à le croi
re : & cependant la choſe eſt certaine. C'eſ
un nom tiré de Nabo, un des Dieux qu
Babylone adoroit, & qu'on inſéroit dan
les noms des Rois en différentes manieres
Sargon eſt Sennachérib ; Ozias eſt Azarias
Sédécias eſt Mathanias ; Joachas s'appelloi
auſſi Sellum : on croit que Sous ou Sua eſ
le même que Sabacon, Roi d'Ethiopie
1. *Eſdr. IV.* 2. 10. Aſaraddon qu'on prononce indifféremment Eſard Haddon, ou Aſorhaddan, eſ
nommé Aſénarphar par les Cuthéens : o
croit que Sardanapale eſt le même qu
quelques Hiſtoriens ont nommé Sarac : d
par une bizarrerie dont on ne ſait poin
l'origine, ce même Roi ſe trouve nomm
par les Grecs, Tonos Concoléros. Nou
4. *Reg. XV.* 19. 1. *Part. V.* 26. avons déjà remarqué que Sardanapal
étoit vraiſemblablement Sardan fils d
Phul ou Pul. Mais qui ſait ſi ce Pul o
Phul dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire Sain
te, n'eſt pas le même que Phalaſar ? Car un
des manieres de varier ces noms, étoit d
les abréger, de les allonger, de les termi
ner en diverſes inflexions, ſelon le géni
des Langues. Ainſi Théglath Phalaſar, c'eſt
à-dire, Théglath, fils de Phalaſar, pourroi
être un des fils de Phul, qui, plus vigou
reux que ſon frere Sardanapale, auroi
conſervé une partie de l'Empire qu'on au
roit ôtée à ſa Maiſon. On pourroit faire
une longue liſte des Orientaux dont cha
cun a eu dans les Hiſtoires pluſieurs noms
différents ; mais il ſuffit d'être inſtruit en
généra

général de cette coutume. Elle n'eſt pas inconnue aux Latins, parmi leſquels les titres & les adoptions ont multiplié les noms en tant de ſortes. Ainſi le titre d'Auguſte & celui d'Africain ſont devenus les noms propres de Céſar Octavien & des Scipions : ainſi les Nérons ont été Céſars. La choſe n'eſt pas douteuſe, & une plus longue diſcuſſion d'un fait ſi conſtant eſt inutile.

Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d'années que les Egyptiens ſe donnent eux-mêmes, je les renvoie à Hérodote qui nous aſſure préciſément, comme on vient de voir, que leur Hiſtoire n'a de certitude que depuis le temps de Pſammitique, c'eſt-à-dire, ſix à ſept cents ans avant J. C. Que ſi l'on ſe trouve embarraſſé de la durée que le commun donne au premier Empire des Aſſyriens, il n'y a qu'à ſe ſouvenir qu'Hérodote l'a réduite à 520 ans, & qu'il eſt ſuivi par Denis d'Halicarnaſſe, le plus docte des Hiſtoriens, & par Appien. Et ceux qui après tout cela ſe trouvent trop reſſerrés dans la ſupputation ordinaire des années, pour y ranger à leur gré tous les événements & toutes les dates qu'ils croiront certaines, peuvent ſe mettre au large tant qu'il leur plaira dans la ſupputation des Septante que l'Egliſe leur laiſſe libre, pour y placer à leur aiſe tous les Rois qu'on veut donner à Ninive avec toutes les années qu'on attribue à leur regne ; toutes les Dynaſties des Egyptiens, en quelque ſorte qu'ils les veuillent arranger, & en-

Herod. lib. 2. c. 353.

Lib. 1. c. 26.

core toute l'Hiſtoire de la Chine, même attendre s'ils veulent qu'elle plus éclaircie.

Je ne prétends plus, MONSEIGNEU vous embarraſſer dans la ſuite des cultés de chronologie, qui vous ſont peu néceſſaires. Celle-ci étoit trop im tante pour ne la pas éclaircir en cet droit, & après vous en avoir dit ce ſuffit à notre deſſein, je reprends la de nos Epoques.

VIII. Epoque. *Cyrus ou les Juifs rétablis.* 5e Age du monde.

CE FUT DONC 218 ans après la dation de Rome, 536 ans avant JESUS CHRIST, après les 70 ans de la capt de Babylone, & la même année que C fonda l'Empire des Perſes, que ce Prin choiſi de Dieu pour être le libérateu ſon Peuple, & le reſtaurateur de ſon T ple, mit la main à ce grand ouvrage. continent après la publication de ſon donnance, Zorobabel accompagné de ſus, fils de Joſedec, ſouverain Pontife mena les captifs qui rebâtirent l'Autel poſerent les fondements du ſecond T ple. Les Samaritains jaloux de leur gl voulurent prendre part à ce grand ou ge; & ſous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Iſraël, quoiqu'ils en joigniſſen culte à celui de leurs faux Dieux, ils rent Zorobabel de leur permettre de bâtir avec lui le Temple de Dieu. Mai enfants de Juda qui déteſtoient leur mêlé, rejetterent leur propoſition. Samaritains irrités traverſerent leur de par toutes ſortes d'artifices & de vi

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
218.	536.
219.	535.

1. *Eſdr. IV.* 2. 3.

nviron ce temps, Servius Tullius, —— ——
avoir agrandi la Ville de Rome, *Ans de Rome.* *Ans devant J. C.*
le deſſein de la mettre en Répu-
. Il périt au milieu de ſes penſées, par
ıſeils de ſa fille, & par le comman-
t de Tarquin le Superbe, ſon gen- 221. 533.
ːe Tyran envahit le Royaume, où
ça durant un long temps toute ſorte
lences. Cependant l'Empire des Per-
oit croiſſant : outre ces Provinces
ſes de la grande Aſie, tout ce vaſte
ent de l'Aſie inférieure leur obéit ;
iens & les Arabes furent aſſujettis ;
te, ſi jalouſe de ſes Loix, reçoit les 229. 525.
La conquête s'en fit par Cambyſe,
Cyrus. Ce brutal ne ſurvécut gue- 232. 522.
merdis ſon frere, qu'un ſonge am-
ıi fit tuer en ſecret. Le Mage Smer-
na long-temps ſous le nom de Smer-
re de Cambyſe : mais la fourbe fut 233. 521.
t découverte. Les ſept principaux *Herod. lib.*
urs conjurerent contre lui, & l'un *IV. c.* 159.
fut mis ſur le trône. Ce fut Darius
Hyſtaſpe, qui s'appelloit dans ſes inſ-
ns, le meilleur & le mieux fait de
es hommes. Pluſieurs marques le 1. *Eſdr. V.*
econnoître pour l'Aſſuérus du Li- *VI.*
Eſther, quoiqu'on n'en convienne
ıu commencement de ſon regne, le
e fut achevé après diverſes inter-
ıs cauſées par les Samaritains. Une
irréconciliable ſe mit entre les deux
s, & il n'y eut rien de plus oppoſé
ruſalem & Samarie. C'eſt du temps
ırius que commence la liberté de

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		Rome & d'Athenes, & la grande gloire de la Grece. Harmodius & Aristogiton, Athéniens, délivrent leur Pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, & sont tués par ses Gardes.
241.	513.	Hippias, frere d'Hipparque, tâche en vain de le soutenir. Il est chassé, la tyrannie
244.	510.	des Pisistratides est entiérement éteinte. Les Athéniens affranchis dressent des statues à leurs Libérateurs, & rétablissent l'état populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius qu'il trouva déjà disposé à entreprendre la conquête de la Grece, & n'a plus d'espérance qu'en sa protection. Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se défit aussi de ses Tyrans.
245.	509.	Tarquin le Superbe avoit rendu par ses violences la Royauté odieuse : l'impudicité de Sexte, son fils, acheva de la détruire. Lucrece déshonorée se tua elle-même, son sang & les harangues de Brutus animerent les Romains. Les Rois furent bannis, & l'Empire Consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius ; mais il fut bientôt affoibli par la jalousie du Peuple. Dès le premier Consulat, P. Valérius Consul, célebre par ses victoires, devint suspect à ses Citoyens, & il fallut, pour les contenter, établir la Loi qui permit d'appeller au peuple du Sénat & des Consuls dans toutes les causes où il s'agissoit de châtier un Citoyen. Les Tarquins chassés, trouverent des défenseurs : les Rois voisins regarderent leur banniſſement comme une injure faite à tous
247.	507.	les Rois ; & Porsenna, Roi des Clusiens, peuple d'Etrurie, prit les armes

contre Rome. Réduite à l'extrêmité, & preſque priſe, elle fut ſauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune Citoyen, ſe brûla la main qui avoit manqué Porſenna. Clélie, jeune fille, étonna ce Prince par ſa hardieſſe ; Porſenna laiſſa Rome en paix, & les Tarquins demeurerent ſans reſſource. Hippias, pour qui Darius ſe déclara, avoit de meilleures eſpérances. Toute la Perſe ſe remuoit en ſa faveur, & Athenes étoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faiſoit les préparatifs, Rome qui s'étoit ſi bien défendue contre les Etrangers, penſa périr par elle-même ; la jalouſie s'étoit réveillée entre les Patriciens & le peuple : la puiſſance Conſulaire, quoique déjà modérée par la Loi de P. Valérius, parut encore exceſſive à ce Peuple trop jaloux de ſa liberté. Il ſe retira au Mont-Aventin : les conſeils violents furent inutiles : le peuple ne put être ramené que par les paiſibles remontrances de Ménenius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéraments, & donner au Peuple des Tribuns pour le défendre contre les Conſuls. La Loi qui établit cette nouvelle Magiſtrature, fut appellée la Loi ſacrée, & ce fut là que commencerent les Tribuns du peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Grece. Son gendre Mardonius, après avoir traverſé l'Aſie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ſes ſoldats : mais Miltiade défit cette Armée immenſe dans la plaine de Mara-

Ans de Rome.	*Ans deva J. C*
254.	5(
261.	4(
264.	49

thon, avec dix mille Athéniens.

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		battoit tous ſes ennemis aux environ
		ſembloit n'avoir à craindre que d'elle
		me. Coriolan, zélé Patricien, & le
265.	489.	grand de ſes Capitaines, chaſſé malg
266.	488.	ſervices, par la faction populaire, n
		la ruine de ſa Patrie, mena les Vo
		contr'elle, la réduiſit à l'extrêmité,
		put être appaiſé que par ſa mere. La
		ne jouit pas long-temps du repos que
274.	480.	taille de Marathon lui avoit donné.
		venger l'affront de la Perſe & de D
		Xerxès ſon fils & ſon ſucceſſeur, &
		fils de Cyrus par ſa mere Atoſſe,
		qua les Grecs avec onze cents mille
		battants (d'autres diſent ſept cents m
		ſans compter ſon armée navale de
		cents vaiſſeaux. Léonidas, Roi de S
		qui n'avoit que trois cents hommes,
		tua vingt mille au paſſage de Thermo
		& périt avec les ſiens. Par les conſe
		Thémiſtocles Athénien, l'armée nav
		Xerxès eſt défaite la même année p
		Salamine. Ce Prince repaſſe l'Hell
275.	479.	avec frayeur; & un an après ſon
		de terre, que Mardonius commando
		taillée en pieces auprès de Platée pa
		ſanias, Roi de Lacédémone, & pa
		ſtide Athénien, appellé le Juſte. La b
		ſe donna le matin; & le ſoir de ce
		meuſe journée, les Grecs Ioniens
		avoient ſecoué le joug des Perſes
		tuerent trente mille hommes dans
		taille de Mycale, ſous la conduite d
		tychides. Ce général pour enco

ſes ſoldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grece. La nouvelle ſe trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plutôt par une heureuſe rencontre ; & tous les Grecs de l'Aſie mineure ſe mirent en liberté. Cette nation remportoit par-tout de grands avantages, & un peu auparavant, les Carthaginois, puiſſants alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination, à la ſollicitation des Perſes. Malgré ce mauvais ſuccès, ils ne ceſſerent depuis de faire de nouveaux deſſeins ſur une Iſle ſi commode à leur aſſurer l'empire de la Mer, que leur République affectoit. La Grece la tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'Orient & les Perſes. Pauſanias venoit d'affranchir l'Iſle de Chypre de leur joug, quand il conçut le deſſein d'aſſervir ſon pays. Tous ſes projets furent vains, quoique Xerxès lui promît tout ; le traître fut trahi par celui qu'il aimoit le plus, & ſon infame amour lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban, ſon Capitaine des Gardes, ſoit que ce perfide voulût occuper le Trône de ſon Maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un Prince dont il n'avoit pas exécuté aſſez promptement les ordres cruels. Artaxerxès à la longue main, ſon fils, commença ſon regne, & reçut peu de temps après une Lettre de Thémiſtocles qui, proſcrit par ſes Citoyens, lui offroit ſes ſervices contre les Grecs. Il ſut eſtimer autant qu'il devoit un Capitaine ſi renommé, & lui fit un

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
277.	477.
278.	476.
280.	474.
Ariſt. Polit. V. 10.	
281.	473.

grand établiſſement malgré la jalouſie des Satrapes. Ce Roi magnanime protégea le Peuple Juif, & dans ſa vingtieme année, que les ſuites rendent mémorable, il permit à Néhémias de rétablir Jeruſalem avec ſes murailles. Ce décret d'Artaxerxès differe de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le Temple, & celui-ci eſt fait pour la Ville. A ce décret prévu par Daniel, & marqué dans ſa prophétie, les 490 ans de ſes ſemaines commencent. Cette importante date a de ſolides fondements. Le banniſſement de Thémiſtocles eſt placé dans la chronique d'Euſebe à la derniere année de la 76e Olympiade, qui revient à l'an 280 de Rome. Les autres Chronologiſtes le mettent un peu au deſſous : la différence eſt petite, & les circonſtances du temps aſſurent la date d'Euſebe. Elles ſe tirent de Thucydide, Hiſtorien très-exact, & ce grave Auteur, contemporain preſque, auſſi-bien que concitoyen de Thémiſtocles, lui fait écrire ſa Lettre au commencement du regne d'Artaxerxès. Cornélius Népos, Auteur ancien, & judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide : raiſonnement d'autant plus ſolide, qu'un autre Auteur plus ancien encore que Thucydide, s'accorde avec lui : c'eſt Charon de Lampſaque, cité par Plutarque ; & Plutarque ajoute lui-même que les Annales, c'eſt-à-dire, celles de Perſe, ſont conformes à ces deux Auteurs. Il ne les ſuit pourtant pas, mais il n'en dit

Ans de Rome. *Ans J. C.*
287. 467.
1. Eſdr. VII. VIII.
Ibid. I.
300. 454.
1. Eſd. VI. 3.
2. Eſd. II. 1. 2.
Dan. IX. 25.
Thucyd. lib. 1.
Corn. Nep. in Themiſt.
Plutarq. in Them.

aucune raiſon ; & les Hiſtoriens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxès, ne ſont, ni du temps, ni d'une ſi grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de la 76e Olympiade, & approchant de l'année 280 de Rome, par où la 20e année de ce Prince doit arriver vers la fin de la 81e Olympiade, & environ l'an 300 de Rome. Au reſte, ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxès, pour concilier les Auteurs, ſont réduits à conjecturer que ſon pere l'avoit du moins aſſocié au Royaume, quand Thémiſtocles écrivit ſa Lettre : & en quelque façon que ce ſoit, notre date eſt aſſurée. Ce fondement étant poſé, le reſte du compte eſt aiſé à faire, & la ſuite le rendra ſenſible. Après le décret d'Artaxerxès, les Juifs travaillerent à rétablir leur Ville & ſes murailles, comme Daniel l'avoit prédit. Néhémias conduiſit l'ouvrage avec beaucoup de prudence & de fermeté au milieu de la réſiſtance des Samaritains, des Arabes & des Amonites. Le peuple fit un effort, & Eliaſib, ſouverain Pontife, l'anima par ſon exemple. Cependant les nouveaux Magiſtrats qu'on avoit donnés au Peuple Romain, augmentoient les diviſions de la Ville ; & Rome formée ſous des Rois, manquoit de Loi néceſſaire à la bonne conſtitution d'une république. La réputation de la Grece, plus célebre encore par ſon gouvernement que par ſes victoires, excita les Romains à ſe régler ſur ſon

Ans de Rome. *A de J.*

Dan. IX.

——— ——— exemple. Ainsi ils envoyerent des Députés pour rechercher les loix des Villes de Grece, & sur-tout celles d'Athenes plus conformes à l'état de leur République.

Ans de Rome. *Ans devant J. C.*

302. 452. Sur ce modele, dix Magistrats absolus,
303. 451. qu'on créa l'année d'après, sous le nom
304. 450. de Décemvirs, rédigerent les Loix des XII Tables qui sont le fondement du Droit Romain. Le peuple ravi de l'équité avec laquelle ils les composerent, leur laissa
305. 449. empiéter le pouvoir suprême dont ils userent tyranniquement. Il se fit alors de grands mouvements par l'intempérance d'Appius Claudius, un des Décemvirs, & par le meurtre de Virginie, que son pere aima mieux tuer de sa propre main, que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang de cette seconde Lucrece réveilla le Peuple Romain, & les Décemvirs furent chassés. Pendant que les Loix Romaines se formoient sous les Décemvirs, Es-
1. *Esdr. IX.* 10. dras, Docteur de la Loi, & Néhémias, Gouverneur du Peuple de Dieu, nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus, & faisoient observer la Loi de Moïse qu'ils observoient les premiers. Un des principaux Articles de leur réformation, fut d'obliger tout le peuple, & principalement les Prêtres, à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la dé-
2. *Esdr.* fense de la Loi. Esdras mit en ordre les Li-
XIII. Deut. vres saints, dont il fit une exacte révision,
XXIII. 3. & ramassa les anciens mémoires du Peuple de Dieu, pour en composer les deux Livres des Paralipomenes ou Chroniques, aux-

quels il ajouta l'Histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs Livres que se termine cette longue Histoire que Moïse avoit commencée, & que les Auteurs suivants continuerent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jerusalem. Le reste de l'Histoire Sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras & Néhémias faisoient la derniere partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les Auteurs profanes appellent le pere de l'Histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers Auteurs de l'Histoire Sainte se rencontrent avec le premier Auteur de l'Histoire Grecque; & quand elle commence, celle du Peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déjà quinze siecles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'Histoire qu'il nous a laissée, & les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoître. La Judée qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas les regards. Ce fut dans des temps si malheureux, que la Langue Hébraïque cessa d'être vulgaire. Durant la captivité, & ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la Langue Chaldaïque assez approchante de la leur, & qui avoit presque le même génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des Livres Hébraïques, & ils écrivirent l'Hébreu avec les Lettres des Chaldéens, plus usitées parmi eux, &

Ans de Rome. A de J.

Ans de Rome. *Ans devant J. C.*

plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux Langues voisines dont les lettres étoient de même valeur, & ne différoient que dans la figure. Depuis ce temps, on ne trouve l'Ecriture Sainte parmi les Juifs qu'en lettres Chaldaïques; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs descendants ont persévéré dans cet usage jusqu'à nos jours, & nous ont par ce moyen conservé le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, en anciens caracteres Hébraïques, tels qu'on les trouve dans les médailles & dans tous les monuments des siecles passés.

Les Juifs vivoient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxès. Ce prince réduit par Simon, fils de Miltiade, général des Athéniens, à faire une paix honteuse, désespéra de vaincre les Grecs par la force, & ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ces deux Peuples, jaloux l'un de l'autre, partagerent toute la Grece. Périclès, Athénien, commença la guerre du Péloponese, durant laquelle Théramene, Thrasibule & Alcibiade, Athéniens, se rendirent célebres. Brasidas & Myndare, Lacédémoniens, y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura 27 ans, & finit à l'avantage de Lacédémone qui avoit mis dans son parti Darius, nommé le Batard, fils & successeur d'Artaxerxès. Lysandre, Général de l'Armée navale des Lacédémoniens, prit Athenes, & en changea le gouvernement. Mais

351. 403.

350. 404.

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
s'apperçut bientôt qu'elle avoit s Lacédémoniens trop puiſſants. Ils it le jeune Cyrus dans ſa révolte rtaxerxès, ſon fils aîné, appellé Mne- cauſe de ſon excellente mémoire, cceſſeur de Darius. Ce jeune Prince e la priſon & de la mort par ſa ryſatis, ſonge à la vengeance, ga- Satrapes par ſes agréments infinis, l'Aſie mineure, va préſenter la ba- Roi ſon frere dans le cœur de ſon , le bleſſe de ſa propre main, & int trop tôt vainqueur, périt par ité. Les dix mille Grecs qui le ſer- font cette retraite étonnante, où ıdoit à la fin Xénophon, grand ɔhe & grand Capitaine, qui en a liſtoire.	353.	401.
Les Lacédémoniens conti- à attaquer l'Empire des Perſes, ilas, Roi de Sparte, fit trembler dans ıineure; mais les diviſions de la e rappellerent en ſon pays. En ce ville de Veies qui égaloit preſque e de Rome, après un ſiege de dix ɔeaucoup de divers ſuccès, fut priſe	358.	396.
Romains ſous la conduite de Camil- généroſité lui fit encore une autre e. Les Falques qu'il aſſiégeoit ſe nt à lui, touchés de ce qu'il leur nvoyé leurs enfants qu'un Maître lui avoit livrés. Rome ne vouloit ıcre par des trahiſons, ni profiter rfidie d'un lâche qui abuſoit de l'o- e d'un âge innocent.	360.	394.
Un peu après lois Sénonois entrerent en Italie,	363.	391.

Ans de Rome. *Ans devant J. C.*

& aſſiégerent Cluſium. Les Romains perdirent contr'eux la fameuſe bataille d'Allia. Leur Ville fut priſe & brûlée. Pendant qu'ils ſe défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille, qu'ils avoient banni. Les Gaulois demeurerent ſept mois maîtres de Rome, & appellés ailleurs par d'autres affaires, ils ſe retirerent chargés de butin. Durant les brouilleries de la Grece, Epaminondas, Thébain, ſe ſignala par ſon équité & par ſa modération, autant que par ſes victoires. On remarque qu'il avoit pour regle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnemon, & dans les premieres d'Ochus. Sous un ſi grand Capitaine, les Thébains ſont victorieux, & la puiſſance de Lacédémone eſt abattue. Celle des Rois de Macédoine commence avec Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Malgré les oppoſitions d'Ochus & d'Arſes, ſes fils, Rois des Perſes, & malgré les difficultés plus grandes encore que lui ſuſcitoit dans Athenes l'éloquence de Démoſthene, puiſſant défenſeur de la liberté, ce Prince victorieux durant vingt ans, aſſujettit toute la Grece, où la bataille de Chéronée qu'il gagna ſur les Athéniens, & ſur leurs alliés, lui donna une puiſſance abſolue. Dans cette fameuſe bataille, pendant qu'il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, enfoncer les troupes Thébaines de la diſcipline d'Epaminondas, & entr'autres

Polib. I. 1. c. 6. lib. II. c. 18. 22.

383. 371.

395. 359.

416. 338.

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
ɔe ſacrée qu'on appelloit des amis,		
:royoit invincible ; ainſi, maître de		
:e, & ſoutenu par un fils d'une ſi		
eſpérance, il conçut de plus hauts		
; , & ne médita rien moins que la		
les Perſes, contre leſquels il fut dé-		
Capitaine général. Mais leur perte	417.	337.
ſervée à Alexandre. Au milieu des		
tés d'un mauvais mariage, Philip-	418.	336.
aſſaſſiné par Pauſanias, jeune hom-		
bonne maiſon, à qui il n'avoit pas		
juſtice. L'Eunuque Bagoas tua dans		
e année Arſes, Roi de Perſe, & fit		
à ſa place Darius, fils d'Arſame,		
mé Codomanus. Il mérite par ſa va-		
'on ſe range à l'opinion, d'ailleurs		
vraiſemblable, qui le fait ſortir de la		
: Royale. Ainſi deux Rois coura-		
commencerent enſemble leur re-		
Darius, fils d'Arſame, & Alexandre,		
Philippe. Ils ſe regardoient d'un œil		
, & ſembloient nés pour diſputer		
e du monde. Mais Alexandre vou-		
ffermir avant que d'entreprendre		
al. Il vengea la mort de ſon pere ;		
ta les peuples rebelles qui mépri-		
ſa jeuneſſe ; il battit les Grecs qui		
nt vainement de ſecouer le joug ;		
a Thebes, où il n'épargna que la	419.	335.
& les deſcendants de Pindare, dont	420.	334.
e admiroit les Odes. Puiſſant & vic-	421.	333.
, il marche avec tant d'exploits	423.	331.
e des Grecs contre Darius, qu'il dé-	424.	330.
trois batailles rangées, entre triom-	427.	327.
lans Babylone & dans Suſe, détruit	430.	324.

celle d'Asie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, ces vastes & riches Provinces de la Haute-Asie, qui composoient l'Empire des Perses. Ainsi tout l'Orient reconnut la Grece, & en apprit le langage. La Grece elle-même étoit opprimée par les Capitaines d'Alexandre. La Macédoine, son ancien Royaume, qui donnoit des maîtres à l'Orient, étoit en proie au premier venu. Les enfants de Cassander se chasserent les uns les autres de ce Royaume. Pyrrhus, Roi des Epirotes, qui en avoit occupé une partie, fut chassé par Démétrius Poliorcette, fils d'Antigonus, qu'il chassa aussi à son tour; il est lui-même chassé encore une fois par Lysimaque, & Lysimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus, chassé d'Egypte par son pere Ptolomée I, tua en traître malgré ses bienfaits. Ce perfide n'eut pas plutôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par les Gaulois, & périt dans un combat qu'il leur donna. Durant les troubles de l'Orient, ils vinrent dans l'Asie mineure, conduits par le Roi Brennus, & s'établirent dans la Gallogrece ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jetterent dans la Macédoine qu'ils ravagerent, & firent trembler toute la Grece. Mais leur armée périt dans l'entreprise sacrilege du temple de Delphes. Cette nation remuoit par-tout, & partout elle étoit malheureuse. Quelques années devant l'affaire de Delphes, les Gau-

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
431.	323.
442.	312.
458.	296.
460.	294.
465.	289.
468.	286.
473.	281.
474.	280.
475.	279.
476.	278.
481.	273.

ois d'Italie, que leurs guerres continuel-
s & leurs victoires fréquentes rendoient
i terreur des Romains, furent excités
ontr'eux par les Samnites, les Brutiens
t les Etruriens. Ils remporterent d'abord
ne nouvelle victoire, mais ils en ſouille-
nt la gloire en tuant des Ambaſſadeurs.
es Romains indignés marchent contre
ux, les défont, entrent dans leurs ter-
es où ils fondent une colonie : les battent
ncore deux fois, en aſſujettiſſent une
artie, & réduiſent l'autre à demander la
aix. Après que les Gaulois d'Orient eu-
ent été chaſſés de la Grece, Antigonus
onatas, fils de Démétrius Poliorcette,
ui régnoit depuis douze ans dans la Gre-
e, mais fort peu paiſible, envahit ſans
eine la Macédoine. Pyrrhus étoit occu-
é ailleurs. Chaſſé de ce Royaume, il eſpé-
a de contenter ſon ambition par la con-
uête de l'Italie, où il fut appellé par les
arentins. La bataille que les Romains ve-
oient de gagner ſur eux & ſur les Samni-
es, ne leur laiſſoit que cette reſſource. Il
emporta contre les Romains des victoi-
es qui le ruinoient. Les Eléphants de Pyr-
hus les étonnerent ; mais le Conſul Fa-
rice fit bientôt voir aux Romains que
'yrrhus pouvoit être vaincu. Le Roi &
e Conſul ſembloient ſe diſputer la gloire
e la généroſité, plus encore que celle des
rmes. Pyrrhus rendit au Conſul tous les
riſonniers ſans rançon, diſant qu'il falloit
aire la guerre avec le fer, & non point
vec l'argent, & Fabrice renvoya au Roi

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
Polib. lib. II. 20.	
472.	282.
473.	281.
474.	280.
475.	279.
476.	278.

son perfide Médecin, qui étoit venu lui offrir d'empoisonner son Maître. En ce temps, la Religion & la Nation Judaïque commencent à éclater parmi les Grecs. Ce peuple bien traité par les Rois de Syrie, vivoit tranquillement selon ses Loix. Antiochus, surnommé le Dieu, petit-fils de Séleucus, les répandit dans l'Asie mineure, d'où ils s'étendirent dans la Grece, & jouirent par-tout des mêmes droits & de la même liberté que les autres Citoyens; Ptolomée, fils de Lagus, les avoit déjà établis en Egypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe, leurs Ecritures furent tournées en Grec, & on vit paroître cette célebre version appellée la Version des Septante. C'étoit de savants Vieillards qu'Eléazar, souverain Pontife, envoya au Roi qui les demandoit. Quelques-uns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq Livres de la Loi. Le reste des Livres sacrés pourroit dans la suite avoir été mis en Grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Egypte & dans la Grece, où ils oublierent non-seulement leur ancienne Langue, qui étoit l'Hébreu, mais encore le Chaldéen, que la captivité leur avoit appris. Ils se firent un Grec mêlé d'Hébraïsme, qu'on appelle le langage Helléniſtique; les Septante & tout le Nouveau Testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs, leur Temple fut célebre par toute la terre, & tous les Rois d'Orient y présentoient leurs offrandes. L'occident étoit attentif à la guerre des Romains & de Pyrrhus. Enfin,

Ans de Rome. — *Ans devant J. C.*

Joseph. Ant. XII. 3.

477. 277.

Joseph. lib. I. Antiq. c. 1. lib. XII. c. 2.

479. 275.

Roi fut défait par le Conſul Curius, & paſſa en Epire. Il n'y demeura pas long-ps en repos, & voulut ſe récompenſer la Macédoine des mauvais ſuccès d'Ie. Antigonus Gonatas fut renfermé ns la Theſſalonique, & contraint d'abanner à Pyrrhus tout le reſte du Royau-. Il reprit cœur pendant que Pyrrhus quiet & ambitieux faiſoit la guerre aux cédémoniens & aux Argiens. Les deux ois ennemis furent introduits dans Argos même-temps par deux cabales contraires par deux portes différentes. Il ſe donna ns la Ville un grand combat : une mere ui vit ſon fils pourſuivi par Pyrrhus qu'il oit bleſſé, écraſa ce Prince d'un coup de erre. Antigonus défait d'un tel ennemi, ntra dans la Macédoine qui, après quelues changements, demeura paiſible à ſa umille. La Ligue des Achéens l'empêcha e s'accroître. C'étoit le dernier rempart e la liberté de la Grece, & ce fut elle qui n produiſit les derniers Héros avec Aratus & Philopœmen. Les Tarentins que 'yrrhus entretenoit d'eſpérance, appellerent les Carthaginois après ſa mort. Ce ſeours leur fut inutile : ils furent battus avec es Brutiens & les Samnites leurs Alliés. Ceux-ci, après 72 ans de guerres contiuelles, furent forcés à ſubir le joug des Romains. Tarente les ſuivit de près : les Peuples voiſins ne tinrent pas : ainſi tous es anciens Peuples d'Italie furent ſubjugués. Les Gaulois ſouvent battus n'oſoient remuer après 480 ans de guerre : les Ro-

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
480.	274.
482.	272.

Polib. lib. I. II. 1.

Ans de Rome. *Ans devant J. C.*

mains ſe virent les maîtres en Italie, & commencerent à regarder les affaires du dehors ; ils entrerent en jalouſie contre les Carthaginois, trop puiſſants dans leur voiſinage par les conquêtes qu'ils faiſoient dans la Sicile, où ils venoient d'entreprendre ſur eux & ſur l'Italie, en ſecourant les Tarentins. La République de Carthage tenoit les deux côtés de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle poſſédoit preſque toute entiere, elle s'étoit étendue du côté d'Eſpagne par le Détroit. Maîtreſſe de la Mer & du Commerce, elle avoit envahi les Iſles de Corſe & de Sardaigne. La Sicile avoit peine à ſe défendre, & l'Italie étoit menacée de trop près, pour ne

490. 264. pas craindre. Delà les guerres Puniques, malgré les Traités mal obſervés de part &

494. 260. d'autre. La premiere apprit aux Romains à combattre ſur la Mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connoiſſoient pas ; & le Conſul Duillius, qui donna la pre-

495. 259. miere bataille navale, la gagna. Régulus

498. 256. ſoutint cette gloire, & aborda en Afrique où il eut à combattre ce prodigieux ſerpent, contre lequel il fallut employer toute ſon armée. Tout cede : Carthage réduite à l'extrémité, ne ſe ſauve que par le ſe-

499. 255. cours de Xantipe Lacédémonien. Le Général Romain eſt battu & pris : mais ſa priſon le rend plus illuſtre que ſes victoires. Renvoyé ſur ſa parole pour ménager l'échange des priſonniers, il vient ſoutenir dans le Sénat la Loi qui ôtoit toute eſpérance à ceux qui ſe laiſſoient prendre, & re-

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
une mort aſſurée. Deux épou- naufrages contraignirent les Ro- abandonner de nouveau l'Empire er aux Carthaginois. La victoire long-temps douteuſe entre les ıples, & les Romains furent près ; mais ils réparerent leur Flotte. e Bataille décida, & le Conſul Lu- :heva la guerre. Carthage fut obli- yer tribut, & à quitter avec la Si- es les Iſles qui étoient entre la Si- Italie. Les Romains gagnerent cet- ıute entiere, à la réſerve de ce qu'y liéron, Roi de Syracuſe leur Allié. ı guerre achevée, les Carthaginois ıt périr par le ſoulevement de leur lls l'avoient compoſée, ſelon leur :, de troupes étrangeres qui ſe ré- t pour leur paie. Leur cruelle ion fit joindre à ces troupes muti- :ſque toutes les Villes de leur Em- Carthage étroitement aſſiégée étoit ans Amilcar ſurnommé Barcas. Lui ıit ſoutenu la derniere guerre. Ses s lui durent encore la victoire mporterent ſur les rebelles ; il leur a la Sardaigne, que la révolte de rniſon ouvrit aux Romains. De s'embarraſſer avec eux dans une querelle, Carthage céda malgré Iſle ſi importante, & augmenta ſon Elle ſongeoit à rétablir en Eſpagne ɔire ébranlé par la révolte : Amil- à dans cette Province avec ſon fils âgé de neuf ans, & y mourut dans	513.	241.
	Polib. lib. I. c. 62. 63. *lib. II. c.* 1.	
	516.	238.
	Polib. lib. I. c. 79. 83. 88.	
	524.	230.

une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adreſſe que de valeur, ſon fils ſe formoit ſous un ſi grand Capitaine, & tout enſemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Aſdrubal fut donné pour ſucceſſeur à ſon pere. Il gouverna ſa Province avec beaucoup de prudence, & y bâtit Carthage la neuve qui tenoit l'Eſpagne en ſujétion. Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, Reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la piraterie ſur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faiſoit ſur les Grecs & ſur les Epirotes, elle mépriſa les Romains & tua leur Ambaſſadeur. Elle fut bientôt accablée : les Romains ne lui laiſſerent qu'une petite partie de l'Illyrie, & gagnerent l'Iſle de Corfou, que cette Reine avoit uſurpée. Ils ſe firent alors reſpecter en Grece par une ſolemnelle Ambaſſade, & ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puiſſance. Les grands progrès d'Aſdrubal leur donnoient de la jalouſie ; mais les Gaulois d'Italie les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Eſpagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos. La jeuneſſe qui s'étoit élevée durant ce temps, ne ſongeoit plus aux pertes paſſées, & commençoit à menacer Rome. Les Romains, pour attaquer avec ſûreté de ſi turbulents voiſins, s'aſſurerent des Carthaginois. Le traité fut conclu avec Aſdrubal qui promit de ne point paſſer au delà de l'Ebre. La guerre entre les Romains & les Gaulois ſe fit avec fureur

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adreſſe que de valeur, ſon fils ſe formoit ſous un ſi grand Capitaine, & tout enſemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Aſdrubal fut donné pour ſucceſſeur à ſon pere. Il gouverna ſa Province avec beaucoup de prudence, & y bâtit Carthage la neuve qui tenoit l'Eſpagne en ſujétion. Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, Reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la piraterie ſur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faiſoit ſur les Grecs & ſur les Epirotes, elle
525.	229.	mépriſa les Romains & tua leur Ambaſſa-
526.	228.	deur. Elle fut bientôt accablée : les Romains ne lui laiſſerent qu'une petite partie de l'Illyrie, & gagnerent l'Iſle de Corfou, que cette Reine avoit uſurpée. Ils ſe firent
Polib. lib. II. 12. 22.		a'ors reſpecter en Grece par une ſolemnelle Ambaſſade, & ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puiſſance. Les grands progrès d'Aſdrubal leur donnoient de la jalouſie ; mais les Gaulois d'Italie les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Eſpagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils
Id. eod. lib. c. 21.		demeuroient en repos. La jeuneſſe qui s'étoit élevée durant ce temps, ne ſongeoit plus aux pertes paſſées, & commençoit à menacer Rome. Les Romains, pour attaquer avec ſûreté de ſi turbulents voiſins, s'aſſurerent des Carthaginois. Le traité
530.	224.	fut conclu avec Aſdrubal qui promit de ne point paſſer au delà de l'Ebre. La guerre entre les Romains & les Gaulois ſe fit avec fureur

de part & d'autre ; les Tranſalpins
nirent aux Ciſalpins : tous furent bat-
ncolitanus, un des Rois Gaulois, fut
ans la bataille : Anéroeſtus, un autre
e tua lui-même. Les Romains victo-
paſſerent le Pô pour la premiere fois,
; d'ôter aux Gaulois les environs
fleuve dont ils étoient en poſſeſſion
tant de ſiecles. La victoire les ſuivit
ut : Milan fut pris ; preſque tout le
fut aſſujetti. En ce temps Aſdrubal 534. 220
it ; & Annibal, quoiqu'il n'eût encore
5 ans, fut mis à ſa place. Dès-lors on
la guerre. Le nouveau Gouverneur
rit ouvertement de domter l'Eſpa-
ns aucun reſpect des Traités. Rome 537. 217
écouta les plaintes de Sagonte ſon al-
es Ambaſſadeurs Romains vont à Car-
. Les Carthaginois rétablis, n'é-
plus d'humeur à céder. La Sicile ravie
rs mains, la Sardaigne injuſtement en-
, & le tribut augmenté, leur tenoient
ur. Ainſi la faction qui vouloit qu'on
onnât Annibal, ſe trouva foible. Ce
al ſongeoit à tout. De ſecretes ame-
es l'avoient aſſuré des Gaulois d'Ita-
ii n'étant plus en état de rien entre-
:e par leurs propres forces, embraſ-
cette occaſion de ſe relever. Annibal
ſe l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gau-
nſalpine, les Alpes, & tombe com-
un moment ſur l'Italie. Les Gaulois
nquent point de fortifier ſon armée,
t un dernier effort pour leur liberté.
e batailles perdues font croire que

Ans de Rome. *Ans devan J. C.*

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		Rome alloit tomber. La Sicile prend
		ti du vainqueur. Hiéronyme, Roi d
		cuſe, ſe déclare contre les Romains :
		toute l'Italie les abandonne, & la c
536.	218.	reſſource de la République ſembl
537.	217.	en Eſpagne avec les deux Scipions
538.	216.	de telles extrêmités, Rome dut ſ
539.	215.	à trois grands hommes. La conſtanc
542.	212.	bius Maximus, qui ſe mettant au de
		bruits populaires, faiſoit la guerre
		traite, fut un rempart à ſa Patrie. Ma
		qui fit lever le ſiege de Nole, & pri
540.	214.	cuſe, donnoit vigueur aux troupes
		actions. Mais Rome qui admiroit c
542.	212.	grands hommes, crut voir dans l
		Scipion quelque choſe de plus gra
		merveilleux ſuccès de ſes conſeils
		merent l'opinion qu'on avoit qu'il
		race divine, & qu'il converſoit a
		Dieux. A l'âge de 24 ans il entrepre
		ler en Eſpagne où ſon pere & ſon o
543.	211.	noient de périr : il attaque Carthage
		ve comme s'il eût agi par inſpirati
		ſes ſoldats l'emporterent d'abord.
		ceux qui le voient ſont gagnés au
544.	210.	Romain : les Carthaginois lui quitt
		pagne : à ſon abord en Afrique, l
		ſe donnent à lui : Carthage trembl
548.	206.	tour, & voit ſes armées défaites :
551.	203.	victorieux durant ſeize ans, eſt va
		rappellé, & ne peut défendre ſa patr
		pion y donne la Loi : le nom d'A
552.	202.	eſt ſa récompenſe : le peuple Romai
		abattu les Gaulois & les Africains,
		plus rien à craindre ; & combat
		vant ſans péril.

Au milieu de la premiere guerre Punique, Théodote, Gouverneur de la Bactrienne, enleva mille Villes à Antiochus, appellé le Dieu, fils d'Antiochus Soter, Roi de Syrie. Preſque tout l'Orient ſuivit cet exemple. Les Parthes ſe révolterent ſous la conduite d'Arſace, chef de la maiſon des Arſacides, & fondateur d'un Empire qui s'étendit peu-à-peu dans toute la haute Aſie.

Ans de Rome. 504. *Ans devant J. C.* 250.

Les Rois de Syrie, & ceux d'Egypte, acharnés les uns contre les autres, ne ſongeoient qu'à ſe ruiner mutuellement, ou par la force, ou par la fraude. Damas & ſon territoire, qu'on appelloit la Céléſyrie, ou la Syrie baſſe, & qui confinoit aux deux Royaumes, fut le ſujet de leurs guerres, & les affaires de l'Aſie étoient entiérement ſéparées de celles de l'Europe.

Durant tous ces temps, la Philoſophie floriſſoit dans la Grece. La ſecte des Philoſophes Italiques, & celle des Ioniques, la rempliſſoient de grands hommes, parmi leſquels il ſe mêla beaucoup d'extravagants à qui la Grece curieuſe ne laiſſa pas de donner le nom de Philoſophes. Du temps de Cyrus & de Cambyſe, Pythagore commença la ſecte Italique dans la grande Grece, aux environs de Naples. A peu près dans le même temps, Thalès Miléſien forma la ſecte Ionique. Delà ſont ſortis ces grands Philoſophes, Héraclite, Démocrite, Empedocle, Parménides, Anaxagore qui, un peu avant la guerre du Péloponeſe, fit voir le monde conſtruit par un eſprit éternel; Socrate qui, un peu après, ramena la Philo-

Ans de Rome. *Ans devant J. C.*

ſophie à l'étude des bonnes mœurs, & fut le pere de la Philoſophie morale : Platon ſon diſciple, chef de l'Académie ; Ariſtote, diſciple de Platon, & précepteur d'Alexandre, chef des Péripatéticiens ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre ; Zénon nommé Cittien, d'une ville de l'Iſle de Chypre où il étoit né, chef des Stoïciens, & Epicure, Athénien, chef des Philoſophes qui portent ſon nom, ſi toutefois on peut nommer Philoſophes ceux qui nioient ouvertement la Providence, & qui, ignorant ce que c'eſt que le devoir, définiſſoient la vertu par le plaiſir. On peut compter parmi les plus grands Philoſophes, Hippocrate, le pere de la Médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grece. Les Romains avoient dans le même temps une autre eſpece de Philoſophie, qui ne conſiſtoit point en diſputes ni en diſcours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie ruſtique, & dans ceux de la guerre, où ils faiſoient leur gloire de celle de leur patrie & du nom Romain : ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie & de Carthage.

IX. Epoque. *Scipion, ou Carthage vaincue.*

L'AN 552 de la fondation de Rome, environ 250 ans après celle de la Monarchie des Perſes, & 202 ans avant Jeſus-Chriſt, Carthage fut aſſujettie aux Romains.

552. 202. Annibal ne laiſſoit pas, ſous main, de leur ſuſciter des ennemis par-tout où il pouvoit : mais il ne fit qu'entraîner tous ſes amis an-

556. 198. ciens & nouveaux dans la ruine de ſa patrie

558. 196. & dans la ſienne. Par les victoires du Conſul Flaminius, Philippe, Roi de Macédoine,

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
s Carthaginois, fut abattu, les Rois		
édoine réduits à l'étroit, & la Gre-		
nchie de leur joug. Les Romains		
irent de faire périr Annibal qu'ils		
ent encore redoutable après ſa		
Ce grand Capitaine, réduit à ſe	559.	195.
de ſon pays, remua l'Orient con-	561.	193.
& attira leurs armes en Aſie. Par		
iſſants raiſonnements, Antiochus,		
mé le Grand, Roi de Syrie, devint		
de leur puiſſance, & leur fit la		
; mais il ne ſuivit pas, en la fai-		
es conſeils d'Annibal qui l'y avoit		
. Battu par mer & par terre, il re-		
Loi que lui impoſa le Conſul Lucius		
, frere de Scipion l'Africain, & il fut		
né dans le mont Taurus. Annibal ré-	572.	182.
hez Pruſias, Roi de Bithynie, échappa		
mains par le poiſon. Ils ſont redou-		
toute la terre, & ne veulent plus		
d'autre puiſſance que la leur. Les		
toient obligés de leur donner leurs		
pour ôtage de leur foi. Antiochus,		
appellé l'Illuſtre ou Epiphane, fe-		
ls d'Antiochus le Grand, Roi de Sy-		
emeura long-temps à Rome en cette	578.	176.
; mais ſur la fin du regne de Séleu-		
ilopator, ſon frere aîné, il fut rendu,		
Romains voulurent avoir à ſa place		
rius Soter, fils du Roi, alors âgé de		
s. Dans ce contretemps Séleucus	579.	175.
t, & Antiochus uſurpa le Royaume		
neveu. Les Romains étoient appli-		
aux affaires de la Macédoine, où		
inquiétoit ſes voiſins, & ne vouloit		

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		plus s'en tenir aux conditions imposées au
		Roi Philippe son pere. Ce fut alors que
		commencerent les persécutions du peuple
		de Dieu. Antiochus l'Illustre régnoit com-
581.	173.	me un furieux : il tourna toute sa fureur
583.	171.	contre les Juifs, & entreprit de ruiner le
		Temple, la Loi de Moïse, & toute la na-
		tion. L'autorité des Romains l'empêcha de
586.	168.	se rendre maître de l'Egypte. Ils faisoient
		la guerre à Persée, qui, plus prompt à en-
		treprendre qu'à exécuter, perdoit ses alliés
		par son avarice, & ses armées par sa lâche-
		té. Vaincu par le Consul Paul Emile, il fut
		contraint de se livrer entre ses mains. Gen-
		tius, Roi de l'Illyrie son allié, abattu en
		trente jours par le Préteur Anicius, venoit
		d'avoir un sort semblable. Le Royaume de
		Macédoine, qui avoit duré 700 ans, &
		avoit, pendant près de 202 ans, donné des
		Maîtres, non-seulement à la Grece, mais en-
		core à tout l'Orient, ne fut plus qu'une Pro-
		vince Romaine. Les fureurs d'Antiochus
		s'augmentoient contre le peuple de Dieu.
		On voit paroître alors la résistance de Ma-
		thathias, sacrificateur, de la race de Phinée,
587.	167.	& imitateur de son zele ; les ordres qu'il don-
588.	166.	ne en mourant pour le salut de son peuple,
		les victoires de Judas le Machabée son fils,
		malgré le nombre infini de ses ennemis ;
		l'élévation de la famille des Asmonéens, ou
		des Machabées ; la nouvelle dédicace du
		Temple que les Gentils avoient profané ;
589.	165.	le gouvernement de Judas, & la gloire du
590.	164.	Sacerdoce rétablis ; la mort d'Antiochus
		digne de son impiété & de son orgueil, sa

fauſſe converſion durant ſa derniere mala-
die, & l'implacable colere de Dieu ſur ce
Roi ſuperbe. ſon fils Antiochus Eupator,
encore en bas âge, lui ſuccéda ſous la tu-
tele de Lyſias ſon Gouverneur. Durant
cette minorité, Démétrius Soter, qui étoit
en ôtage à Rome, crut pouvoir ſe rétablir;
mais il ne put obtenir du Sénat d'être ren-
voyé dans ſon Royaume : la politique Ro-
maine aimoit mieux un Roi enfant. Sous
Antiochus Eupator, la perſécution du
peuple de Dieu, & les victoires de Judas le
Machabée continuent. La diviſion ſe met
dans le Royaume de Syrie. Démétrius s'é-
chappe de Rome, les peuples le reconnoiſ-
ſent; le jeune Antiochus eſt tué avec Ly-
ſias ſon tuteur. Mais les Juifs ne ſont pas
mieux traités ſous Démétrius, que ſous
ſes prédéceſſeurs; il éprouve le même
ſort, ſes Généraux ſont battus par Judas
le Machabée; & la main du ſuperbe Ni-
canor, dont il avoit ſi ſouvent menacé le
Temple, y eſt attachée. Mais un peu après,
Judas accablé par la multitude, fut tué en
combattant avec une valeur étonnante.
Son frere Jonathas ſuccede à ſa charge, &
ſoutient ſa réputation. Réduit à l'extrémi-
té, ſon courage ne l'abandonna pas. Les
Romains ravis d'humilier les Rois de Syrie,
accorderent aux Juifs leur protection, &
l'alliance que Judas avoit envoyé leur de-
mander, fut accordée ſans aucun ſecours
toutefois : mais la gloire du nom Ro-
main ne laiſſoit pas d'être un grand ſupport
au peuple affligé. Les troubles de la Syrie

Ans de Rome. *An dev J. C*

591. I

592. I

593. I

croiſſent tous les jours. Alexandre Balas,
Ans de Rome. *Ans devant J. C.* qui ſe vantoit d'être fils d'Antiochus l'Illuſtre, fut mis ſur le trône par ceux d'Antioche. Les Rois d'Egypte, perpétuels ennemis de la Syrie, ſe mêloient dans ſes diviſions pour en profiter. Ptolomée Philométor ſoutint Balas. La guerre fut ſanglante : Démétrius Soter y fut tué, & ne laiſſa
600. 154. pour venger ſa mort, que deux jeunes Princes encore en bas âge, Démétrius
604. 150. Nicanor, & Antiochus Sidetes. Ainſi l'uſurpateur demeura paiſible, & le Roi d'Egypte lui donna ſa fille Cléopatre en mariage. Balas, qui ſe crut au deſſus de tout, ſe plongea dans la débauche, & s'attira le mépris de tous ſes Sujets. En ce temps, Philométor jugea le fameux Procès que les Samaritains firent aux Juifs. Ces Schiſmatiques, toujours oppoſés au peuple de Dieu, ne manquoient point de ſe joindre à leurs ennemis, & pour plaire à Antiochus l'Illuſtre, leur perſécuteur, ils avoient conſacré leur Temple de Garizim à Jupiter Hoſpitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laiſſerent pas de ſoutenir quelque temps après à Alexandrie, devant Ptolomée Philométor, que ce Temple devoit l'emporter ſur celui de Jeruſalem. Les Parties conteſterent devant leur Roi, & s'engagerent de part & d'autre, à peine de la vie, à juſtifier leurs prétentions par les termes de la Loi de Moïſe. Les Juifs gagnerent leur cauſe, & les Samaritains furent punis de mort ſelon la convention. Le même Roi permit à Onias, de la race Sa-

II. Mach. VI. 2. Joſeph. Ant. XII. 7.

Joſeph. Ant. lib. XIII. c. 6. Ibid.

cerdotale, de bâtir en Egypte le Temple d'Héliopolis ſur le modele de celui de Jeruſalem, entrepriſe qui fut condamnée par tout le conſeil des Juifs, & jugée contraire à la Loi. Cependant Carthage remuoit & ſouffroit avec peine les Loix que Scipion l'Africain lui avoit impoſées. Les Romains réſolurent ſa perte totale, & la troiſieme guerre Punique fut entrepriſe. Le jeune Démétrius Nicanor ſorti de l'enfance, ſongeoit à ſe rétablir ſur le Trône de ſes ancêtres, & la molleſſe de l'uſurpateur lui faiſoit tout eſpérer. A ſon approche Balas ſe troubla : ſon beau-pere Philométor ſe déclara contre lui, parce que Balas ne voulut pas lui laiſſer prendre ſon Royaume : l'ambitieuſe Cléopatre, ſa femme, le quitta pour épouſer ſon ennemi, & il périt enfin de la main des ſiens après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des bleſſures qu'il y reçut, & la Syrie fut délivrée de deux ennemis. On vit tomber en ce même temps deux grandes Villes. Carthage fut priſe & réduite en cendres par Scipion Emilien, qui confirma par cette victoire le nom d'Africain dans ſa maiſon, & ſe montra digne héritier du grand Scipion ſon aïeul. Corinthe eut la même deſtinée, & la République, ou la Ligue des Achéens, périt avec elle. Le Conſul Mummius ruina de fond en comble cette Ville la plus voluptueuſe de la Grece, & la plus ornée. Il en tranſporta à Rome les incomparables ſtatues, ſans en connoître le prix. Les Romains ignoroient les arts de la

Ans de Rome.	*Ans deva J. C*
606.	14
608.	14

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
——	——	Grece, & ſe contentoient de ſavoir la guerre, la politique & l'agriculture. Durant les troubles de Syrie, les Juifs ſe fortifierent; Jonathas ſe vit recherché des deux partis, & Nicanor victorieux le traita de frere. Il en fut bientôt récompenſé. Dans une ſédition, les Juifs accourus le
910.	144.	tirerent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneurs; mais quand le Roi ſe crut aſſuré, il reprit les deſſeins de ſes ancêtres, & les Juifs furent tourmentés comme auparavant. Les troubles de Syrie recommencerent : Diodore ſurnommé Triphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le Dieu, & lui ſervit de tuteur pendant ſon bas âge. L'or-
911.	143.	gueil de Démétrius ſouleva les peuples : toute la Syrie étoit en feu : Jonathas ſut profiter de la conjoncture, & renouvella l'alliance avec les Romains. Tout lui ſuccédoit, quand Triphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ſes enfants. Son frere Simon, le plus prudent & le plus heureux des Machabées, lui ſuccéda, & les Romains le favoriſerent, comme ils avoient fait ſes prédéceſſeurs. Triphon ne fut pas moins infidele à ſon pupille Antiochus, qu'il l'avoit été à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moyen des Médecins, ſous le prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, & ſe rendit maître d'une partie du Royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicanor, Roi légitime; & après avoir obtenu de lui la liberté de ſon pays, il la ſoutint

par ſes armes contre le rebelle Triphon. Les Syriens furent chaſſés de la citadelle qu'ils tenoient dans Jeruſalem, & enſuite de toutes les places de la Judée. Ainſi les Juifs, affranchis du joug des Gentils par la valeur de Simon, accorderent les droits royaux à lui & à ſa famille : & Démétrius Nicanor conſentit à ce nouvel établiſſement. Là commence le nouveau Royaume du peuple de Dieu, & la Principauté des Aſmonéens, toujours jointe au ſouverain Sacerdoce. En ce temps l'Empire des Parthes s'étendit ſur la Bactriane & ſur les Indes, par les victoires de Mithridate, le plus vaillant des Arſacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius Nicanor, appellé par les peuples de cette contrée, que Mithridate venoit de ſoumettre, eſpéroit de réduire à l'obéiſſance les Parthes que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta pluſieurs victoires ; & prêt à retourner dans la Syrie, pour y accabler Triphon, il tomba dans un piege qu'un Général de Mithridate lui avoit tendu : ainſi il demeura priſonnier des Parthes. Triphon, qui ſe croyoit aſſuré par le malheur de ce Prince, ſe vit tout d'un coup abandonné des ſiens. Ils ne pouvoient plus ſouffrir ſon orgueil. Durant la priſon de Démétrius, leur Roi légitime ; ils ſe donnerent à ſa femme Cléopatre, & à ſes enfants ; mais il fallut chercher un défenſeur à ces Princes encore en bas âge. Ce ſoin regardoit naturellement Antiochus Sidetes, frere de Démétrius ; Cléo-

Ans de Rome. 612. *J. C.* 1

613. 1

614. 1

patre le fit reconnoître dans tout le Royaume. Elle fit plus : Phraate, frere & successeur de Mithridate, traita Nicanor en Roi, & lui donna sa fille Rodogune en mariage. En haine de cette Rivale, Cléopatre, à qui elle ôtoit la couronne avec son mari, épousa Antiochus Sidetes, & se résolut à régner par toutes sortes de crimes. Le nouveau Roi attaqua Triphon, Simon se joignit à lui dans cette entreprise, & le Tyran, forcé dans toutes ses places, finit comme il le méritoit. Antiochus, maître du Royaume, oublia bientôt les services que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, & le fit périr. Pendant qu'il ramassoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda au Pontificat de son pere, & tout le peuple se soumit à lui. Il soutint le Siege dans Jerusalem avec beaucoup de valeur, & la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes, pour délivrer son frere captif, lui fit accorder aux Juifs des conditions supportables. En même temps que cette paix se conclut, les Romains qui commençoient à être trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave lui-même, les souleva en Sicile, & il fallut employer à les réduire toute la puissance Romaine. Un peu après la succession d'Attalus, Roi de Pergame, qui fit par son testament le Peuple Romain son héritier, mit la division dans la Ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le séditieux Tribunal de

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
615.	139.
619.	135.
621.	133.

rius Graccus, un des premiers hommes
lome, le fit périr : tout le Sénat le
par la main de Scipion Naſica, & ne
que ce moyen d'empêcher la dange-
: diſtribution d'argent, dont cet élo-
t Tribun flattoit le peuple. Scipion
ien rétabliſſoit la diſcipline militai-
& ce grand homme, qui avoit dé-
: Carthage, ruina encore en Eſpagne
ance, la ſeconde terreur des Romains.
Parthes ſe trouverent foibles contre
tes : ſes Troupes, quoique corrom-
par un luxe prodigieux, eurent un
ès ſurprenant. Jean Hyrcan, qui l'avoit
i dans cette guerre avec les Juifs, y
la ſa valeur, & fit reſpecter la reli-
i Judaïque, lorſque l'armée s'arrêta
: lui donner le loiſir de célébrer un
de Fête. Tout cédoit, & Phraate vit
Empire réduit à ſes anciennes limites ;
: loin de déſeſpérer de ſes affaires, il
que ſon priſonnier lui ſerviroit à les
)lir, & envahir la Syrie. Dans cette
onćture, Démétrius éprouva un ſort
:re. Il fut ſouvent relâché & autant
ois retenu, ſuivant que l'eſpérance ou
rainte prévaloit dans l'eſprit de ſon
-pere ; enfin, un moment heureux, où
iate ne vit de reſſource que dans la
ion qu'il vouloit faire en Syrie par
moyen, le mit tout-à-fait en liberté.
: moment le ſort tourna : Sidetes, qui
ouvoit ſoutenir ſes effroyables dépen-
que par des rapines inſupportables, fut
blé tout d'un coup par un ſouleve-

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
622.	132.
624.	130.

Nic. Daniaſe. ap. Joſeph. XIII. 16.

ment général des Peuples, & périt avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain que Phraate fit courir après Démétrius : il n'étoit plus temps : ce Prince étoit rentré dans son Royaume. Sa femme Cléopatre qui ne vouloit que régner, retourna bientôt avec lui, & Rodogune fut oubliée. Hyrcan profita du temps. Il prit Sichem aux Samaritains, & renversa de fond en comble le Temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avoit été bâti par Sennebalat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne, & les deux peuples demeurerent irréconciliables. L'année d'après, toute l'Idumée unie par les victoires d'Hyrcan au Royaume de Judée, reçut la Loi de Moïse avec la Circoncision. Les Romains continuerent leur protection à Hyrcan, & lui firent rendre les Villes que les Syriens lui avoient ôtées. L'orgueil & les violences de Démétrius Nicanor ne laisserent pas la Syrie long-temps tranquille. Les peuples se révolterent. Pour entretenir leur révolte, l'Egypte ennemie leur donna un Roi : ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu ; & Cléopatre qui crut régner plus absolument sous ses enfants que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aîné Séleucus, qui vouloit régner malgré elle. Son second fils Antiochus, appellé Grypus, avoit défait les Rebelles, & revenoit victorieux : Cléopatre lui présenta en cérémonie la coupe empoisonnée que son

Ans de Rome	*Ans devant J. C.*
625.	129.
626.	128.
629.	125.
630.	124.
633.	121.

	Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
fils, averti de ſes deſſeins pernicieux, lui fit avaler. Elle laiſſa en mourant une ſemence éternelle de diviſion entre les enfants qu'elle avoit eus de deux freres Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. La Syrie ainſi agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit Samarie, & ne put convertir les Samaritains.	645.	109.
Cinq ans après il mourut : la Judée demeura paiſible à ſes deux enfants, Ariſtobule & Alexandre Jannée, qui régnerent l'un après l'autre, ſans être incommodés des Rois de Syrie. Les Romains laiſſoient ce riche Royaume ſe conſumer par lui-même, & s'étendoient du côté de l'Occident.	650.	104.
	651.	103.
Durant les guerres de Démétrius Nicanor & de Zébina, ils commencerent à s'étendre au delà des Alpes : & Sextius, vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans ſa ville d'Aix une colonie qui porte encore ſon nom. Les Gaulois ſe défendoient mal. Fabius domta les Allobroges & tous les peuples voiſins ; & la	629.	125.
	630.	124.
même année que Crypus fit boire à ſa mere le poiſon qu'elle lui avoit préparé,	631.	123.
la Gaule Narbonnoiſe réduite en Province, reçut le nom de Province Romaine. Ainſi l'Empire Romain s'agrandiſſoit, & occupoit peu à peu toutes les terres & toutes les mers du Monde connu. Mais autant que la face de la République paroiſſoit belle au dehors par ſes conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition déſordonnée de ſes citoyens, & par ſes guerres inteſtines. Les plus illuſtres des Romains	633.	121.

devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le Peuple, commencerent les diviſions qui ne finirent qu'avec la République. Caïus, frere de Tibérius, ne put ſouffrir qu'on eût fait mourir un ſi grand homme d'une maniere tragique. Animé à la vengeance par des mouvements qu'on crut inſpirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les Citoyens les uns contre les autres, & à la veille de tout détruire, il périt d'une mort ſemblable à celle qu'il vouloit venger. L'argent faiſoit tout à Rome. Jugurtha, Roi de Numidie, ſouillé du meurtre de ſes freres, que le peuple Romain protégeoit, ſe défendit plus long-temps par ſes largeſſes que par ſes armes; & Marius, qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement qu'en animant le Peuple contre la nobleſſe. Les Eſclaves armerent encore une fois dans la Sicile, & leur ſeconde révolte ne coûta pas moins de ſang aux Romains que la premiere. Marius battit les Teutons, les Cimbres, & les autres peuples du Nord, qui pénétroient dans les Gaules, dans l'Eſpagne, & dans l'Italie. Les victoires qu'il en remporta, furent une occaſion de propoſer de nouveaux partages de terre : Métellus, qui s'y oppoſoit, fut contraint de céder au temps, & les diviſions ne furent éteintes que par le ſang de Saturnius, Tribun du Peuple. Pendant que Rome protégeoit la Cappadoce contre Mithridate, Roi de Pont, & qu'un ſi grand ennemi cédoit

Ans de Rome.	*Ans de J. C.*	
635. 640.	114.	
648.	106.	
651.	103.	
652.	102.	
654.	100.	
660.	94.	
666.	88.	
668.	86.	

aux forces Romaines avec la Grece qui étoit entrée dans ſes intérêts, l'Italie exercée aux armes par tant de guerres ſoutenues, ou contre les Romains, ou avec eux, mit leur Empire en péril par une révolte univerſelle. Rome ſe vit déchirée dans le même temps par les fureurs de Marius & de Sylla, dont l'un avoit fait trembler le midi & le nord, & l'autre étoit vainqueur de la Grece & de l'Aſie. Sylla, qu'on nommoit l'heureux, le fut trop contre ſa patrie, que ſa dictature tyrannique mit en ſervitude. Il put bien quitter volontairement la ſouveraine puiſſance ; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple. Chacun vouloit dominer. Sertorius, zélé partiſan de Marius, ſe cantonna dans l'Eſpagne, & ſe ligua avec Mithridate. Contre un ſi grand Capitaine la force fut inutile ; & Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la diviſion. Il n'y eut pas juſqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crut pouvoir aſpirer au commandement. Cet eſclave ne fit pas moins de peine aux Préteurs & aux Conſuls, que Mithridate en faiſoit à Lucullus. La guerre des Gladiateurs devint redoutable à la puiſſance Romaine : Craſſus avoit peine à la finir, & il fallut envoyer contre eux le grand Pompée. Lucullus prenoit le deſſus en Orient. Les Romains paſſerent l'Euphrate : mais leur Général invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ſes propres ſoldats. Mithridate ſouvent battu, ſans jamais perdre courage, ſe relevoit ; & le bonheur de Pompée ſem-

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*
666.	667. & *ſuiv.*
672.	82.
675.	79.
680.	74.
681.	73.
683.	71.
686.	68.

Ans de Rome.	*Ans devant J. C.*	
		Toute la puissance Romaine se met sur la mer. César gagne la bataille actiaque ; les forces de l'Egypte & de l'Orient, qu'Antoine menoit avec lui, sont dissipées, tous ses amis l'abandonnent, & même sa Cléopatre pour laquelle il s'étoit
724.	30.	perdu. Hérode Iduméen, qui lui devoit tout, est contraint de se donner au vainqueur, & se maintient par ce moyen dans la possession du Royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre entiérement aux Asmonéens. Tout cede à la fortune de César ; Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Egypte devient une Province Romaine : Cléopatre, qui désespere de la pouvoir conserver, se
727.	27.	tue elle-même après Antoine : Rome tend les bras à César qui demeure sous le nom d'Auguste, & sous le titre d'Empereur, seul maître de tout l'Empire. Il domte, vers les Pyrénées, les Cantabres & les Asturiens révoltés : l'Ethiopie lui deman-
730.	24.	de la paix : les Parthes épouvantés lui ren-
732.	22.	voient les étendards pris sur Crassus
734.	20.	avec tous les prisonniers Romains ; les In-
739.	15.	des recherchent son alliance : ses armes se
742.	12.	font sentir aux Rhetes ou Grisons, que
747.	7.	leurs montagnes ne peuvent défendre : la Pannonie le reconnoît : la Germanie le
753.		redoute, & le Véser reçoit ses Loix. Vic-
754.		torieux par mer & par terre, il ferme le Temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, & Jesus-Christ vient au monde.

X. Epoque. NOUS VOILA enfin arrivés à ces

temps ſi deſirés par nos peres, de la venue du Meſſie. Ce nom veut dire le Chriſt ou l'Oint du Seigneur ; & Jeſus-Chriſt le mérite comme Pontife, comme Roi, & comme Prophete. On ne convient pas de l'année préciſe où il vint au monde, & on convient que ſa vraie naiſſance devance de quelques années notre Ere vulgaire, que nous ſuivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans diſputer davantage ſur l'année de la naiſſance de Notre-Seigneur, il ſuffit que nous ſachions qu'elle eſt arrivée environ l'an 4000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, & les autres préciſément en cette année ; diverſité qui provient autant de l'incertitude des années du monde que de celle de la naiſſance de Notre-Seigneur. Quoi qu'il en ſoit, ce fut environ ce temps, 1000 ans après la Dédicace du Temple, & l'an 754 de Rome, que Jeſus-Chriſt, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham & de David dans le temps, naquit d'une Vierge. Cette Epoque eſt la plus conſidérable de toutes, non-ſeulement par l'importance d'un ſi grand événement, mais encore parce que c'eſt d'elle qu'il y a pluſieurs ſiecles que les Chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt à peu près avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique, ſous l'Empire paiſible d'Auguſte. Tous les arts fleurirent de ſon

7e & dernier Age du monde.

Naiſſance de J. C.

Ans de Jeſus-Chriſt

1.

temps, & la Poésie Latine fut portée
Ans de Jesus-Christ derniere perfection par Virgile &
Horace, que ce Prince n'excita pas
ment par ses bienfaits, mais encor
leur donnant un libre accès auprès de
8. La naissance de Jesus-Christ fut suivi
14. près de la mort d'Hérode. Son Roy
fut partagé entre ses enfants, & le pr
pal partage ne tarda pas à tomber
les mains des Romains. Auguste ac
son regne avec beaucoup de gloire.
bere qu'il avoit adopté, lui succéda
contradiction, & l'Empire fut rec
pour héréditaire dans la maison des
sars. Rome eut beaucoup à souffrir
cruelle politique de Tibere, le rest
l'Empire fut assez tranquille. Germani
neveu de Tibere, appaisa les armées r
16. les, refusa l'Empire, battit le fier A
18. nius, poussa ses conquêtes jusqu'à l'E
19. & s'étant attiré avec l'amour de tou
28. peuples la jalousie de son oncle, ce
30. bare le fit mourir, ou de chagrin, ou
le poison. A la quinzieme année de Tib
Saint Jean-Baptiste paroît, Jesus-Chri
fait baptiser par ce divin Précurseur
Pere Eternel reconnoît son Fils bien-
par une voix qui vient d'en haut; le Sa
Esprit descend sur le Sauveur sous l
gure pacifique d'une colombe; tout
Trinité se manifeste. Là commence
la 7e Semaine de Daniel la prédica
de Jesus-Christ. Cette derniere Sem
Dan. IX. 29. étoit la plus importante & la plus
quée. Daniel l'avoit séparée des a

comme la ſemaine où l'alliance devoit être confirmée, & au milieu de laquelle les anciens ſacrifices devoient perdre leur vertu. Nous pouvons l'appeller la ſemaine des Myſteres. Jeſus-Chriſt y établit ſa miſſion & ſa doctrine par des miracles innombrables, & enſuite par ſa mort. Elle arriva la quatrieme année de ſon miniſtere, qui fut auſſi la quatrieme année de la derniere ſemaine de Daniel, & cette grande ſemaine ſe trouve de cette ſorte juſtement coupée au milieu par cette mort. *Ans de Jeſus-Chriſt* 33.

Ainſi le compte des ſemaines eſt aiſé à faire, ou plutôt il eſt tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à 453 ans, qui ſe trouveront depuis l'an 300 de Rome, & le 20e d'Artaxerxès, juſqu'au commencement de l'Ere vulgaire, les 30 ans de cette Ere qu'on voit aboutir à la quinzieme année de Tibere, & au Baptême de Notre-Seigneur, il ſe fera de ces deux ſommes 483 ans des ſept ans qui reſtent encore pour en achever 490, le quatrieme qui fait le milieu, eſt celui où Jeſus-Chriſt eſt mort; & tout ce que Daniel a prophétiſé eſt viſiblement renfermé dans le terme qu'il s'eſt preſcrit. On n'auroit pas même beſoin de tant de juſteſſe, & rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles ſe contenteroient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrémités : ce que je dis, afin que ceux qui croiroient avoir des raiſons

pour mettre un peu plus haut ou un peu
Ans de Jeſus-Chriſt plus bas le commencement d'Artaxerxès, ou la mort de Notre-Seigneur, ne ſe gênent pas dans leur calcul, & que ceux qui voudroient tenter d'embarraſſer une choſe claire par des chicanes de Chronologie, ſe défaſſent de leur inutile ſubtilité.

Matth. XXVII. 45. Les ténebres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, & au moment que Jeſus-Chriſt fut crucifié, ſont priſes pour une éclipſe ordinaire par les Auteurs Païens qui ont remarqué ce mémorable événement. Mais les premiers Chrétiens qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué, non-ſeulement par les Auteurs, mais encore par les Regiſtres publics, ont fait voir que ni au temps de la pleine Lune où Jeſus-Chriſt étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipſe eſt obſervée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût ſurnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où ſon Livre étoit entre les mains de tout le monde, auſſi-bien que les Hiſtoires Syriaques de Thalus qui l'a ſuivi; & la quatrieme année de la 202e Olympiade marquée dans les annales de Phlégon, eſt celle de la mort de Notre-Seigneur.

Phleg. 13. *Olymp. Thal. hiſt.* 3. *Tertull. Apol.* 21. *Orig.* 2. *cont. Celſ. & Tr.* 35. *in Matth. Euſ. & Hieron. in Chron. Jul. Afric. Ibid.*

Pour achever les Myſteres, Jeſus-Chriſt ſort du Tombeau le troiſieme jour; il apparut à ſes Diſciples; il monte aux Cieux en leur préſence; il leur envoie le Saint-Eſprit,

, l'Egliſe ſe forme ; la perſécution
nce : Saint Etienne eſt lapidé ; *Ans de Jeſus-Chriſt*
'aul eſt converti. Un peu après, Ti-
eurt. Caligula, ſon petit neveu, ſon 37.
adoption, & ſon ſucceſſeur, éton-
ivers par ſa folie cruelle & bruta-
ſe fait adorer, & ordonne que ſa 40.
ſoit placée dans le Temple de Je- 41.
ı. Chéréas délivre le monde de ce 48.
e. Claudius regne malgré ſa ſtu-
Il eſt déshonoré par Meſſaline, ſa
, qu'il redemande après l'avoir
ɔurir. On le remarie avec Agrip- 49.
fille de Germanicus. Les Apôtres *Act. XV.* 50.
ıt le Concile de Jeruſalem, où Saint
parle le premier, comme il fait par-
lleurs. Les Gentils convertis y ſont
his des cérémonies de la Loi. La
ce en eſt prononcée au nom du
ʒſprit & de l'Egliſe. Saint Paul & *Act. XVI.* 4.
Barnabé portent le décret du Con-
ı Egliſes, & enſeignent aux Fideles
ſoumettre. Telle fut la forme du
r Concile. Le ſtupide Empereur
ta ſon fils Britannicus, & adopta 54.
, fils d'Agrippine. En récompenſe,
poiſonna ce trop facile mari. Mais 58. 60.
·e de ſon fils ne lui fut pas moins 62. 63. *&c.*
à elle-même, qu'à tout le reſte de 66.
ublique. Corbulon fit tout l'hon-
e ce regne par les victoires qu'il
ta ſur les Parthes & ſur les Armé-
Néron commença dans le même
a guerre contre les Juifs, & la per-
ı contre les Chrétiens. C'eſt le

premier Empereur qui ait persécuté l'Eglise. Il fit mourir à Rome Saint Pierre & Saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutoit tout le genre-humain, on se révolta contre lui de tous côtés : il apprit que le Sénat l'avoit condamné, & se tua lui-même. Chaque armée fit un Empereur : la querelle se décida auprès de Rome, & dans Rome même, par d'effroyables combats. Galba, Othon & Vitellius y périrent : l'Empire affligé se reposa sous Vespasien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrêmité : Jerusalem fut prise & brûlée. Tite, fils & successeur de Vespasien, donna au monde une courte joie; & ses jours, qu'il croyoit perdus quand ils n'étoient pas marqués de quelque bienfait, se précipiterent trop vîte. On vit revivre Néron en la personne de Domitien. La persécution se renouvella. Saint Jean, sorti de l'huile bouillante, fut relégué dans l'Isle de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Un peu après il écrivit son Evangile, âgé de 90 ans, & joignit la qualité d'Evangéliste à celle d'Apôtre & de Prophete. Depuis ce temps, les Chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais Empereurs. Ces persécutions se faisoient, tantôt par les ordres des Empereurs, & par la haine particuliere des Magistrats, tantôt par le soulevement des peuples, & tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le Sénat sur les rescrits des Princes, ou en leur présence. Alors, la persécution étoit

Ans de Jesus-Christ
67.
68.
69.
70.
79.
93.
95.

la plus univerſelle & la plus ſanglante ; & ainſi la haine des Infideles, toujours obſtinée à perdre l'Egliſe, s'excitoit de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'eſt par ces renouvellements de violence que les hiſtoriens Eccléſiaſtiques comptent dix perſécutions ſous dix Empereurs. Dans de ſi longues ſouffrances, les Chrétiens ne firent jamais la moindre ſédition. Parmi tous les Fideles, les Evêques étoient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les Egliſes, l'Egliſe de Rome fut perſécutée avec le plus de violence, & trente Papes confirmerent par leur ſang l'Evangile qu'ils annonçoient à toute la terre. Domitien eſt tué : l'Empire commence à reſpirer ſous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires : mais pour faire durer le repos public, il choiſit Trajan pour ſon ſucceſſeur. L'Empire, tranquille au dedans, & triomphant au dehors, ne ceſſe d'admirer un ſi bon Prince. Auſſi avoit-il pour maxime, qu'il falloit que ſes Citoyens le trouvaſſent tel qu'il eût voulu trouver l'Empereur, s'il eût été ſimple Citoyen. Ce Prince domta les Daces, & Décébale leur Roi, étendit ſes conquêtes en Orient ; donna un Roi aux Parthes, & leur fit craindre la puiſſance Romaine : heureux que l'ivrognerie & ſes infames amours, vices ſi déplorables dans un ſi grand Prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la Juſtice. A des temps ſi avantageux pour la République, ſuccéderent ceux d'Adrien, mêlés de bien & de

Ans de Jeſus-Chriſt

96.

97.
98.

102.
106.
115. 116

117.

mal. Ce Prince maintint la diſcipline mi-
Ans litaire, vécut lui-même militairement &
de Jeſus-Chriſt avec beaucoup de frugalité, ſoulagea les
120. 125. Provinces, fit fleurir les arts & la Grece
123. 126. qui en étoit la mere. Les Barbares furent
tenus en crainte par ſes armes & par ſon
130. autorité. Il rebâtit Jeruſalem, à qui il don-
na ſon nom, & c'eſt delà que lui vient le
131. nom d'Ælia; mais il en bannit les Juifs
toujours rebelles à l'Empire. Ces opiniâ-
tres trouverent en lui un impitoyable
135. vengeur. Il déshonora, par ſes cruautés
& par ſes amours monſtrueuſes, un regne
138. ſi éclatant. Son infame Antinoüs, dont il
fit un Dieu, couvre de honte toute ſa
vie. L'Empereur ſembla réparer ſes fau-
tes, & rétablir ſa gloire effacée, en adop-
tant Antonin le pieux, qui adopta Marc-
Aurele le ſage & le Philoſophe. En ces
deux Princes paroiſſent deux beaux ca-
139. 161. racteres. Le pere toujours en paix, eſt
toujours prêt dans le beſoin à faire la
guerre; le fils toujours en guerre, eſt tou-
jours prêt à donner la paix à ſes enne-
162. mis & à l'Empire. Son Pere Antonin lui
169. avoit appris qu'il valoit mieux ſauver un
ſeul Citoyen, que de défaire mille enne-
mis. Les Parthes & les Marcomans éprou-
180. verent la valeur de Marc-Aurele: les
derniers étoient des Germains que cet
Empereur achevoit de domter quand il
mourut. Par la vertu des deux Antonins,
ce nom devint les délices des Romains.
La gloire d'un ſi beau nom ne fut effacée,
ni par la molleſſe de Lucius-Vérus, frere

le Marc-Aurele & ſon collegue dans l'Em-
ire, ni par les brutalités de Commode
on fils & ſon ſucceſſeur. Celui-ci indigne
l'avoir un tel pere, en oublia les enſei-
nements & les exemples. Le Sénat &
es peuples le déteſterent : ſes plus affi-
lus courtiſans & ſa maîtreſſe le firent
nourir. Son ſucceſſeur Pertinax, vigou-
eux défenſeur de la diſcipline militaire,
e vit immoler à la fureur des ſoldats li-
encieux, qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la ſouveraine puiſſance. L'Empire mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le Juriſconſulte Didius Julianus haſarda ce hardi marché, il lui en coûta la vie ; Sévere Africain le fit mourir, vengea Pertinax, paſſa d'Orient en Occident, triompha en Syrie, en Gaule, & dans la Grande-Bretagne. Rapide conquérant, il égala Céſar par ſes victoires ; mais il n'imita pas ſa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ſes enfants. Baſſien ou Caracalla, ſon fils aîné, faux imitateur d'Alexandre, auſſi-tôt après la mort de ſon pere, tua ſon frere Geta, Empereur comme lui, dans le ſein de Julie leur mere commune, paſſa ſa vie dans la cruauté & dans le carnage, & s'attira à lui-même une mort tragique. Sévere lui avoit gagné le cœur des ſoldats & des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin ; mais il n'en fut pas ſoutenir la gloire. Le Syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale ſon fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le

Ans de Jeſus-Chri	
192.	
193.	
194.	19
198.	&
207.	20
210.	
211.	21
218.	

nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats & la victoire sur Macrin, devint aussi-tôt après, par ses infamies, l'horreur du genre-humain, & se perdit lui-même. Alexandre Sévere, fils de Mamée, son parent & son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ses soldats, qu'à vaincre ses ennemis. Sa mere qui le gouvernoit, fut cause de sa perte, comme elle l'avoit été de sa gloire. Sous lui Artaxerxès, Persien, tua son Maître Artaban, dernier Roi des Parthes, & rétablit l'Empire des Perses en Orient.

An. de Jesus-Christ 222. 233. 235.

En ces temps, l'Eglise encore naissante rempliſſoit toute la terre, & non-seulement l'Orient où elle avoit commencé, c'est-à-dire, la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie mineure & la Grece, mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les Provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne, dans les endroits impénétrables aux armes Romaines, & encore hors de l'Empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, & jusqu'aux Isles les plus inconnues. Le sang de ses Martyrs la rendoit féconde. Sous Trajan, Saint Ignace, Evêque d'Antioche, fut exposé aux bêtes farouches. Marc-Aurele, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeoit le Christianisme, fit mourir Saint Justin le Philoso-

Tertull. adv. Jud. 7. Apolog. 37. 157. 163.

phe, & l'Apologiſte de la Religion Chrétienne. Saint Polycarpe, Evêque de Smyrne, Diſciple de Saint Jean, à l'âge de 80 ans, fut condamné au feu ſous le même Prince. Les Saints Martyrs de Lyon & de Vienne endurerent des ſupplices inouis, à l'exemple de S. Pothin leur Evêque, âgé de 90 ans. L'Egliſe Gallicane remplit tout l'Univers de ſa gloire. Saint Irénée, Diſciple de S. Polycarpe, & ſucceſſeur de Saint Pothin, imita ſon prédéceſſeur, & mourut Martyr ſous Sévere, avec un grand nombre de Fideles de ſon Egliſe. Quelquefois la perſécution ſe ralentiſſoit. Dans une extrême diſette d'eau, que Marc-Aurele ſouffrit en Germanie, une Légion Chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la ſoif de ſon armée, & accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ſes ennemis. Le nom de foudroyante fut donné ou confirmé à la Légion par ce miracle. L'Empereur en fut touché, & écrivit au Sénat en faveur des Chrétiens. A la fin, ſes Devins lui perſuaderent d'attribuer à ſes Dieux & à ſes prieres un miracle que les Païens ne s'aviſoient pas ſeulement de ſouhaiter. D'autres cauſes ſuſpendoient ou adouciſſoient quelquefois la perſécution pour un peu de temps ; mais la ſuperſtition, vice que Marc-Aurele ne put éviter, la haine publique & les calomnies qu'on imputoit aux Chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des Païens ſe rallumoit, & tout l'Empire ruiſſeloit du ſang des Martyrs. La doctrine accompa-

Ans de Jeſus-Chr.

167.

177.

201.

271.

gnoit les ſouffrances. Sous Sévere, & un peu après, Tertullien, Prêtre de Carthage, éclaira l'Egliſe par ſes écrits; la défendit par un admirable Apologétique, & la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuſe ſévérité, & ſéduit par les viſions du faux Prophete Montanus. A peu près dans le même temps, le ſaint Prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du Paganiſme pour le confondre. Origene, fils du ſaint Martyr Léonide, ſe rendit célebre par toute l'Egliſe dès ſa premiere jeuneſſe, & enſeigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le Philoſophe Ammonius fit ſervir à la Religion la Philoſophie Platonicienne, & s'attira le reſpect même des Païens. Cependant les Valentiniens, les Gnoſtiques, & d'autres ſectes impies, combattoient l'Evangile par de fauſſes traditions: Saint Irénée leur oppoſe la tradition & l'autorité des Egliſes Apoſtoliques, ſur-tout de celle de Rome, fondée par les Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, & la principale de toutes. Tertullien fait la même choſe. L'Egliſe n'eſt ébranlée, ni par les héréſies, ni par les ſchiſmes, ni par la chûte de ſes Docteurs les plus illuſtres. La ſainteté de ſes mœurs eſt ſi éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ſes ennemis.

Ans Jeſus-Chriſt 215.

ren. lib. III. 2. 3.

De Præſc. ad *ær. c.* 36.

Les affaires de l'Empire ſe brouilloient d'une terrible maniere. Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximien qui l'avoit tué, ſe rendit le maître, quoique de race Gotique. Le Sénat lui oppoſa quatre Empe-

233.

ɔérirent tous en moins de deux	
eux étoient les deux Gordiens,	*Ans de Jeſus-Chriſt*
, chéris du peuple Romain. Le	
dien leur fils, quoique dans	236. 237.
e jeuneſſe, montra une ſageſſe	238.
, défendit à peine contre les	
ıpire affoibli par tant de divi-	242.
ıvoit repris ſur eux beaucoup	
importantes. Mais Philippe,	244.
a un ſi bon Prince, & de peur	245.
ıblé par deux Empereurs que le	
l'un après l'autre, il fit une	
:uſe avec Sapor, Roi de Perſe.	
emier des Romains qui ait aban-	
traité quelques Terres de l'Em-	
dit qu'il embraſſa la Religion	
: dans un temps où tout-à-coup	*Euſeb. lib. VI.*
ıeilleur, & il eſt vrai qu'il fut	〃
aux Chrétiens. En haine de cet	249.
, Dece, qui le tua, renouvella	
rion avec plus de violence que	
'Egliſe s'étendit de tous côtés,	*Greg. Tur. lib.*
ment dans les Gaules, & l'Em-	*I. Hiſt. Franc.*
t bientôt Dece qui le défendoit	28.
:ment. Gallus & Voluſien paſ-	251.
n vîte : Emilien ne fit que pa-	254.
. ſouveraine puiſſance fut don-	
érien, & ce vénérable vieillard	
par toutes les dignités. Il ne fut	257.
ıux Chrétiens. Sous lui le Pape	258.
:nne, & Saint Cyprien, Evêque	
age, malgré toutes les diſputes	
ient point rompu la communion,	
tous deux la même couronne.	259.
de Saint Cyprien, qui rejettoit	

le Baptême donné par les hérétiques, ne
Ans de Jeſus-Chriſt nuiſit ni à lui ni à l'Egliſe. La tradition du Saint Siege ſe ſoutint par ſa propre force contre les ſpécieux raiſonnements & contre l'autorité d'un ſi grand homme, encore que d'autres grands hommes défendiſſent la même doctrine. Une autre diſ-
257. pute fit plus de mal. Sabellius confondit enſemble les trois Perſonnes Divines, & ne connut en Dieu qu'une ſeule perſonne ſous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Egliſe; & Saint Denis, Evêque d'Alexandrie, découvrit au Pape Saint Sixte II les
Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. VII. erreurs de cet Héréſiarque. Ce Saint Pape
c. 6. ſuivit de près au Martyr Saint Etienne ſon prédéceſſeur; il eut la tête tranchée,
259. & laiſſa un plus grand combat à ſoutenir à ſon Diacre Saint Laurent. C'eſt alors qu'on voit commencer l'inondation des
258. 259. 260. Barbares. Les Bourguignons, & d'autres peuples Germains, les Goths, autrefois appellés les Getes, & d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin, & au delà du Danube, entrerent dans l'Europe; l'Orient fut envahi par les Scythes Aſiatiques & par les Perſes. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent enſuite par une infidélité; & après lui avoit laiſſé achever ſa vie dans un pénible eſclavage, ils l'écorcherent pour faire ſervir ſa peau déchirée
261. de monument à leur victoire. Gallien, ſon fils & ſon collegue, acheva de tout
264. perdre par ſa molleſſe. Trente Tyrans partagerent l'Empire. Odenar, Roi de Palmire, ville ancienne, dont Salomon eſt le

fondateur, fut le plus illuſtre de tous : il ſauva les Provinces d'Orient des mains des Barbares, & s'y fit reconnoître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées qu'elle commanda ſeule après ſa mort, & ſe rendit célebre par toute la terre, pour avoir joint la chaſteté avec la beauté, & le ſavoir avec la valeur. Claudius II, & Aurélien après lui, rétablirent les affaires de l'Empire. Pendant qu'ils abattoient les Goths avec les Germains, par des victoires ſignalées, Zénobie conſervoit à ſes enfants les conquêtes de leur pere. Cette Princeſſe penchoit au Judaïſme. Pour l'attirer, Paul de Samoſate, Evêque d'Antioche, homme vain & inquiet, enſeigna ſon opinion Judaïque ſur la perſonne de Jeſus-Chriſt, qu'il ne faiſoit qu'un pur homme. Après une longue diſſimulation d'une ſi nouvelle doctrine, il fut convaincu & condamné au Concile d'Antioche. La Reine Zénobie ſoutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme ſi célebre. Parmi de perpétuels combats, il ſut faire garder aux gens de guerre la diſcipline Romaine, & montra qu'en ſuivant les anciens ordres & l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées, au dedans & au dehors, ſans être à charge à l'Empire. Les Francs commencerent alors à ſe faire craindre. C'étoit une ligue de peuples Germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la

Ans de Jeſus-Chriſt
268.
270.
Euſeb. Hiſt. Eccl. VII. c. 27. *& ſeq.*
Athan. ad ſol. Theod. lib. II. hær. fab. 8.
Niceph. lib. VI. c. 27.
273.
274.
Hiſt. Aug. Aurel. c. 7.
Flor. c. 2.
Prob. c. 11. 12.
Firm. &c. c. 13.

liberté. Aurélien les avoit battus étant particulier, & les tint en crainte étant Empereur. Un tel Prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colere trop redoutée lui causa la mort. Ceux qui se croyoient en péril, le prévinrent ; & son Secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée qui le vit périr par la conspiration de tant de Chefs, refusa d'élire un Empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien ; & le Sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau Prince étoit vénérable par son âge & par sa vertu ; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, & périt avec lui dans une sédition, le sixieme mois de son regne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frere Florien prétendit l'Empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu. Florien fut tué, & Probus forcé par les soldats à recevoir l'Empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre. Tout fléchit sous un si grand Capitaine : les Germains & les Francs qui voulurent entrer dans les Gaules, furent repoussés, & en Orient aussi-bien qu'en Occident, tous les Barbares respecterent les armes Romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, & fit espérer à l'Empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole, & de la regle sévere que

Ans le Jesus-Christ
275.
276.
277.
278.
280.
282.

vengea ſon prédéceſſeur, & répri-
Barbares à qui la mort de Probus
rendu le courage. Il alla en Orient
ttre les Perſes avec Numérien ſon
fils, & oppoſa aux ennemis du cô-
Nord, ſon fils aîné Carinus qu'il fit
C'étoit la ſeconde dignité, & le
roche degré pour parvenir à l'Em-
Tout l'Orient trembla devant Ca-
la Méſopotamie ſe ſoumit ; les Per-
viſés ne purent lui réſiſter. Pendant
out lui cédoit, le Ciel l'arrêta par
ıp de foudre. A force de le pleurer,
rien fut prêt à perdre les yeux. Que
t dans les cœurs l'envie de régner !
l'être touché de ſes maux, ſon beau-
Aper le tua : mais Dioclétien ven-
mort, & parvint enfin à l'Empire
ıvoit deſiré avec tant d'ardeur. Ca-
ſe réveilla malgré ſa molleſſe, &
Dioclétien ; mais en pourſuivant
yards, il fut tué par un des ſiens
il avoit corrompu la femme. Ainſi
ire fut défait du plus violent & du

284.

285.

Maximien Empereur avec lui, & fut néanmoins ſe conſerver l'autorité princi-
Ans de Jeſus-Chriſt pale. Chaque Empereur fit un Céſar. Conſ-
291. tantius-Chlorus & Galérius furent élevés à ce haut rang. Les quatre Princes ſoutinrent à peine le fardeau de tant de guer-
299. res. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvoit trop libre, & s'établit à Nicomédie, où il ſe fit adorer à la mode des Orientaux.
Euſeb. Hiſt. lib. VII. 13. *Orat. Conſt. ad Sanct. cœt.* 25. *Lact. de mort. perſec. c.* 17. 28. Cependant les Perſes vaincus par Galérius, abandonnerent aux Romains de grandes Provinces & des Royaumes entiers. Après de ſi grands ſuccès Galérius ne veut plus être ſujet, & dédaigne le nom de Céſar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baiſſer l'eſprit de Dioclétien, & Galérius, quoique ſon gendre, le força de quitter l'Empire. Il fallut que Maximien ſuivît ſon exemple. Ainſi l'Empire vint entre les
104. mains de Conſtantius-Chlorus & de Galérius; & deux nouveaux Céſars, Sévere & Maximien, furent créés en leur place par les Empereurs qui ſe dépoſoient. Les Gaules, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne furent heureuſes, mais trop peu de temps, ſous Conſtantius-Chlorus. Ennemi des exactions, & accuſé par-là de ruiner le fiſc, il montra qu'il avoit des tréſors immenſes dans la bonne volonté de ſes ſujets. Le reſte de l'Empire ſouffroit beaucoup ſous tant d'Empereurs & tant de Céſars : les Officiers ſe multiplioient avec les Princes : les dépenſes & les exactions
Lact. ibid. 24. étoient infinies. Le jeune Conſtantin, fils

rarouches par une espece de jeu : Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin échappé de ses s, trouva son pere expirant. En ce s, Maxence, fils de Maximien, & re de Galérius, se fit Empereur à e malgré son beau-pere ; & les di- is intestines se joignirent aux autres de l'état. L'image de Constantin, enoit de succéder à son pere, por- Rome selon la coutume, y fut re- par les ordres de Maxence. La ré- on des images étoit la forme ordi- de reconnoître les nouveaux Prin- On se prépare à la guerre de tous côLe César Sévere que Galérius en- contre Maxence, le fit trembler Rome. Pour se donner de l'appui sa frayeur, il rappella son pere Maxi-. Le vieillard ambitieux quitta sa ite où il n'étoit qu'à regret, & tâen vain de retirer Dioclétien son ue du Jardin qu'il cultivoit à Salo- Au nom de Maximien, Empereur la seconde fois, les soldats de Séve-

306.

Lact. de mort. perſec. c. 26. 27.

307.

qui le fit résoudre à nommer Licinius Empereur : mais ce choix piqua Maximien,
An de Jesus-Christ qui, en qualité de César, se croyoit plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui persuader de se soumettre à Licinius, & il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restoit presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. Le reste de l'Occident demeuroit à Maximien, à son fils Maxence, & à son gendre Constantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnon de l'Empire ses enfants que les étrangers. Il
312. tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans ses Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit, & Maxi-
Zos. ibid. 4. mien qui pensoit avoir tué Constantin,
3. en tuant l'homme qu'on avoit mis dans
312. son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume ; & Maxence, sous prétexte de venger son pere, se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes. En même temps il fait renverser les statues de Maximien ; celles de Dioclétien, qui y étoient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris, & il mourut quelque temps après, autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome toujours ennemie

du Chriſtianiſme, fit un dernier effort pour l'éteindre, & acheva de l'établir. Galérius marqué par les Hiſtoriens comme l'auteur de la derniere perſécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'Empire, le contraignit à faire ce ſanglant Edit, qui ordonnoit de perſécuter les Chrétiens plus violemment que jamais. Maximien qui les haïſſoit, & n'avoit jamais ceſſé de les tourmenter, animoit les Magiſtrats & les bourreaux; mais ſa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximien & de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux ſupplices. La pudeur des Vierges Chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les Livres ſacrés avec des ſoins extraordinaires pour en abolir la mémoire : & les Chrétiens n'oſoient les avoir dans leurs maiſons, ni preſque les lire. Ainſi après trois cents ans de perſécution, la haine des perſécuteurs devenoit plus âpre. Les Chrétiens les laſſerent par leur patience. Les peuples touchés de leur ſainte vie, ſe convertiſſoient en foule. Galérius déſeſpéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ſes Edits, & mourut de la mort d'Antiochus avec une auſſi fauſſe pénitence. Maximien continua la perſécution : mais Conſtantin le Grand, Prince ſage & victorieux, embraſſa publiquement le Chriſtianiſme.

Ans de Jeſus-Chriſt 302. 311. 312.

Euſeb. VIII. Hiſt. Eccl. 16. *de vita Conſt. l.* 57. *Lact. de mort. perſec.* 9. *& ſeq.*

XI. Epoque. *Conſtantin ou la paix de l'Egliſe.*

CETTE CÉLEBRE DÉCLARATION de Conſtantin arriva l'an 312 de Notre-

Seigneur. Pendant qu'il assiégeoit Maxence dans Rome, une Croix lumineuse lui parut en l'air devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettoit la victoire : la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain il gagna cette célebre bataille, qui défit Rome d'un Tyran, & l'Eglise d'un persécuteur. La Croix fut étalée comme la défense du Peuple Romain & de tout l'Empire. Un peu après, Maximien fut vaincu par Licinius qui étoit d'accord avec Constantin, & il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Eglise. Constantin la combla d'honneurs & de biens. La victoire le suivit par-tout, & les Barbares furent réprimés, tant par lui que par ses enfants. Cependant Licinius se brouille avec lui, & renouvelle la persécution. Battu par mer & par terre, il est contraint de quitter l'Empire, & enfin de perdre la vie. En ce temps Constantin assembla à Nicée en Bithynie le premier Concile général, où 318 Evêques qui représentoient toute l'Eglise, condamnerent le Prêtre Arius, ennemi de la Divinité du Fils de Dieu, & dresserent le Symbole où la Consubstantialité du Pere & du Fils est établie. Les Prêtres de l'Eglise Romaine envoyés par le Pape Saint Sylvestre, précéderent tous les Evêques dans cette Assemblée, & un ancien Auteur Grec compte parmi les Légats du Saint Siege, le célebre Osius, Evêque de Cordoue, qui présida au Concile. Constantin y prit séance, & en re-

Ans de Jesus-Christ

313.

315.
324.
325.

Vel. Cyr. Hist. Conc. Nic. lib. II. 6. 27.

ent les déciſions comme un oracle du Ciel. Les Ariens cacherent leurs erreurs, & rentrerent dans ſes bonnes graces en diſſimulant. Pendant que ſa valeur maintenoit l'Empire dans une ſouveraine tranquillité, le repos de ſa Famille fut troublé par les artifices de Fauſte ſa femme. Criſpe, fils de Conſtantin, mais d'un autre mariage, accuſé par cette marâtre, de l'avoir voulu corrompre, trouva ſon pere inflexible. Sa mort fut bientôt vengée. Fauſte convaincue fut ſuffoquée dans le bain. Mais Conſtantin déshonoré par la malice de ſa femme, reçut en même temps beaucoup d'honneur pour la piété de ſa mere. Elle découvrit, dans les ruines de l'ancienne Jeruſalem, la vraie Croix féconde en miracles. Le ſaint Sépulcre fut auſſi trouvé. La nouvelle ville de Jeruſalem, qu'Adrien avoit fait bâtir, la Grotte où étoit né le Sauveur du monde, & tous les ſaints lieux furent ornés de Temples ſuperbes par Hélene & par Conſtantin. Quatre ans après, l'Empereur rebâtit Byſance, qu'il appella Conſtantinople, & en fit le ſecond ſiege de l'Empire. L'Egliſe, paiſible ſous Conſtantin, fut cruellement affligée en Perſe. Une infinité de Martyrs ſignalerent leur foi. L'Empereur tâcha en vain d'appaiſer Sapor, & de l'attirer au Chriſtianiſme. La protection de Conſtantin ne donna aux Chrétiens perſécutés qu'une favorable retraite. Ce Prince, béni de toute l'Egliſe, mourut plein de joie & d'eſpérance, après avoir partagé l'Em-

Ans de Jeſus-Chr

326.

330.

336.

337.

pire entre ses trois fils, Constantin, Con-
Ans de Jesus-Christ stance & Constant. Leur concorde fut bien-
tôt troublée. Constantin périt dans la guer-
re qu'il eut avec son frere Constant pour
341. les limites de leur Empire. Constance &
Constant ne furent guere plus unis. Con-
stant soutint la foi de Nicée, que Constance
combattoit. Alors l'Eglise admira les lon-
gues souffrances de S. Athanase, Patriarche
d'Alexandrie, & défenseur du Concile de
Nicée. Chassé de son Siege par Constan-
ce, il fut rétabli canoniquement par le
340. Pape S. Jules I, dont Constant appuya le
Soc. Hist. Ecc. décret. Ce bon Prince ne dura guere. Le
II. 15. tyran Magnence le tua par trahison; mais
Sozom. III. 8. bientôt après, vaincu par Constance, il se
350. tua lui-même. Dans la bataille où ses affaires
351. furent ruinées, Valens, Evêque Arien, se-
crétement averti par ses amis, assura Con-
353. stance que l'armée du tyran étoit en fuite,
& fit croire au foible Empereur qu'il le
savoit par révélation. Sur cette fausse ré-
vélation Constance se livre aux Ariens. Les
Evêques Orthodoxes sont chassés de leurs
Sieges : toute l'Eglise est remplie de con-
357. fusion & de trouble : la constance du Pape
359. Libere cede aux ennuis de l'exil : les tour-
ments font succomber le vieil Osius, autre-
fois le soutien de l'Eglise. Le Concile de
Rimini, si ferme d'abord, fléchit à la fin par
surprise & par violence : rien ne se fait dans
les formes, l'autorité de l'Empereur est la
seule Loi : mais les Ariens, qui font tout
par-là, ne peuvent s'accorder entr'eux, &
changent tous les jours leur Symbole : la

foi de Nicée ſubſiſte : Saint Athanaſe & Saint Hilaire, Evêque de Poitiers, ſes principaux défenſeurs, ſe rendent célebres par toute la terre. Pendant que l'Empereur Conſtance, occupé des affaires de l'Arianiſme, faiſoit négligemment celles de l'Empire, les Perſes remporterent de grands avantages. Les Allemands & les Francs tenterent de toutes parts l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'Empereur, les arrêta, & les battit. L'Empereur lui-même défit les Sarmates, & marcha contre les Perſes. Là paroît la révolte de Julien contre l'Empereur, ſon apoſtaſie, la mort de Conſtance, le regne de Julien, ſon gouvernement équitable, & le nouveau genre de perſécution qu'il fit ſouffrir à l'Egliſe. Il en entretint les diviſions : il exclut les Chrétiens, non-ſeulement des honneurs, mais des études ; & en imitant la ſainte diſcipline de l'Egliſe, il crut tourner contre elle ſes propres armes. Les ſupplices furent ménagés, & ordonnés ſous d'autres prétextes que celui de la Religion. Les Chrétiens demeurerent fideles à leur Empereur : mais la gloire qu'il cherchoit trop le fit périr ; il fut tué dans la Perſe où il s'étoit engagé témérairement. Jovin ſon ſucceſſeur, zélé Chrétien, trouva les affaires déſeſpérées, & ne vécut que pour conclure une paix honteuſe. Après lui Valentinien fit la guerre en grand Capitaine : il y mena ſon fils Gratien, dès ſa premiere jeuneſſe ; maintint la diſcipline militaire, battit les Barbares,

Ans de Jeſus-Chriſt

357. 358. 359. 360. 361. 363. 364. 366. 368. 371.

36
37
&

fortifia les frontieres de l'Empire, & protégea en Occident la foi de Nicée. Valens ſon frere, qu'il fit ſon Collegue, la perſécutoit en Orient : & ne pouvant gagner ni abattre Saint Baſile & Saint Grégoire de Nazianze, il déſeſpéroit de la pouvoir vaincre. Quelques Ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la ſecte. Aérius, Prêtre Arien, eſt noté dans les écrits des ſaints Peres comme l'auteur d'une nouvelle héréſie, pour avoir égalé la Prêtriſe à l'Epiſcopat, & avoir jugé inutiles les prieres & les oblations que toute l'Egliſe faiſoit pour les morts. Une troiſieme erreur de cet Héréſiarque, étoit de compter parmi les ſervitudes de la Loi, l'obſervance de certains jeûnes marqués & de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand ſaint Epiphane ſe rendit célebre par ſon Hiſtoire des Héréſies, où il eſt réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait Evêque de Tours, & remplit tout l'Univers du bruit de ſa ſainteté & de ſes miracles, durant ſa vie, & après ſa mort. Valentinien mourut après un diſcours violent qu'il fit aux ennemis de l'Empire : ſon impétueuſe colere, qui le faiſoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son ſucceſſeur Gratien vit, ſans envie, l'élévation de ſon jeune frere Valentinien II, qu'on fit Empereur, encore qu'il n'eût que neuf ans. Sa mere Juſtine, protectrice des Ariens, gouverna durant ſon bas âge. On voit ici en peu d'années de merveilleux

Ans de Jeſus-Chriſt

Epip. hær. 75. *Aug. hær.* 53. 375.

ients : la révolte des Goths contre
: ce Prince quitter les Perſes pour
er les rebelles : Gratien, accourir à
ès avoir remporté une victoire ſi-
ſur les Allemands. Valens, qui veut
: ſeul, précipite le combat, où il
auprès d'Andrinople : les Goths vic-
t le brûlent dans un Village où il
retiré. Gratien accablé d'affaires,
à l'Empire le grand Théodoſe, & lui
l'Orient. Les Goths ſont vaincus :
s Barbares ſont tenus en crainte ; &
: Théodoſe n'eſtimoit pas moins, les
ques Macédoniens, qui nioient la
té du Saint-Eſprit, ſont condamnés
oncile de Conſtantinople. Il ne s'y
i que l'Egliſe Grecque : le conſente-
de tout l'Occident, & du Pape ſaint
ſe, le fit appeller ſecond Concile gé-
Pendant que Théodoſe gouvernoit
:ant de force & tant de ſuccès, Gra-
qui n'étoit pas moins vaillant, ni
: pieux, abandonné de ſes troupes,
; compoſées d'étrangers, fut immo-
tyran Maxime. L'Egliſe & l'Empire
:rent ce bon Prince. Le Tyran ré-
ans les Gaules, & ſembla ſe conten-
e ce partage. L'impératrice Juſtine
i, ſous le nom de ſon Fils, des Edits
veur de l'Arianiſme. Saint Ambroiſe,
ue de Milan, ne lui oppoſa que la ſaine

Ans de Jeſus-Chriſt

377.
378.
379.
381.
383.
386. 387.

gagner le jeune Empereur. Cependant
Ans de Jesus-Christ
Maxime remue, & Justine ne trouve rien de plus fidele que le saint Evêque qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ses discours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien est contraint de prendre la fuite avec sa mere. Maxime se rend maître à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux Dieux par complaisance pour le Sénat presque encore tout Païen. Après qu'il eut occupé tout l'Occident, & dans le temps qu'il se croyoit le plus paisible, Théodose assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiégea dans Aquilée, & le laissa tuer par ses soldats. Maître absolu des deux Empires, il rendit celui d'Occident à Valentinien, qui ne le garda pas long-temps. Ce jeune Prince éleva & abaissa trop Arbogaste, un Capitaine des Francs, vaillant, désintéressé, mais capable de maintenir par toutes sortes de crimes le pouvoir qu'il s'étoit acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugene, qui ne savoit que discourir, & tua Valentinien, qui ne vouloit plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune Empereur avoit mandé pour recevoir de lui le Baptême, déplora sa perte, & espéra bien de son salut.

388.

392.

394. Sa mort ne demeura pas impunie. Un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugene, & sur les faux Dieux, dont ce tyran avoit rétabli le culte. Eugene fut pris : il fallut le sacrifier à la vengeance publique,

& abattre la rebellion par ſa mort.

Arbogaſte ſe tua lui-même, plutôt
voir recours à la clémence du vain-
que tout le reſte des rebelles venoit
ver. Théodoſe ſeul Empereur fut
k l'admiration de tout l'Univers. Il
la Religion; il fit taire les héréti-
il abolit les ſacrifices impurs des
; il corrigea la molleſſe, & réprima
enſes ſuperflues. Il avoua humble-
s fautes, & il en fit pénitence. Il
Saint Ambroiſe, célebre Docteur de
, qui le reprenoit de ſa colere, ſeul
n ſi grand Prince. Toujours victo-
jamais il ne fit la guerre que par
. Il rendit les peuples heureux, &
en paix, plus illuſtre par ſa foi que
victoires. De ſon temps, S. Jérôme,
retiré dans ſa grotte de Bethléem,
it des travaux immenſes pour expli-
Ecriture, en lut tous les interpre-
terra toutes les Hiſtoires ſaintes &
s qui la peuvent éclaircir, & com-
r l'original Hébreu la verſion de la
que toute l'Egliſe a reçue ſous le
Vulgate. L'Empire, qui paroiſſoit
le ſous Théodoſe, changea tout-
ſous ſes deux fils. Arcade eut
, & Honorius l'Occident; tous
ouvernés par leurs Miniſtres, ils
ervir leur puiſſance à des intérêts

Ans de Jeſus-Chriſt

390.

395.

386. 387.

Prince foible. Sa femme Eudoxe lui fit
Ans de Jesus-Christ persécuter S. Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople, & la lumiere de l'Orient. Le Pape Saint Innocent, & tout l'Occident, soutinrent ce grand Evêque contre Théophile, Patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'Impératrice. L'Occident étoit troublé par l'inon-
406. *& suiv.* dation des Barbares. Radagaise, Goth & Païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation Gothique & Arienne, occuperent une partie de la Gaule, & se répandirent dans l'Espagne. Alaric, Roi des Visigoths, peuples Ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes Provinces déjà occupées par les Vandales. Stilicon embarrassé de tant de Barbares, les bat, les ménage, s'entend, & rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt, & conserve néanmoins l'Empire qu'il avoit dessein
408. d'usurper. Cependant Arcade mourut, & crut l'Orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutele d'Isdegerde, Roi de Perse. Mais Pulchérie, sœur du jeune Empereur, se trouva capable de grandes affaires. l'Empire de Théodose se soutint par la prudence & par la piété de cette Princesse. Celui d'Honorius sembloit proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, & ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre.
409. La révolte de Constantin, la perte entiere
410. de la Gaule & de l'Espagne, la prise & le sac de Rome par les armes d'Alaric & des Visigoths, furent la suite de la mort de Sti-

licon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pil- — — — — — —
la Rome de nouveau, & il ne ſongeoit *Ans de Jeſus-Chriſ*
qu'à abolir le nom Romain : mais pour le
bonheur de l'Empire, il prit Placidie, ſœur
de l'Empereur. Cette Princeſſe captive, 413.
qu'il épouſa, l'adoucit. Les Goths traite- 414. 415
rent avec les Romains, & s'établirent en
Eſpagne, en ſe réſervant dans les Gaules
les Provinces qui tiroient vers les Pyré-
nées. Leur Roi Vallia conduiſit ſagement
ces grands deſſeins ; l'Eſpagne montra ſa
conſtance, & ſa foi ne s'altéra pas ſous la
domination de ces Ariens. Cependant les
Bourguignons, Peuples Germains, occu-
perent le voiſinage du Rhin, d'où peu-à-peu
ils gagnerent le Pays qui porte encore leur
nom. Les Francs ne s'oublierent pas ; ré- 420.
ſolus de faire de nouveaux efforts pour
s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la
Royauté Pharamond, fils de Marcomir ; &
la Monarchie de France, la plus ancienne
& la plus noble de toutes celles qui ſont
au monde, commença ſous lui. Le mal- 423.
heureux Honorius mourut ſans enfants, 424.
& ſans pourvoir à l'Empire. Théodoſe
nomma Empereur ſon couſin Valentinien
III, fils de Placidie & de Conſtance ſon
ſecond mari, & le mit durant ſon bas âge
ſous la tutele de ſa mere, à qui il donna
le titre d'Impératrice. En ces temps Céleſ- 412. 413
tius & Pélage nierent le péché originel, &
la grace par laquelle nous ſommes Chré-
tiens. Malgré leurs diſſimulations, les 416.
Conciles d'Afrique les condamnerent. Les 417.
Papes Saint Innocent & Saint Zozime, que

le Pape Saint Céleſtin ſuivit depuis, autoriſerent la condamnation, & l'étendirent par tout l'Univers. Saint Auguſtin confondit ces dangereux hérétiques, & éclaira toute l'Egliſe par ſes admirables Ecrits. Le même pere, ſecondé de Saint Proſper ſon diſciple, ferma la bouche aux demi-Pélagiens, qui attribuoient le commencement de la juſtification & de la foi aux ſeules forces du libre arbitre. Un ſiecle ſi malheureux à l'Empire, & où il s'éleva tant d'héréſies, ne laiſſa pas d'être heureux au Chriſtianiſme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle héréſie ne le corrompit. L'Egliſe féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les perſécutions, Dieu ſe plut à faire éclater la gloire de ſes Martyrs; toutes les Hiſtoires & tous les Ecrits ſont pleins de miracles, que leur ſecours imploré, & leurs tombeaux honorés, opéroient par toute la terre. Vigilance, qui s'oppoſoit à des ſentiments ſi reçus, réfuté par S. Jérôme, demeura ſans ſuite. La Foi Chrétienne s'affermiſſoit, & s'étendoit tous les jours. Mais l'Empire d'Occident n'en pouvoit plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalouſies de ſes Généraux. Par les artifices d'Aétius, Boniface, Comte d'Afrique, devint ſuſpect à Placidie. Le Comte maltraité fit venir d'Eſpagne Genſeric & les Vandales, que les Goths en chaſſoient, & ſe repentit trop tard de les avoir appellés. L'Afrique fut ôtée à l'Empire. L'Egliſe ſouffrit des maux

Ans de Jeſus-Chriſt

406. *Hier. cent. Vig. Gennad. ſcrip. Eccl.*

427.

429.

nfinis par la violence de ces Ariens, & it couronner une infinité de Martyrs. *Ans de Jeſus-Chriſt*

Deux furieuſes héréſies s'éleverent : Neſ- orius, Patriarche de Conſtantinople, di- iſa la perſonne de Jeſus-Chriſt, & vingt 430. ns après, Eutyches, Abbé, en confondit es deux natures. Saint Cyrille, Patriar- 441. he d'Alexandrie, s'oppoſa à Neſtorius, ui fut condamné par le Pape Saint Céleſ- *Part. II. Conc.* in. Le Concile d'Epheſe, troiſieme géné- *Eph. act. I.* ral, en exécution de cette Sentence, dé- *Sent. depoſ.* poſa Neſtorius, & confirma le décret de *Neſtor.* Saint Céleſtin, que les Evêques du Concile appellent leur pere dans leur définition. La Sainte Vierge fut reconnue pour mere de Dieu, & la doctrine de Saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodoſe, après quelques embarras, ſe ſoumit au Concile, & bannit Neſtorius. Euty- 448. ches, qui ne put combattre cette héréſie, qu'en ſe jettant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejetté. Le Pape Saint Léon le Grand, le condamna, & le réfuta tout enſemble par une Lettre qui fut révérée dans tout l'Univers. Le Con- 451. cile de Chalcédoine, quatrieme général, où ce grand Pape tenoit la premiere place, autant par ſa doctrine que par l'autorité de ſon ſiege, anathématiſa Eutyches & Dioſcore, Patriarche d'Alexandrie, ſon *Relat. S. Syn.* protecteur. La Lettre du Concile à S. Léon, *Chalc. ad Léon.* fait voir que ce Pape y préſidoit par ſes *Conc. Part. 3.* Légats, comme le chef à ſes membres. L'Empereur Marcien aſſiſta lui-même à cette grande Aſſemblée, à l'exemple de

Conſtantin, & en reçut les déciſions avec
Ans de Jeſus-Chriſt le même reſpect. Un peu auparavant Pulchérie l'avoit élevé à l'Empire en l'épouſant. Elle fut reconnue pour Impératrice après la mort de ſon frere, qui n'avoit point laiſſé de fils. Mais il falloit donner un Maître à l'Empire : la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le temps de ces deux Conciles, Théodoret, Evêque de Cyr, ſe rendit célebre ; & ſa doctrine ſeroit ſans tache, ſi les écrits violents qu'il publia contre S. Cyrille, n'avoient eu beſoin de trop grands éclairciſſements. Il les donna de bonne foi, & fut compté parmi les Evêques Orthodoxes. Les Gaules commençoient à reconnoître les Francs. Aétius les avoit défendus contre Pharamond & contre Clodion le chevelu ; mais Mérovée fut plus heureux, & y fit un plus ſolide établiſſement, à peu près dans le même temps que les Anglois, Peuples Saxons, occuperent la Grande-Bretagne. Ils lui donnerent leur nom, & y fonderent pluſieurs Royaumes. Cependant les Huns, peuples des Palus Méotides, déſolerent tout l'Univers avec une armée immenſe ſous la conduite d'Attila leur Roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui le défit dans les Gaules, ne put l'empêcher de ravager
452. l'Italie. Les Iſles de la mer Adriatique ſervirent de retraite à pluſieurs contre ſa fureur. Veniſe s'éleva au milieu des eaux. Le Pape S. Léon, plus puiſſant qu'Aétius & que les armées Romaines, ſe fit reſpecter par ce Roi barbare & païen, & ſauva Ro-

me du pillage, mais elle y fut expoſée bientôt après par les débauches de ſon Empereur Valentinien. Maxime, dont il avoit violé la femme, trouva moyen de le perdre, en diſſimulant ſa douleur, & ſe faiſant un mérite de ſa complaiſance. Par ſes conſeils trompeurs, l'aveugle Empereur fit mourir Aétius, le ſeul rempart de l'Empire. Maxime, auteur du meurtre, en inſpire la vengeance aux amis d'Aétius, & fait tuer l'Empereur. Il monte ſur le trône par ces degrés, & contraint l'Impératrice Eudoxe, fille de Théodoſe le jeune, à l'épouſer. Pour ſe retirer de ſes mains, elle ne craignit point de ſe mettre en celles de Genſeric. Rome eſt en proie au barbare : le ſeul Saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu & à ſang : le peuple déchire Maxime, & ne reçoit dans ſes maux que cette triſte conſolation. Tout ſe brouille en Occident ; on y voit pluſieurs Empereurs s'élever, & tomber preſque en même temps. Majorien fut le plus illuſtre. Avitus ſoutint mal ſa réputation, & ſe ſauva par un Evêché. On ne put plus défendre les Gaules contre Mérovée, ni contre Childéric ſon fils : mais le dernier penſa périr par ſes débauches. Si ſes ſujets le chaſſerent, un fidele ami qui lui reſta, le fit rappeller. Sa valeur le fit craindre de ſes ennemis, & ſes conquêtes s'étendirent bien avant dans es Gaules. L'Empire d'Orient étoit paiſible ſous Léon Thracien, ſucceſſeur de Marcien, & ſous Zénon, gendre & ſuc-

Ans de Jeſus-Chr.

454. 45

456.

457.

458.

465.

474.

475.

476.

cesseur de Léon. La révolte de Basilique bientôt réprimée ne causa qu'une courte inquiétude à cet Empereur ; mais l'Empire d'Occident périt sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier Empereur reconnu à Rome, & incontinent après, il fut dépossédé par Odoacre, Roi des Hérules. C'étoient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue. En Orient, l'Empereur Zénon entreprit de se

Ans de Jesus-Christ

482. signaler d'une maniere inouie. Il fut le premier des Empereurs qui se mêla de régler les questions de la Foi. Pendant que les demi-Eutychiens s'opposoient au Concile de Chalcédoine, il publia contre

483. le Concile son Hénotique, c'est-à-dire, son décret d'union détesté par les Catholiques, & condamné par le Pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de

490. 491. Rome par Théodoric, Roi des Ostrogoths, c'est-à-dire, Goths Orientaux, qui fonda le Royaume d'Italie, & laissa, quoiqu'Arien, un assez libre exercice à la Re-

492. ligion Catholique. L'Empereur Anastase

493. la troubloit en Orient. Il marcha sur les pas de Zénon son prédécesseur, & appuya les hérétiques. Par-là il aliéna les esprits des peuples, & ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéissoit à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas, & les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Ita-

noit encore la Provence. De ſon
Saint Benoît retiré en Italie, dans un *Ans*
, commençoit dès ſes plus tendres *de Jeſus-Chriſ*
à pratiquer les ſaintes maximes, 494.
il compoſa depuis cette belle regle,
ous les Moines d'Occident reçurent
le même reſpect que les Moines
nt ont pour celle de Saint Baſile.
Romains acheverent de perdre les
s par les victoires de Clovis, fils de
éric. Il gagna auſſi ſur les Allemands 495.
aille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit
raſſer la Religion Chrétienne, à la-
Clotilde ſa femme ne ceſſoit de le
r. Elle étoit de la Maiſon des Rois de
gogne, & Catholique zélée, encore
ſa famille & ſa nation fût Arienne.
s inſtruit par Saint Vaaſt, fut bap-
à Rheims, avec ſes François, par
Remy, Evêque de cette ancienne
opole. Seul de tous les Princes du
le, il ſoutint la Foi Catholique, &
a le titre de TRÈS-CHRÉTIEN à ſes 506.
ſſeurs. Par la bataille où il tua de 507.
opre main Alaric, Roi des Viſigoths,
ſe & l'Aquitaine furent joints à ſon
ume. Mais la victoire des Oſtrogoths 508.
échа de tout prendre: juſques aux
nées, & la fin de ſon regne ternit
oire des commencements. Ses quatre
ts partagerent le Royaume, & ne 510.
rent d'entreprendre les uns ſur les
s. Anaſtaſe mourut frappé du fou- 518.
Juſtin, de baſſe naiſſance, mais habile
ès-Catholique, fut fait Empereur par

le Sénat. Il se soumit avec tout son peuple aux décrets du Pape Saint Hormisdas, & mit fin aux troubles de l'Eglise d'Orient.

Ans de Jesus-Christ

De son temps, Boëce, homme célebre par sa doctrine aussi-bien que par sa naissance, & Simmaque son beau-pere, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies de Théodoric, qui les soupçonna sans sujet de conspirer contre l'Etat. Le Roi troublé de son crime, crut voir la tête de Simmaque dans un plat qu'on lui servoit, & mourut quelque temps après.

526.

Amalasonte, sa fille & mere d'Atalaric, qui devenoit Roi par la mort de son aïeul, est empêchée par les Goths de faire instruire le jeune Prince comme méritoit sa naissance, & contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd sans pouvoir y apporter de remede.

527.

L'année d'après, Justin mourut, après avoir associé à l'Empire son neveu Justinien, dont le long regne est célebre par les travaux de Tribonien, compilateur du Droit Romain, & par les exploits de Bélisaire & de l'eunuque Narsès. Ces deux fameux Capitaines réprimerent les Perses, défirent les Ostrogoths & les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie & Rome; mais l'Empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'assistance. Le Royaume de France s'augmentoit. Après une longue guerre, Childebert & Clotaire,

529. 530. &c. 533. 534. 552. 553.

532.

enfants de Clovis, conquirent le Royaume de Bourgogne, & en même temps immolerent à leur ambition les enfants mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entr'eux le Royaume. Quelque temps après, & pendant que Bélisaire attaquoit ſi vivement les Oſtrogoths, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux François. La France s'étendoit alors beaucoup au delà du Rhin, mais les partages des Princes qui faiſoient autant de Royaumes, l'empêchoient d'être réunie ſous une même domination. Ses principales parties furent la Neuſtrie, c'eſt-à-dire, la France Occidentale, & l'Auſtraſie, c'eſt-à-dire, la France Orientale. La même année que Rome fut repriſe par Narsès, Juſtinien fit tenir à Conſtantinople le cinquieme Concile général, qui confirma les précédents, & condamna quelques écrits favorables à Neſtorius. C'eſt ce qu'on appelloit les trois chapitres, à cauſe des trois auteurs déjà morts il y avoit long-temps, dont il s'agiſſoit alors. On condamna la mémoire & les écrits de Théodore, Evêque de Mopſueſte, une lettre d'Ibac, Evêque d'Edeſſe, & parmi les écrits de Théodoret, ceux qu'il avoit compoſés contre Saint Cyrille. Les livres d'Origene, qui troubloient tout l'Orient depuis un ſiecle, furent auſſi réprouvés. Ce Concile commencé avec de mauvais deſſeins, eut une heureuſe concluſion, & fut reçu du Saint Siege qui s'y étoit oppoſé d'abord. Deux

Ans de Jeſus-Chr.

553.

555.

ans après le Concile, Narsès, qui avoit
Ans de Jesus-Christ
ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre
les François, & remporta une pleine
567. victoire sur Bucelin, Général des troupes
d'Austrasie. Malgré tous ces avantages,
l'Italie ne demeura guere aux Empereurs.
568. Sous Justin II, neveu de Justinien, &
après la mort de Narsès, le Royaume de
Lombardie fut fondé par Albouin. Il prit
Milan & Pavie : Rome & Ravenne se
570. 571. sauverent à peine de ses mains : & les
574. Lombards firent souffrir aux Romains des
maux extrêmes. Rome fut mal secourue
par ses Empereurs, que les Avares, nation Scytique, les Sarrasins, peuples d'Arabie, & les Perses plus que tous les autres, tourmentoient de tous côtés en Orient. Justin qui ne croyoit que lui-même & ses passions, fut toujours battu par les Perses, & par leur Roi Chosroës. Il se troubla de tant de pertes, jusqu'à tomber en frénésie. Sa femme Sophie soutint l'Empire.
579. Ce malheureux Prince revint trop tard à son bon sens, & reconnut en mourant la malice de ses flatteurs. Après lui, Tibere II, qu'il avoit nommé Empereur, réprima les ennemis, soulagea les peu-
580. ples, & s'enrichit par ses aumônes. Les
581. victoires de Maurice, Cappadocien, Général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroës. Elles furent récompensées de l'Empire que Tibere lui donna
583. en mourant avec sa fille Constantine. En ce temps l'ambitieuse Frédégonde, femme du Roi Chilpéric I, mettoit toute la France

en combuſtion, & ne ceſſoit d'exciter des guerres cruelles entre les Rois François. Au milieu des malheurs de l'Italie, & pendant que Rome étoit affligée d'une peſte épouvantable, Saint Grégoire le Grand fut élevé malgré lui ſur le ſiege de Saint Pierre. Ce grand Pape appaiſe la peſte par ſes prieres, inſtruit les Empereurs, & tout enſemble leur fait rendre l'obéiſſance qui leur eſt due; conſole l'Afrique, & la fortifie, confirme en Eſpagne les Viſigoths convertis de l'Arianiſme; & Récarede le Catholique, qui venoit de rentrer au ſein de l'Egliſe, convertit l'Angleterre; réforme la diſcipline dans la France, dont il exalte les Rois toujours orthodoxes au deſſus de tous les Rois de la terre; fléchit les Lombards, ſauve Rome & l'Italie, que les Empereurs ne pouvoient aider; réprime l'orgueil naiſſant des Patriarches de Conſtantinople, éclaire toute l'Egliſe par ſa doctrine, gouverne l'Orient & l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, & donne au monde un parfait modele du Gouvernement Eccléſiaſtique. L'Hiſtoire de l'Egliſe n'a rien de plus beau que l'entrée du Saint Moine Auguſtin dans le Royaume de Cant avec quarante de ſes compagnons qui, précédés de la Croix & de l'Image du grand Roi Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, faiſoient des vœux ſolemnels pour la converſion de l'Angleterre. Saint Grégoire, qui les avoit envoyés, les inſtruiſoit par des Lettres véritablement Apoſtoliques,

Ans de Jeſus-Chriſt 590.

597. *Beda. lib.*

Greg. lib. 9 *Ep.* 58. *ind.* 4

& apprenoit à Saint Augustin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faisoit par son ministere. Berthe, Princesse de France, attira au Christianisme le Roi Edhilbert son mari. Les Rois de France & la Reine Brunehault protégerent la nouvelle Mission. Les Evêques de France entrerent dans cette bonne œuvre, & ce furent eux qui, par ordre du Pape, sacrerent S. Augustin. Le renfort que Saint Grégoire envoya au nouvel Evêque, produisit de nouveaux fruits, & l'Eglise Anglicane prit sa forme. L'Empereur Maurice ayant éprouvé la fidélité du saint Pontife, se corrigea par ses avis, & reçut de lui cette louange si digne d'un Prince Chrétien, que la bouche des Hérétiques n'osoit s'ouvrir de son temps. Un si pieux Empereur fit pourtant une grande faute. Un nombre infini de Romains périrent entre les mains des Barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit incontinent après les remords du bon Empereur, la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas qui égorge à ses yeux toute sa famille; Maurice tué le dernier, & ne disant autre chose parmi tous ses maux, que le verset du Psalmiste : *Vous êtes juste, ô Seigneur, & tous vos jugements sont droits.* Phocas, élevé à l'Empire par une action si détestable, tâcha de gagner les peuples, en honorant le saint Siege, dont il confirma les privileges. Mais sa Sentence étoit pro-

Ans de Jesus-Christ

601.

604.

601.

602.

Psalm. 118. *V.* 137.

606.

e. Héraclius, proclamé Empereur
rmée d'Afrique, marcha contre lui.
Phocas éprouva que ſouvent les
ches nuiſent plus aux Princes que
autés ; & Photin, dont il avoit dé-
é la femme, le livra à Héraclius,
fit mourir. La France vit un peu
une tragédie bien plus étrange. La
Brunehault, livrée à Clotaire II, fut
lée à l'ambition de ce Prince : ſa
ire fut déchirée ; & ſa vertu tant
par le Pape ſaint Grégoire, a peine
e à ſe défendre. L'Empire cependant
déſolé. Le Roi de Perſe Choſ-
II, ſous prétexte de venger Mauri-
voit entrepris de perdre Phocas. Il
ſes conquêtes ſous Héraclius. On
Empereur battu, & la vraie Croix
ſe par les Infideles ; puis, par un
admirable, Héraclius cinq fois
ueur, la Perſe pénétrée par les Ro-
, Choſroës tué par ſon fils ; & la
Croix reconquiſe. Pendant que la
nce des Perſes étoit ſi bien répri-
un plus grand mal s'éleva contre
ire, & contre toute la Chrétienté.
met s'érigea en Prophete parmi les
ſins ; il fut chaſſé de la Mecque par
ns. A ſa fuite commence la fameuſe
re, d'où les Mahométans comptent
années. Le faux Prophete donna
toires pour toutes marques de ſa
n. Il ſoumit en neuf ans toute l'A-
de gré ou de force, & jetta les fon-
ts de l'Empire des Caliphes. A ces

Ans de Jeſus-Chriſt

610.

614.

620. 621.
622. 623.
625. 626.

622.

629.

maux ſe joignit l'héréſie des Monothélites, qui, par une bizarrerie preſque inconcevable, en reconnoiſſant deux natures en Notre-Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une ſeule volonté. L'homme, ſelon eux, n'y vouloit rien, & il n'y avoit en Jeſus-Chriſt que la ſeule volonté du Verbe. Ces hérétiques cachoient leur venin ſous des paroles ambiguës ; un faux amour de la paix leur fit propoſer qu'on ne parlât ni d'une, ni de deux volontés. Ils en impoſerent par ces artifices au Pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, & conſentit au ſilence, où le menſonge & la vérité furent également ſupprimés. Pour comble de malheur, quelque temps après l'Empereur Héraclius entreprit de décider la queſtion de ſon autorité, & propoſa ſon Ecthеſe ou expoſition favorable aux Monothélites ; mais les artifices des hérétiques furent enfin découverts. Le Pape Jean IV, condamna l'Ecthеſe. Conſtant, petit-fils d'Héraclius, ſoutint l'Edit de ſon aïeul par le ſien appellé Type. Le ſaint Siege & le Pape Théodore s'oppoſent à cette entrepriſe : le Pape ſaint Martin I aſſemble le Concile de Latran, où il anathématiſe le Type & les chefs des Monothélites. Saint Maxime, célebre par tout l'Orient pour ſa piété & pour ſa doctrine, quitte la Cour infectée de la nouvelle héréſie, reprend ouvertement les Empereurs qui avoient oſé prononcer ſur les queſtions de la Foi, & ſouffre des maux

Ans de Jeſus-Chriſt

633.

639.

640.

648.

649.

ur la Religion Catholique. Le
né d'exil en exil, & toujours
traité par l'Empereur, meurt *de Jeſus-Chriſt*
mi les ſouffrances ſans ſe plain- 650.
: relâcher de ce qu'il doit à ſon 654.
Cependant la nouvelle Egliſe
: fortifiée par les ſoins des Papes
V & Honorius, ſe rendoit illuſ-
toute la terre. Les miracles y
it avec les vertus, comme dans
: des Apôtres, & il n'y avoit 627.
lus éclatant que la ſainteté de ſes
uin embraſſa avec tout ſon peu-
que lui avoit donnée la victoire 634.
nemis, & convertit ſes voiſins.
ſervit d'interprete aux Prédica-
l'Evangile, & renommé par ſes
, il leur préféra la gloire d'être
Les Merciens furent convertis. 635.
oi de Northumberland Oſuin:
ſins & leurs ſucceſſeurs ſuivirent
; & leurs bonnes œuvres furent
Tout périſſoit en Orient. Pen-
les Empereurs ſe conſument 634. 635.
liſputes de Religion, & inventent 636.
es, les Sarraſins pénetrent l'Em- 637.
ccupent la Syrie & la Paleſtine;
Cité leur eſt aſſujettie, la Perſe
uverte par ſes diviſions, & ils
ce grand Royaume ſans réſiſtan-
ntrent en Afrique en état d'en 647.
ôt une de leurs Provinces: l'Iſle 648.
: leur obéit; & ils joignent en
trente ans toutes ces conquêtes
e Mahomet. L'Italie, toujours

minorité de Juſtinien s'étoit heureuſement paſſée : les victoires de Léonce avoient abattu les Sarraſins, & rétabli la gloire de l'Empire en Orient. Mais ce vaillant Capitaine arrêté ſi injuſtement, & relâché mal-à-propos, coupa le nez à ſon Maître, & le chaſſa. Ce rebelle ſouffrit un pareil traitement de Tibere, nommé Abſimare, qui lui-même ne dura guere. Juſtinien rétabli fut ingrat envers ſes amis, & en ſe vengeant de ſes ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tuerent. Les Images de Philippique ſon ſucceſſeur ne furent pas reçues dans Rome, à cauſe qu'il favoriſoit les Monothélites, & ſe déclaroit ennemi du Concile ſixieme. On élut à Conſtantinople Anaſtaſe II, Prince Catholique, & on creva les yeux à Philippique. En ce temps, les débauches du Roi Rodric ou Rodrigue, firent livrer l'Eſpagne aux Maures : c'eſt ainſi qu'on appelloit les Sarraſins d'Afrique. Le Comte Julien, pour venger ſa fille, dont Rodric abuſoit, appella ces infideles. Ils viennent avec des troupes immenſes : ce Roi périt : l'Eſpagne eſt ſoumiſe, & l'Empire des Goths y eſt éteint. L'Egliſe d'Eſpagne fut miſe alors à une nouvelle épreuve : mais comme elle s'étoit conſervée ſous les Ariens, les Mahométans ne purent l'abattre. Ils la laiſſerent d'abord avec aſſez de liberté : mais dans les ſiecles ſuivants il fallut ſoutenir de grands combats ; & la chaſteté eut ſes martyrs, auſſi-bien que la foi, ſous la tyrannie d'une Nation auſſi brutale qu'infidele.

Ans de Jeſus-Chriſt

694.
696.
702.
711.
713.

L'Empereur Anaſtaſe ne dura guere. L'armée força Théodoſe III à prendre la Pourpre. Il fallut combattre : le nouvel Empereur gagna la bataille, & Anaſtaſe fut mis dans un Monaſtere. Les Maures, maîtres de l'Eſpagne, eſpéroient s'étendre bientôt au delà des Pyrenées ; mais Charles-Martel, deſtiné à les réprimer, s'étoit élevé en France, & avoit ſuccédé, quoique bâtard, au pouvoir de ſon pere Pepin Hériſtel, qui laiſſa l'Auſtraſie à ſa Maiſon comme une eſpece de Principauté ſouveraine, & le commandement en Neuſtrie par la charge de Maire du Palais. Charles réunit tout par ſa valeur. Les affaires d'Orient étoient brouillées. Léon Iſaurien, Préfet d'Orient, ne reconnut pas Théodoſe, qui quitta ſans répugnance l'Empire qu'il n'avoit accepté que par force, & retiré à Epheſe, ne s'occupa plus que des véritables grandeurs. Les Sarrazins reçurent de grands coups durant l'Empire de Léon. Ils leverent honteuſement le ſiege de Conſtantinople. Pélage, qui ſe cantonna dans les Montagnes d'Aſturie, avec ce qu'il y avoit de plus réſolu parmi les Goths, après une victoire ſignalée, oppoſa à ces Infideles un nouveau Royaume, par lequel ils devoient un jour être chaſſés de l'Eſpagne. Malgré les efforts & l'armée immenſe d'Abdérame leur Général, Charles-Martel gagna ſur eux la fameuſe bataille de Tours. Il y périt un nombre infini de ces Infideles, & Abdérame lui-même y demeura ſur la place. Cette victoire fut ſuivie d'autres avantages, par

Ans de Jeſus-Chriſt
715.
716.
718.
719.
725.

lesquels Charles arrêta les Maures, & étendit le Royaume jusqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéît aux François, & tous reconnoissoient Charles-Martel puissant en paix, en guerre, & Maître absolu du Royaume : il régna sous plusieurs Rois qu'il fit & défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des Seigneurs François vouloit être ainsi trompée. La Religion s'établissoit en Allemagne. Le Prêtre Saint Boniface convertit ces Peuples, & en fut fait Evêque par le Pape Grégoire II, qui l'y avoit envoyé. L'Empire étoit alors assez paisible : mais Léon y mit le trouble pour long-temps. Il entreprit de renverser comme des Idoles les Images de Jesus-Christ & de ses Saints. Comme il ne put attirer à ses sentiments Saint Germain, Patriarche de Constantinople, il agit de son autorité, & après une ordonnance du Sénat, on lui vit d'abord briser une Image de Jesus-Christ, qui étoit posée sur la grande porte de l'Eglise de Constantinople. Ce fut par-là que commencerent les violences des Iconoclastes, c'est-à-dire, des brises Images. Les autres Images que les Empereurs, les Evêques & tous les Fideles avoient érigées depuis la paix de l'Eglise dans les lieux publics & particuliers, furent aussi abattues. A ce spectable le peuple s'émut. Les Statues de l'Empereur furent renversées en divers endroits. Il se crut outragé en sa personne : on lui reprocha un semblable

Ans de Jesus-Christ

723.

726.

ge qu'il faiſoit à Jeſus-Chriſt & à
ints, & que de ſon aveu propre
re faite à l'image retomboit ſur l'o-
l. L'Italie paſſa encore plus avant;
été de l'Empereur fut cauſe qu'on lui
les tributs ordinaires. Luitprend, Roi
ombards, ſe ſervit du même prétex-
ur prendre Ravenne, réſidence des
ues. On nommoit ainſi les Gouver-
que les Empereurs envoyoient en
. Le Pape Grégoire II s'oppoſa au
rſement des Images, mais en même
; il s'oppoſoit aux ennemis de l'Em-
& tâchoit de retenir les peuples dans
ſſance. La paix ſe fit avec les Lom-
, & l'Empereur exécuta ſon décret
e les Images plus violemment que
is. Mais le célebre Jean de Damas lui
ra qu'en matiere de Religion il ne
oiſſoit de décret que ceux de l'Egli-
& ſouffrit beaucoup. L'Empereur
a de ſon Siege le Patriarche Saint
ain, qui mourut en exil âgé de 90
Un peu avant, les Lombards repri-
les armes, & dans les maux qu'ils
ent ſouffrir au Peuple Romain, ils
urent retenus que par l'autorité de
les-Martel, dont le Pape Grégoire II
: imploré l'aſſiſtance. Le nouveau
aume d'Eſpagne, qu'on appelloit dans
premiers temps le Royaume d'Oviede,
gmentoit par les victoires & par la
uite d'Alphonſe, gendre de Pélage,
à l'exemple de Récarède, dont il étoit
endu, prit le nom de Catholique.

Ans de Jeſus-Chriſt

730.

739. 740.

Léon mourut & laiſſa l'Empire auſſi-bien
Ans de Jeſus-Chriſt
que l'Egliſe dans une grande agitation. Ar-
741. tabaſe, Préteur d'Arménie, ſe fit proclamer Empereur au lieu de Conſtantin Copronyme, fils de Léon, & rétablit les Images. Après la mort de Charles-Martel, Luitprend menaça Rome de nouveau : l'Exarcat de Ravenne fut en péril, & l'Italie dut ſon ſalut à la prudence du Pape Saint Za-
742. charie. Conſtantin embarraſſé dans l'O-
743. rient ne ſongeoit qu'à s'établir ; il battit Artabaſe, prit Conſtantinople & la rem-
747. plit de ſupplices. Les deux enfants de Charles-Martel, Carloman & Pepin, avoient ſuccédé à la puiſſance de leur pere : mais Carloman dégoûté du ſiecle, au milieu de ſa grandeur & de ſes victoires embraſſa la vie monaſtique. Par ce moyen, ſon frere Pepin réunit en ſa perſonne toute la puiſſance. Il ſut la ſoutenir par un grand mérite, & prit le deſſein de s'élever à la
752. Royauté. Childéric, le plus miſérable de tous les Princes, lui en ouvrit le chemin, & il joignit à la qualité de fainéant celle d'inſenſé. Les François dégoûtés de leurs fainéants, & accoutumés depuis tant de temps à la Maiſon de Charles-Martel, féconde en grands hommes, n'étoient plus embarraſſés que du ſerment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponſe du Pape Zacharie, ils ſe crurent libres, & d'autant plus dégagés du ſerment qu'ils avoient prêté à leur Roi, que lui & ſes devanciers ſembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur comman-

der,

:r, en faiſant attacher tout le pouvoir
la charge de Maire du Palais. Ainſi Pepin
t mis ſur le trône, & le nom de Roi fut
ıni avec l'autorité. Le Pape Etienne III
ouva dans le nouveau Roi le même zele
e Charles-Martel avoit eu pour le
nt Siege contre les Lombards. Après
oir vainement imploré le ſecours de
Empereur, il ſe jetta entre les bras des
ançois. Le Roi le reçut en France avec
ſpect, & voulut être ſacré & couronné
ſa main. En même temps il paſſa les Al-
s, délivra Rome & l'Exarcat de Raven-
, & réduiſit Aſtolphe, Roi des Lom-
ırds, à une paix équitable. Cependant
Empereur faiſoit la guerre aux Images.
our s'appuyer de l'autorité eccléſiaſtique, *Con. Nic. II.*
aſſembla un nombreux Concile à Con- *Act. 6.*
ıntinople. On n'y vit pourtant point pa-
ître, ſelon la coutume, ni les Légats du
int Siege, ni les Evêques ou les Légats
es autres Sieges Patriarchaux. Dans ce
oncile, non-ſeulement on condamna *Ibid. defin.*
omme idolâtrie tout l'honneur rendu aux *Pſeudoſyn.*
nages en mémoire des originaux, mais *C. P.*
ıcore on y condamna la ſculpture & la
einture comme des arts déteſtables. C'é-
oit l'opinion des Sarraſins, dont on diſoit
ue Léon avoit ſuivi les conſeils quand il
enverſa les Images. Il ne parut pourtant
ien contre les Reliques. Le Concile de *Ibid. Pſeudo-*
Copronyme ne défendit pas de les ho- *ſyn. C. P. Can.*
orer : & il frappa d'anathême ceux qui re- *IX. & XI.*
uſoient d'avoir recours aux Prieres de la
ainte Vierge & des Saints. Les Catholi-

Ans de Jeſus-Chriſt 753.

754.

ques persécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux Images, répondoient à l'Empereur : qu'ils aimoient mieux endurer toutes sortes d'extrêmités, que de ne pas honorer Jesus-Christ jusques dans son ombre. Cependant Pepin repassa les Alpes, & châtia l'infidele Astolphe, qui refusoit d'exécuter le traité de paix. L'Eglise Romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux Prince. Il lui donna les Villes reconquises sur les Lombards, & se moqua de Copronyme qui les redemandoit, lui qui n'avoit pu les défendre. Depuis ce temps les Empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent mépriſables par leur foiblesse, & odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme protecteur du Peuple Romain & de l'Eglise Romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à sa Maison & aux Rois de France. Charlemagne, fils de Pepin, la soutint avec autant de courage que de piété. Le Pape Adrien eut recours à lui contre Didier, Roi des Lombards, qui avoit pris plusieurs Villes, & menaçoit l'Italie. Charlemagne passa les Alpes. Tout fléchit : Didier fut livré : les Rois Lombards, ennemis de Rome & des Papes, furent détruits : Charlemagne se fit couronner Roi d'Italie, & prit le titre de Roi des François & des Lombards. En même temps il exerça dans Rome même, l'autorité souveraine en qualité de Patriarche, & confirma au saint Siege les donations du Roi son pere. Les Empereurs

Ans le Jesus-Christ

755.

772.

773.

774.

: peine à réſiſter aux Bulgares, & ——————
ient vainement contre Charlema- *Ans*
s Lombards dépoſſédés. La querel- *de Jeſus-Chriſt*
Images duroit toujours. Léon IV, 780.
Copronyme, ſembloit d'abord s'être
; mais il renouvella la perſécution
t qu'il ſe crut le maître. Il mourut
:. Son fils Conſtantin, âgé de dix
ui ſuccéda, & régna ſous la tutele
npératrice Irene ſa mere. Alors les 784.
commencerent à changer de face.
Patriarche de Conſtantinople, dé-
ır la fin de ſa vie qu'il avoit combat-
Images contre ſa conſcience, & ſe
dans un Monaſtere, où il déplora,
ence de l'Impératrice, le malheur de
: de Conſtantinople, ſéparée des qua-
ges Patriarchaux, & lui propoſa la
ition d'un Concile univerſel, com-
nique remede d'un ſi grand mal. Ta-
ſon ſucceſſeur, ſoutint que la queſ-
'avoit pas été jugée dans l'ordre,
qu'on avoit commencé par une Or-
nce de l'Empereur, qu'un Concile
ontre les formes avoit ſuivie; au lieu
matiere de Religion, c'eſt au Con-
commencer, & aux Empereurs à ap-
le jugement de l'Egliſe. Fondé ſur
aiſon, il n'accepta le Patriarchat qu'à
ion qu'on tiendroit le Concile uni-
Il fut commencé à Conſtantinople,
tinué à Nicée. Le Pape y envoya les 787.
; le Concile des Iconoclaſtes fut *Conc. Nic. II,*
nné : ils ſont déteſtés comme gens *act.* 7.
l'exemple des Sarraſins, accuſoient

les Chrétiens d'idolâtrie. On décida que les Images ſeroient honorées en mémoire & pour l'amour des originaux ; ce qui s'appelle dans le Concile *culte relatif, adoration & ſalutation honoraire*, qu'on oppoſe *au culte ſuprême, & à l'adoration de latrie ou d'entiere ſujétion*, que le Concile réſerve à Dieu ſeul. Outre les Légats du ſaint Siege, & la préſence du Patriarche de Conſtantinople, il y parut des Légats des autres Sieges Patriarchaux, opprimés alors par les infideles. Quelques-uns leur ont conteſté leur Miſſion ; mais ce qui n'eſt pas conteſté, c'eſt que, loin de les déſavouer, tous ces Sieges ont accepté le Concile ſans qu'il y paroiſſe de contradiction, & il a été reçu par toute l'Egliſe. Les François environnés d'idolâtres ou de nouveaux Chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, & d'ailleurs embarraſſés du terme équivoque d'adoration, héſiterent long-temps. Parmi toutes les Images ils ne vouloient rendre d'honneur qu'à celle de la Croix, abſolument différente des figures que les Païens croyoient pleines de divinités. Ils conſerverent pourtant en lieu honorable, & même dans les Egliſes, les autres Images, & déteſterent les Iconoclaſtes. Ce qui reſta de diverſité, ne fit aucun ſchiſme. Les François connurent enfin que les Peres de Nicée ne demandoient pour les Images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux Reliques, au Livre de l'Evangile & à la

Ans de Jeſus-Chriſt

x ; & ce Concile fut honoré par
la Chrétienté ſous le nom de ſep- *Ans*
: Concile général. *de Jeſus-Chr.*
nſi nous avons vu les ſept Conciles
aux, que l'Orient & l'Occident,
iſe Grecque & l'Egliſe Latine reçoi-
avec une égale révérence. Les Empe-
convoquoient ces grandes aſſemblées
'autorité ſouveraine qu'ils avoient ſur
les Evêques, ou du moins ſur les prin-
x, d'où dépendoient toutes les autres,
ui étoient alors ſujets de l'Empire. Les
ires publiques leur étoient fournies
l'ordre des Princes. Ils aſſembloient
onciles en Orient, où ils faiſoient leur
ence, & envoyoient ordinairement
Commiſſaires pour maintenir l'ordre.
Evêques ainſi aſſemblés, portoient
eux l'autorité du Saint-Eſprit & la tra-
n des Egliſes. Dès l'origine du Chriſ-
ſme, il y avoit trois Sieges principaux,
précédoient tous les autres, celui de
e, celui d'Alexandrie, & celui d'An-
e. Le Concile de Nicée avoit approu- *Conc. Nic. ca*
ue l'Evêque de la Cité ſainte eût 7.
ême rang. Le ſecond & le quatrieme *Conc. C. P.*
cile éleverent le Siege de Conſtan- *can.* 3.
ole, & voulurent qu'il fût le ſecond. *Conc. Chalce*
i il ſe fit cinq Sieges, que dans la ſuite *can.* 28.
emps on appella Patriarchaux. La pré-
e leur étoit donnée dans le Concile.
e ces Sieges, le Siege de Rome étoit
ours regardé comme le premier, & le
cile de Nicée régla les autres ſur ce- *Conc. Nic. ca*
i. Il y avoit auſſi des Evêques Métro- 6.

politains, qui étoient les chefs des Provinces, & qui précédoient les autres Evêques. On commença assez tard à les appeller Archevêques ; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le Concile étoit formé, on proposoit l'Ecriture-Sainte, on lisoit les passages des anciens Peres, témoins de la Tradition : c'étoit la Tradition qui interprétoit l'Ecriture : on croyoit que son vrai sens étoit celui dont les siecles passés étoient convenus : & nul ne croyoit avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusoient de se soumettre aux décisions du Concile, étoient frappés d'anathême. Après avoir expliqué la Foi, on régloit la Discipline Ecclésiastique, & on dressoit les Canons, c'est-à-dire, les Regles de l'Eglise. On croyoit que la Foi ne changeoit jamais, & qu'encore que la discipline pût recevoir divers changements selon les temps & selon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reste, les Papes n'assisterent que par leurs Légats aux premiers Conciles généraux, mais ils en approuverent expressément la doctrine, & il n'y eut dans l'Eglise qu'une seule Foi.

Ans de Jesus-Christ

787. Constantin & Irene firent religieusement exécuter les décrets du VIIe Concile ; mais le reste de leur conduite ne se soutint pas. Le jeune Prince, à qui sa mere fit épouser une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours déshonnêtes ; & las d'obéir aveuglément à une mere si impérieuse, il tâchoit de l'éloigner des affaires où

: maintenoit malgré lui. Alphonſe le
régnoit en Eſpagne. La continence *Ans*
tuelle que garda ce Prince, lui méri- *de Jeſus-Chriſt*
beau titre, & le rendit digne d'affran-
'Eſpagne de l'infame tribut de cent 793.
que ſon oncle Mauregat avoit accor-
x Maures. Soixante & dix mille de
ıfideles, tués dans une bataille avec
ïit leur Général, firent voir la valeur
honſe : Conſtantin tâchoit auſſi de
naler contre les Bulgares ; mais les
; ne répondoient pas à ſon attente.
ruiſit à la fin tout le pouvoir d'Ire-
: incapable de ſe gouverner lui-même 795.
t que de ſouffrir l'empire d'autrui,
ıudia ſa femme Marie, pour épou-
Théodote, qui étoit à elle. Sa
irritée fomenta les troubles que cau-
ſi grand ſcandale. Conſtantin pé- 796.
ır ſes artifices. Elle gagna le peuple
ɔdérant les impôts ; & mit dans ſes
ts les Moines avec le Clergé par une
apparente. Enfin, elle fut reconnue
Impératrice. Les Romains mépriſe-
ce Gouvernement, & ſe tournerent
rlemagne, qui ſubjuguoit les Saxons,
noit les Sarraſins, détruiſoit les hé-
, protégeoit les Papes, attiroit au
ianiſme les Nations infideles, réta-
t les ſciences & la Diſcipline Eccléſ-
ue, aſſembloit de fameux Conciles,
profonde Doctrine étoit admirée,
ſoit reſſentir non-ſeulement à la Fran-
à l'Italie, mais encore à l'Eſpagne,
ıgleterre, à la Germanie, & par-tout

les effets de ſa piété & de ſa juſtice.

An Jeſus-Chriſt 800. *Charlemagne, l'établiſſement du nouvel Empire.*

Enfin l'an 800 de Notre-Seigneur, ce grand protecteur de Rome & de l'Italie, ou pour mieux dire, de toute la Chrétienté, élu Empereur par les Romains ſans qu'il y penſât, & couronné par le Pape Léon III, qui avoit porté le Peuple Romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel Empire & de la grandeur temporelle du ſaint Siege.

Voilà, MONSEIGNEUR, les douze Epoques que j'ai ſuivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, ſans beaucoup de peine, diſpoſer ſelon l'ordre des temps, les grands événements de l'Hiſtoire ancienne, & les ranger pour ainſi dire chacun ſous ſon étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet abrégé cette célebre diviſion que font les Chronologiſtes de la durée du monde en ſept âges. Le commencement de chaque âge nous ſert d'époque; ſi j'y en mêle quelques autres, c'eſt afin que les choſes ſoient plus diſtinctes, & que l'ordre des temps ſe développe devant vous avec moins de confuſion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, MONSEIGNEUR, que vous vous chargiez ſcrupuleuſement de toutes les dates, encore moins que vous entriez dans toutes les diſputes des Chronologiſtes, où le plus ſouvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuſe, qui s'arrête ſcrupuleuſement

à ces minuties, a ſon uſage ſans doute; mais elle n'eſt pas votre objet, & ſert peu à éclairer l'eſprit d'un grand Prince. Je n'ai point voulu raffiner ſur cette diſcuſſion des temps; & parmi les calculs déjà faits, j'ai ſuivi celui qui m'a paru le plus vraiſemblable, ſans m'engager à le garantir.

Que dans la ſupputation qu'on fait des années, depuis le temps de la création juſqu'à Abraham, il faille ſuivre les Septante qui font le monde plus vieux, ou l'Hébreu qui le fait plus jeune de pluſieurs ſiecles, encore que l'autorité de l'original Hébreu ſemble devoir l'emporter, c'eſt une choſe ſi indifférente en elle-même, que l'Egliſe qui a ſuivi avec Saint Jérôme la ſupputation de l'Hébreu dans notre Vulgate, a laiſſé celle des Septante dans ſon Martyrologe. En effet, qu'importe à l'Hiſtoire de diminuer ou de multiplier des ſiecles vuides, où auſſi bien l'on n'a rien à raconter? N'eſt-ce pas aſſez que les temps où les dates ſont importantes, aient des caracteres fixes, & que la diſtribution en ſoit appuyée ſur des fondements certains? & quand même dans ces temps il y auroit de la diſpute pour quelques années, ce ne ſeroit preſque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plutôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, vous avez pu reconnoître que cette diverſité ne fait rien à la ſuite des Hiſtoires, ni à l'accompliſſement des conſeils de Dieu. Vous devez éviter les

Anacronismes qui brouillent l'ordre des affaires, & laisser disputer des autres entres les savants.

Je ne veux pas non plus charger votre mémoire du compte des Olympiades, quoique les Grecs qui s'en servent les rendent nécessaires à fixer les temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin; mais au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose, comme les plus simples & les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jesus-Christ, & celles de Jesus-Christ dans toute la suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les Histoires, & en montrer le rapport. Je vous ai dit, MONSEIGNEUR, que mon principal objet est de vous faire considérer dans l'ordre des temps la suite du Peuple de Dieu, & celle des grands Empires.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siecles, où elles ont, pour ainsi dire, un même cours: mais il est besoin pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, & de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

✻

SECONDE PARTIE.

La ſuite de la Religion.

LA RELIGION & la ſuite du Peuple de Dieu conſidérée de cette ſorte, eſt le plus grand & le plus utile de tous les objets qu'on puiſſe propoſer aux hommes. Il eſt beau de ſe mettre devant les yeux les états différents du Peuple de Dieu ſous la Loi de nature & ſous les Patriarches ; ſous Moïſe & ſous la Loi écrite ; ſous David & ſous les Prophetes, depuis le retour de la captivité juſqu'à Jeſus-Chriſt, & enfin ſous Jeſus-Chriſt même, c'eſt-à-dire, ſous la Loi de grace & ſous l'Evangile, dans les ſiecles qui ont attendu le Meſſie, & dans ceux où il a paru ; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un ſeul peuple, & dans ceux où conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre ; dans ceux enfin où les hommes encore infirmes & groſſiers, ont eu beſoin d'être ſoutenus par des récompenſes & des châtiments temporels, & dans ceux où les fideles mieux inſtruits, ne doivent plus vivre que par la Foi, attachés aux biens éternels, & ſouffrant, dans l'eſpérance de les poſſéder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

CHAP. I *La créatio & les premi temps.*

Aſſurément, MONSEIGNEUR, on

ne peut rien concevoir qui ſoit plus digne de Dieu, que de s'être premiérement choiſi un peuple qui fût un exemple palpable de ſon éternelle providence : un peuple dont la bonne ou la mauvaiſe fortune dépendît de la piété, & dont l'état rendît témoignage à la ſageſſe & à la juſtice de celui qui le gouvernoit. C'eſt par où Dieu a commencé, & c'eſt ce qu'il a fait voir dans le Peuple Juif. Mais après avoir établi par tant de preuves ſenſibles ce fondement immuable, que lui ſeul conduit à ſa volonté tous les événements de la vie préſente, il étoit temps d'élever les hommes à de plus hautes penſées, & d'envoyer Jeſus-Chriſt, à qui il étoit réſervé de découvrir au nouveau peuple ramaſſé de tous les peuples du monde, les ſecrets de la vie future.

Vous pourrez ſuivre aiſément l'Hiſtoire de ces deux peuples, & remarquer comme Jeſus-Chriſt fait l'union de l'un & de l'autre, puiſqu'ou attendu ou donné, il a été dans tous les temps la conſolation & l'eſpérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la Religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, & le même Chriſt comme Sauveur du genre-humain.

Ainſi, vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la Religion que vous profeſſez, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que vos ancêtres ont mis

leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'eſt-ce pas de la vérité, de voir que dans les temps où les Hiſtoires profanes n'ont à nous compter que des fables, ou tout au plus des faits confus & à demi-oubliés, l'Ecriture, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, le plus ancien Livre qui ſoit au monde, nous ramene par tant d'événements précis, & par la ſuite même des choſes à leur véritable principe, c'eſt-à-dire, à Dieu qui a tout fait; & nous marque ſi diſtinctement la création de l'Univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de ſon premier état, les cauſes de ſes miſeres & de ſes foibleſſes, la corruption du monde & le déluge, l'origine des arts & celle des Nations, la diſtribution des terres; enfin la propagation du genre-humain; & d'autres faits de même importance, dont les Hiſtoires humaines ne parlent qu'en confuſion, & nous obligent à chercher ailleurs les ſources certaines?

Que ſi l'antiquité de la Religion lui donne tant d'autorité, ſa ſuite, continuée ſans interruption & ſans altération durant tant de ſiecles & malgré tant d'obſtacles ſurvenus, fait voir manifeſtement que la main de Dieu la ſoutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux, que de la voir toujours ſubſiſter ſur les mêmes fondements, dès les commencements du monde, ſans que ni l'idolâtrie & l'impiété qui l'environnoient de toutes parts, ni les

Tyrans qui l'ont perſécutée, ni les hérétiques & les infideles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ſes Sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps qui ſeul ſuffit pour abattre toutes les choſes humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer ?

Si maintenant nous venons à conſidérer quelle idée cette Religion, dont nous révérons l'antiquité, nous donne de ſon objet, c'eſt-à-dire, du premier être, nous avouerons qu'elle eſt au deſſus de toutes les penſées humaines, & digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours ſervi les Hébreux & les Chrétiens, n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections, & même de vices, que le reſte du monde adoroit. Notre Dieu eſt un, infini, parfait, ſeul digne de venger les crimes, & de couronner la vertu, parce qu'il eſt ſeul la ſainteté même.

Il eſt infiniment au deſſus de cette cauſe premiere, & de ce premier moteur que les Philoſophes ont connu, ſans toutefois l'adorer. Ceux d'entr'eux qui ont été le plus loin, nous ont propoſé un Dieu qui, trouvant une matiere éternelle & exiſtante par elle-même auſſi-bien que lui, l'a miſe en œuvre, & l'a façonnée comme un artiſan vulgaire, contraint dans ſon ouvrage par cette matiere & par ſes diſpoſitions qu'il n'a pas faites, ſans jamais

pouvoir comprendre que ſi la matiere eſt d'elle-même, elle n'a pas dû attendre ſa perfection d'une main étrangere, & que ſi Dieu eſt infini & parfait, il n'a eu beſoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même & de ſa volonté toute puiſſante. Mais le Dieu de nos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïſe nous a écrit les merveilles, n'a pas ſeulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans ſa matiere & dans ſa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui ſeul. Il nous eſt repréſenté comme celui qui fait tout, & qui fait tout par ſa parole, tant à cauſe qu'il fait tout par raiſon, qu'à cauſe qu'il fait tout ſans peine, & que, pour faire de ſi grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un ſeul mot, c'eſt-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour ſuivre l'Hiſtoire de la création, puiſque nous l'avons commencée, Moïſe nous a enſeigné que ce puiſſant Architecte, à qui les choſes coûtent ſi peu, a voulu les faire à pluſieurs repriſes, & créer l'Univers en ſix jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une néceſſité, ou par une impétuoſité aveugle, comme ſe le ſont imaginé quelques Philoſophes. Le ſoleil jette d'un ſeul coup, ſans ſe retenir, tout ce qu'il a de rayons : mais Dieu qui agit par intelligence & avec une ſouveraine liberté, applique ſa vertu où il lui plaît & autant qu'il lui plaît : & comme en faiſant le monde par ſa parole, il montre que

rien ne le peine ; en le faiſant à pluſieurs repriſes, il fait voir qu'il eſt le maître de ſa matiere, de ſon action, de toute ſon entrepriſe, & qu'il n'a en agiſſant d'autre regle que ſa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir auſſi que tout ſort immédiatement de ſa main. Les peuples & les Philoſophes, qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, & aidée, ſi vous voulez, de la chaleur du ſoleil, avoit produit d'elle-même, par ſa propre fécondité, les plantes & les animaux, ſe ſont trop groſſiérement trompés. L'Ecriture nous a fait entendre que les éléments ſont ſtériles, ſi la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes, ni les animaux que nous y voyons, ſi Dieu, qui en avoit fait & préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par ſa volonté toute-puiſſante, & n'avoit donné à chaque choſe les ſemences propres pour ſe multiplier dans tous les ſiecles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naiſſance & leur accroiſſement par la chaleur du ſoleil, pourroient croire qu'il en eſt le Créateur. Mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes & de toutes ſortes de plantes avant que le ſoleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu ſeul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumiere, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le ſo-

leil & dans les aſtres ; parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands & magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient pas eux-mêmes ni la matiere précieuſe & éclatante dont ils ont été compoſés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin, le récit de la création, tel qu'il eſt fait par Moïſe, nous découvre ce grand ſecret de la véritable Philoſophie, qu'en Dieu ſeul réſide la fécondité & la puiſſance abſolue. Heureux, ſage, tout-puiſſant, ſeul ſuffiſant à lui-même, il agit ſans néceſſité comme il agit ſans beſoin ; jamais contraint ni embarraſſé par ſa matiere dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par ſa ſeule volonté le fond de ſon être. Par ce droit ſouverain il la tourne, il la façonne, il la meut ſans peine : tout dépend immédiatement de lui ; & ſi, ſelon l'ordre établi dans la nature, une choſe dépend de l'autre : par exemple, la naiſſance & l'accroiſſement des plantes, de la chaleur du ſoleil, c'eſt à cauſe que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'Univers, a voulu les lier les unes aux autres, & faire éclater ſa ſageſſe par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enſeigne l'Ecriture-Sainte ſur la création de l'Univers, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Juſques ici Dieu avoit tout fait en commandant : *Que la lumiere ſoit ; que le fir-* *Gen. I. 3. 11. 16. 20. 2.*

mament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux ſe retirent ; que la terre ſoit découverte, & qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour & la nuit ; que les oiſeaux & les poiſſons ſortent du ſein des eaux ; que la terre produiſe les animaux ſelon
Ibid. 26. *leurs eſpeces différentes.* Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïſe lui fait tenir un nouveau langage, *faiſons l'homme*, dit-il, *à notre image & reſſemblance.*

Ce n'eſt plus cette parole impérieuſe & dominante ; c'eſt une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conſeil en lui-même. Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre, ſurpaſſe tous les ouvrages qu'il avoit faits juſqu'alors.

Faiſons l'homme. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un qui ſait comme lui ; à quelqu'un dont l'homme eſt la créature & l'image : il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choſes ont été faites, à celui qui dit dans ſon
Joan. V. 15. Evangile, *tout ce que le Pere fait, le Fils le fait ſemblablement.* En parlant à ſon Fils ou avec ſon Fils, il parle en même temps avec l'Eſprit tout-puiſſant, égal & coéternel à l'un & à l'autre.

C'eſt une choſe inouie dans tout le langage de l'Ecriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel *faiſons*. Dieu même dans l'Ecriture n

arle ainſi que deux ou trois fois ; & ce angage extraordinaire commence à paroî-re lorſqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, & en uelque façon de conduite, ce n'eſt pas u'il change en lui-même ; mais il nous ontre qu'il va commencer, ſuivant les conſeils éternels, un nouvel ordre de choſes.

Ainſi, l'homme ſi fort élevé au deſſus des autres créatures dont Moïſe nous avoit décrit la génération, eſt produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à ſe déclarer, en faiſant la créature raiſonnable, dont les opérations intellectuelles ſont une image imparfaite de ces éternelles opérations, par leſquelles Dieu eſt fécond en lui-même.

La parole de conſeil dont Dieu ſe ſert, marque que la créature qui va être faite, eſt la ſeule qui peut agir par conſeil & par intelligence. Tout le reſte n'eſt pas moins extraordinaire. Juſques-là nous n'avions point vu dans l'Hiſtoire de la Geneſe, le doigt de Dieu appliqué ſur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre, & cette terre arrangée ſous une telle main, reçut la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le Ciel ; & cette conformation, qui lui eſt particuliere, lui montre ſon origine & le lieu où il doit tendre. *Geneſe II.7*

Cette attention particuliere, qui paroît

en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier; quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la maniere dont il produit l'ame, est beaucoup plus merveilleuse; il ne la tire point de la matiere; il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Gen. I. 20. 24. Quand il créa les bêtes, il dit, *que l'eau produise les poissons*; & il créa de cette sorte les monstres marins, & toute ame vivante & mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore, *que la terre produise toute ame vivante, & les bêtes à quatre pieds, & les reptiles.*

C'est ainsi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute & bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action, que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux & de la terre; mais cette ame, dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui, de raison & d'intelligence; qui lui devoit être unie en le contemplant & en l'aimant, & qui pour cette raison étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matiere. Dieu en façonnant la matiere, peut bien former un beau corps; mais en quelque sorte qu'il la tourne & la façonne, jamais il n'y trouvera son image & sa ressemblance. L'ame faite à son image, & qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création; elle doit venir d'en

haut, & c'eſt ce que ſignifie *ce ſouffle de vie* que Dieu tire de ſa bouche. *Gen. II. 7.*

Souvenons-nous que Moïſe propoſe aux hommes charnels par des images ſenſibles des vérités pures & intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu ſouffle à la maniere des animaux. Ne croyons pas que notre ame ſoit un air ſubtil, ni une vapeur déliée. Le ſouffle que Dieu inſpire, & qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'eſt ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme ſoit une portion de la Nature Divine, comme l'ont rêvé quelques Philoſophes. Dieu n'eſt pas un tout qui ſe partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne ſeroient pas faites; car le Créateur, l'Etre incréé, ne ſeroit pas compoſé de créatures. L'ame eſt faite, & tellement faite, qu'elle n'eſt rien de la Nature Divine, mais ſeulement une choſe faite à l'image & reſſemblance de la Nature Divine; une choſe qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée, c'eſt ce que veut dire ce ſouffle divin, c'eſt ce que nous repréſente cet eſprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il veut lui donner. Tous les hommes naiſſent d'un ſeul mariage afin d'être à jamais, quelques diſperſés & multipliés qu'ils ſoient, une ſeule & même famille.

Nos premiers parents ainſi formés, ſont mis dans ce jardin délicieux, qui s'appelle le Paradis. Dieu ſe devoit à lui-même de rendre ſon image heureuſe.

Il donne un précepte à l'homme pour lui faire ſentir qu'il a un maître, un précepte attaché à une choſe ſenſible, parce que l'homme étoit fait avec des ſens : un précepte aiſé, parce qu'il vouloit lui rendre la vie commode tant qu'elle ſeroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une ſi facile obſervance : il écoute l'eſprit tentateur, & il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement, ſa perte eſt inévitable ; mais il faut la conſidérer dans ſon origine auſſi-bien que dans ſes ſuites.

Dieu avoit fait au commencement ſes Anges, eſprits purs & ſéparés de toute matiere. Lui qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la ſainteté, & ils pouvoient aſſurer leur fidélité en ſe donnant volontairement à leur Créateur. Mais tout ce qui eſt tiré du néant eſt défectueux. Une partie de ſes Anges ſe laiſſa ſéduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui ſe plaît en elle-même, & non pas en Dieu ! elle perd en un moment tous ſes dons. Etrange effet du péché ! ces eſprits lumineux devinrent eſprits de ténebres : ils n'eurent plus de lumieres qui ne ſe tournaſſent en ruſes malicieuſes. Une maligne envie prit en eux la place de la charité, leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil, leur félicité fut changée en la triſte conſolation de ſe faire des compagnons dans leur miſere, & leurs bienheureux exercices

miſérable emploi de tenter les hom-
es. Le plus parfait de tous, qui avoit
ſſi été le plus ſuperbe, ſe trouva le
us malfaiſant, comme le plus malheu-
ux. L'homme *que Dieu avoit mis un peu* *Pſal. VIII.*
t *deſſous des Anges*, en l'uniſſant à un
rps, devint à un eſprit ſi parfait un
bjet de jalouſie ; il voulut l'entraîner
ans ſa rebellion, pour enſuite l'envelop-
er dans ſa perte. Ecoutons comme il lui
arle, & pénétrons le fond de ſes artifi-
es. Il s'adreſſe à Eve comme à la plus
oible ; mais en la perſonne d'Eve, il
arle à ſon mari auſſi bien qu'à elle : *pour-* *Gen. III. 1.*
uoi Dieu vous a-t-il fait cette défenſe ?
'il vous a faits raiſonnables, vous devez
avoir la raiſon de tout ; ce fruit n'eſt
as un poiſon : *vous n'en mourrez pas.* Voi- *Ibid. 4.*
à par où commence l'eſprit de révolte.
On raiſonne ſur le précepte, & l'obéiſſan- *Ibid. 5.*
ce eſt miſe en doute. *Vous ſerez comme des*
Dieux, libres & indépendants, heureux
en vous-mêmes, ſages par vous-mêmes ;
vous ſaurez le bien & le mal ; rien ne
vous ſera impénétrable. C'eſt par ces mo-
tifs que l'eſprit s'éleve contre l'ordre du
Créateur, & au deſſus de la regle. Eve à
demi-gagnée, regarda le fruit dont la beau-
té promettoit *un goût excellent.* Voyant
que Dieu avoit uni en l'homme l'eſprit &
le corps, elle crut qu'en faveur de l'hom-
me, il pourroit bien encore avoir attaché
aux plantes des vertus ſurnaturelles &
des dons intellectuels aux objets ſenſibles.
Après avoir mangé de ce beau fruit, elle

en préſenta elle-même à ſon mari. Le voilà dangereuſement attaqué. L'exemple & la complaiſance fortifient la tentation: il entre dans les ſentiments du tentateur ſi bien ſecondé, une trompeuſe curioſité, une flatteuſe penſée d'orgueil, le ſecret plaiſir d'agir de ſoi-même, & ſelon ſes propres penſées, l'attire & l'aveugle: il veut faire une dangereuſe épreuve de ſa liberté, & il goûte avec le fruit défendu la pernicieuſe douceur de contenter ſon eſprit: les ſens mêlent leurs attraits à ce nouveau charme; il les ſuit, il s'y ſoumet, & il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant: il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre; le Ciel n'a plus cet air ſerein: les animaux qui lui étoient tous, juſqu'aux plus odieux & aux plus farouches, un divertiſſement innocent, prennent pour lui des formes hideuſes: Dieu qui avoit tout fait pour ſon bonheur, lui tourne en un moment tout en ſupplice. Il
Gen. III. 7. ſe fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rebellion de ſes ſens lui fait remarquer en lui je ne ſais quoi de honteux. Ce n'eſt plus ce premier ouvrage du Créateur où tout étoit beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus ſupporter ſa honte, & voudroit pouvoir la couvrir à ſes propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus inſupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit

voit fait à ſa reſſemblance, & qui lui avoit donné des ſens comme un ſecours néceſſaire à ſon eſprit, ſe plaiſoit à ſe montrer à lui ſous une forme ſenſible ; l'homme ne peut plus ſouffrir ſa préſence. Il cherche le fond des forêts pour ſe dérober à celui qui faiſoit auparavant tout ſon bonheur. Sa conſcience l'accuſe avant que Dieu parle. Ses malheureuſes excuſes achevent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remede d'immortalité lui eſt ôté ; & une mort plus affreuſe, qui eſt celle de l'ame, lui eſt figurée par cette mort corporelle à laquelle il eſt condamné. *Ibid.* 8.

Mais voici notre ſentence prononcée dans la ſienne. Dieu qui avoit réſolu de récompenſer ſon obéiſſance dans toute ſa poſtérité, auſſi-tôt qu'il s'eſt révolté, le condamne, & le frappe, non-ſeulement en ſa perſonne, mais encore dans tous ſes enfants, comme dans la plus vive & la plus chere partie de lui-même : nous ſommes tous maudits dans notre principe ; notre naiſſance eſt gâtée & infectée dans ſa ſource.

N'examinons point ici ces regles terribles de la Juſtice Divine, par leſquelles la race humaine eſt maudite dans ſon origine. Adorons les jugements de Dieu qui regarde tous les hommes comme un ſeul homme dans celui dont il veut tous les faire ſortir. Regardons-nous auſſi comme dégradés dans notre pere rebelle, comme flétris à jamais par la ſentence qui le con-

damne ; comme bannis avec lui, & exclus du Paradis où il devoit nous faire naître.

Les regles de la juſtice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la Juſtice Divine, dont elles ſont une ombre ; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abyme. Croyons que la juſtice auſſi-bien que la miſéricorde de Dieu, ne veulent pas être meſurées ſur celles des hommes, & qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus & bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu ſur le genre-humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. Sous la figure du ſerpent, dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuſes inſinuations & des détours fallacieux de l'eſprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mere, ſon ennemi vaincu, & lui montre cette ſemence bénite par laquelle ſon vainqueur devoit avoir *la tête écraſée*, c'eſt-à-dire, devoit voir ſon orgueil domté, & ſon Empire abattu par toute la terre.

Gen. III. 14. 15.

Cette ſemence bénite étoit Jeſus-Chriſt, Fils d'une Vierge, ce Jeſus-Chriſt en qui ſeul Adam n'avoit point péché, parce qu'il devoit ſortir d'Adam d'une maniere divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Eſprit. C'étoit donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produiroit, ſelon les diverſes leçons de ce paſſa-

; que la perte du genre-humain de voit re réparée, & la puiſſance ôtée au prince i monde, *qui ne trouve rien d'a ſien en* *Jean. XIV.* 30.
ſus-Chriſt.

Mais avant que de nous donner le Sau-ur, il falloit que le genre-humain con-it, par une longue expérience, le beſoin il avoit d'un tel ſecours. L'homme fut one laiſſé à lui-même, ſes inclinations ſe orrompirent, ſes débordements allerent à excès, & l'iniquité couvrit toute la face le la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le ſouvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'eſt celle du Déluge univerſel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les Nations, auſſi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne penſent plus que le monde va tout ſeul, & que ce qui a été ſera toujours comme de lui-même. Dieu qui a tout fait, & par qui tout ſubſiſte, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'eſt-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de ſon Ouvrage.

Il n'avoit beſoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole : mais il trouve plus digne de lui de faire ſervir ſes créatures d'inſtrument à ſa vengeance, & il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juſte ; Dieu, avant que de le ſauver du Déluge des eaux, l'avoit préſervé par ſa grace du Déluge de l'iniquité. Sa famille fut ré-

ſervée pour repeupler la terre, qui n'alloit plus être qu'une immenſe ſolitude. Par les ſoins de cet homme juſte, Dieu ſauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils ſont faits pour lui, & qu'il s'en ſerve pour la gloire de leur Créateur.

Le monde ſe renouvelle, & la terre ſort encore une fois du ſein des eaux; mais dans ce renouvellement, il demeure une impreſſion éternelle de la vengeance divine. Juſqu'au Déluge, toute la nature étoit plus forte & plus vigoureuſe; par cette immenſe quantité d'eaux que Dieu amena ſur la Terre, & par le long ſéjour qu'elles y firent, les ſucs qu'elle enfermoit furent altérés, l'air chargé d'une humidité exceſſive, fortifia les principes de la corruption; & la premiere conſtitution de l'Univers ſe trouvant affoiblie, la vie humaine qui ſe pouſſoit juſqu'à près de mille ans, ſe diminua peu-à-peu : les herbes & *Gen. IX.* 3. les fruits n'eurent plus leur premiere force, & il fallut donner aux hommes une nourriture plus ſubſtantielle dans la chair des animaux.

Ainſi devoient diſparoître & s'effacer peu-à-peu les reſtes de la premiere inſtitution; & la nature changée avertiſſoit l'homme, que Dieu n'étoit plus le même pour lui, depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Manech, Berof. Heſtiæ. Nic. Damas & al. apud Jo-

Au reſte, cette longue vie des premiers hommes marquée dans les Annales du peuple de Dieu, n'a point été inconnue aux autres peuples, & leurs anciennes tradi-

tions en ont conſervé la mémoire. La mort qui s'avançoit fit ſentir aux hommes une vengeance plus prompte ; & comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fuſſent auſſi, pour ainſi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur ſupplice. *ſeph. ant. l. Heſiod. Op. di.*

Le ſeul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puiſqu'en devenant plus foibles, ils devenoient en même temps plus voraces & plus ſanguinaires.

Avant le temps du Déluge, la nourriture que les hommes prenoient ſans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, & dans les herbes qui auſſi bien ſéchoient ſi vîte, étoit ſans doute quelque reſte de la premiere innocence, & de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir, il faut répandre du ſang malgré l'horreur qu'il nous cauſe naturellement ; & tous les raffinements dont nous nous ſervons pour couvrir nos tables, ſuffiſent à peine à nous déguiſer les cadavres qu'il nous faut manger pour nous aſſouvir.

Mais ce n'eſt-là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déjà raccourcie, s'abrege encore par les violences qui s'introduiſent dans le genre-humain. L'homme qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'eſt accoutumé à n'épargner plus la vie de ſes ſemblables. C'eſt en vain que Dieu défendit auſſi-tôt après le Déluge de verſer

le ſang humain ; en vain, pour ſauver quelques veſtiges de la premiere douceur
Gen. IX. 4. de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit ré-
Gen. IV. 8. ſervé le ſang. Les meurtres ſe multiplie-
Ibid. 23. rent ſans meſure. Il eſt vrai qu'avant le Déluge Caïn avoit ſacrifié ſon frere à ſa jalouſie. Lameth, ſorti de Caïn, avoit fait le ſecond meurtre, & on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exem-
Gen. X. 9. ples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le Déluge que parurent ces ravageurs de Provinces que l'on a nommés Conquérants, qui, pouſſés par la ſeule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejetton de Cham, maudi par ſon pere, commença à faire la guerre ſeulement pour s'établir un Empire. Depuis ce temps l'ambition s'eſt jouée ſans aucune borne de la vie des hommes, ils en ſont venus à ce point de s'entre-tuer ſans ſe haïr, le comble de la gloire & le plus beau de tous les arts a été de ſe tuer les uns les autres.

Voilà les commencements du monde tels que l'Hiſtoire de Moïſe nous les repréſente : commencements heureux d'abord, pleins enſuite de maux infinis, par rapport à Dieu qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repaſſant dans notre eſprit, à conſidérer l'Univers & le genre-humain toujours ſous la main du Créateur, tiré du néant par ſa parole, conſervé par ſa bonté, gouverné

par ſa ſageſſe, puni par ſa juſtice, délivré par ſa miſéricorde, & toujours aſſujetti à ſa puiſſance.

Ce n'eſt pas ici l'Univers, tel que l'ont conçu les Philoſophes, formé, ſelon quelques-uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, ſelon les plus ſages, a fourni ſa matiere à ſon Auteur, qui par conſéquent n'en dépend, ni dans le fond de ſon être, ni dans ſon premier état, & qui l'aſtreint à certaines Loix que lui-même ne peut violer.

Moïſe & nos anciens Peres, dont Moïſe a recueilli les traditions, nous donnent d'autres penſées. Le Dieu qu'il nous a montré, a bien une autre puiſſance; il peut faire & défaire ainſi qu'il lui plaît, il donne des Loix à la nature, & les renverſe quand il veut.

Si pour ſe faire connoître dans le temps que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnants, & a forcé la nature à ſortir de ſes Loix les plus conſtantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître abſolu, & que ſa volonté eſt le ſeul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'eſt juſtement ce que les hommes avoient oublié : la ſtabilité d'un ſi bel ordre ne ſervoit plus qu'à leur perſuader que cet ordre avoit toujours été, & qu'il étoit de ſoi-même, par où ils étoient portés à adorer, ou le monde en général, ou les aſtres, les éléments, & enfin tous ces grands corps qui le com-

poſent. Dieu donc a témoigné au genre-humain une bonté digne de lui, en renverſant dans des occaſions éclantes cet ordre qui non-ſeulement ne les frappoit plus, parce qu'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité & l'indépendance.

L'Hiſtoire du peuple de Dieu atteſtée par ſa propre ſuite & par la Religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conſervée avec tant de ſoin, a gardé comme dans un fidele regiſtre la mémoire de ces miracles, & nous donne par-là l'idée véritable de l'empire ſuprême de Dieu, maître tout-puiſſant de ſes créatures, ſoit pour les tenir ſujettes aux Loix générales qu'il a établies, ſoit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il eſt néceſſaire de réveiller par quelque coup ſurprenant le genre-humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïſe nous a propoſé dans ſes écrits comme le ſeul qu'il falloit ſervir : voilà le Dieu que les Patriarches ont adoré avant Moïſe, en un mot, le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, à qui notre pere Abraham a bien voulu immoler ſon fils unique, dont Melchiſedech, figure de Jeſus-Chriſt, étoit le Pontife à qui notre pere Noé a ſacrifié en ſortant de l'Arche ; que le juſte Abel avoit reconnu en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux ; que Seth donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à

ſes enfants appellés auſſi les enfants de Dieu, qu'Adam même avoit montré à ſes deſcendants comme celui des mains duquel il s'étoit vu récemment ſorti, & qui ſeul pouvoit mettre fin aux maux de ſa malheureuſe poſtérité.

La belle Philoſophie que celle qui nous donne des idées ſi pures de l'auteur de notre être, la belle tradition que celle qui nous conſerve la mémoire de ſes œuvres magnifiques ! Que le peuple de Dieu eſt ſaint ! puiſque par une ſuite non interrompue depuis l'origine du monde juſqu'à nos jours, il a toujours conſervé une tradition & une Philoſophie ſi ſainte.

CHAP. II. *Abraham & les Patriarches.*

MAIS comme le peuple de Dieu a pris ſous le Patriarche Abraham une forme plus réglée, il eſt néceſſaire, MONSEIGNEUR, de vous arrêter un peu ſur ce grand homme.

Il naquit environ trois cents cinquante ans après le Déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très-longue. Noé ne faiſoit que de mourir, Sem ſon fils aîné vivoit encore, & Abraham a pu paſſer avec lui preſque toute ſa vie.

Repréſentez-vous donc le monde encore nouveau, & encore, pour ainſi dire, tout trempé des eaux du Déluge, lorſque les hommes, ſi près de l'origine des choſes, n'avoient beſoin pour connoître l'unité de Dieu, & le ſervice qui lui étoit dû, que la tradition qui s'en étoit conſervée depuis Adam, & depuis Noé;

tradition d'ailleurs ſi conforme aux lumieres de la raiſon, qu'il ſembloit qu'une vérité ſi claire & ſi importante ne pût jamais être obſcurcie, ni oubliée parmi les hommes. Tel eſt le premier état de la Religion qui dure juſqu'à Abraham, où pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à conſulter que leur raiſon & leur mémoire.

Mais la raiſon étoit foible & corrompue; & à meſure qu'on s'éloignoit de l'origine des choſes, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres. Les enfants indociles du mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-peres décrépits, qu'ils ne connoiſſoient qu'à peine, après tant de générations: le ſang humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choſes intellectuelles, & les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie ſe répandoit par tout l'Univers.

L'eſprit qui avoit trompé le premier homme, goûtoit alors tout le fruit de la ſéduction, & voyoit l'effet entier de cette parole, *Vous ſerez comme des Dieux.* Dès le moment qu'il la proféra, il ſongeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, & à diviſer un nom dont la Majeſté conſiſte à être incommunicable. Son projet lui réuſſiſſoit. Les hommes enſevelis dans la chair & dans le ſang, avoient pourtant conſervé une idée obſcure de la puiſſance divine, qui ſe ſoutenoit par ſa propre force;

qui, brouillée avec les images venues
eurs ſens, leur faiſoit adorer toutes
ioſes où il paroiſſoit quelque activité
ielque puiſſance. Ainſi le ſoleil & les
, qui ſe faiſoient ſentir de ſi loin, le
ɛ les éléments dont les effets étoient
iverſels, furent les premiers objets de
ation publique. Les grands Rois, les
ls Conquérants, qui pouvoient tout ſur
re, & les auteurs des inventions utiles
vie humaine, eurent bientôt après
onneurs divins. Les hommes porte-
la peine de s'être ſoumis à leurs ſens,
ns déciderent de tout, & firent, mal-
a raiſon, tous les Dieux qu'on ado-
r la terre.

ıe l'homme parut alors éloigné de
emiere inſtitution, & que l'image de
y étoit gâtée ! Dieu pouvoit-il l'a-
fait avec ſes perverſes inclinations
ſe déclaroient tous les jours de plus
lus ? & cette pente prodigieuſe qu'il
à s'aſſujettir à toute autre choſe
ſon Seigneur naturel, ne montroit-
pas trop viſiblement la main étran-
, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit
i profondément altérée dans l'eſprit
ain, qu'à peine pouvoit-on y en re-
oître quelque trace ? Pouſſé par cet-
'eugle impreſſion qui le dominoit, il
onçoit dans l'idolâtrie, ſans que rien
le retenir. Un ſi grand mal faiſoit
progrès étranges. De peur qu'il n'in-
: tout le genre-humain, & n'étei-
tout-à-fait la connoiſſance de Dieu,

ce grand Dieu appella d'en haut ſon ſervi-teur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir ſon culte, & conſerver l'ancienne croyance, tant de la création de l'Univers, que de la providence particuliere avec laquelle il gouverne les choſes humaines.

Abraham a toujours été célebre dans l'Orient. Ce n'eſt pas ſeulement les Hébreux qui le regardent comme leur pere. *Gen. XVI.* 17. *Gen. XVII.* 25. *Joſ. Ant. I.* 13. *Gen. XXV. Alex. Polih. apud Joſeph. Ant. I.* 16. *Beroſ. Hecat. Eup. Alex. Polih. & al. apud Joſ. Ant. l.* 8. *& Euſeb. præp. Ev. IX.* 16. 17. 18. 19. 20 & *XIII.* 11. *Nic. Damaſ. lib. IV. Hiſt. univ. inexcerp. Valeſ. p.* 191. *& ap. Joſ. Ant. l.* 8. *& Euſeb. præp. Ev. IX.* 16.

Les Iduméens ſe glorifient de la même origine. Iſmaël, fils d'Abraham, eſt connu parmi les Arabes comme celui d'où ils ſont ſortis. La Circonciſion leur eſt demeurée comme la marque de leur origine, & ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitieme jour, à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'Ecriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Iſmaël : coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples Arabes ſe reſſouviennent d'Abraham & de Cetura ; & ce ſont les mêmes que l'Ecriture fait ſortir de ce mariage. Ce Patriarche étoit Chaldéen, & ces peuples renommés pour leurs obſervations aſtronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus ſavants Obſervateurs. Les Hiſtoriens de Syrie l'ont fait Roi de Damas, quoiqu'étranger & venu des environs de Babylone, & ils racontent qu'il quitta le Royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appellé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'Hiſtoire du peuple de

Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons vu qu'Abraham ſuivoit le genre de vie que ſuivirent les anciens hommes, avant que tout l'Univers eût été réduit en Royaumes. Il régnoit dans ſa famille avec laquelle il embraſſoit cette vie paſtorale tant renommée pour ſa ſimplicité & ſon innocence ; riche en troupeaux, en eſclaves, & en argent, mais ſans terre & ſans domaine, & toutefois il vivoit dans un Royaume étranger, reſpecté, & indépendant comme un Prince. Sa Piété & ſa droiture protégées de Dieu, lui attiroient ce reſpect. Il traitoit d'égal avec les Rois qui recherchoient ſon alliance ; & c'eſt delà qu'eſt venu l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait Roi. Quoique ſa vie fût ſimple & pacifique, il ſavoit faire la guerre, mais ſeulement pour défendre ſes Alliés opprimés : il les défendit, & les vengea par une victoire ſignalée ; il leur rendit toutes leurs richeſſes repriſes ſur leurs ennemis, ſans réſerver autre choſe que la dîme qu'il offrit à Dieu, & la part qui appartenoit aux Troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reſte, après un ſi grand ſervice, il refuſa les préſents des Rois avec une magnanimité ſans exemple, & ne put ſouffrir qu'aucun homme ſe vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, & qu'il ſuivoit ſeul avec une foi & une obéiſſance parfaite.

Gen. XIII. &c. *Gen. XIV. XXI. 22. 27. XXII. 6.* *Gen. XIV.*

Guidé par cette foi, il avoit quitté ſa

terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu qui l'avoit appellé, & qui l'avoit rendu digne de ſon alliance, la conclut à ces conditions.

Gen. XII. XVII. Il lui déclara qu'il ſeroit le Dieu de lui & de ſes enfants, c'eſt-à-dire, qu'il ſeroit leur protecteur, & qu'ils le ſerviroient comme le ſeul Dieu créateur du Ciel & de la Terre.

Ibid. Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour ſervir de demeure fixe à ſa poſtérité, & de ſiege à la Religion.

Gen. XII. 2. XV. 4. 5. XVII. 19. Il n'avoit point d'enfants, & ſa femme Sara étoit ſtérile. Dieu lui jura par ſoi-même, & par ſon éternelle vérité, que de lui & de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du Ciel, & le ſable de la Mer.

Gen. XII. 3. XVIII. 18. Mais voici l'article le plus mémorable de la promeſſe divine. Tous les peuples ſe précipitoient dans l'idolâtrie. Dieu promit au ſaint Patriarche, qu'en lui & en ſa ſemence, toutes ces nations aveugles qui oublioient leur Créateur, ſeroient bénites, c'eſt-à-dire, rappellées à ſa connoiſſance, où ſe trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham eſt fait le pere de tous les croyants, & ſa poſtérité eſt choiſie pour être la ſource d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promeſſe étoit renfermée la venue du Meſſie tant de fois prédit à nos peres, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les Gentils, & de tous les peuples du monde.

Ainſi ce germe béni, promis à Eve, devint auſſi le germe & le rejetton d'Abraham.

Tel eſt le fondement de l'alliance ; telles en ſont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la Circonciſion, cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce ſaint homme appartenoit à Dieu avec toute ſa famille. *Gen. XVII.*

Abraham étoit ſans enfants quand Dieu commença à bénir ſa race. Dieu le laiſſa pluſieurs années ſans lui en donner. Après il eut Iſmaël, qui devoit être pere d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu, tant promis à Abraham. Le pere du peuple élu devoit ſortir de lui & de ſa femme Sara qui étoit ſtérile. Enfin treize ans après Iſmaël, il vint cet enfant tant deſiré : il fut nommé Iſaac, c'eſt-à-dire, *ris*, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promeſſe, qui marque par ſa naiſſance que les vrais enfants de Dieu naiſſent de la grace. *Gen. XII. XV. 2. XVI. 3. 4. XVII. 20. XXI. 13. Gen. XXII. 2.*

Il étoit déjà grand ce bénit enfant, & dans un âge où ſon pere pouvoit eſpérer d'en avoir d'autres enfants, quand tout-à-coup Dieu lui commanda de l'immoler. A quelles épreuves la foi eſt-elle expoſée ! Abraham mena Iſaac à la Montagne que Dieu lui avoit montrée, & il alloit ſacrifier ce fils, en qui ſeul Dieu lui promettoit de le rendre pere, & de ſon peuple & du Meſſie. Iſaac préſentoit le ſein à l'épée que ſon pere tenoit toute prête à frapper. Dieu content de l'obéiſſance du pere & *Gen. XXII.*

du fils n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image ſi vive & ſi belle de l'oblation volontaire de Jeſus-Chriſt, & qu'ils ont goûté en eſprit les amertumes de ſa Croix, ils ſont jugés vraiment dignes d'être de ſes ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu lui confirme toutes ſes promeſſes, & bénit de nouveau, non-ſeulement ſa famille, mais encore par ſa famille toutes les nations de l'Univers.

Gen. XXII. 8.

En effet, il continua ſa protection à Iſaac ſon fils, & à Jacob ſon petit-fils. Ils furent ſes imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne maniere de vie qui étoit la vie paſtorale, à l'ancien gouvernement du genre-humain, où chaque pere de famille étoit Prince dans ſa maiſon. Ainſi dans les changements qui s'introduiſoient tous les jours parmi les hommes, la ſainte antiquité revivoit dans la Religion & dans la conduite d'Abraham & de ſes enfants.

Gen. XXV. 11. *XXVI.* 4. *XXVIII.* 13. 14.

Auſſi Dieu réitéra-t-il à Iſaac & à Jacob les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à Abraham; & comme il s'étoit appellé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Iſaac & de Dieu de Jacob.

Act. VII. 5.

Sous ſa protection ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, & ſans y poſſéder *un pied de terre*, juſqu'à ce que la famine attirât Jacob en Egypte, où ſes enfants multipliés devin-

rent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reſte, quoique ce peuple que Dieu faiſoit naître dans ſon alliance, dût s'étendre par la génération, & que la bénédiction dût ſuivre le ſang, ce grand Dieu ne laiſſa pas d'y marquer l'Election de ſa grace. Car après avoir choiſi Abraham du milieu des Nations, parmi les enfants d'Abraham, il choiſit Iſaac, & des deux jumeaux d'Iſaac, il choiſit Jacob, à qui il donna le nom d'Iſraël.

Jacob eut douze enfants, qui furent les douze Patriarches, auteurs des douze Tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choiſi parmi tous ſes freres pour être le pere des Rois du peuple d'Iſraël, & le pere du Meſſie tant promis à ſes Ancêtres.

Le temps devoit venir que dix Tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la poſtérité d'Abraham ne conſerveroit ſon ancienne bénédiction, c'eſt-à-dire, la Religion, la terre de Chanaan, & l'eſpérance du Meſſie, qu'en la ſeule Tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reſte des Iſraélites, qu'on appella Juifs, & à tout le pays, qu'on nomma Judée.

Ainſi l'Election Divine paroît toujours, même dans ce peuple charnel, qui devoit ſe conſerver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en eſprit le ſecret de cette élection. Comme il étoit prêt à expirer, & que ſes enfants autour de ſon lit demandoient la bénédiction d'un ſi bon pere, *Gen. XLIX*

Dieu lui découvrit l'état des douze Tribus quand elles ſeroient dans la terre promiſe ; il l'expliqua en peu de paroles ; & ce peu de paroles renferme des Myſteres innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des freres de Juda ſoit exprimé avec une magnificence extraordinaire, & reflente un homme tranſporté hors de lui-même par l'eſprit de Dieu, quand il vient à Juda, il s'éleve
Ibid. 8. encore plus haut. *Juda*, dit-il, *tes freres te loueront, ta main ſera ſur le col de tes ennemis : les enfants de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un jeune lion. Mon fils, tu es allé au butin. Tu t'es repoſé comme un lion & comme une lionne. Qui oſera le réveiller ? Le ſceptre*, (c'eſt-à-dire, l'autorité) *ne ſortira point de Juda, & on verra toujours des Capitaines & des Magiſtrats, ou des Juges nés de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui ſera l'attente des peuples* ; ou, comme porte une autre leçon, qui peut-être n'eſt pas moins ancienne, & qui au fond ne differe pas de celle-ci, *juſqu'à ce que vienne celui à qui les choſes ſont réſervées*, & le reſte comme nous venons de le rapporter.

La ſuite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la Tribu de Juda devoit occuper de la Terre-Sainte. Mais les dernieres paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne ſignifient autre choſe que celui qui devoit être l'Envoyé de Dieu, le Mi-

niſtre & l'interprete de ſes volontés, l'accompliſſement de ſes promeſſes, & le Roi du nouveau peuple, c'eſt-à-dire, le Meſſie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expreſſément qu'au ſeul Juda dont ce Meſſie devoit naître : il comprend dans la deſtinée de Juda ſeul la deſtinée de toute la Nation, qui, après ſa diſperſion, devoit voir les reſtes des autres Tribus réunis ſous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie ſont clairs : il n'y a que le mot de ſceptre que l'uſage de notre langue nous pourroit faire prendre pour la ſeule Royauté ; au lieu que dans la langue ſainte, il ſignifie en général la puiſſance, l'autorité, la magiſtrature. Cet uſage du mot de ſceptre, ſe trouve à toutes les pages de l'Ecriture : il paroît même manifeſtement dans la prophétie de Jacob ; & le Patriarche veut dire qu'aux jours du Meſſie, toute autorité ceſſera dans la maiſon de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainſi les temps du Meſſie ſont marqués ici par un double changement. Par le premier, le Royaume de Juda & du peuple Juif eſt menacé de ſa derniere ruine. Par le ſecond, il doit s'élever un nouveau Royaume, non pas d'un ſeul peuple, mais de tous ces peuples, dont le Meſſie doit être le chef & l'eſpérance. *Iſ. LXV.*

Dans le ſtyle de l'Ecriture, le peuple Juif eſt appellé en nombre ſingulier & par excellence, *le peuple, ou le peuple de Dieu*, & quand on trouve *les peuples*, *Rom. X.* *Iſ. II.* 2. *XLIX.* 6. *LI.* 4. 5.

ceux qui ſont exercés dans les Ecritures, entendent les autres peuples qu'on voit auſſi promis au Meſſie dans la prophétie de Jacob.

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'Hiſtoire du peuple Juif & du Chriſt qui lui eſt promis. Elle marque toute la ſuite du peuple de Dieu, & l'effet en dure encore.

Auſſi ne prétends-je pas vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas beſoin, puiſqu'en remarquant ſimplement la ſuite du peuple de Dieu, vous verrez le ſens de l'Oracle ſe développer de lui-même, & que les ſeuls événements en ſeront les interpretes.

CHAP. III. *Moïſe, la Loi écrite, & l'introduction du peuple dans la terre promiſe.*

APRÈS la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Egypte, juſqu'au temps de la miſſion de Moïſe, c'eſt-à-dire, environ deux cents ans.

Ainſi il ſe paſſa quatre cents trente ans avant que Dieu donnât à ſon peuple la terre qu'il lui avoit promiſe.

Il vouloit accoutumer ſes élus à ſe fier à ſa promeſſe, aſſurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, & toujours dans les temps marqués par ſon éternelle providence.

Gen. XV. 16. Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner & la terre & les dépouilles, n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit, pour les livrer à la dure & impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer ſur eux par les mains de ſon peuple élu.

Ibid. Il falloit donner à ce peuple le temps

ultiplier, afin qu'il fût en état de
la terre qui lui étoit deſtinée, &
uper par force, en exterminant ſes
s maudits de Dieu.
uloit qu'ils éprouvaſſent en Egyp-
lure & inſupportable captivité, afin
délivrés par des prodiges inouis,
ſſent leur Libérateur, & célébraſ-
rnellement ſes miſéricordes.
l'ordre des conſeils de Dieu, tels
-même nous les a révélés, pour
prendre à le craindre, à l'adorer, à
, à l'attendre avec foi & patience.
mps étant arrivé, il écoute les cris
peuple cruellement affligé par les
ns, & il envoie Moïſe pour déli-
enfants de leur tyrannie.
fait connoître à ce grand homme
'il n'avoit jamais fait à aucun hom-
ant. Il lui apparoît d'une maniere
nt magnifique & conſolante : il lui
qu'il eſt celui qui eſt. Tout ce qui
nt lui n'eſt qu'une ombre. *Je ſuis, celui qui ſuis* : l'être & la perfection
rtiennent à moi ſeul. Il prend un
u nom qui déſigne l'être & la vie
comme dans leur ſource ; & c'eſt ce
nom de Dieu, terrible, myſtérieux,
nunicable, ſous lequel il veut doré-
être ſervi.
ne vous raconterai pas en particu-
plaies de l'Egypte, ni l'endurciſ-
de Pharaon, ni le paſſage de la
uge, ni la fumée, ni les éclairs, la
tte réſonnante, le bruit effroya-

Exod. III. Ibid. 14.

ble qui parut au peuple ſur le Mont Sinaï. Dieu y gravoit de ſa main ſur deux tables de pierre les préceptes fondamentaux de la Religion & de la ſociété : il dictoit le reſte à Moïſe à haute voix. Pour maintenir cette Loi dans ſa vigueur, il eut ordre de former une aſſemblée vénérable de ſeptante Conſeillers, qui pouvoient être appellés le Sénat du peuple de Dieu, & le Conſeil perpétuel de la Nation. Dieu parut publiquement, & fit publier ſa Loi en ſa préſence avec une démonſtration étonnante de ſa majeſté & de ſa puiſſance.

Exod. XXIV. & Num. XI.

Juſques-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût ſervir de regle aux hommes. Les enfants d'Abraham avoient ſeulement la Circonciſion, & les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec ſa race élue. Ils étoient ſéparés par cette marque des peuples qui adoroient les fauſſes divinités : au reſte, ils ſe conſervoient dans l'alliance de Dieu par le ſouvenir qu'ils avoient des promeſſes faites à leurs peres, & ils étoient connus comme un peuple qui ſervoit le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Dieu étoit ſi fort oublié, qu'il falloit le diſcerner par le nom de ceux qui avoient été ſes adorateurs, & dont il étoit auſſi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne vouloit point abandonner plus long-temps à la ſeule mémoire des hommes le Myſtere de la Religion & de ſon alliance. Il étoit temps de donner de plus fortes barrieres à l'idolâtrie, qui inondoit

rut le genre-humain, & achevoit d'y teindre les reſtes de la lumiere naturelle.

L'ignorance & l'aveuglement s'étoient rodigieuſement accrus depuis le temps 'Abraham. De ſon temps, & un peu après, i connoiſſance de Dieu paroiſſoit encore ans la Paleſtine & dans l'Egypte. Melchi-edech, Roi de Salem, étoit *le Pontife du Dieu très-haut, qui a fait le Ciel & la Terre.* Abimélech, Roi de Gérare, & on Succeſſeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en ſon nom, & admiroient a puiſſance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon, Roi l'Egypte: mais dans le temps de Moïſe, ces Nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'Univers, mais *comme le Dieu des Hébreux.* On adoroit juſqu'aux bêtes & juſqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même, & le monde que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un Temple d'Idoles. Le genre-humain s'égara juſqu'à adorer ſes vices & ſes paſſions, & il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puiſſance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puiſſant, comme il ſe ſentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aiſément que cette force étoit hors de lui, & s'en fit bientôt un Dieu. C'eſt par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, & que des impuretés qui font horreur

Gen. XIV. 18. 19.

Gen. XXI. 22. 23. *XXVI.* 28. 29.

Gen. XII. 17. 18.

Exod. V. 1. 2. 3. *IX.* 1. *&c.*

Exod. VIII. 26.

Levit. XX. 2. 3.

commencerent à être mêlées dans les ſacrifices.

La cruauté y entra en même temps : l'homme coupable qui étoit troublé par le ſentiment de ſon crime, & regardoit la Divinté comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiſer par les victimes ordinaires. Il fallut verſer le ſang humain avec celui des bêtes : une aveugle frayeur pouſſoit les peres à immoler leurs enfants, & à les brûler à leurs Dieux au lieu d'encens. Ces ſacrifices étoient communs dès le temps de Moïſe, & ne faiſoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Iſraélites.

Herod. lib. II. Cæſ. de bello Gall. VI. Diod. lib. I. V. Plin. lib. XXX. Athen. lib. XIII. Porph. de abſtin. lib. II.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples. On ſait que dans tous les peuples du monde, ſans en excepter aucun, les hommes ont ſacrifié leurs ſemblables ; & il n'y a point eu d'endroit ſur la terre où on n'ait ſervi de ces triſtes & affreuſes divinités, dont la haine implacable pour le genre-humain exigeoit de telles victimes.

Jorn. de reb. Get. &c.

Au milieu de tant d'ignorance, l'homme vint à dérober juſqu'à l'œuvre de ſes mains. Il crut pouvoir renfermer l'eſprit divin dans des ſtatues, & il oublia ſi profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à ſon tour pouvoir faire un Dieu. Qui pourroit le croire, ſi l'expérience ne nous faiſoit voir qu'une erreur ſi ſtupide & ſi brutale, n'étoit pas ſeulement la plus univerſelle, mais encore la plus enracinée & la

le plus incorrigible parmi les hommes. Ainſi il faut reconnoître, à la confuſion du genre-humain, que la premiere des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impreſſion eſt la plus puiſſante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conſervoit dans leurs eſprits, quoique claire encore, aſſez préſente, ſi on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuſes & auſſi pleines d'impiétés que d'extravagances, prenoient ſa place. Le moment étoit venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvoit plus ſe conſerver ſans être écrite ; & Dieu ayant réſolu d'ailleurs de former ſon peuple à la vertu par des loix plus expreſſes & en plus grand nombre, réſolut en même temps de les donner par écrit.

Moïſe fut appellé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'Hiſtoire des ſiecles paſſés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſaac, celle de Jacob, celle de Joſeph, ou plutôt celle de Dieu même, & de ſes faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ſes ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de ſon temps avoient pu converſer pluſieurs années avec ce ſaint Patriarche : la mémoire de Joſeph & des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand Miniſtre des Rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit juſqu'à Noé, qui avoit vu les enfants d'A-

dam, & touchoit, pour ainſi parler, à l'origine des choſes.

Ainſi les traditions anciennes du genre-humain, & celles de la famille d'Abraham n'étoient pas mal-aiſées à recueillir ; la mémoire en étoit vive : & il ne faut pas s'étonner ſi Moïſe, dans ſa Geneſe, parle des choſes arrivées dans les premiers ſiecles comme de choſes conſtantes, dont même on voyoit encore, & dans les peuples voiſins & dans la terre de Chanaan, des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Iſaac & Jacob avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monuments des choſes qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creuſés dans ces pays ſecs, pour abreuver leur famille & leurs troupeaux ; les Montagnes où ils avoient ſacrifié à Dieu, & où il leur étoit apparu ; les pierres qu'ils avoient dreſſées ou entaſſées pour ſervir de mémorial à la poſtérité ; les tombeaux où repoſoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non-ſeulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où pluſieurs Nations célebres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainſi, quand le peuple Hébreu entra dans la terre promiſe, tout y célébroit leurs ancêtres ; les Villes & les Montagnes, & les pierres même y parloient de ces hommes merveilleux, & des viſions étonnantes par

leſquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne & véritable croyance.

Ceux qui connoiſſent tant ſoit peu les antiquités, ſavent combien les premiers temps étoient curieux d'ériger, & de conſerver de tels monuments, & combien la poſtérité retenoit ſoigneuſement les occaſions qui les avoient fait dreſſer. C'étoit une des manieres d'écrire l'hiſtoire ; on a depuis façonné & poli les pierres : & les ſtatues ont ſuccédé après les colonnes aux maſſes groſſieres & ſolides que les premiers temps érigeoient.

On a même de grandes raiſons de croire que dans la ligne où s'eſt conſervée la connoiſſance de Dieu, on conſervoit auſſi par écrit des mémoires des anciens temps ; car les hommes n'ont jamais été ſans ce ſoin. Du moins eſt-il aſſuré qu'il ſe faiſoit des Cantiques que les peres apprenoient à leurs enfants ; Cantiques qui ſe chantant dans les Fêtes & dans les Aſſemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des ſiecles paſſés.

Delà eſt née la poéſie, changée dans la ſuite en pluſieurs formes, dont la plus ancienne ſe conſerve encore dans les Odes & dans les Cantiques employés par tous les anciens, & encore à préſent, par les peuples qui n'ont pas l'uſage des Lettres, à louer la Divinité & les grands hommes.

Le ſtyle de ces Cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il eſt propre à repréſenter la nature dans ſes tranſports, qui marche pour cette raiſon

par de vives & impétueuſes ſaillies, affranchi des liaiſons ordinaires que recherche le diſcours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuſes, qui en augmentent la force, ſurprend l'oreille, ſaiſit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aiſément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels Cantiques ont été le plus en uſage, a été le peuple de Dieu. Moïſe en marque un grand nombre, qu'il déſigne par les premiers vers, parce que le peuple ſavoit le reſte. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier nous met devant les yeux le paſſage triomphant de la mer rouge, & les ennemis du peuple de Dieu, les uns déjà noyés, & les autres à demi-vaincus par la terreur. Par le ſecond, Moïſe confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés & les merveilles de Dieu. Les ſiecles ſuivants l'ont imité. C'étoit Dieu & ſes œuvres merveilleuſes qui faiſoient le ſujet des odes qu'ils ont compoſées; Dieu les inſpiroit lui-même, & il n'y a proprement que le peuple de Dieu, où la poéſie ſoit venue par enthouſiaſme. Jacob avoit prononcé dans ce langage myſtique les oracles qui contenoient la deſtinée de ſes enfants, afin que chaque Tribu retînt plus aiſément ce qui la touchoit, & apprît à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ſes prédictions, que fidele à les accomplir.

Num. XXI. 14. 17. 18. 27. *Exod. IV.* *Deuteron. XXXII.*

Voilà les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour conſerver juſqu'à Moïſe la mémoire

des choſes paſſées. Ce grand homme inſtruit par tous ces moyens, & élevé au deſſus par le Saint-Eſprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude & une ſimplicité qui attirent la croyance & l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

Il a joint aux choſes paſſées, qui contenoient l'origine & les anciennes traditions du peuple de Dieu, ſes merveilles que Dieu faiſoit actuellement pour ſa délivrance. De cela, il n'allegue point aux Iſraélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïſe ne leur compte point des choſes qui ſe ſoient paſſées dans des retraites impénétrables, & dans des antres profonds : il ne parle point en l'air : il particulariſe & circonſtancie toutes choſes comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs loix & toutes leurs Républiques ſur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout-à-coup en différentes occaſions pour les délivrer, & pour punir leurs ennemis ; la mer ſéparée en deux, la terre entr'ouverte ; un pain céleſte ; des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge : le Ciel qui leur donnoit un ſignal viſible pour marquer leur marche, & d'autres miracles ſemblables qu'ils ont vu durer quarante ans.

Le peuple d'Iſraël n'étoit pas plus intelligent, ni plus ſubtil que les autres peuples, qui s'étant livrés à leurs ſens, ne pouvoient concevoir un Dieu inviſible. Au contraire, il étoit groſſier & rebelle au-

tant ou plus qu'aucun autre peuple. ce Dieu inviſible dans ſa nature, ſe r tellement ſenſible par de continuels cles, & Moïſe les inculquoit avec t force, qu'à la fin ce peuple charnel ſ ſa toucher de l'idée ſi pure d'un Di faiſoit tout par ſa parole ; d'un Die n'étoit qu'eſprit, que raiſon & intelli

De cette ſorte, pendant que l'idol ſi fort augmentée depuis Abraham, vroit toute la face de la terre, la poſtérité de ce Patriarche en étoit e te. Leurs ennemis leur rendoient ce t gnage, & les peuples où la vérité de l dition n'étoit pas encore tout-à-fait

Num. XXIII. 21. 22. 23. te, s'écrioient avec étonnement : *voit point d'idole en Jacob : on n' point de préſages ſuperſtitieux : on n point de devinations, ni de ſortileges un peuple qui ſe fie au Seigneur ſon dont la puiſſance eſt invincible.*

Deut. XII. XIV. XV. XVI. XVII. &c. Pour imprimer dans les eſprits de Dieu, & la parfaite uniformité demande dans ſon culte, Moïſe ſouvent, que dans la terre prom Dieu unique choiſiroit un lieu dans ſeul ſe feroient les Fêtes, les Sacrific tout le ſervice public. En attendant deſiré, durant que le peuple erroit déſert, Moïſe conſtruiſit le Taber temple portatif, où les enfants d'Iſra toient leurs vœux au Dieu qui avoit Ciel & la Terre, & qui ne dédaign de voyager, pour ainſi dire, avec & de les conduire.

Sur ce principe de Religion, ſur ce fondement ſacré étoit bâtie toute la Loi; Loi ſainte, juſte, bienfaiſante, honnête, ſage, prévoyante & ſimple, qui lioit la ſociété des hommes entr'eux par la ſainte ſociété de l'homme avec Dieu.

A ces ſaintes inſtitutions, il ajouta des cérémonies majeſtueuſes, des Fêtes qui rappelloient la mémoire des Miracles par leſquels le peuple d'Iſraël avoit été délivré; & ce qu'aucun autre Légiſlateur n'avoit oſé faire, des aſſurances préciſes que tout leur réuſſiroit tant qu'ils vivroient ſoumis à la Loi, au lieu que leur déſobéiſſance ſeroit ſuivie d'une manifeſte & inévitable vengeance. Il falloit être aſſuré de Dieu pour donner ce fondement à ſes Loix, & l'événement a juſtifié que Moïſe n'avoit pas parlé de lui-même. *Deuteron. XXVII. XXVIII.*

Quant à ce grand nombre d'obſervances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroiſſent ſuperflues, elles étoient alors néceſſaires pour ſéparer le Peuple de Dieu des autres peuples, & ſervoient comme de barriere à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choiſi avec tous les autres.

Pour maintenir la Religion & toutes les traditions du Peuple de Dieu, parmi les douze Tribus, une Tribu eſt choiſie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes & les oblations, le ſoin des choſes ſacrées. Lévi & ſes enfants ſont eux-mêmes conſacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron eſt choiſi pour

être ſouverain Pontife, & le Sacerdoce eſt rendu héréditaire dans ſa famille.

Ainſi les Autels ont leurs Miniſtres : la Loi a ſes défenſeurs particuliers, & la ſuite du peuple de Dieu eſt juſtifiée par la ſucceſſion de ſes Pontifes, qui va ſans interruption depuis Aaron, le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette Loi, c'eſt qu'elle préparoit la voie à une Loi plus auguſte, moins chargée de cérémonies, & plus féconde en vertus.

Deut. XVIII. 15. 18. Moïſe, pour tenir ce peuple dans l'attente de cette Loi, leur confirme la venue de ce grand Prophete qui devoit ſortir d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. *Dieu*, dit-il, *vous ſuſcitera du milieu de votre nation, & du nombre de vos freres, un Prophete ſemblable à moi. Ecoutez-le.* Ce Prophete ſemblable à Moïſe, Légiſlateur comme lui, qui peut-il être, ſinon le Meſſie, dont la doctrine devoit un jour régler & ſanctifier tout l'Univers ?

Juſqu'à lui il ne devoit point s'élever en tout Iſraël un Prophete ſemblable à Moïſe, à qui Dieu parlât face à face, & qui donnât des Loix à ſon peuple. Auſſi juſqu'au temps du Meſſie, le peuple dans tous les temps & dans toutes les difficultés ne ſe fonde que ſur Moïſe. Comme Rome révéroit les loix de Romulus, de Numa & des XII Tables, comme Athenes recouroit à celles de Solon, comme Lacédémone conſervoit & reſpectoit celles de Lycurgue, le peuple Hébreu alléguoit ſans ceſſe celles de Moïſe. Au reſte, le Légiſla-

Deuteron. XXXIV. 10.

teur y avoit ſi bien réglé toutes choſes, que jamais on n'a eu beſoin d'y rien changer. C'eſt pourquoi le corps du droit Judaïque n'eſt pas un recueil de diverſes loix faites dans des temps & dans des occaſions différentes. Moïſe, éclairé de l'eſprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'ordonnances, ni de David, ni de Salomon, ni de Joſaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la Juſtice. Les bons Princes n'avoient qu'à faire obſerver la Loi de Moïſe, & ſe contentoient d'en recommander l'obſervance à leurs ſucceſſeurs. Y ajouter, ou en retrancher un ſeul article, étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avoit beſoin de la Loi à chaque moment pour régler non-ſeulement les fêtes, les ſacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques & particulieres, les jugements, les contrats, les mariages, les ſucceſſions, les funérailles, la forme même des habits, & en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre Livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter & le méditer nuit & jour, en recueillir des ſentences, & les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfants apprenoient à lire. La ſeule regle d'éducation qui étoit donnée à leurs parents, étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire obſerver cette ſainte Loi, qui ſeule pouvoit les rendre ſages dès l'enfance. Ainſi elle devoit être entre les mains

3. *Reg.* II *&c.* *Deut.* IV. 2 XII. 32. *&c.*

de tout le monde. Outre la lecture al
que chacun en devoit faire en particu
Deuteron. on en faiſoit tous les ſept ans dans l'a
XXXI. 10. ſolemnelle de la rémiſſion & du repos,
2. *Eſd. VIII.* lecture publique, & comme une not
17. 18. publication à la fête des Tabernacles
Deut. XXXI. tout le peuple étoit aſſemblé durant
26. jours. Moïſe fit prépoſer auprès de
che l'Original du Deutéronome; c
un abrégé de toute la Loi; mais de
que dans la ſuite des temps elle ne fût
rée par la malice ou par la négligenc
hommes, outre les copies qui cour
parmi le peuple, on en faiſoit des e
plaires authentiques, qui, ſoigneuſe
revus & gardés par les Prêtres & les
tes, tenoient lieu d'originaux. Les
Deut. XVII. (car Moïſe avoit bien prévu que ce
18. ple voudroit enfin avoir des Rois co
tous les autres) les Rois, dis-je, ét
obligés, par une Loi expreſſe du Deu
nome, à recevoir des mains des Pr
un de ces exemplaires ſi religieuſe
corrigés, afin qu'ils le tranſcriviſſent
le luſſent toute leur vie. Les exempl
ainſi revus par autorité publique, ét
en ſinguliere vénération à tout le pe
On les regardoit comme ſortis imm
4. *Reg.* tement des mains de Moïſe, auſſi pu
XXII. 8. &c. auſſi entiers que Dieu les lui avoit d
2. *Par.* Un ancien volume de cette ſévere &
XXXIV. 14. gieuſe correction, ayant été trouvé
&c. la maiſon du Seigneur, ſous le regn
Joſias, & peut-être étoit-ce l'original
me que Moïſe avoit fait mettre auprè

l'Arche, excita la piété de ce ſaint Roi, & lui fut une occaſion de porter ce peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette Loi, ſont innombrables. En un mot, c'étoit un Livre parfait, qui, étant joint par Moïſe à l'Hiſtoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout enſemble ſon origine, ſa religion, ſa police, ſes mœurs, ſa philoſophie, tout ce qui ſert à régler la vie, tout ce qui unit & forme la ſociété, les bons & les mauvais exemples, la récompenſe des uns & les châtiments rigoureux qui avoient ſuivi les autres.

Par cette admirable diſcipline, un peuple ſorti d'eſclavage, & tenu quarante ans dans un déſert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïſe le mene à la porte, & averti de ſa fin prochaine, il commet ce qui reſte à faire à Joſué. Mais avant que de mourir, il compoſa ce long & admirable Cantique, qui commence par ces paroles : *O Cieux ! écoutez ma voix ; que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche.* Dans ce ſilence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable ; & prévoyant ſes infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il ſort de lui-même, comme trouvant tout diſcours humain au deſſous d'un ſujet ſi grand : il rapporte ce que Dieu dit, & le fait parler avec tant de hauteur & tant de bonté, qu'on ne ſait ce qu'il inſpire le plus, ou la crainte & la confuſion, ou l'amour & la confiance. *Deut. XXX.* *Id. XXXI.*

Deut.XXXI. Tout le peuple apprit par cœur ce
19.22. Cantique par ordre de Dieu & de M
Ce grand homme après cela mourut
tent, comme un homme qui n'avoit
oublié pour conſerver parmi les fie
mémoire des bienfaits & des précept
Dieu. Il laiſſa ſes enfants au milieu de
citoyens ſans aucune diſtinction, &
aucun établiſſement extraordinaire. Il
admiré non-ſeulement de ſon peuple,
encore de tous les peuples du mond
aucun Légiſlateur n'a jamais eu un ſi g
nom parmi les hommes.

Tous les Prophetes qui ont ſuivi
l'ancienne Loi, & tout ce qu'il y a eu
crivains ſacrés, ont tenu à gloire
ſes Diſciples. En effet, il parle en ma
on remarque dans ſes écrits un car
tout particulier, & je ne ſais quoi
riginal qu'on ne trouve en nul autre
il a dans ſa ſimplicité un ſublime ſi n
tueux, que rien ne peut l'égaler, &
entendant les autres Prophetes on croi
tendre des hommes inſpirés de Dieu,
pour ainſi dire, Dieu même en per
qu'on croit entendre dans la voix &
les écrits de Moïſe.

On tient qu'il a écrit le Livre de
La ſublimité des penſées, & la majeſ
ſtyle, rendent cette Hiſtoire digne de M
De peur que les Hébreux ne s'énorg
liſſent, en s'attribuant à eux ſeuls la
de Dieu, il étoit bon de leur faire e
dre que ce grand Dieu avoit ſes élus
dans la race d'Eſaü. Quelle doctrine

portante ; & quel entretien plus
ouvoit donner Moïſe au peuple
ans le déſert, que celui de la patien-
ob, qui livré entre les mains de Sa-
ir être exercé par toutes ſortes de
ſe voit privé de ſes biens, de ſes
& de toute conſolation ſur la ter-
ontinent après, frappé d'une horrible *Job. XIII.*
, & agité au dedans par la tentation 15. *XIV.* 14.
phême & du déſeſpoir, qui néan- 15. *XVI.* 21.
n demeurant ferme, fait voir qu'une *XIX.* 25. &c.
lelle, ſoutenue du ſecours divin,
ieu des épreuves les plus effroya-
t malgré les plus noires penſées que
malin puiſſe ſuggérer, ſait non-
nt conſerver une confiance invin-
mais encore s'élever par ſes pro-
ux à la plus haute contemplation,
nnoître dans les peines qu'elle en-
ec le néant de l'homme, le ſuprê-
pire de Dieu, & ſa ſageſſe infinie.
ce qu'enſeigne le Livre de Job. Pour
le caractere du temps, on voit la foi
t homme couronnée par des proſ-
temporelles : mais cependant le
de Dieu apprend à connoître quelle
ertu des ſouffrances, & à goûter la
qui devoit un jour être attachée à la

ſe l'avoit goûtée lorſqu'il préféra *Exod.* 2. 10.
ffrances & l'ignominie qu'il falloit 11. 15.
avec ſon peuple, aux délices &
ndance de la maiſon du Roi d'Egyp-
s-lors Dieu lui fit goûter les oppro- *Heb.* 11. 24.
: Jeſus-Chriſt. Il les goûta encore 25. 26.

davantage dans sa fuite précipitée, & son exil de quarante ans. Mais il aval
Num. 14. 10. qu'au fond le Calice de Jesus-Christ, que choisi pour sauver ce peuple, il l fallut supporter les révoltes continue où sa vie étoit en péril. Il apprit ce en coûte à sauver les enfants de Dieu fit voir de loin ce qu'une plus haute vrance devoit un jour coûter au Sa du monde.

Ce grand homme n'eut pas mêr consolation d'entrer dans la terre pro
Num. 20. 20. il la vit seulement de haut d'une m gne, & n'eut point de honte d'écrire en étoit exclus par une incrédulité toute légere qu'elle paroissoit, mérita c châtiée si sévérement dans un homme la grace étoit si éminente. Moïse d'exemple à la sévere jalousie de I & au jugement qu'il exerce avec u terrible exactitude sur ceux que ses obligent à une infidélité plus parfaite.

Mais un plus haut Mystere nou montré dans l'exclusion de Moïse. C ge Législateur, qui ne fait pas tant de veilles que de conduire les enfant
Heb. 7. 19. Dieu dans le voisinage de leur terre, sert lui-même de preuve, que *sa L mene rien à la perfection*, & que
Ibid. 11. 13. nous pouvoir donner l'accomplisse des promesses, elle nous les fait *s de loin*, ou nous conduit tout au comme à la porte de notre héritage : un Josué, c'est un Jesus ! car c'éto vrai nom de Josué, qui par ce non

par ſon office repréſentoit le Sauveur du monde : c'eſt cet homme ſi fort au deſſous de Moïſe en toutes choſes, & ſupérieur ſeulement par le nom qu'il porte ; c'eſt lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre-Sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, & le Soleil s'arrête au milieu du Ciel : Dieu établit ſes enfants dans la terre de Chanaan, dont il chaſſe par le même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ſes fideles, il leur inſpiroit un extrême éloignement de leur impiété ; & le châtiment qu'il en fit par leur miniſtere, les remplit eux-mêmes de crainte pour la Juſtice Divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces peuples que Joſué chaſſa de leur terre, s'établirent en Afrique, où l'on trouva long-temps après, dans une inſcription ancienne, le monument de leur fuite & des victoires de Joſué. Après que ces victoires miraculeuſes eurent mis les Iſraëlites en poſſeſſion de la plus grande partie de la terre promiſe à leurs peres, Joſué, & Eléazar, ſouverain Pontife, avec les Chefs des douze Tribus, leur en firent le partage, ſelon la Loi de Moïſe, & aſſignerent à la Tribu de Juda le premier & le plus grand lot. Dès le temps de Moïſe, elle s'étoit élevée au deſſus des autres en nombre, en courage & en dignité. Joſué mourut, & le peuple

Prob. lib. 2. de bell. Vand.

Joſ. 13. 14. *& ſeq.* *Num.* 26. 53. XXXIV. 17. *Joſ.* XIV. XV. *Num.* II. 3. 9. VII. 12. X. 14. *1. Par.* V. 2.

continua la conquête de la Terre-
d. 1. 1. 2. Dieu voulut que la Tribu de Juda
chât à la tête, & déclara qu'il a
vré le pays entre ſes mains. En effe
d. 4. 8. défit les Chananéens, & prit Jeru
qui devoit être la Cité ſainte, & la
tale du peuple de Dieu. C'étoit l'
ne Salem, où Melchiſedech avoit
du temps d'Abraham; Melchiſedec
. 7. 1. 2. *Roi de Juſtice*, (car c'eſt ce que v
re ſon nom) & en même temps
paix, puiſque *Salem* veut dire
qu'Abraham avoit reconnu pour
grand Pontife qui fût au monde,
ſi Jeruſalem eût été dès-lors deſtiné
une Ville ſainte, & le chef de la R
Cette Ville fut donnée d'abord aux
. 1. 21. de Benjamin, qui, foibles & e
nombre, ne purent chaſſer les Jéb
anciens habitants du pays, & deme
parmi eux. Sous les Juges, le pe
Dieu eſt diverſement traité, ſelo
fait bien ou mal. Après la mort d
lards qui avoient vu les miracle
main de Dieu, la mémoire de ces
ouvrages s'affoiblit, & la pente
felle du genre-humain entraîne le
à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il
be, il eſt puni; autant de fois qu'
pent, il eſt délivré. La foi de la
dence & la vérité des promeſſes
menaces de Moïſe ſe confirment
en plus dans le cœur des vrais fidel
Dieu en préparoit encore de plus
exemples. Le peuple demanda u

u lui donna Saül, bientôt réprouvé
ſes péchés : il réſolut enfin d'établir
amille Royale, d'où le Meſſie ſorti-
& il la choiſit dans Juda. David, *I. Reg.* 16.
ne berger ſorti de cette Tribu, le
r des enfants de Jeſſé, dont ſon
ıi ſa famille ne connoiſſoit pas le
, mais que Dieu trouva ſelon ſon
fut ſacré par Samuel dans Bethléem
ie.

CHAP. VI. *David, Salomon, les Rois & les Prophetes.*

le peuple de Dieu prend une forme
ıguſte. La Royauté eſt affermie dans
ſon de David. Cette maiſon com-
par deux Rois de caractere différent,
ıdmirables tous deux. David belli-
& conquérant ſubjugue les ennemis
ıple de Dieu, dont il fait craindre
nes par tout l'Orient ; & Salomon
mé par ſa ſageſſe au dedans & au
, rend ce peuple heureux par une
rofonde. Mais la ſuite de la Religion
demande ici quelques remarques
ılieres ſur la vie de ces deux grands

id régna d'abord ſur Juda, puiſſant
lorieux, & enſuite il fut reconnu
ıt Iſraël. Il prit ſur les Jébuſéens *1. Reg.* 5. 6.
:reſſe de Sion, qui étoit la Citadel- 7. 8. 9.
eruſalem. Maître de cette Ville, il *1. Par.* 11. 6.
'it par l'ordre de Dieu le ſiege de la 7. 8.
:é. & celui de la Religion. Sion fut

perent tout le pays, & Benjamin nombre, y demeura mêlé avec eu

L'Arche d'alliance bâtie par Mo Dieu reposoit sur les Chérubins, d deux tables du Décalogue étoient g

2. *Reg.* 6. 15. 16. n'avoit point de place fixe. David en triomphe dans Sion, qu'il avo quise par le tout-puissant secours d afin que Dieu régnât dans Sion, & fût reconnu comme le protecteur

1. *Par.* 16. 39. vid, de Jerusalem, & de tout le me. Mais le Tabernacle où le peup servi Dieu dans le désert, étoit

Id. 21. 29. à Gabaon, & c'étoit là que s'o les sacrifices sur l'Autel que Moï élevé. Ce n'étoit qu'en attendant eût un Temple où l'Autel fût réu

2. *Reg.* 8. 1. *Part.* 18. l'Arche, & où se fît tout le service David eut défait tous ses ennemis, eut poussé les conquêtes du pe

2. *Reg.* 24. 25. 1. *Par.* 21. & 22. & *seq.* Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible & rieux, il tourna toutes ses pensées blissement du culte divin; & sur

Joseph. Ant. 7. 10. montagne où Abraham, prêt à imm fils unique, fut retenu par la m Ange, il désigna par ordre de Die du Temple.

Il en fit tous les desseins; il en les riches & précieux matériaux; i tina les dépouilles des peuples & d vaincus. Mais ce Temple qui dev disposé par le Conquérant, dev construit par le pacifique. Salomon sur le modele du Tabernacle, des holocaustes, l'Autel des parfi

chandelier d'or, les Tables des pains de propoſition, tout le reſte des meubles ſacrés du Temple, fut pris ſur des pieces ſemblables que Moïſe avoit fait faire dans le déſert. Salomon n'y ajouta que la magnificence & la grandeur. L'Arche que l'homme de Dieu avoit conſtruite fut poſée dans le Saint des Saints, lieu inacceſſible, ſymbole de l'impénétrable Majeſté de Dieu, & du Ciel interdit aux hommes juſqu'à ce que Jeſus-Chriſt leur en eût ouvert l'entrée par ſon Sang. Au jour de la Dédicace du Temple, Dieu y parut dans ſa Majeſté. Il choiſit ce lieu pour y établir ſon nom & ſon culte. Il y eut défenſe de ſacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de ſon Temple ; Jeruſalem devint une Cité ſainte, image de l'Egliſe, où Dieu devoit habiter comme dans ſon véritable Temple, & du Ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifeſtation de ſa gloire. 3. *Reg. V. VII. VII.* 2. *Par. V. V. VII.*

Après que Salomon eut bâti le Temple, il bâtit encore le Palais des Rois, dont l'architecture étoit digne d'un ſi grand Prince. Sa maiſon de plaiſance, qu'on appella le bois du Liban, étoit également ſuperbe & délicieuſe. Le Palais qu'il éleva pour la Reine, fut une nouvelle décoration à Jeruſalem. Tout étoit grand dans ces édifices ; les ſalles, les veſtibules, les galeries, les promenoirs, le Trône du Roi, & le Tribunal où il rendoit la juſtice ; le cedre fut le ſeul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluiſoit d'or 3. *Reg. VI. X.*

& de pierreries. Les Citoyens & les I
gers admiroient la majeſté des Rois
raël. Le reſte répondoit à cette ma
cence ; les Villes, les Arſenaux, le
vaux, les chariots, la garde du P
3. *Reg.* 10. Le commerce, la navigation, & l
2. *Part.* 8. ordre, avec une paix profonde, avoi
& 9. du Jeruſalem la plus riche Ville de
rient. Le Royaume étoit tranqui
abondant; tout y repréſentoit la glo
leſte. Dans les combats de David
voyoit les travaux par leſquels il la
mériter, & on voyoit dans le reg
Salomon combien la jouiſſance en
paiſible.

Au reſte, l'élévation de ces deux
Rois & de la Famille Royale fut
1. *Part.* 28. d'une élection particuliere. David
4. 5. lui-même la merveille de cette é
par ces paroles : *Dieu a choiſi les I
dans la Tribu de Juda. Dans la mai
Juda, il a choiſi la maiſon de mon
Parmi les enfants de mon Pere, il lu
de m'élire Roi de ſon peuple d'Iſra
parmi mes enfants (car le Seigneu
a donné pluſieurs) il a choiſi Salomon
être aſſis ſur le trône du Seigneur,
gner ſur Iſraël.*

Cette élection divine avoit un obje
haut que celui qui paroît d'abor
Meſſie tant de fois promis comme
d'Abraham, devoit être auſſi le
David & de tous les Rois de Juda,
en vue du Meſſie & de ſon regne
que Dieu promit à David que ſon

ſubſiſteroit éternellement. Salomon, choiſi pour lui ſuccéder, étoit deſtiné à repréſenter la perſonne du Meſſie. C'eſt pourquoi Dieu dit de lui : *Je ſerai ſon Pere, & il ſera mon fils* : choſe qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun Roi, ni d'aucun homme. 2. *Reg.* 7. 14. 1. *Par.* 22. 10.

Auſſi, du temps de David, & ſous les Rois ſes enfants, le Myſtere du Meſſie ſe déclara-t-il plus que jamais par des Prophéties magnifiques & plus claires que le Soleil.

David l'a vu de loin, & l'a chanté dans ſes Pſeaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne penſoit qu'à célébrer la gloire de Salomon ſon fils, & tout d'un coup ravi hors de lui-même, & tranſporté bien loin au-delà, il a vu celui *qui eſt plus que Salomon en gloire*, auſſi-bien qu'en *ſageſſe*. Le Meſſie lui a paru aſſis ſur un Trône plus durable que le Soleil & que la Lune. Il a vu à ſes pieds *toutes les Nations* vaincues, & enſemble *bénites en lui*, conformément à la promeſſe faite à Abraham. Il a élevé ſa vue plus haut encore : il l'a vu *dans les lumieres des Saints, & devant l'aurore, ſortant éternellement du ſein* de ſon Pere, *Pontife éternel*, & ſans ſucceſſeur, ne ſuccédant auſſi à perſonne, créé extraordinairement, non ſelon l'ordre d'Aaron, mais *ſelon l'ordre de Melchiſedech* ; ordre nouveau que la Loi ne connoiſſoit pas. Il l'a vu *aſſis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des Cieux *Matth.* 6. 29. *Ibid.* 12. 42. *Pſal.* 71. 5. 11. 17. *Pſal. CIX.*

ſes ennemis abattus. Il eſt étonné d'un ſi grand ſpectacle ; & ravi de la gloire de ſon fils, il l'appelle *ſon Seigneur.*

Pſal. 44. 3. 4. 5. 6. 7. 8. Il l'a vu *Dieu, que Dieu avoit oint* pour le faire régner ſur toute la terre *par ſa douceur, par ſa vérité & par ſa juſtice.* Il a aſſiſté en eſprit au conſeil de Dieu, & a oui de la propre bouche du Pere Eternel cette parole qu'il adreſſe à ſon

Pſal. 2. 7. 8. Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui*, à laquelle Dieu joint la promeſſe d'un Empire perpétuel, *qui s'étendra ſur tous les Gentils, & n'aura point d'autres*

Ibid. 1. 2. 4. 9. *bornes que celle du monde. Les peuples frémiſſent en vain : les Rois & les Princes font des complots inutiles.* Le Seigneur ſe rit du haut des Cieux de leurs projets

Ibid. 10. &c. inſenſés, & établit malgré eux l'Empire de ſon Chriſt. Il l'établit ſur eux-mêmes, & il faut qu'ils ſoient les premieres ſujets de ce Chriſt, dont ils vouloient ſecouer le joug. Et encore que le regne de ce grand Meſſie ſoit ſouvent prédit dans les écritures ſous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ſes entrailles. Cette inſtruction étoit néceſſaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit beſoin d'être attiré par des promeſſes temporelles, il ne falloit pourtant pas le laiſſer regarder les grandeurs humaines comme ſa ſouveraine félicité, & comme ſon unique récompenſe : c'eſt pourquoi Dieu montre de loin ce Meſſie tant promis & tant deſiré, le modele de la perfection,

jet de ſes complaiſances, abymé
douleur. La Croix paroît à David
le Trône véritable de ce nouveau
voit *ſes mains & ſes pieds per-* *Pſ.* 21. 17. 18.
us ſes-os marqués ſur ſa peau, 19.
t le poids de ſon corps violem-
uſpendu, *ſes habits partagés, ſa* *Pſ.* 68. 22.
ttée au ſort, ſa langue abreuvée *Pſ.* 21. 8. 13.
& de vinaigre, ſes ennemis fré- 14. 17. 21.
autour de lui, & s'aſſouviſſant de 22.
g. Mais il voit en même temps les
ſes ſuites de ſes humiliations : *tous* *Ibid.* 26. 27.
ples de la terre ſe reſſouvenir de leur *& ſeq.*
oublié depuis tant de ſiecles ; *les*
s venir les premiers *à la table* du
, & enſuite *les riches & les puiſ-*
tous l'adorer & le bénir, lui pré-
dans la grande & nombreuſe *Egli-*
'eſt-à-dire, dans l'aſſemblée des
ıs converties, & y *annonçant à ſes*
le nom de Dieu, & ſes vérités éter-
David qui a vu ces choſes, a re-
, en les voyant, que le Royaume de
; n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en
: pas, car il ſait que le monde paſ-
un Prince toujours ſi humble ſur
ne, voyoit bien qu'un trône n'é-
ıs un bien où ſe duſſent terminer ſes
ıces.

autres Prophetes n'ont pas moins
Myſtere du Meſſie. Il n'y a rien de
ni de glorieux qu'ils n'aient dit de
gne. L'un voit *Bethléem la plus pe-* *Mich.* 5. 2.
lle de Juda, illuſtrée par ſa naiſſan-
k en même temps élevé plus haut,

il voit une autre naissance, par la
il sort de toute éternité du sein de so
re : l'autre voit la virginité de sa r
Is. 7. 14. *un Emmanuel, un Dieu avec nous*
Ibid. 9. 6. tir de ce sein virginal, & un enfan
mirable qu'il appelle *Dieu.* Celui-ci l
entrer *dans son Temple*, cet autre l
glorieux dans son Tombeau, où la
Mal. 3. 1. a été vaincue. En publiant ses magni
Is. 12. 10. ces, ils ne taisent pas ses opprobre
Ibid. 55. 9. l'ont vu *vendu*, ils ont su le nomb
l'emploi des *trente pieces d'Argent d*
Zach. 11. 12. *a été acheté.* En même temps qu'ils l'o
13. *grand & élevé*, ils l'ont vu *mépriſé* é
Is. 52. 13. *connoissable aux milieu des hommes*,
Ibid. 53. *tonnement du monde*, autant par sa
sesse que par sa grandeur ; *le dernie*
hommes, l'homme de douleurs ; charg
tous nos péchés ; bienfaisant, & méco
défiguré par ses plaies, & par-là
rissant les nôtres ; traité comme un crim
& mené au supplice avec des méchants
se livrant comme un Agneau innocent
siblement *à la mort* ; *une longue poj*
té naître de lui par ce moyen, c
vengeance déployée sur son peuple
Dan. 9. crédule. Afin que rien ne manquât
Prophétie, ils ont compté les années
qu'à sa venue ; & à moins que de s'a
gler, il n'y a plus moyen de le mé
noître.

Non-seulement les Prophetes voyc
Jesus-Christ, mais encore ils en étc
la figure, & représentoient ses Myste
principalement celui de la Croix. Pre

tc

, ils ont ſouffert perſécution pour la
e, & nous ont figuré dans leurs
ances l'innocence & la vérité perſé-
en Notre-Seigneur. On voit Elie &
toujours menacés. Combien de fois
a-t-il été la riſée du peuple & des
, qui à la fin, comme porte la tra-
i conſtante des Juifs, l'ont immolé
fureur ? Zacharie, fils de Joïada, eſt
! : Ezéchiel paroît toujours dans
ion : les maux de Jérémie ſont con-
s & inexplicables. Daniel ſe voit
fois au milieu des lions. Tous ont
ntredits & maltraités ; & tous nous
ait voir par leur exemple, que ſi
mité de l'ancien peuple demandoit
néral d'être ſoutenue par des béné-
rs temporelles, néanmoins les forts
ël, & les hommes d'une ſainteté ex-
linaire, étoient nourris dès-lors du
l'affliction, & buvoient par avance,
ſe ſanctifier, dans le Calice préparé
ls de Dieu, Calice d'autant plus rem-
mertume, que la perſonne de Jeſus-
étoit plus ſainte.

is ce que les Prophetes ont vu le
lairement, & ce qu'ils ont auſſi dé-
dans les termes les plus magnifi-
c'eſt la bénédiction répandue ſur les
ls par le Meſſie. *Ce rejetton de Jeſ-* *Iſ.* 11. 10.
de David a paru au ſaint Prophete
comme un ſigne donné de Dieu *Id.* 52. 13.
euples & aux Gentils, afin qu'ils 14. 15.
uent. L'homme de douleurs dont *Id.* 53.
ies *devoient faire notre guériſon,*

étoit choiſi *pour laver les Gentils p*
ſainte aſperſion, qu'on reconnoît da
ſang & dans le Baptême. *Les*
ſaiſis de reſpect en ſa préſence, *
ouvrir la bouche devant lui. Ceu*
n'ont jamais oui parler de lui, le s
& ceux à qui il étoit inconnu, ſont a
Id. 55. 4. 5. *pour le contempler.* C'eſt *le témoi*
né aux peuples ; c'eſt le chef & le p
teur des Gentils. Sous lui, *un*
inconnu ſe joindra au peuple de
& les Gentils y accourront de tous
C'eſt *le Juſte de Sion qui s'éleve*
me une lumiere ; c'eſt ſon Sauveur q
Id. 62. 1. 2. *allumé comme un flambeau. Les G*
verront ce Juſte, & les Rois conn
cet homme tant célébré dans les pro
de Sion.

Le voici mieux décrit encore, &
un caractere particulier. Un homm
ne douceur admirable, ſinguliér
choiſi de Dieu, & l'objet de ſes co
Id. 42. 1. 2. *ſances, déclare aux Gentils leur*
3. 4. 5. 6. *ment : les Iſles attendent ſa loi.*
Id. 49. 6. ainſi que les Hébreux appellent l'E
& les pays éloignés. *Il ne fera aucun*
à peine l'entendra-t-on, tant il fera
& paiſible. *Il ne foulera pas aux*
un roſeau briſé, ni n'éteindra un re
mant de toile brûlée. Loin d'accab
infirmes & les pécheurs, ſa voix c
ble les appellera, & ſa main bienf
ſera leur ſoutien. *Il ouvrira les yeu*
aveugles, & tirera les Captifs d
priſon. Sa puiſſance ne ſera pas m

a bonté. Son caractere eſſentiel eſt de
re enſemble la douceur avec l'effi-
: c'eſt pourquoi, cette voix ſi douce
a en un moment d'une extrêmité du
e à l'autre, & ſans cauſer aucune
on parmi les hommes, elle excitera
la terre. *Il n'eſt ni rebutant ni impé-*
, & celui que l'on connoiſſoit à
quand il étoit dans la Judée, ne
pas ſeulement le fondement *de l'al-*
du peuple, mais encore *la lumie-* *Iſ.* 19. 24. 25.
tous les Gentils. Sous ſon regne ad-
ble, *les Aſſyriens & les Egyptiens ne*
t plus avec les Iſraélites qu'un mê-
uple de Dieu. Tout devient Iſraël, *Iſ.* 60. 1. 2.
devient ſaint. Jeruſalem n'eſt plus 3. 4 11.
ville particuliere, c'eſt l'image d'une 61. 1. 2. 3. 11.
elle ſociété, où tous les peuples 62. 1. 2. 11.
ſſemblent : l'Europe, l'Afrique & 65. 1. 2. 15.
reçoivent des Prédicateurs, dans 16. 66. 19.
ls *Dieu a mis ſon ſigne, afin qu'ils* 20. 21.
vrent ſa gloire aux Gentils. Les élus,
'alors appellés du nom d'Iſraël, *au-*
un autre nom, où ſera marqué l'ac-
liſſement des promeſſes, & un *amen*
eureux. *Les Prêtres & les Lévites*,
juſqu'alors ſortoient d'Aaron, *ſorti-*
dorénavant du milieu de la gentilité.
nouveau ſacrifice, plus pur & plus
ble que les anciens, ſera ſubſtitué *Malach.* 1.
: place, & on ſaura pourquoi David 10. 41.
célébré un pontife d'un nouvel or-
Le juſte deſcendra du Ciel comme *Pſ.* 110.
oſée ; la terre produira ſon germe ; *Iſ.* 45. 8. 23.
ſera le Sauveur avec lequel on ver- 24.

ra naître la justice. Le Ciel & la Terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste & terrestre : de nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples & dans sa doctrine ; & la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, & Dieu *jure par lui-même, que tout genou fléchira devant lui, & que toute langue reconnoîtra sa souveraine puissance.*

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux Prophetes sous les Rois enfants de David, & à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'Histoire du Fils de Dieu, qui devoit aussi être fait le fils d'Abraham & de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Ce Messie montré de loin, comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un exemple éternel lui est promis, la connoissance de Dieu répandue par tout l'Univers, est marquée comme le signe certain, & comme le fruit de sa venue : la conversion des Gentils, & la bénédiction de tous les peuples du monde, promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac & à Jacob, est de nouveau confirmée, & tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

2. *Reg.* 7. 8. & *seq.*

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, & s'oblige

3. *Reg.* 9. 4. & *seq.*

de le protéger lui & les Rois ſes deſcendants, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïſe, ſinon, il leur dénonce de rigoureux châtiments. David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier : mais ayant réparé ſa faute par ſa pénitence, il eſt comblé de biens, & propoſé comme le modele d'un Roi accompli. Le trône eſt affermi dans ſa maiſon. Tant que Salomon, ſon fils, imite ſa piété, il eſt heureux : il s'égare dans ſa vieilleſſe, & Dieu qui l'épargne pour l'amour de ſon ſerviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la perſonne de ſon fils. Ainſi il fait voir aux peres, que, ſelon l'ordre ſecret de ſes jugements, il fait durer après leur mort leurs récompenſes ou leurs châtiments, & il les tient ſoumis à ſes loix par leur intérêt le plus cher, c'eſt-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ſes décrets, Roboam, téméraire par lui-même, eſt livré à un conſeil inſenſé : ſon Royaume eſt diminué de dix Tribus. Pendant que ces dix Tribus rebelles & ſchiſmatiques ſe ſéparent de leur Dieu & de leur Roi, les enfants de Juda fideles à Dieu & à David qu'il avoit choiſi, demeurent dans l'alliance & dans la foi d'Abraham. Les Lévites ſe joignirent à eux avec Benjamin ; le Royaume du peuple de Dieu ſubſiſte par leur union ſous le nom de Royaume de Juda, & la Loi de Moïſe s'y maintient dans toutes ſes obſervances. Malgré les idolâtries & la corruption effroyable

2. *Par.* 7. 1 *& ſeq.*
2. *Reg.* 1 12. *& ſeq.*
3. *Reg.* 1
2. *Reg.* 1

des dix Tribus ſéparées, Dieu ſe ſouvient de ſon alliance avec Abraham, Iſaac & Jacob. Sa Loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles, il ne ceſſe de les rappeller à la pénitence par des miracles innombrables, & par les continuels avertiſſements qu'il leur envoie par ſes Prophe-

4. Reg. 17. 6. 7. *& ſeq.* tes. Endurcis dans leur crime, il ne peut plus les ſupporter, & les chaſſe de la terre promiſe, ſans eſpérance d'y être jamais rétablis.

Tob. 1. 5. 6. 7. L'Hiſtoire de Tobie arrivée en ce même temps, & durant les commencements de la captivité des Iſraélites, nous fait voir la conduite des Elus de Dieu qui reſterent dans les Tribus ſéparées. Ce ſaint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, fut non-ſeulement ſe con-

Ibid. 2. 12. 2. 1. 22. ſerver pur des idolâtries de ſes freres, mais encore pratiquer la foi, & adorer Dieu publiquement dans le Temple de Jeruſalem, ſans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchaſſent. Captif & perſécuté à Ninive, il perſiſta dans la piété avec ſa famille; & la maniere admirable dont lui & ſon fils ſont récompenſés de leur foi, même ſur la terre, montre que, malgré la captivité & la perſécution, Dieu avoit des moyens ſecrets de faire ſentir à ſes ſerviteurs les bénédictions de la Loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avoient à ſouffrir, à de plus hautes penſées. Par les exemples de Tobie & par ſes ſaints avertiſſements, ceux d'Iſraël étoient excités à reconnoître, du

oins ſous la verge, la main de Dieu qui
s châtioit, mais preſque tous demeu-
ient dans l'obſtination; ceux de Juda,
in de profiter des châtiments d'Iſraël, 4. *Reg.* 17. 19.
i imitent les mauvais exemples. Dieu ne *Id.* 23. 26. 27.
ſſe de les avertir par ſes Prophetes, qu'il 2. *Par.* 36. 15.
ur envoie coup ſur coup, *s'éveillant la* *Jer.* 29. 19.
uit & ſe levant dès le matin, comme il
t lui-même, pour marquer ſes ſoins pa-
rnels. Rebuté de leur ingratitude, il s'é-
eut contr'eux, & les menace de les trai- CHAP. V.
r comme leurs freres rebelles. *La vie & le*

IL n'y a rien de plus remarquable dans *miniſtere pro-*
Hiſtoire du Peuple de Dieu que ce mi- *phétique : les*
ſtere des Prophetes. On voit des hom- *jugements de*
es ſéparés du reſte du peuple par une *Dieu déclarés*
e retirée, & par un habit particulier : *par les Prophe-*
ont des demeures où on les voit vivre *tes.*
ins une eſpece de Communauté, ſous 1. *Reg.* 28. 14.
i ſupérieur que Dieu leur donnoit. Leur 3. *Reg.* 19. 19.
e pauvre & pénitente étoit la figure de 4. *Reg.* 1. 8.
mortification qui devoit être annon- *Iſ.* 20. 2.
e ſous l'Evangile. Dieu ſe communi- *Zac.* 13. 5.
oit à eux d'une façon particuliere, & 1. *Reg.* 10. 10.
ſoit éclater aux yeux du peuple cette *Ib.* 19. 19. 26.
erveilleuſe communication, mais jamais 3. *Reg.* 18.
e n'éclatoit avec tant de force que du- 4. *Reg.* 2. 3.
nt le temps de déſordre, où il ſembloit 15. 18. 19. 25.
e l'idolâtrie alloit abolir la Loi de Dieu. *Id.* 4. 10. 39.
rant ce temps malheureux, les Prophe- *Id.* 6. 1. 2.
s faiſoient retentir de tous côtés, & de *Exod.* 17. 14.
ve voix, & par écrit, les menaces de *Iſ.* 30. 8. & 34.
eu, & le témoignage qu'ils rendoient 16.
à vérité. Les écrits qu'ils faiſoient, étoient *Jer.* 22. 30.
tre les mains de tout le peuple, & ſoi- & 26. 2. 11.

Jer. 36. 2. *Par.* 36. 22. 1. *Esd.* 1. 1. *Dan.* 9. 2. 4. *Reg.* 4. 23. gneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siecles futurs. Ceux du peuple qui demeuroient fideles à Dieu, s'unissoient à eux; & nous voyons même qu'en Israël où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de fideles célébroit avec les Prophetes le Sabbat & les Fêtes établies par la Loi de Moïse. C'étoit eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs d'eux ont souffert la mort : & on a vu à leur exemple dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire, dans le regne même de Manassès, une infinité de fideles répandre leur sang pour la vérité, enforte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage.

4. *Reg.* 21. 16.

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistoit toujours : les Prophetes y demeuroient unis : un grand nombre de fideles persistoit hautement dans la loi de Dieu, avec eux & avec *les Sacrificateurs enfants de Sadoc, qui*, comme dit Ezéchiel, *dans les temps d'égarement avoient persisté dans l'observance des cérémonies du Sanctuaire.*

Ezech. 44. 15. & 48. 11.

Cependant, malgré les Prophetes, malgré les Prêtres fideles, & le peuple uni avec eux dans la pratique de la foi, l'idolâtrie, qui avoit ruiné Israël, entraînoit souvent dans Juda même, & les Princes & le gros du Peuple. Quoique les Rois oubliassent le Dieu de leurs peres, il supporta long-temps leurs iniquités à cause de David son serviteur. David est toujours présent à ses yeux. Quand les Rois enfants

le David ſuivent les bons exemples de
eur pere, Dieu fait des miracles ſurpre-
ants en leur faveur : mais ils ſentent,
uand ils dégénerent, la force invincible
e ſa main qui s'appeſantit ſur eux. Les
ois d'Egypte, les Rois de Syrie, & ſur-
out les Rois d'Aſſyrie & de Babylone,
ervent d'inſtrument à ſa vengeance. L'im-
iété s'augmente, & Dieu ſuſcite en Orient
n Roi plus ſuperbe & plus redoutable que
ous ceux qui avoient paru juſqu'alors :
'eſt Nabuchodonoſor, Roi de Babylone,
e plus terrible des Conquérants. Il le mon-
tre de loin aux peuples & aux Rois com *Jer.* 25. *&c*
me le vengeur deſtiné à les punir. Il appro- *Ezech.* 26. *&c*
che, & la frayeur marche devant lui. Il 4. *Reg.* 24. 1
prend une premiere fois Jeruſalem, & 2. *Par.* 36
tranſporte à Babylone une partie de ſes
habitants. Ni ceux qui reſtent dans le
pays, ni ceux qui ſont tranſportés, quoi-
qu'avertis, les uns par Jérémie, & les
autres par Ezéchiel, ne font pénitence. *Jer.* 14. 14
Ils préferent à ces ſaints Prophetes *des*
Prophetes qui leur préchoient des illuſions,
& les flattoient dans leurs crimes. Le ven-
geur revient en Judée, & le joug de Je-
ruſalem eſt aggravé : mais elle n'eſt pas
tout-à-fait détruite. Enfin, l'iniquité vient 1. *Reg.* 25
à ſon comble : l'orgueil croît avec la foi-
bleſſe : Nabuchodonoſor met tout en pou-
dre.

Dieu n'épargna pas ſon ſanctuaire. Ce 4. *Reg.* 21. 7
beau Temple, l'ornement du monde, qui 8.
devoit être éternel ſi les enfants d'Iſraël 3. *Reg.* 9. 3
euſſent perſévéré dans la piété, fut con-

ſumé par le feu des Aſſyriens. C'étoit en vain que les Juifs diſoient ſans ceſſe, *le Temple de Dieu, le Temple de Dieu, le Temple de Dieu eſt parmi nous*, comme ſi ce Temple ſacré eût dû les protéger tout ſeul. Dieu avoit réſolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fideles. Ainſi il détruiſit le Temple de Jeruſalem, il en donna les tréſors au pillage, & tant de riches vaiſſeaux conſacrés par des Rois pieux, furent abandonnés à un Roi impie.

Jer. 7.

Mais la chûte du peuple de Dieu devoit être l'inſtruction de tout l'Univers. Nous voyons en la perſonne de ce Roi impie & enſemble victorieux, ce que c'eſt que les Conquérants. Ils ne ſont pour la plupart que des inſtruments de la vengeance Divine. Dieu exerce par eux ſa juſtice, & puis il l'exerce ſur eux-mêmes. Nabuchodonoſor, revêtu de la puiſſance Divine, & rendu invincible par ce miniſtere, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites, & les Moabites ; il renverſe les Rois de Syrie : l'Egypte, ſous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, eſt la proie de ce Roi ſuperbe, & lui devient tributaire : ſa puiſſance n'eſt pas moins fatale à la Judée même, qui ne ſait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout eſt abattu par la juſtice Divine dont Nabuchodonoſor eſt le miniſtre : il tombera à ſon tour, & Dieu qui

4. Reg. 24. 7.

emploie la main de ce Prince pour châtier ſes enfants, & abattre ſes ennemis, le réſerve à ſa main toute puiſſante.

Il n'a pas laiſſé ignorer à ſes enfants la deſtinée de ce Prince qui les châtioit, & de l'Empire des Chaldéens, ſous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fuſſent ſurpris de la gloire des impies, & de leur regne orgueilleux, les Prophetes leur en dénonçoient la courte durée. Iſaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonoſor & ſon orgueil inſenſé long-temps avant ſa naiſſance, a prédit ſa chûte ſoudaine, & celle de ſon empire. Babylone n'étoit preſque rien, quand ce Prophete a vu ſa puiſſance, & un peu après ſa ruine. Ainſi les révolutions des Villes & des Empires qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de ſa perte, étoient écrites dans ſes Propheties. Ces oracles étoient ſuivis d'une prompte exécution, & les Juifs ſi rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, ſelon les prédictions de leurs Prophetes, non-ſeulement Samarie, Idumée, Gaza, Aſcalon, Damas, les Villes des Ammonites & des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais encore les Capitales des grands Empires, mais Tyr la maîtreſſe de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thebes à cent portes avec toutes les richeſſes de Séſoſtris, mais Ninive même le ſiege des Rois d'Aſſyrie ſes perſécuteurs, mais la ſuperbe Babylone victorieuſe de toutes les autres, & riche de leurs dépouilles.

CHAP. VI. *Jugements de Dieu ſur Nabuchodonoſor, ſur les Rois ſes ſucceſſeurs, & ſur tout l'Empire de Babylone.*

Iſ. 13. & 14. *Id.* 21. & 45. *Id.* 46. & 47. *Id.* 48.

Iſ. 44. & 45. Il eſt vrai que Jeruſalem périt en même temps, pour ſes péchés, mais Dieu ne la laiſſa pas ſans eſpérance. Iſaïe, qui avoit prédit ſa perte, avoit vu ſon glorieux rétabliſſement, & lui avoit même nommé *Jer.* 25. 11. Cyrus ſon libérateur, deux cents ans avant 12. & 29. 10. qu'il fût né. Jérémie, dont les prédictions avoient été ſi préciſes pour marquer à ce peuple ingrat ſa perte certaine, lui avoit promis ſon retour après ſoixante & dix ans de captivité. Durant ces années, ce peuple abattu étoit reſpecté dans ſes Prophetes; *Dan.* 2. 46. ces captifs prononçoient aux Rois, & aux *Dan.* 4. 1. peuples leurs terribles deſtinées. Nabuchodonoſor, qui vouloit ſe faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des ſecrets divins qu'il lui découvroit : il apprend de lui ſa ſentence bientôt ſuivie de l'exécu- *Ibid.* 26. tion. Ce Prince victorieux triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande Ville, la plus forte, & la plus belle que le Soleil eût jamais vue. C'étoit là que Dieu *Jerem.* 27. l'attendoit pour foudroyer ſon orgueil. Heureux & invulnérable, pour ainſi parler, à la tête de ſes armées, & durant tout le cours de ſes conquêtes, il devoit périr dans ſa maiſon, ſelon l'oracle d'Ezéchiel. *Ezech.* 21. 30. Lorſqu'admirant ſa grandeur, & la beauté de Babylone, il s'éleve au deſſus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'eſprit & le range parmi les bêtes. Il revient au temps marqué par Daniel, & reconnoît le *Dan.* 4. 31. Dieu du Ciel qui lui avoit fait ſentir ſa puiſſance, mais ſes ſucceſſeurs ne profitent pas de ſon exemple. Les affaires de

lone ſe brouillent, & le temps mar-
par les prophéties pour le rétabliſſe- *Herod. lib.* 1.
: de Juda arrive parmi tous ces trou- *Xenoph. lib.* 2.
Cyrus paroît à la tête des Medes & 3. *&c. Pædag.*
Perſes : tout cede à ce redoutable Con- *Jer.* 51. 46.
ant. Il s'avance lentement vers les *Herod. lib.* 1.
déens, & ſa marche eſt ſouvent inter- *Xenoph. lib.* 7.
ue. Les nouvelles de ſa venue vien- *Pædag.*
de loin à loin, comme avoit prédit
mie, enfin il ſe détermine. Babylone
ent menacée par les Prophetes, &
ours ſuperbe & impénitente, voit
er ſon vainqueur qu'elle mépriſe. Ses *Ariſt.* 3. *Polit.*
ſſes, ſes hautes murailles, ſon peu- 3.
innombrable, ſa prodigieuſe encein-
qui enfermoit tout un grand pays,
me l'atteſtent tous les anciens, & ſes
iſions infinies, lui enflent le cœur. Aſ-
e durant un long temps, ſans ſentir
ne incommodité, elle ſe rit de ſes en-
s, & des foſſés que Cyrus creuſoit *Dan.* V.
ur d'elle : on n'y parle que de feſtins
e réjouiſſances. Son Roi Balthaſar,
-fils de Nabuchodonoſor, auſſi ſuper-
ie lui, mais moins habile, fait une fête
nelle à tous les Seigneurs. Cette fête
élébrée avec des excès inouis. Baltha-
iit apporter les vaiſſeaux ſacrés enle-
lu Temple de Jeruſalem, & mêle la
nation avec le luxe. La colère de
ſe déclare ; une main céleſte écrit
aroles terribles ſur la muraille de la
où ſe faiſoit le feſtin. Daniel en in-
ete le ſens ; & ce Prophete, qui avoit
t la chûte funeſte de l'aïeul, fait voir

encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout-à-coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, lui découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu. Ainsi fut livré en proie *aux Medes, & aux Perses, & à Cyrus*, comme avoient dit les Prophetes, *cette superbe Babylone.* Ainsi périt avec elle le Royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres Royaumes, *& le marteau qui avoit brisé tout l'Univers, fut brisé lui-même.* Jérémie l'avoit prédit. Le Seigneur *rompit la verge dont il avoit frappé tant de Nations.* Isaïe l'avoit prévu. Les peuples accoutumés au joug des Rois Chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug. *Vous voilà*, dirent-ils, *blessés comme nous, vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur, j'éleverai mon trône au dessus des astres, & je serai semblable au Très-Haut.* C'est ce qu'avoit prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe*, comme l'avoit dit ce Prophete, *cette grande Babylone, & ses idoles sont brisées. Bel est renversé, & Nabo*, son grand Dieu, d'où les Rois prenoient leur nom, *tombe par terre*; car les Perses leurs ennemis, adorateurs du Soleil, ne souffroient point les Idoles ni les Rois qu'on avoit fait dieux. Mais comment périt cette Babylone ? comme les Prophetes l'avoient déclaré. *Ses eaux*

Is. 13. 17. *Id.* 21. 2. *Id.* 45. & 46. *Id.* 47. *Jer.* 51. 11. 28. *Is.* 15. 16. 17. *Jer.* 50. 23. *Is.* 14. 5. 6. *Id.* 10. *Id.* 21. 9. *Id.* 46. 1. *Jer.* 50. 38. *Id.* 51. 36.

furent deſſéchées, comme avoit prédit Jé- *Id.* 50. 24.
rémie, pour donner paſſage à ſon vain- *Id.* 51. 39. 57.
queur : enivrée, endormie, trahie, par ſa *Id.* 13. 15.
propre joie, ſelon le même Prophete, 16. 17. 18.
elle ſe trouva au pouvoir de ſes ennemis, *Jer.* 50. 35.
y priſe comme dans un filet ſans le ſavoir. 36. 37. 42.
On paſſe tous ſes habitants au fil de l'é-
pée : car *les Medes* ſes vainqueurs, com-
me avoit dit Iſaïe, *ne cherchoient ni l'or, ni l'argent*, mais la vengeance, mais à aſſouvir leur haine par la perte d'un peu- *Jer.* 51. 31.
ple cruel, que ſon orgueil faiſoit l'ennemi *If.* 47. 12.
de tous les peuples du monde. *Les courriers* 13. 14. 15.
venoient l'un ſur l'autre annoncer au Roi *Jer.* 50. 36.
que l'ennemi entroit dans la Ville ; Jéré-
mie l'avoit ainſi marqué. Ses Aſtrologues, en qui elle croyoit, & qui lui promettoient *If.* 48. 20.
un empire éternel, *ne purent la ſauver* *Jer.* 50. 8.
de ſon vainqueur. C'eſt Iſaïe & Jérémie 28. *Id.* 51. 6.
qui l'annoncent d'un commun accord. 10. 50. *&c.*
Dans cet effroyable carnage, les Juifs avertis de loin, échapperent ſeuls au glaive du victorieux. Cyrus devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnoît dans ce peuple tant de fois vaincu, je ne ſais quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ſes victoires, il avoue qu'il doit ſon empire *au Dieu du Ciel*, que les Juifs ſervoient, & ſignale la premiere année de ſon regne par le rétabliſſement de ſon Temple & de ſon peuple. 2. *Par.* 36. 22. 1. *Eſd.* 1. 2.

Qui n'admireroit ici la providence Di- CHAP. VII.
vine, ſi évidemment déclarée ſur les Juifs *Diverſité des*
& ſur les Chaldéens, ſur Jeruſalem & ſur *Jugements de*
Babylone ? Dieu veut les punir toutes *Dieu. Juge-*

ment de rigueur sur Babylone : Jugement de miséricorde sur Jerusalem.

deux ; & afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jerusalem & Babylone, toutes deux menacées dans le même temps, & par les mêmes Prophetes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué. Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtiments dont il se sert; un châtiment de rigueur sur les Chaldéens; un châtiment paternel sur les Juifs qui sont ses enfants. L'orgueil des Chaldéens (c'étoit le caractere de la Nation, & l'esprit de tout cet Empire) est abattu sans retour.

Jer. 50. 31. 32. 40. *Le superbe est tombé, & ne se relevera pas*, disoit Jérémie ; & Isaïe devant lui,

Is. 13. 19. *Babylone la glorieuse, dont les Chaldéens insolents s'énorgueillissoient, a été faite comme Sodome & comme Gomorrhe*, à qui Dieu n'a laissé aucune ressource. Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfants désobéissants, qu'il remet dans leur devoir par le châtiment,

Jer. 46. 28. & puis touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. *Ne crains point, ô Jacob*, dit le Seigneur, *parce que je suis avec toi. Je te châtierai avec Justice, & ne te pardonnerai pas comme si tu étois innocent ; mais je ne te détruirai pas comme je détruirai les Nations parmi lesquelles je t'ai dispersé.* C'est pourquoi Babylone ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple ; & Jerusalem rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfants de tous côtés.

CHAP. VIII. CE fut Zorobabel, de la Tribu de Juda

& du ſang des Rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, & rempliſſent tout le Pays. Les dix Tribus diſperſées ſe perdent parmi les Gentils, à la réſerve de ceux qui, ſous le nom de Juda, & réunis ſous ſes étendards, rentrent dans la terre de leurs peres. *Retour du peuple ſous Zorobabel, Eſdras & Néhémias.*

Cependant l'Autel ſe redreſſe, le Temple ſe rebâtit, les murailles de Jeruſalem ſont relevées. La jalouſie des peuples voiſins eſt réprimée par les Rois de Perſe, devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le Pontife rentre en exercice avec tous les Prêtres qui prouverent leur deſcendance par les Regiſtres publics; les autres ſont rejettés. Eſdras, Prêtre lui-même, & Docteur de la Loi, & Néhémias, Gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, & font garder la Loi dans ſa pureté. Le peuple pleure avec eux les tranſgreſſions qui lui avoient attiré ces grands châtiments, & reconnoît que Moïſe les avoit prédits. Tous enſemble liſent dans les ſaints Livres les menaces de l'homme de Dieu; ils en voient l'accompliſſement: l'oracle de Jérémie, & le retour tant promis après les 70 ans de captivité, les étonnent & les conſolent: ils adorent les jugements de Dieu, & réconciliés avec lui, ils vivent en paix.

1. *Eſ.* 2. 62.

2. *Eſd.* 1. 8. *Id.* 8. & 9.

1. *Eſ.* 1. 1.

CHAP. IX.

Dieu prêt à faire ceſſer les Prophéties, à-pand ſes lumieres plus abondamment que jamais.

DIEU qui fait tout en ſon temps, avoit choiſi celui-ci pour faire ceſſer les voies extraordinaires, c'eſt-à-dire, les Prophéties, dans ſon peuple déſormais aſſez inſtruit. Il reſtoit environ cinq cents ans juſ-

qu'aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les Prophetes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux Prophéties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumieres, & découvrir tous les conseils de sa providence, tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Dan. 2. & 3. Durant la captivité, & sur-tout vers les
Id. 5. & 8. 27. temps qu'elle alloit finir, Daniel révéré pour sa piété, même par les Rois infide-
Id. 2. & 7. les, & employé pour sa prudence aux plus
Id. 8. & 10. grandes affaires de leur Etat, vit par ordre,
Id. 11. à diverses fois, & sous des figures diffé-
Id. 7. 6. rentes, quatre Monarchies sous lesquelles
Id. 8. 21. 22. devoient vivre les Israélites. Il les marque par leurs caracteres propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un Roi des Grecs : c'étoit celui d'Alexandre. Par sa chûte on voit établir un autre Empire
Id. 8. 8. moindre que le sien, & affoibli par ses divisions. C'est celui de ses successeurs; parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la Prophétie, Antipater, Séleucus, Ptolomée, & Antigonus, sont visiblement désignés. Il est constant par l'Histoire qu'ils furent plus puissants que les autres, & les seuls dont la puissance ait passé à leurs en-
Id. 11. fants. On voit leurs guerres, leurs jalousies, & leurs alliances trompeuses; la dureté & l'ambition des Rois de Syrie : l'or-
Dan. 2. 44. 45. gueil & les autres marques qui désignent

Antiochus l'illuſtre, implacable ennemi du peuple de Dieu ; la briéveté de ſon regne, & la prompte punition de ſes excès. On voit naître enfin ſur la fin, & comme dans le ſein de ces Monarchies, le regne *du Fils de l'Homme.* A ce nom vous reconnoiſſez Jeſus-Chriſt ; mais ce regne du Fils de l'homme eſt encore appellé *le regne des Saints du Très-Haut.* Tous les peuples ſont ſoumis à ce grand & pacifique Royaume, l'éternité lui eſt promiſe, & il doit être le ſeul *dont la puiſſance ne paſſera pas à un autre Empire.* *Id.* 7. 13. 14. 27.

Quand viendra ce Fils de l'Homme, & ce Chriſt tant deſiré, & comment il accomplira l'ouvrage qui lui eſt commis, c'eſt-à-dire, la rédemption du genre-humain ? Dieu le découvre manifeſtement à Daniel. Pendant qu'il eſt occupé de la captivité de ſon peuple dans Babylone, & des ſoixante & dix ans dans leſquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ſes freres, il eſt tout-à-coup élevé à des Myſteres plus hauts. Il voit un autre nombre d'années, & une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des ſeptante années prédites par Jérémie, il voit ſeptante ſemaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxès à la longue main, la vingtieme année de ſon regne, pour rebâtir la Ville de Jeruſalem. Là eſt remarqué en termes précis, ſur la fin de ces ſemaines, *la rémiſſion des péchés, le regne éternel de la Juſtice, l'entier accompliſſement des Prophéties, &* *Dan.* 9. 23. *&c.*

Ibid. 24.

l'onction du Saint des Saints. Le doit faire sa charge, & paroître c Conducteur du peuple *après* 69 *sem Après* 69 *semaines* (car le Prophete

Ibid. 25. 26. pete encore) *le Christ doit être mis à* il doit mourir de mort violente, i qu'il soit immolé pour accomplir les teres. Une semaine est marquée ent autres, & c'est la derniere & la soi dixieme : c'est celle où le Christ se molé, où *l'alliance sera confirmée milieu de laquelle Hostie & les sac feront abolis ;* sans doute, par la m Christ, car c'est ensuite de la mo Christ que ce changement est m

Ibid. 27. *Après cette mort du Christ, & l'ab des sacrifices*, on ne voit plus qu'h & confusion : on voit *la ruine de l sainte & du Sanctuaire ; un peuple Capitaine qui vient pour tout perdre bomination dans le Temple ; la dern irrémédiable désolation* du peuple envers son Sauveur.

Nous avons vu que ces semaines tes en semaines d'années, selon l'usa

Ibid. 26. 27. l'Ecriture, font 490 ans, & nous r

Voyez ci-dessus, 1re. *Part.* 7e & 8e Epoques, *l'an* 216 & 280 *de Rome.*

précisément depuis la 20e année d xerxès à la derniere semaine ; semain ne de Mysteres, où Jesus-Christ imm fin par sa mort aux sacrifices de la L en accomplit les figures. Les Docte

Ibid. de différentes supputations pour fair drer ce temps au juste. Celle que j ai proposée est sans embarras. Loin curcir la suite de l'Histoire des R

Perſe, elle l'éclaircit ; quoiqu'il n'y auroit rien de fort ſurprenant, quand il ſe trouveroit quelque incertitude dans les dates de ces Princes, & le peu d'années dont on pourroit diſputer ſur un compte de 490 ans, ne feroit jamais une importante queſtion. Mais pourquoi diſcourir davantage ? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune replique. Un événement manifeſte nous met au deſſus de tous les raffinements des Chronologiſtes ; & la ruine totale des Juifs, qui a ſuivi de ſi près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clair-voyants l'accompliſſement de la Prophétie.

Il ne reſte plus qu'à vous en faire remarquer une circonſtance. Daniel nous découvre un nouveau Myſtere. L'Oracle de Jacob nous avoit appris que le Royaume de Juda devoit ceſſer à la venue du Meſſie ; mais il ne nous diſoit pas que ſa mort ſeroit la cauſe de la chûte de ce Royaume. Dieu a révélé ce ſecret important à Daniel : & il lui déclare que la ruine des Juifs ſera la ſuite de la mort du Chriſt & de leur méconnoiſſance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit, la ſuite des événements vous en fera bientôt un beau Commentaire.

CHAP. X. *Prophétie de Zacharie, d'Aggée.*

Vous voyez ce que Dieu montra au Prophete Daniel un peu avant les victoires de Cyrus, & le rétabliſſement du Temple. Du temps qu'il ſe bâtiſſoit, il ſuſcita les Prophetes Aggée & Zacharie ; & incontinent après, il envoya Malachie qui devoit

fermer les Prophéries de l'ancien peuple

Que n'a pas vu Zacharie ? On diroit qu le Livre des décrets Divins ait été ouver à ce Prophete, & qu'il y ait lu tout l'Hiſtoire du peuple de Dieu depuis l captivité.

Zach. 14. Les perſécutions des Rois de Syrie, & les guerres qu'ils font à Juda lui ſont découvertes dans toute leur ſuite. Il voit Jeruſalem priſe & ſaccagée ; un pillage effroyable, & des déſordres infinis ; le peuple en fuite dans le déſert, incertain de ſa condition, entre la mort & la vie ; à la veille de ſa derniere déſolation, une nouvelle lumiere lui paroît tout-à-coup. Les ennemis ſont vaincus, les Idoles ſont renverſées dans toute la Terre-Sainte : on voit la paix & l'abondance dans la Ville & dans le Pays, & le Temple eſt révéré dans tout l'Orient.

Zach. 14. 14. Une circonſtance mémorable de ces guerres eſt révélée aux Prophetes ; *Juda même combattra*, dit-il, *contre Jeruſalem.*

C'eſt-à-dire, que Jeruſalem devoit être trahie par ſes enfants, & que parmi ſes ennemis il ſe trouveroit beaucoup de Juifs.

Zach. 9. 10. Quelquefois il voit une longue ſuite de
Zach. 10. 6. proſpérités : Juda eſt rempli de force ; les
Ibid. 11. Royaumes qui l'ont oppreſſé, ſont humiliés ; les voiſins qui n'ont ceſſé de le tourmenter, ſont punis ; quelques-uns ſont convertis & incorporés au peuple de
Zach. 9. 1. 2. Dieu. Le Prophete voit ce peuple comblé
3. 4. 5. 6. 7. 8. des biens Divins, parmi leſquels il leur conte le triomphe auſſi modeſte que glo-

rieux *du Roi pauvre, du Roi pacique, du Roi Sauveur qui entre monté ſur un âne dans ſa Ville de Jeruſalem.*

Après avoir raconté les proſpérités, il reprend dès l'origine toute la ſuite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le Temple; tout le pays ruiné avec la Ville Capitale : des meurtres, des violences, un Roi qui les autoriſe. Dieu a pitié de ſon peuple abandonné : il s'en rend lui-même le Paſteur; & ſa protection le ſoutient. A la fin, il s'allume des guerres civiles, & les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement eſt déſigné par un caractere certain, & trois Paſteurs, c'eſt-à-dire, ſelon le ſtyle ancien, trois Princes dégradés en un même mois, en marquent le commencement. *Zachar.* 11. *Zach.* 11. 8.

Au milieu de ces malheurs paroît encore un plus grand malheur. Un peu après ces diviſions & dans les temps de la décadence, Dieu *eſt acheté trente deniers par* ſon peuple ingrat; & le Prophete voit tout, juſqu'*au champ du potier ou du ſculpteur*, auquel cet argent eſt employé. Delà ſuivent d'extrêmes déſordres parmi les Paſteurs du peuple, enfin ils ſont aveuglés, & leur puiſſance eſt détruite. *Ib.* 15. 16. 7.

Que dirai-je de la merveilleuſe viſion de Zacharie, qui voit le *Paſteur frappé, & les brebis diſperſées?* Que dirai-je *du regard qui jette le peuple ſur ſon Dieu qu'il a percé*, & des larmes que lui fait verſer une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, & que celle de Joſias? Zacharie *Zach.* 13. 7. *Zach.* 12. 10.

a vu toutes ces choſes ; mais ce qu'il a vu de plus grand, *c'eſt le Seigneur envoyé par le Seigneur, pour habiter dans Jeruſalem, d'où il appelle les Gentils pour les agréger à ſon peuple, & demeurer au milieu d'eux.*

Zach. 2. 8. 9. 10. 11.

Aggée dit moins de choſes, mais ce qu'il dit eſt ſurprenant. Pendant qu'on bâtit le ſecond Temple, & que les vieillards qui avoient vu le premier, fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier Edifice avec la magnificence de l'autre ; le Prophete qui voit plus loin, publie la gloire du ſecond Temple & le préfere au premier. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle Maiſon ; c'eſt que *le Deſiré des Gentils arrivera* : ce Meſſie promis depuis deux mille ans, & dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paroîtra dans ce nouveau Temple. *La paix y ſera établie : tout l'Univers ému* rendra témoignage à la venue de ſon Rédempteur ; il n'y a plus qu'*un peu de temps* à l'attendre, & les temps deſtinés à cette attente, ſont dans leur dernier période.

1. *Eſd.* 3. 12.

Agg. 2. 7. 8. 9. 10.

CHAP. XI.

La Prophétie de Malachie qui eſt le dernier des Prophetes & l'achevement du ſecond Temple.

ENFIN, le Temple s'acheve, les victimes y ſont immolées ; mais les Juifs avares y offrent des Hoſties défectueuſes. Malachie qui les en reprend, eſt élevé à une plus haute conſidération, & à l'occaſion des offrandes immondes des Juifs, il voit *l'offrande*, toujours *pure* & jamais ſouillée, *qui ſera préſentée à Dieu*, non plus ſeulement comme autrefois dans le Tem-

Mal. 1. 11.

ple

Jeruſalem, mais *depuis le ſoleil le-*
uſqu'au couchant, non plus par les
mais *par les Gentils*, parmi leſ-
il prédit *que le nom de Dieu ſera*
ié.

roit auſſi, comme Aggée, la gloire
cond Temple & le Meſſie qui l'ho-
de ſa préſence; mais il voit en mê-
mps que le Meſſie eſt le Dieu à qui
mple eſt dédié. *J'envoie mon An-* *Mal.* 3. 1.
it le Seigneur, *pour me préparer les*
& incontinent vous verrez arriver
on ſaint Temple le Seigneur que vous
iez, & l'Ange de l'alliance que vous
z.

Ange eſt un envoyé; mais voici un
é d'une dignité merveilleuſe; un
é qui a un Temple; un Envoyé qui
ieu, & qui entre dans le Temple
e dans ſa propre demeure; un En-
deſiré par tout le peuple, qui vient
une nouvelle alliance, & qui eſt
pour cette raiſon l'Ange de l'allian-
Teſtament.

toit donc dans le ſecond Temple *Mal.* 3. 1.
Dieu envoyé de Dieu devoit pa- *Id. IV.* 5. 6
mais un autre envoyé précede,
prépare les voies. Là nous voyons
ſſie précédé par ſon précurſeur. Le
re de ce précurſeur eſt encore
é au Prophete. Ce doit être un
Elie, remarquable par ſa ſainteté,
uſtérité de ſa vie, par ſon autorité
ſon zele.

ſi le dernier Prophete de l'ancien

peuple marque le premier Prophete qu devoit venir après lui, c'eſt-à-dire, ce *Elie*, précurſeur du Seigneur qui devoi paroître. Juſqu'à ce temps le peuple d Dieu n'avoit point à attendre de Prophe te; la Loi de Moïſe lui devoit ſuffire & c'eſt pourquoi Malachie finit par ce

Mal. 3. 4. 5. 6. mots : *Souvenez-vous de la Loi que j'a donnée ſur le mont Horeb à Moïſe mo ſerviteur, pour tout Iſraël. Je vous enver rai le Prophete Elie, qui unira les cœur des Peres avec le cœur des enfants*, qu montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu le autres.

A cette Loi de Moïſe, Dieu avoit join les Prophetes qui avoient parlé en con formité, & l'Hiſtoire du peuple de Die faite par les mêmes Prophetes, dans la quelle étoient confirmées par des expé riences ſenſibles les promeſſes & les me naces de la Loi. Tout étoit ſoigneuſemen écrit; tout étoit dirigé par l'ordre de temps; & voilà ce que Dieu laiſſa pou l'inſtruction de ſon peuple, quand il fi ceſſer les prophéties.

CHAP. XII. *Des temps du ſecond temple. Fruits des châtiments & des Prophéties prédécesſa: ceſſation de l'idolâtrie & des faux Prophetes.*

DE telles inſtructions firent un gran changement dans les mœurs des Iſraëlites. Ils n'avoient plus beſoin ni d'appa rition, ni de prédiction manifeſte, ni d ces prodiges inouis, que Dieu faiſoit ſi ſou vent pour leur ſalut. Les témoignage qu'ils avoient reçus leur ſuffiſoient, & leur incrédulité, non-ſeulement convain cue par l'événement, mais encore ſi ſou vent punie, les avoit enfin rendus dociles.

:ſt pourquoi depuis ce temps on ne
oit plus retourner à l'idolâtrie à la-
: ils étoient ſi étrangement portés.
étoient trop mal trouvés d'avoir re-
le Dieu de leurs peres. Ils ſe ſouve-
t toujours de Nabuchodonoſor, &
ur ruine ſi ſouvent prédite dans tou-
es circonſtances, & toutefois plutôt
ſe qu'elle n'avoit été crue. Ils n'é-
t pas moins en admiration de leur
ſſement fait contre toute apparence
le temps, & par celui qui leur avoit
arqué. Jamais ils ne voyoient le ſe-
Temple ſans ſe ſouvenir pourquoi le
ier avoit été renverſé, & comment
ci avoit été rétabli : ainſi ils ſe confir-
it dans la foi de leurs Ecritures, aux-
s tout leur état rendoit témoignage.
ne vit plus parmi eux de faux Pro-
s. Ils s'étoient défaits tout enſemble
pente qu'ils avoient à les croire,
celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Za- *Zach.* 13. 2.
: avoit prédit, par un même oracle, 3. 4. 5. 6.
:es deux choſes leur arriveroient. Sa
iétie eut un manifeſte accompliſſe-

Les faux prophetes ceſſerent ſous
:ond Temple : le peuple rebuté de
tromperies n'étoit plus en état de
outer. Les vrais Prophetes de Dieu
t lus & relus ſans ceſſe ; il ne leur
point de commentaire, & les cho-
ii arrivoient tous les jours en exécu-

La longue paix dont ils jouiſſent, par qui prédite.
Iſ. 41. 11. 12. 13.
Id. 43. 18. 19.
Id. 49. 18. 19. 20. 21.
Id. 52. 1. 2. 7.
Id. 54. & 55. &c.
Id. 60. 15. 16. &c.
Ezech. 36. & 38. 11. 12. 13. 14.
Jer. 46. 27.
Eſth. 4. & 5.
Id. 7. & 8.
Id. 9.
Jer. 27. 12. 17.
Id. 40. 9.
Bar. 1. 11. 12.

avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Iſaïe & Ezéchiel, des bienheureux temps qui devoient ſuivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines ſont réparées, les Villes & les Bourgades ſont magnifiquement rebâties, le peuple eſt innombrable, les ennemis ſont à bas, l'abondance eſt dans les Villes & dans la Campagne : on y voit la joie, le repos, & enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promit de tenir ſon peuple dans une durable & parfaite tranquillité. Ils en jouirent ſous les Rois de Perſe. Tant que cet Empire ſe ſoutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, aſſurerent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur derniere ruine ſous Aſſuérus, quel qu'il ſoit, Dieu fléchi par leurs larmes, changea tout-à-coup le cœur du Roi, & tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi. Hors de cette conjoncture, qui paſſa ſi vîte, ils furent toujours ſans crainte. Inſtruits par leurs Prophetes à obéir aux Rois à qui Dieu les avoit ſoumis, leur fidélité fut inviolable. Auſſi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut aſſez léger, qu'ils payoient à leurs Souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs Maîtres, ils vivoient ſelon leurs propres loix : la puiſſance ſacerdotale fut conſervée en ſon entier : les Pontifes conduiſoient le peuple ; le conſeil public établi premiére-

ment par Moïſe, avoit toute ſon autorité, & ils exerçoient entr'eux la puiſſance de vie & de mort, ſans que perſonne ſe mêlât de leur conduite. Les Rois l'ordonnoient ainſi. La ruine de l'Empire des Perſes ne changea point leurs affaires. Alexandre reſpecta leurs Temples, admira leurs prophéties, & augmenta leurs priviléges. Ils eurent un peu à ſouffrir ſous les premiers ſucceſſeurs. Ptolomée, fils de Lagus, ſurprit Jeruſalem, & en emmena en Egypte cent mille captifs ; mais il ceſſa bientôt de les haïr. Pour mieux dire, il ne les haït jamais : il ne vouloit que les ôter aux Rois de Syrie ſes ennemis. En effet, il ne les eut pas plutôt ſoumis, qu'il les fit Citoyens d'Alexandrie, Capitale de ſon Royaume, ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre, fondateur de cette Ville, leur y avoit déjà donné : & ne trouvant rien dans tout ſon état de plus fidele que les Juifs, il en remplit ſes armées, & leur confia ſes Places les plus importantes. Si les Lagides les conſidérerent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, ſous l'Empire deſquels ils vivoient. Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche ; & Antiochus le Dieu, ſon petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les Villes de l'Aſie mineure, nous les avons vus ſe répandre dans toute la Grece, y vivre ſelon leur Loi, & y jouir des mêmes droits que les autres Citoyens, comme ils faiſoient dans Alexandrie &

1. *Eſd.* 7. 25. 26.

Joſeph. ant. 11. 8. 2. *cont. App.*

Id. ant. 12. 1. 2. 2. *cont. App.*

Id. ant. 12. 3. 2. *cont. App.*

Joſeph. Præf. ant. & lib. 12. 2. & 2. cont. Ap.

dans Antioche. Cependant leur Lo
tournée en Grec par les ſoins de P
mée Philadelphe, Roi d'Egypte. La
gion Judaïque eſt connue parmi les
tils, le Temple de Jeruſalem eſt en
par les dons des Rois & des peuple
Juifs vivent en paix & en liberté ſo
puiſſance des Rois de Syrie, & ils
voient guere goûté une telle tranq
ſous leurs propres Rois.

CHAP. XIV. *Interruption & rétabliſſement de la paix ; diviſion dans ce Peuple ſaint ; perſécution d'Antiochus ; tout cela prédit.*

ELLE ſembloit devoir être éte
s'ils ne l'euſſent eux-mêmes troublé
leurs diſſenſions. Il y avoit trois cent
qu'ils jouiſſoient de ce repos tant
par leurs Prophetes, quand l'ambiti
les jalouſies qui ſe mirent parmi eu
penſerent perdre. Quelques-uns des
puiſſants trahirent leur peuple pour
les Rois : ils voulurent ſe rendre ill
à la maniere des Grecs, & préfér
cette vaine pompe à la gloire ſolid
leur acquéroit parmi leurs citoyens
ſervance des loix de leurs ancêtres

1. Mach. I. 12. 13. &c. 2. Mach. III. IV. 1. &c. 14. 15. 16. &c.

célebrerent des jeux comme les Ge
Cette nouveauté éblouit les yeux du
ple, & l'idolâtrie revêtue de cette
gnificence, parut belle à beaucou
Juifs. A ces changements ſe mêlere
diſputes pour le ſouverain Sacerdoce
étoit la dignité principale de la n
Les ambitieux s'attachoient aux Ro
Syrie pour y parvenir ; & cette di
ſacrée fut le prix de la flatterie d
courtiſans. Les jalouſies & les div
des particuliers ne tarderent pas à ca

la coutume, de grands malheurs
le peuple, & à la Ville ſainte. Alors
ce que nous avons remarqué qu'a-
ırédit Zacharie : *Juda même com-* *Zach. XIV.*
contre Jeruſalem, & cette Ville fut 14. *V. ci-deſ-*
par ſes citoyens. Antiochus, l'Il- *ſus, ch.* 10.
, Roi de Syrie, conçut le deſſein de
: ce peuple diviſé pour profiter de
heſſes. Ce Prince parut alors avec *Dan. VII.* 24.
es caracteres que Daniel avoit mar- 25. *VIII.* 9.
ambitieux, avare, artificieux, cruel, 10. 11. 12.
ıt, impie, inſenſé, enflé de ſes 13. 24. 25.
es, & plus irrité de ſes pertes. Il *Polib. lib.*
dans Jeruſalem, en état de tout *XXVI. &*
rendre : les factions des Juifs, & *XXXI. in ex-*
as ſes propres forces, l'enhardiſ- *cerp. & ap.*
, & Daniel l'avoit ainſi prévu. Il *Ath. lib.* 10.
des cruautés inouies, ſon orgueil *Dan. VIII.*
rte aux derniers excès, *& il vo-* 24.
ıs blaſphémes contre le Très-Haut,
: l'avoit prédit le même Prophe-
n exécution de ces prophéties, *Dan. VII.* 8.
cauſe des péchés du peuple, la 11. 25. *VIII.*
lui eſt donnée contre le Sacrifice *Dan. VIII.*
uel. Il profane le Temple de Dieu, 11. 12. 13. 14.
s Rois ſes ancêtres avoient révéré,
ille, & répare par les richeſſes qu'il
ıve, les ruines de ſon tréſor épuiſé.
prétexte de rendre conformes les *1. Mach. I.*
: de ſes ſujets, & en effet, pour 43. 46. 47.
ir ſon avarice en pillant toute la *2. Mach. VI.*
, il ordonne aux Juifs d'adorer les 1. 2.
: Dieux que les Grecs, ſur-tout,
t qu'on adore Jupiter Olympien,
l place l'idole dans le Temple de

Jeruſalem ; & plus impie que Nabuchodonoſor, il entreprend de détruire les Fêtes, la Loi de Moïſe, les Sacrifices, la Religion, & tout le peuple. Mais les ſuccès de ce Prince avoient leurs bornes marquées par les prophéties. Matathias s'oppoſe à ſes violences, & réunit les gens de bien. Judas Machabée ſon fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouïs, & purifie le Temple de Dieu *trois ans & demi* après ſa profanation, comme l'avoit prédit Daniel. Il pourſuit les Idumées & tous les autres Gentils qui ſe joignent à Antiochus ; & leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux & humble, tel que l'avoit vu Iſaïe, chantant les louanges de Dieu, qui avoit livré entre ſes mains les ennemis de ſon peuple, & encore tout rouge de leur ſang. Il continue ſes victoires malgré les armées prodigieuſes des Capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné que *ſix ans* à ce Prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu ; & voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas. Il tombe dans une profonde mélancolie, & meurt comme avoit prédit le ſaint Prophete, miſérable, *mais non de main d'homme*, après avoir reconnu, mais trop tard, la puiſſance du Dieu d'Iſraël.

Dan. VII. 25. *XII.* 7. 11. *Jeſeph. Prol. lib. debel. Jud. & lib. I.* 1. *VI.* 12. 1. *Iſ. LXIII.* 1. *Mach. IV.* 15. *V.* 3. 26. 28. 36. 54. *Dan. VIII.* 14. 1. *Mach. VI.* 2. *Mach. XI.*

Je n'ai plus beſoin de vous raconter de quelle ſorte ſes ſucceſſeurs pourſuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas ſon libérateur, ni les victoires de

Dan. VIII. 25.

ſes deux freres Jonathas & Simon, & ſucceſſivement ſouverains Pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du Peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les Rois de Syrie & tous les peuples voiſins conjurés contr'eux ; & ce qui étoit de plus déplorable, ils virent à diverſes fois ceux de Juda même armés contre leur patrie & contre Jeruſalem, choſe inouie juſqu'alors ; mais, comme on a dit, expreſſément marquée par les Prophetes. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides & invincibles. Le peuple fut toujours heureux ſous leur conduite ; & enfin, du temps de Simon, affranchi du joug des Gentils, il ſe ſoumit à lui & à ſes enfants, du conſentement des Rois de Syrie.

Zach. XIV. 14. 1. *Mach. I.* 12. *X. XI.* 26. 21. 22. *XVI.* 2. *Mach. IV.* 22. *& ſeq.*

Mais l'Acte par lequel le Peuple de Dieu tranſporte à Simon toute la puiſſance publique, & lui accorde les droits royaux, eſt remarquable. Le décret porte qu'il *en jouira lui & ſa poſtérité, juſqu'à ce qu'il vienne un fidele & véritable Prophete.* 1. *Mach. XVI.* 41.

Le peuple accoutumé dès ſon origine à un gouvernement divin, & ſachant que depuis le temps que David avoit été mis ſur le trône par ordre de Dieu, la ſouveraine puiſſance appartenoit à ſa maiſon, à qui elle devoit être à la fin rendue au temps du Meſſie, quoique d'une maniere plus myſtérieuſe & plus haute qu'on ne l'attendoit, mit expreſſément cette reſtriction au pouvoir qu'il donna à ſes Pon-

tifes, & continua de vivre sous eux l'espérance de ce Christ tant de fois mis.

C'est ainsi que ce Royaume absolu libre usa de son droit, & pourvut gouvernement. La postérité de Jacob la tribu de Juda, & par les restes rangerent sous ses étendards, se cor en corps d'état, & jouit indépendan & paisiblement de la terre qui lui été assignée.

En vertu du décret du peuple dont venons de parler, Jean Hyrcan, Simon, succéda à son pere. Sous l Juifs s'agrandirent par des conquêtes sidérables. Ils soumettent Samarie : chiel & Jérémie l'avoient prédit) domtent les Iduméens, les Philistin les Ammonites leurs perpétuels enn & ces peuples embrassent leur Reli (Zacharie l'avoit marqué.) Enfin, gré la haine & la jalousie des peuple les environnent, sous l'autorité de Pontifes, qui deviennent enfin leurs ils fondent le nouveau Royaume de monéens ou des Machabées, plus é que jamais, si on excepte les temp David & de Salomon.

Ezech. XVI. 53. 55. 61. *Jer. XXXI.* 5. *1. Mach. X.* 30. *Joseph. ant. XIII.* 8. 17. 18. *Zach. IX.* 12. *& seq.*

Voilà de quelle maniere le peup Dieu subsista toujours parmi tant de gements ; & ce peuple tantôt châtié tantôt consolé dans ses disgraces, p différents traitements qu'il reçoit selo mérites, rend un témoignage public providence qui régit le monde.

MAIS en quelque état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des temps du Meſſie, où il eſpéroit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues ; & il n'y a perſonne qui ne voie que cette foi du Meſſie & de ſes merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur eſt venue de leurs Patriarches & de leurs Prophetes dès l'origine de leurs nations. Car dans cette longue ſuite d'années, où eux-mêmes reconnoiſſent que par un conſeil de la Providence, il ne s'élevoit plus parmi eux aucun Prophete, & que Dieu ne leur faiſoit point de nouvelles prédictions, ni de nouvelles promeſſes, cette foi du Meſſie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle ſe trouva ſi bien établie, quand le ſecond Temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de Prophete pour y confirmer le peuple. Ils vivoient ſur la foi des anciennes prophéties, qu'ils avoient vu s'accomplir ſi préciſément à leurs yeux en tant de chefs : le reſte, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux, & ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, ſi fidele en tout, n'accomplît encore en ſon temps ce qui regardoit le Meſſie, c'eſt-à-dire, la principale de ſes promeſſes, & le fondement de toutes les autres.

CHAP. XV.

Attente du Meſſie, ſur quoi fondée : préparation à ſon regne & à la converſion des Gentils.

Joſeph. I. cont. Apion.

En effet, toute leur hiſtoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Eſprit leur avoit laiſſés. Si, rétablis dans leur terre après la capti-

vité, ils jouirent durant trois cents ans d'une paix profonde; si leur Temple fut révéré, & leur Religion honorée dans tout l'Orient; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions; si ce superbe Roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire; s'il prévalut quelque temps; si un peu après il fut puni; si la Religion Judaïque & tout le Peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, & le Royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes: on a vu que tout cela se trouvoit écrit dans leurs Prophetes. Oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persécutions, jusques aux lieux où se donnerent les combats, jusqu'aux Terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties; le détail seroit la matiere d'un plus long discours; mais vous en voyez assez pour demeurer convaincu de ces fameuses prédictions qui sont le fondement de notre croyance; plus on les approfondit, plus on y trouve de vérité, & les prophéties du Peuple de Dieu ont eu durant tous ces temps un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les Païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'Apostat, ennemi d'ailleurs des Ecritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs.

Porph. de abst. lib. IV. Id. Porph. & Jul. apud Cyr. lib. V. & VI. in Julian.

Et je puis même vous dire avec vérité, que si durant cinq cents ans le peuple de

fut ſans Prophete, tout l'état de ces
: étoit prophétique, l'œuvre de Dieu
:minoit, & les voies ſe préparoient
iblement à l'entier accompliſſement
nciens oracles.

retour de la captivité de Babylone
t qu'une ombre de la liberté, & plus
le & plus néceſſaire, que le Meſſie
t apporter aux hommes captifs du
. Le peuple diſperſé en divers en-
; dans la haute Aſie, dans l'Aſie mi-
, dans l'Egypte, dans la Grece même,
ıençoit à faire éclater parmi les Gen-
: nom & la gloire du Dieu d'Iſraël.
Ecritures qui devoient un jour être
ıiere du monde, furent miſes dans la
e la plus connue de l'Univers : leur
uité eſt reconnue. Pendant que le
ple eſt révéré, & les Ecritures répan-
parmi les Gentils, Dieu donne quel-
dée de leur converſion future, & en
de loin les fondements.

qui ſe paſſoit même parmi les
s, étoit une eſpece de préparation
:onnoiſſance de la vérité. Leurs Phi-
hes connurent que le monde étoit
par un Dieu bien différent de ceux
le vulgaire adoroit, & qu'ils ſer-
ıt eux-mêmes avec le vulgaire. Les
ires Grecques font foi que cette belle
ſophie venoit d'Orient & des en-
s où les Juifs avoient été diſperſés:
de quelque endroit qu'elle ſoit ve-
une vérité ſi importante répandue
i les Gentils, quoique combattue,

quoique mal ſuivie, même par ceux qui l'enſeignoient, commençoit à réveiller le genre-humain, & fourniſſoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de ſon ignorance.

CHAP. XVI. *Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Meſſie.*

COMME toutefois la converſion de la gentilité étoit une œuvre réſervée au Meſſie, & le propre caractere de ſa venue, l'erreur & l'impiété prévaloient partout. Les Nations les plus éclairées & les plus ſages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorants, & les plus aveugles ſur la Religion : tant il eſt vrai qu'il y faut être élevé par une grace particuliere, & par une ſageſſe plus qu'humaine. Qui oſeroit raconter les cérémonies des Dieux immortels & leurs myſteres impurs ? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalouſies, & tous leurs autres excès étoient le ſujet de leurs Fêtes, de leurs ſacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures que l'on conſacroit dans leurs Temples. Ainſi le crime étoit adoré, & reconnu néceſſaire au culte des Dieux. Le plus grave des Philoſophes défend de boire avec excès, ſi ce n'étoit dans les Fêtes de Bacchus & à l'honneur de ce Dieu. Un autre, après avoir ſévérement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des Dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire ſans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, & les proſtitutions qui étoient établies

Plat. de leg. VI.

Ariſt. VII. Polit.

Baruch. VI. 10. 42. 43. *Herod. lib.* 1. *Strab. lib.* 15.

pour l'adorer. La Grece, toute polie & toute ſage qu'elle étoit, avoit reçu ces myſteres abominables. Dans les affaires preſſantes, les Particuliers & les Républiques vouoient à Vénus des courtiſanes, & la Grece ne rougiſſoit pas d'attribuer ſon ſalut aux prieres qu'elles faiſoient à leur Déeſſe. Après la défaite de Xerxès & de ſes formidables armées, on mit dans le Temple un tableau où étoient repréſentés leurs Vœux & leurs Proceſſions, avec cette inſcription de Simonides, Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déeſſe Vénus, qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Grece.* *Athen. lib. XIII.*

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête : mais il n'en étoit pas ainſi. Solon, qui le pourroit croire, & qui attendoit d'un ſi grand nom une ſi grande infamie, Solon, dis-je, établit à Athenes le Temple de Vénus la proſtituée, ou de l'Amour impudique. Toute la Grece étoit pleine de Temples conſacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le Pays. *Ibid.*

Cependant, ils déteſtoient l'adultere dans les hommes & dans les femmes : la ſociété conjugale étoit ſacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la Religion, ils paroiſſoient comme poſſédés par un eſprit étranger, & leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité Romaine n'a pas traité la Religion plus ſérieuſement, puiſqu'elle

conſacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du théatre & les ſanglants ſpectacles des gladiateurs : c'eſt-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare.

Mais je ne ſais ſi les folies ridicules qu'on mêloit dans la Religion n'étoient pas encore plus pernicieuſes, puiſqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le reſpect qui eſt dû aux choſes divines, au milieu des impertinences que contenoient les fables, dont la repréſentation ou le ſouvenir faiſoient une ſi grande partie du culte divin ? Tout le ſervice public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dériſion du nom de Dieu ; & il falloit bien qu'il y eût quelque puiſſance ennemie de ce nom ſacré, qui ayant entrepris de le ravilir, pouſsât les hommes à l'employer dans des choſes ſi mépriſables, & même à le prodiguer à des ſujets ſi indignes.

Xénoph. mem. lib. X. Il eſt vrai que les Philoſophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit ; mais ils n'oſoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime, qu'il falloit que chacun ſuivît la Religion de ſon pays. *Plat. de leg. V.* Platon, ſon diſciple, qui voyoit la Grece & tous les pays du monde remplis d'un culte inſenſé & ſcandaleux, ne laiſſe pas de poſer comme un fondement de ſa république, qu'*il ne faut jamais rien changer dans la Religion qu'on trouve établie, & que c'eſt avoir perdu le ſens que d'y*

penſer. Des Philoſophes ſi graves, & qui ont dit de ſi belles choſes ſur la Nature divine, n'ont oſé s'oppoſer à l'erreur publique, & ont déſeſpéré de pouvoir la vaincre. Quand Socrate fut accuſé de nier les Dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime : & Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'Univers, dit qu'il eſt difficile de le trouver, & qu'il eſt défendu de le déclarer au peuple. Il proteſte de n'en jamais parler qu'en énigme, de peur d'expoſer une ſi grande vérité à la moquerie. *Apol. Soc. apud Plat. & Xenoph. Ep. 2. ad Dionyſ.*

Dans quel abyme étoit le genre-humain, qui ne pouvoit ſupporter la moindre idée du vrai Dieu ? Athenes, la plus polie & la plus ſavante de toutes les Villes Grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choſes intellectuelles, & c'eſt une des raiſons qui avoient fait condamner Socrate. Si quelques Philoſophes oſoient enſeigner que les ſtatues n'étoient pas des Dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils ſe voyoient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis comme des impies par Sentence de l'Aréopage. Toute la terre étoit poſſédée de la même erreur : la vérité n'y oſoit paroître. Le Dieu Créateur du monde, n'avoit de temple ni de culte qu'en Jeruſalem. Quand les Gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faiſoient autre honneur au Dieu d'Iſraël, que de le joindre aux autres Dieux. La ſeule Judée connoiſſoit ſa ſainte & ſévere jalouſie, & ſavoit que *Dionyſ. Laert. lib. II. Soc. III. Plat. Id. l. 2. Stilp.*

partager la Religion entre lui & les au
Dieux, étoit la détruire.

CHAP. XVII. *Corruptions & superstitions parmi les Juifs: fausses doctrines des Pharisiens.* *Joseph. Antiq. XIII. 9.* *Ibid.* *Id. lib. II. de bell. Jud. 7.*

CEPENDANT à la fin des temps, Juifs mêmes qui le connoissoient, & étoient les dépositaires de la Religion, c mencerent, tant les hommes vont jours affoiblissant la vérité, non poi oublier le Dieu de leurs peres, mais à ler dans la Religion des superstitions i gnes de lui. Sous le regne des Asmoné & dès le temps de Jonathas, la secte Pharisiens commença parmi les Juifs s'acquirent d'abord un grand crédit p pureté de leur doctrine, & par l'obser ce exacte de la Loi: joint que leur cor te étoit douce, quoique réguliere, & q vivoient entr'eux en grande union. Le compenses & les châtiments de la vie ture qu'ils soutenoient avec zele, leu tiroient beaucoup d'honneur. A la l'ambition se mit parmi eux. Ils voul gouverner, & en effet ils se donnere pouvoir absolu sur le peuple: ils se r rent les arbitres de la doctrine & de la gion, qu'ils tournerent insensiblement pratiques superstitieuses, utiles à leur rêt & la domination qu'ils vouloient blir sur les consciences; & le vrai esp la Loi étoit prêt à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand l'orgueil & la présomption; mais une somption qui alloit à s'attribuer à soi me le don de Dieu. Les Juifs accout à ses bienfaits, & éclairés depuis ta siecles de sa connoissance, oublierent

nté ſeule les avoit ſéparés des autres
es, & regarderent ſa grace comme
lette. Race élue & toujours bénie
s deux mille ans, ils ſe jugerent les
dignes de connoître Dieu, & ſe cru-
d'une autre eſpece que les autres
ıes, qu'ils voyoient privés de ſa con-
nce. Sur ce fondement, ils regarde-
es Gentils avec un inſupportable dé-
Etre ſorti d'Abraham ſelon la chair,
paroiſſoit une diſtinction qui les
ıit naturellement au deſſus de tous les
s; & enflés d'une ſi belle origine,
croyoient ſaints par nature, & non
ıace : erreur qui dure encore parmi
Ce fut les Phariſiens, qui, cherchant
glorifier de leurs lumieres, & de
le obſervance des cérémonies de la
introduiſirent cette opinion vers la
es temps. Comme ils ne ſongeoient
ſe diſtinguer des autres hommes, ils
plierent ſans bornes les pratiques
ieures, & débiterent toutes leurs
es, quelque contraires qu'elles fuſ-
à la Loi de Dieu, comme des tra-
ıs authentiques.

CHAP. XVIII.

Suite des corruptions parmi les Juifs, ſignal de leur décadence, ſelon que Zacharie l'avoit prédit. Zach. XI. 6. 7. 8. &c.

CORE que ces ſentiments n'euſſent
paſſé par decret public en dogme
Synagogue, ils ſe couloient inſen-
nent parmi le peuple, qui devenoit
et, turbulent & ſéditieux. Enfin,
iviſions qui devoient être, ſelon leurs
hetes, le commencement de leur dé-
ice, éclaterent à l'occaſion des brouil-
ſurvenues dans la maiſon des Aſmo-

néens. Il y avoit à peine ſoixante ans avant Jeſus-Chriſt, quand Hyrcan & Ariſtobule, enfants d'Alexandre Jannée, entrerent en guerre pour le Sacerdoce, auquel la Royauté étoit annexée. C'eſt ici le moment fatal où l'Hiſtoire marque la premiere cauſe de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux freres appellerent pour les régler, les aſſujettit tous deux, en même temps qu'il dépoſſéda Antiochus, ſurnommé l'Aſiatique, dernier Roi de Syrie. Ces trois Princes dégradés enſemble, & comme par un ſeul coup, furent le ſignal de la décadence marquée en termes précis par le Prophete Zacharie. Il eſt certain par l'Hiſtoire, que ce changement des affaires de la Syrie & de la Judée fut fait en même temps par Pompée, lorſqu'après avoir achevé la guerre de Mithridate, prêt à retourner à Rome, il régla les affaires d'Orient. Le Prophete n'a remarqué que ce qui faiſoit la ruine des Juifs, qui de deux freres qu'ils avoient vus Rois, en virent l'un priſonnier ſervir de triomphe à Pompée, & l'autre (c'eſt le foible Hyrcan), à qui le même Pompée ôta avec le diadême une grande partie de ſon domaine, ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt. Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains, & la ruine de la Syrie attira la leur, parce que ce grand Royaume, réduit en Province dans leur voiſinage, y augmenta tellement la puiſſance des Romains, qu'il n'y avoit plus de ſalut qu'à leur obéir. Les

Joſeph. ant. XIV. 8. XX. 8. 1. bell. Jud. 4. 5.

Appian. bell. Sir. Mithrid. & Liv. lib. 5.

Zach. 11. 8.

Voyez ci-deſſus, ch. 10.

Gouverneurs de Syrie firent de continuelles entrepriſes ſur la Judée : les Romains s'y rendirent maîtres abſolus, & en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choſes. Par eux enfin le Royaume de Juda paſſa des mains des Aſmonéens, à qui il s'étoit ſoumis, en celles d'Hérode étranger & Iduméen. La politique cruelle & ambitieuſe de ce Roi, qui ne profeſſoit qu'en apparence la Religion Judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne ſont plus ces Juifs maîtres de leur ſort ſous le vaſte Empire des Perſes & des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix. Hérode, qui les tient de près aſſervis ſous ſa puiſſance, brouille toutes choſes, confond à ſon gré la ſucceſſion des Pontifes; affoiblit le Pontificat, qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du Conſeil de la Nation, qui ne peut plus rien : toute la puiſſance publique paſſe entre les mains d'Hérode & des Romains dont il eſt l'eſclave, & il ébranle les fondements de la République-Judaïque.

Les Phariſiens & le peuple, qui n'écoutoient que leurs ſentiments, ſouffroient cet état avec impatience. Plus ils ſe ſentoient preſſés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain & de haine. Ils ne voulurent plus de Meſſie qui ne fût guerrier, & redoutable aux puiſſances qui les captivoient. Ainſi, oubliant tant de Prophéties qui leur parloient ſi expreſſément de ſes humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui

ſa doctrine, ſes miracles. La même vérité y réduit par-tout; tout concourt à y faire voir le Maître du genre-humain, & le modele de la perfection.

Lui ſeul vivant au milieu des hommes, & à la vue de tout le monde, a pu dire
Joan. 8. 46. ſans crainte d'être démenti : *Qui de vous*
Ibid. 12. 29. *me reprendra de péché ?* Et encore, *je ſuis*
Ibid. 34. *la lumiere du monde ; ma nourriture eſt de faire la volonté de mon Pere ; celui qui m'a envoyé eſt avec moi, & ne me laiſſe pas ſeul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.*

Ses miracles ſont d'un ordre particulier, & d'un caractere nouveau. Ce ne
Matth. 16. 1. ſont point *des ſignes dans le Ciel*, tels que les Juifs les demandoient : il les fait preſque tous ſur les hommes mêmes, & pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puiſſance, & ne ſurprennent pas tant les ſpectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire, les démons & les maladies lui obéiſſent; à ſa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts ſortent du tombeau, & les péchés ſont remis. Le principe en eſt en lui-
Luc. 6. 19. même ; ils coulent de ſource : *Je ſens,*
Id. 8. 46. dit-il, *qu'une vertu eſt ſortie de moi.* Auſſi perſonne n'en avoit-il fait, ni de ſi grands, ni en ſi grand nombre ; & toutefois il promet que ſes Diſciples feront en ſon
Joan. 12. 14. nom encore *de plus grandes choſes*, tant eſt féconde & inépuiſable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui

'admireroit pas la condeſcendance
ielle il tempere la hauteur de ſa
' C'eſt du lait pour les enfants,
enſemble du pain pour les forts.
it plein de décrets de Dieu, mais
qu'il n'en eſt pas étonné comme
s mortels à qui Dieu ſe communi-
en parle naturellement, comme
dans ce ſecret, & dans cette gloi-
e *qu'il a ſans meſure*, il le répand *Joan.* 3. 34.
ſure, afin que notre foibleſſe
porter.
u'il ſoit envoyé pour tout le mon-
e s'adreſſe d'abord qu'aux brebis
de la maiſon d'Iſraël, auxquelles
uſſi principalement envoyé : mais
e la voie à la converſion des Sa-
& des Gentils. Une femme Sa- *Joan.* 4. 12.
le reconnoît pour le Chriſt que 21.
n attendoit auſſi-bien que celle
, & apprend de lui le Myſtere du
ıveau qui ne ſeroit plus attaché
ain lieu. Une femme Chananéenne *Matth.* 15.
re lui arrache, pour ainſi dire,
rebutée, la guériſon de ſa fille. *Matth.* 8. 12.
ioît en divers endroits les enfants 21.
m dans les Gentils, & parle de
ne comme devant être prêchée,
e, & reçue par toute la terre.
e n'avoit jamais rien vu de ſem-
& ſes Apôtres en ſont étonnés.
ie point aux ſiens les triſtes épreu-
leſquelles ils doivent paſſer : il
voir les violences & la ſéduction
s contr'eux, les perſécutions,

les fauſſes doctrines, les faux freres, la guerre au dedans & au dehors ; la foi épurée par toutes ces épreuves, à la fin des temps l'affoibliſſement de cette foi, & le refroidiſſement de la charité parmi ſes diſciples, au milieu de tant de périls, ſon Egliſe & la vérité toujours invincibles.

Luc. 18. 8. *Matth.* 24. 12. *Matth.* 16. 18.

Voici donc une nouvelle conduite, & un nouvel ordre de choſes : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenſes temporelles : Jeſus-Chriſt leur montre une vie future, & les tenant ſuſpendus dans cette attente, il leur apprend à ſe détacher de toutes les choſes ſenſibles. La croix & la patience deviennent leur partage ſur la terre, & *le Ciel* leur eſt propoſé comme devant *être emporté de force.* Jeſus-Chriſt qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdiſſent les hommes groſſiers, & néanmoins ſuperbes : il découvre l'orgueil caché, & l'hypocriſie des Phariſiens & des Docteurs de la Loi, qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches il honore leur miniſtere, *& la Chaire de Moïſe où ils ſont aſſis.* Il fréquente le Temple, dont il fait reſpecter la ſainteté, & renvoie aux Prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre & réprimer les abus, ſans préjudice du miniſtere établi de Dieu, & montre que le corps de la Synagogue ſubſiſtoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit viſiblement à ſa ruine. Les

Matth. 11. 12.

Matth. 23. 2.

ontifes & les Phariſiens animoient con-
e Jeſus-Chriſt le peuple Juif, dont la Re-
ion ſe tournoit en ſuperſtition. Ce peu-
e ne peut ſouffrir le Sauveur du mon-
, qui l'appelle à des pratiques ſolides,
ais difficiles. Le plus ſaint & le meilleur
tous les hommes, la ſainteté & la bonté
ême, devient le plus envié & le plus
ï. Il ne ſe rebute pas, & ne ceſſe de fai-
du bien à ſes citoyens, mais il voit leur
gratitude : il en prédit le châtiment avec
rmes, & dénonce à Jeruſalem ſa chûte
rochaine. Il prédit auſſi que les Juifs en-
mis de la vérité qu'il leur annonçoit,
roient livrés à l'erreur, & deviendroient
jouet des faux Prophetes. Cependant la
louſie des Phariſiens & des Prêtres, le me-
à un ſupplice ſi infame ; ſes Diſciples l'a-
ndonnent, un d'eux le trahit, le pre-
ier & le plus zélé de tous le renie trois
is. Accuſé devant le Conſeil, il honore
ſqu'à la fin le miniſtere des Prêtres, &
pond en termes précis au Pontife qui
interrogeoit juridiquement. Mais le mo-
ent étoit arrivé où la Synagogue devoit
re réprouvée. Le Pontife & tout le Con-
il condamne Jeſus-Chriſt, parce qu'il ſe
iſoit le Chriſt Fils de Dieu. Il eſt livré
Ponce-Pilate, Préſident Romain, ſon in-
ocence eſt reconnue par ſon Juge, que la
olitique & l'intérêt font agir contre ſa
onſcience : le Juſte eſt condamné à mort ;
plus grand de tous les crimes donne lieu
la plus parfaite obéiſſance qui fût jamais :
eſus maître de ſa vie & de toutes choſes,

s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, & offre le ſacrifice qui devoit être l'expiation du genre-humain. A la Croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui reſtoit à faire, il l'acheve, & dit
Joan. XIX. enfin : *tout eſt conſommé.* A ce mot, tout
30. change dans le monde. La Loi ceſſe, ſes figures paſſent, ſes ſacrifices ſont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jeſus-Chriſt expire avec un grand cri; toute la nature s'émeut. Le Centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie, qu'il eſt vraiment le Fils de Dieu, & les ſpectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troiſieme jour il reſſuſcite; il paroît aux ſiens qui l'avoient abandonné, & qui s'obſtinoient à ne pas croire ſa réſurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent. Ils ſont convaincus. Pour confirmer la foi de ſa réſurrection, il ſe montre à diverſes fois & en diverſes circonſtances. Ses Diſciples le voient en particulier, & le voient auſſi tous enſemble;
1. *Cor. XV.* 6. il paroît une fois à plus de cinq cents hommes aſſemblés. Un Apôtre qui l'a écrit, aſſure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jeſus-Chriſt reſſuſcité donne à ſes Apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien conſidérer; & après s'être mis entre leurs mains en toutes les manieres qu'ils le ſouhaitent, enſorte qu'il ne puiſſe plus leur reſter le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont oui, & de ce qu'ils

ont touché. Afin qu'on ne puiſſe douter de leur bonne foi, non plus que de leur perſuaſion, il les oblige à ſceller leur témoignage de leur ſang. Ainſi leur prédication eſt inébranlable, le fondement en eſt un fait poſitif, atteſté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur ſincérité eſt juſtifiée par la plus forte épreuve qu'on puiſſe imaginer, qui eſt celle des tourments & de la mort même. Telles ſont les inſtructions que reçurent les Apôtres. Sur ce fondement douze Pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient ſi oppoſé aux Loix qu'ils avoient à leur preſcrire, & aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jeruſalem, & delà ſe répandre par toute la terre, pour *inſtruire toutes les Nations, & les baptiſer au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.* Jeſus-Chriſt leur promet *d'être avec eux tous les jours juſqu'à la conſommation des ſiecles*, & aſſûre par cette parole la perpétuelle durée du Miniſtere Eccléſiaſtique. Cela dit, il monte aux cieux en leur préſence.

Luc. XXIV. & Act. I. 8. Matth. XXVIII. 19. 20.

Les promeſſes vont être accomplies : les prophéties vont avoir leur dernier éclairciſſement. Les Gentils ſont appellés à la connoiſſance de Dieu par les ordres de Jeſus-Chriſt reſſuſcité : une nouvelle cérémonie eſt inſtituée par la régénération du nouveau peuple, & les fideles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Iſraël, ce Dieu un & indiviſible, auquel ils ſont conſacrés par le Baptême, eſt tout en-

ſemble Pere, Fils, & Saint-Eſprit.

Là donc nous ſont propoſées les profondeurs incompréhenſibles de l'Etre Divin, la grandeur ineffable de ſon unité, & les richeſſes infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de ſe communiquer ſans diviſion à trois perſonnes égales.

Gen. I. 26. Là ſont expliqués les Myſteres qui étoient enveloppés, & comme ſcellés dans les anciennes Ecritures. Nous entendons le ſecret de cette parole : *Faiſons l'homme à notre image*, & la Trinité marquée dans la création de l'homme eſt expreſſément déclarée dans ſa régénération.

Prov. VIII. 22. Nous apprenons ce que c'eſt que cette Sageſſe *conçue* ſelon Salomon, *devant tous les temps dans le ſein de Dieu.* Sageſſe qui fait toutes ſes délices, & par qui ſont ordonnés tous ſes ouvrages. Nous ſavons qui eſt celui que David a vu *engendré devant l'aurore*; *Pſ. CIX.* & le nouveau Teſtament nous enſeigne que c'eſt le Verbe, la parole intérieure de Dieu, & ſa penſée éternelle qui eſt toujours dans ſon ſein, & par qui toutes choſes ont été faites.

Par-là nous répondons à la myſtérieuſe queſtion qui eſt propoſée dans les Proverbes : *Dites-moi le nom de Dieu, & le nom de ſon Fils, ſi vous le ſavez.* *Prov. XXX. 4.* Car nous ſavons que ce nom de Dieu ſi myſtérieux & ſi caché, eſt le nom du Pere, entendu en ce ſens profond qui le fait concevoir dans l'éternité, Pere d'un Fils égal à lui, & que le nom de ſon Fils eſt le nom

Verbe ; Verbe qu'il engendre éternelle-
nt en ſe contemplant lui-même, qui eſt
xpreſſion parfaite de ſa vérité, ſon ima-
, ſon Fils unique, *l'éclat de ſa clarté,* *Heb. I. 3.*
l'empreinte de ſa ſubſtance.

Avec le Pere & le Fils nous connoiſſons
ſſi le Saint-Eſprit, l'amour de l'un &
l'autre, & leur éternelle union. C'eſt
t eſprit qui fait les Prophetes, & qui
: en eux pour découvrir les conſeils de
ieu, & les ſecrets de l'avenir ; Eſprit
nt il eſt écrit, *le Seigneur m'a envoyé* *Iſ. XLVIII.*
ſon Eſprit, qui eſt diſtingué du Sei- 16.
ıeur, & qui eſt auſſi le Seigneur même,
uiſqu'il envoie les Prophetes, & qu'il
ur découvre les choſes futures. Cet Eſprit
ui parle aux Prophetes, & qui parle
ır les prophetes, eſt uni au Pere & au
ils, & intervient avec eux dans la conſé-
ation du nouvel homme.

Ainſi le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit,
ı ſeul Dieu en trois perſonnes, montré
us obſcurément à nos Peres, eſt claire-
ent révélé dans la nouvelle alliance. In-
ruits d'un ſi haut myſtere, & étonnés de
profondeur incompréhenſible, nous
ouvrons notre face devant Dieu avec les
ſraphins que vit Iſaïe, & nous adorons *Iſ. VI.*
ec eux celui qui eſt trois fois Saint.

C'étoit au Fils unique *qui étoit dans le* *Joan. I. 18.*
in du Pere, & qui ſans en ſortir venoit
nous, c'étoit à lui à nous découvrir plei-
ement ces admirables ſecrets de la Nature
ivine que Moïſe & les Prophetes n'a-
oient qu'effleurés.

C'étoit à lui à nous faire entendre
vient que le Messie promis comme un
me qui devoit sauver les autres hom
étoit en même temps montré comme
en nombre singulier, & absolument
maniere dont le Créateur nous est
Joan. 8. 58. gné : & c'est aussi ce qu'il a fait en
Id. 3. 13. enseignant que, quoique fils d'Abra
il étoit devant qu'Abraham fût fait ;
est descendu du Ciel, & toutefois qu
au Ciel ; qu'il est Dieu, Fils de I
& tout ensemble homme, fils de l'
me ; le vrai Emmanuel, Dieu avec
en un mot, le Verbe fait chair, ur
en sa personne la nature humaine
la Divine, afin de réconcilier toutes
ses en lui-même.

Ainsi nous sont révélés les deux p
paux Mysteres, celui de la Trinité,
lui de l'Incarnation. Mais celui qui
les a révélés, nous en fait trouver l'i
en nous-mêmes, afin qu'ils nous
toujours présents, & que nous r
noissions la dignité de notre nature.

En effet, si nous imposons silence
sens, & que nous nous renfermions
un peu de temps au fond de notre
c'est-à-dire, dans cette partie où l
rité se fait entendre, nous y ve
quelque image de la Trinité que nous
rons. La pensée que nous sentons
comme le germe de notre esprit, c
le fils de notre intelligence, nous
quelque idée du Fils de Dieu conçu
nellement dans l'intelligence du Pe

leſie. C'eſt pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le ſein du Pere, non comme naiſſent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y ſentons quand nous contemplons la vérité. *Greg. Nz. Orat. 36. Aug. de Trinit. 9. 4. & ſe & in Joa Evang. Tr. &c. de Civ. 11. 26. 27. 28.*

Mais la fécondité de notre eſprit ne ſe termine pas à cette parole intérieure, à cette penſée intellectuelle, à cette image de la vérité qui ſe forme en nous. Nous aimons cette parole intérieure & l'eſprit où elle naît ; & en l'aimant, nous ſentons en nous quelque choſe qui ne nous eſt pas moins précieux que notre eſprit & notre penſée, qui eſt le fruit de l'un & de l'autre qui les unit, qui s'unit à eux, & ne fait avec eux qu'une même vie.

Ainſi autant qu'il ſe peut trouver de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, dis-je, ſe produit en Dieu l'amour éternel qui ſort du Pere, qui penſe, & du Fils qui eſt ſa penſée, pour faire avec lui & ſa penſée une même nature également heureuſe & parfaite.

En un mot, Dieu eſt parfait, & ſon Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'eſt pas moins parfait que lui ; & ſon amour qui, ſortant de la ſource inépuiſable du bien, en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie, & puiſque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choſes conſidérée en elle-même, mérite d'être appellée Dieu : mais

parce que ces trois choſes conviennent néceſſairement à une même nature, ces trois choſes ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal ni de ſéparé dans cette Trinité adorable, & quelque incompréhenſible que ſoit cette égalité, notre ame, ſi nous l'écoutons, nous en dira quelque choſe.

S. loc. cit. Elle eſt, & quand elle ſait parfaitement ce qu'elle eſt, ſon intelligence répond à la vérité de ſon être; & quand elle aime ſon être avec ſon intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, ſon amour égale la perfection de l'un & de l'autre. Ces trois choſes ne ſe ſéparent jamais, & s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous ſommes, & que nous aimons; & nous aimons à être, & à entendre. Qui peut le nier, s'il s'entend lui-même? & non-ſeulement une de ces choſes n'eſt pas meilleure que l'autre, mais les trois enſemble ne ſont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puiſque chacune enferme le tout, & que dans les trois conſiſte la félicité & la dignité de la nature raiſonnable. Ainſi & infiniment au deſſus eſt parfaite, inſéparable, une en ſon eſſence, & enfin égale en tout ſens, la Trinité que nous ſervons, & à laquelle nous ſommes conſacrés par notre baptême.

Mais nous-mêmes, qui ſommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation.

Notre ame d'une nature ſpirituelle &

incorruptible, a un corps corruptible qui lui eſt uni, & de l'union de l'un & de l'autre réſulte un tout qui eſt l'homme, eſprit & corps tout enſemble, incorruptible & corruptible, intelligent & purement brut. Ces attributs conviennent au tout, par rapport à chacune de ſes deux parties : ainſi le Verbe divin dont la vertu ſoutient tout, s'unit d'une façon particuliere, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jeſus-Chriſt, Fils de Marie ; ce qui fait qu'il eſt Dieu & Homme tout enſemble, engendré dans l'éternité, & engendré dans le temps, toujours vivant dans le ſein du Pere, & mort ſur la Croix pour nous ſauver.

Aug. Ep. ad Voluſ. *de Civ.* 10. *Cyr. Ep.* *Valerian.* *Conc. Eph.* *Symb. A.* *&c.*

Mais où Dieu ſe trouve mêlé, jamais les comparaiſons tirées des choſes humaines ne ſont qu'imparfaites. Notre ame n'eſt pas devant notre corps, & quelque choſe lui manque lorſqu'elle en eſt ſéparée. Le Verbe parfait en lui-même dès l'éternité ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préſide au corps, & y fait divers changements, elle-même en ſouffre à ſon retour. Si le corps eſt mû au commandement & ſelon la volonté de l'ame, l'ame eſt troublée, l'ame eſt affligée & agitée en mille manieres, ou fâcheuſes, ou agréables, ſuivant les diſpoſitions du corps ; enſorte que, comme l'ame éleve le corps à elle en le gouvernant, elle eſt abaiſſée au deſſous de lui par les choſes qu'elle en ſouffre. Mais en Jeſus-Chriſt le Verbe préſide à tout, le Verbe tient tout

ſous ſa main. Ainſi l'homme eſt élevé, & le Verbe ne ſe rabaiſſe par aucun endroit : immuable & inaltérable, il domine en tout & par toute la nature qui lui eſt unie.

Delà vient qu'en Jeſus-Chriſt l'homme abſolument ſoumis à la direction intime du Verbe qui l'éleve à ſoi, n'a que des penſées & des mouvements divins. Tout ce qu'il penſe, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au dedans, tout ce qu'il montre au dehors, eſt animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'eſt-à-dire, digne de la raiſon même, de la ſageſſe même & de la vérité même. C'eſt pourquoi tout eſt lumiere en Jeſus-Chriſt ; ſa conduite eſt une regle : ſes miracles ſont des inſtructions ; ſes paroles ſont eſprit & vie.

Il n'eſt pas donné à tous de bien entendre ces ſublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuſe image des choſes divines, que ſaint Auguſtin & les autres Peres ont cru ſi certaines. Les ſens nous gouvernent trop, & notre imagination qui veut ſe mêler dans toutes nos penſées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter ſur une lumiere ſi pure. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes ; nous ignorons les richeſſes que nous portons dans le fond de notre nature : & il n'y a que les yeux les plus épurés qui puiſſent les appercevoir. Mais ſi peu que nous entrions dans ce ſecret, & que nous ſachions remarquer en nous l'image des deux Myſteres qui ſont le fon-

ment de notre foi, c'en eſt aſſez pour ous élever au deſſus de tout, & rien de ortel ne pourra plus nous toucher.

Auſſi Jeſus-Chriſt nous appelle-t-il à une oire immortelle, & c'eſt le fruit de la foi e nous avons pour tous les Myſteres.

Ce Dieu homme, cette vérité & cette geſſe incarnée qui nous fait croire de ſi andes choſes ſur la ſeule autorité, nous promet dans l'éternité la claire & bienureuſe viſion, comme la récompenſe rtaine de notre foi.

De cette ſorte, la Miſſion de Jeſus-Chriſt relevée infiniment au deſſus de celle de oïſe.

Moïſe étoit envoyé pour réveiller, par s récompenſes temporelles, les hommes ıſuels & abrutis. Puiſqu'ils étoient denus tout corps & toute chair, il fal- it d'abord les prendre par les ſens; leur culquer par ce moyen la connoiſſance de ieu, & l'horreur de l'idolâtrie à laquelle genre-humain avoit une inclination ſi odigieuſe.

Tel étoit le miniſtere de Moïſe: il étoit ſervé à Jeſus-Chriſt d'inſpirer à l'homme s penſées plus hautes, & de lui faire nnoître dans une pleine évidence la di- ıité, l'immortalité & la félicité éternelle ſon ame.

Durant les temps d'ignorance, c'eſt-à- re, durant les temps qui ont précédé Je- s-Chriſt, ce que l'ame connoiſſoit de ſa gnité & de ſon immortalité, l'induiſoit plus ſouvent à erreur. Le culte des hom-

mes morts faiſoit preſque tout le fond de l'idolâtrie, preſque tous les hommes ſacrifioient aux manes, c'eſt-à-dire, aux ames des morts. De ſi anciennes erreurs nous font voir, à la vérité, combien étoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, & nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premieres traditions du genre-humain. Mais l'homme qui gâtoit tout, en avoit étrangement abuſé, puiſqu'elle le portoit à ſacrifier aux morts. On alloit même juſqu'à cet excès de leur ſacrifier des hommes vivants : on tuoit leurs eſclaves, & même leurs femmes, pour les aller ſervir dans l'autre monde. Les Gaulois les pratiquoient avec beaucoup d'autres peuples, & les Indiens marqués par les Auteurs Païens parmi les premiers défenſeurs de l'immortalité de l'ame, ont auſſi été les premiers à introduire ſur la terre, ſous prétexte de Religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens ſe tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future ; & ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples ; tant il eſt dangereux d'enſeigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a ſuivi, & d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il eſt avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

Cæſ. de Bel. Gal. VI.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des Philoſophes n'ont pu croire l'ame immortelle, ſans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-mê-

me, un Etre éternel, incréé auſſi-bien qu'incorruptible, & qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyoient la tranſmigration des ames, qui les faiſoient rouler des cieux à la terre, & puis de la terre aux cieux, des animaux dans les hommes, & des hommes dans les animaux; de la félicité à la miſere, & de la miſere à la félicité, ſans que ces révolutions euſſent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien étoit obſcurcie la Juſtice, la Providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs! Et qu'il étoit néceſſaire de connoître Dieu & les regles de ſa ſageſſe, avant que de connoître l'ame & ſa nature immortelle!

C'eſt pourquoi la Loi de Moïſe ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame & de ſa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puiſſance de Dieu, auſſi-bien que les autres créatures; mais avec ce caractere particulier, qu'elle étoit faite à ſon image & par ſon ſouffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par ſon fonds, & qu'elle ne ſe crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les ſuites de cette doctrine, & les merveilles de la vie future ne furent pas alors univerſellement développées, & c'étoit au jour du Meſſie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étin-

celles dans les anciennes écritures. Salomon avoit dit : que *comme le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Les Patriarches & les Prophetes ont vécu dans cette espérance, & Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps *où ceux qui dorment dans la poussiere s'éveilleroient, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confusion, afin de voir toujours.* Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de sceller le Livre, *& de le tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu*, afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre saison & d'un autre siecle.

Eccl. XII. 7.

Dan. XII. 2. 3.

Ibid. 4.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Ecritures quelques promesses des félicités éternelles, & que vers le temps du Messie où elles devoient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroît par les Livres de la Sagesse & des Machabées : toutefois cette vérité faisoit si peu un dogme formel & universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnoître, non-seulement étoient admis dans la Synagogue, mais encore élevés au Sacerdoce. C'est un des caracteres du peuple nouveau, de poser pour fondement de la Religion, la foi de la vie future, & ce devoit être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bien-

heureuſe étoit réſervée aux enfants de Dieu : il nous a dit en quoi elle conſiſtoit. La vie bienheureuſe eſt d'être avec lui dans la gloire de Dieu ſon Pere : la vie bienheureuſe eſt de voir la gloire qu'il a dans le ſein du Pere dès l'origine du monde : la vie bienheureuſe eſt que Jeſus-Chriſt ſoit en nous comme dans ſes membres, & que l'amour éternel que le Pere a pour ſon Fils s'étendant ſur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuſe, en un mot, eſt de connoître le ſeul vrai Dieu, & Jeſus-Chriſt qu'il a envoyé ; mais le connoître de cette maniere qui s'appelle la claire vue, la *vue face à face*, & à découvert, la vue qui réforme en nous & y acheve l'image de Dieu, ſelon ce que dit Saint Jean, *que nous lui ſerons ſemblables, parce que nous le verrons tel qu'il eſt.* *Joan. XVII.* *1. Cor. XIII.* 9. 12. *1. Joan. III.* 2.

Cette vue ſera ſuivie d'un amour immenſe, d'une joie inexprimable, & d'un triomphe ſans fin. Un *Alleluia* éternel & un *Amen* éternel, dont on entend retentir la céleſte Jeruſalem, font voir toutes les miſeres bannies, & tous les deſirs ſatisfaits ; & il n'y a plus qu'à louer la bonté divine. *Apoc. VII.* 12. *XIX.* 1. 2. 3. 4. 5. 6.

Avec de ſi nouvelles récompenſes, il falloit que Jeſus-Chriſt propoſât auſſi de nouvelles idées de vertu ; des pratiques plus parfaites & plus épurées. La fin de la Religion, l'ame des vertus & l'abrégé de la Loi, c'eſt la charité. Mais juſqu'à Jeſus-Chriſt, on peut dire que la perfec-

tion & les effets de cette vertu n'étoient pas entiérement connus. C'eſt Jeſus-Chriſt proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu ſeul. Pour établir le regne de la charité, & nous en découvrir tous les devoirs, il nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes, & perſécuter ſans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propoſe l'amour du prochain, juſqu'à étendre ſur tous les hommes cette inclination bienfaiſante, ſans en excepter nos perſécuteurs : il nous propoſe la modération des deſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, c'eſt-à-dire, ce qui tient le plus vivement & le plus intimement à notre cœur : il nous propoſe la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, juſqu'à nous réjouir des ſouffrances qu'il nous envoie : il nous propoſe l'humilité, juſqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, & à croire que nulle injure ne peut nous mettre ſi bas devant les hommes, que nous ne ſoyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'eſt par-là que le mariage eſt réduit à ſa forme primitive ; l'amour conjugal n'eſt plus partagé ; une ſi ſainte ſociété n'a plus de fin que celle de la vie, & les enfants ne voient plus chaſſer leur mere pour mettre à ſa place une marâtre. Le célibat eſt montré comme une imitation de la vie des Anges, uni-

quement occupés de Dieu & des chaſtes délices de ſon amour. Les Supérieurs apprennent qu'ils ſont ſerviteurs des autres, & dévoués à leur bien ; les inférieurs reconnoiſſent l'ordre de Dieu dans les puiſſances légitimes, & lors même qu'elles abuſent de leur autorité : cette penſée adoucit les peines de la ſujétion, & ſous des maîtres fâcheux l'obéiſſance n'eſt plus fâcheuſe au vrai Chrétien.

A ces préceptes, il joint des conſeils de perfection éminente : renoncer à tout plaiſir ; vivre dans le corps comme ſi on étoit ſans corps ; quitter tout ; donner tout aux pauvres, pour ne poſſéder que Dieu ſeul ; vivre de peu, & preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence divine.

Mais la Loi la plus propre à l'Evangile, eſt celle de porter ſa Croix. La Croix eſt la vraie épreuve de la Foi, le vrai fondement de l'Eſpérance, le parfait épurement de la Charité ; en un mot, le chemin du Ciel. Jeſus-Chriſt eſt mort à la Croix ; il a porté ſa Croix toute ſa vie ; c'eſt à la Croix qu'il veut qu'on le ſuive ; & il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du ſiecle futur, eſt un compagnon de ſa Croix : *Tu ſeras*, lui dit-il, *aujourd'hui avec moi en Paradis.* Auſſi-tôt qu'il fut à la Croix, le voile qui couvroit le ſanctuaire fut déchiré du haut en bas, & le Ciel fut ouvert aux amès ſaintes. C'eſt au ſortir de la Croix, & des horreurs de ſon *Luc. XXIII* 43.

ſupplice, qu'il parut à ſes Apôtres, gl
& vainqueur de la mort ; & afin qu'ils
priſſent que c'eſt par la Croix qu'il
entrer dans ſa gloire, & qu'il ne mo
point d'autre voie à ſes enfants.

Ainſi fut donnée au monde, en
ſonne de Jeſus-Chriſt, l'image d'une
accomplie, qui n'a rien, & n'atten
ſur la terre ; que les hommes ne
penſent que par de continuelles pe
tions, qui ne ceſſent de leur faire du
& à qui ſes propres bienfaits atti
dernier ſupplice. Jeſus-Chriſt meu
trouver ni reconnoiſſance dans ceu
oblige, ni fidélité dans ſes amis, ni
té dans ſes juges. Son innocence,
que reconnue, ne le ſauve pas ; ſo
même, en qui ſeul il avoit mis ſon
rance, retire toutes les marques
protection ; le juſte eſt livré à ſes
mis, & il meurt abandonné de D
des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'hom
bien, que dans les plus grandes ex
tés, il n'a beſoin, ni d'aucune conſ
humaine, ni même d'aucune marqu
ſible du ſecours divin : qu'il aime
ment, & qu'il ſe confie, aſſuré qu
penſe à lui, ſans lui en donner
marque, & qu'une éternelle félic
eſt réſervée.

Soc. apud Pl. Dial. II. de reg. Le plus ſage des Philoſophes en
chant l'idée de la vertu, a trou
comme de tous les méchants, celui
roit le plus méchant, qui ſauroit

couvrir ſa malice, qu'il paſsât pour homme de bien, & jouir par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu; ainſi le plus vertueux devoit être, ſans difficulté, celui à qui ſa vertu attire, par ſa perfection, la jalouſie de tous les hommes; enſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voie expoſé à toute ſorte d'injures, juſqu'à être mis ſur la Croix, ſans que cette vertu puiſſe lui donner ce foible ſecours de l'exempter d'un tel ſupplice. Ne ſemble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuſe idée de vertu dans l'eſprit d'un Philoſophe, que pour la rendre effective en la perſonne de ſon Fils, & faire voir que le juſte a une autre gloire, un autre repos, enfin, un autre bonheur que celui qu'on peut avoir ſur la terre?

Etablir cette vérité, & la montrer accomplie ſi vivement en ſoi-même, aux dépens de ſa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; & Dieu l'a trouvé ſi grand, qu'il l'a réſervé à ce Meſſie tant promis, à cet homme qui a fait la même perſonne avec ſon Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réſerver de plus grand à un Dieu venant ſur la terre? & qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute ſa pureté, & le bonheur éternel où la conduiſent les maux les plus extrêmes?

Mais ſi nous venons à conſidérer ce qu'il y a de plus haut & de plus intime

dans le Myſtere de la Croix, quel eſprit humain le pourra comprendre ? Là, nous ſont montrées des vertus que le ſeul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit comme lui ſe mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur ſubſtituant une victime d'une dignité & d'un mérite infini, & faire que déſormais il n'y eût plus que lui ſeul à offrir à Dieu ? Tel eſt l'Acte de Religion que Jeſus-Chriſt exerce à la Croix. Le Pere Eternel pouvoit-il trouver, ou parmi les Anges, ou parmi les hommes, une obéiſſance égale à celle que lui rend ſon Fils bien-aimé, lorſque rien ne pouvant lui arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire ? Que dirai-je de la parfaite union de tous ſes deſirs avec la divine volonté, & de l'amour par
2. *Cor. V.* 19. lequel il ſe tient uni *à Dieu qui étoit en lui, ſe réconciliant le monde ?* Dans cette union incompréhenſible, il embraſſe tout le genre-humain ; il pacifie le Ciel & la Terre ; il ſe plonge avec une ardeur
Luc. XII. 49. immenſe dans ce déluge de ſang où *il devoit être baptiſé* avec tous les ſiens, &
50. fait ſortir de ſes plaies *le feu* de l'amour divin *qui devoit embraſer toute la terre.* Mais voici ce qui paſſe toute intelligence, la juſtice pratiquée par ce Dieu-Homme, qui ſe laiſſe condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniqui-
Joan. XII. 13. té de ce Jugement. *Maintenant le monde eſt jugé, & le Prince de ce monde va*

être chaſſé, comme le prononce Jeſus-Chriſt lui-même. L'enfer, qui avoit ſubjugué le monde, va le perdre; en attaquant l'innocent, il ſera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs, la malheureuſe *obligation* par laquelle nous étions livrés aux Anges rebelles, *eſt anéantie*: Jeſus-Chriſt *l'a attachée à ſa Croix*, pour y être effacée de ſon ſang : l'enfer dépouillé gémit : la Croix eſt un lieu de triomphe à Notre Sauveur, & les puiſſances ennemies ſuivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux : la Juſtice divine eſt elle-même vaincue ; le pécheur qui lui étoit dû comme ſa victime, eſt arraché de ſes mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jeſus-Chriſt s'unit éternellement les Elus pour qui il ſe donne, ils ſont ſes membres & ſon corps : le Pere Eternel ne peut plus les regarder qu'en leur chef, ainſi il étend ſur eux l'amour infini qu'il a pour ſon Fils. C'eſt ſon Fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être ſéparé des hommes qu'il a rachetés : *O mon Pere, je veux*, dit-il, *qu'ils ſoient avec moi* : ils ſeront remplis de mon eſprit; ils jouiront de ma gloire, ils partageront avec moi juſqu'à mon Trône.

Col. II. 13. 14. 15.

Joan. XVII 24. 25. 26.

Apoc. III. 21

Après un ſi grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puiſſent exprimer nos reconnoiſſances. *O merveille!* s'écrie un grand Philoſophe & un grand Martyr, *ô échange incompréhenſible, &*

Juſt. Epiſt ad Diognet.

surprenant artifice de la Sagesse Divine! Un seul est frappé & tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. *Le juste paie ce qu'il ne doit pas, & acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent, car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que sa justice? Comment pouvoit être mieux expiée la rebellion des serviteurs, que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, & la justice d'un seul, fait que plusieurs sont justifiés.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre? *Celui qui nous a aimés étant pécheurs jusqu'à donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés & justifiés par son sang?* Tout est à nous par Jesus-Christ; la grace, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude: le Royaume du Fils de Dieu est notre héritage, il n'y a rien au dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Rom. V. 6. 7. 8. 9. 18.

Pendant que Jesus-Christ comble nos desirs, & surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu commencée sous les Patriarches & dans la loi de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles: il se montroit magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens, puissant en les délivrant des mains de leurs ennemis, fidele

en

en les amenant dans la terre promiſe à leurs peres, juſte par les récompenſes & les châtiments qu'il leur envoyoit manifeſtement ſelon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jeſus-Chriſt venoit enſeigner. Si Dieu eſt bon juſqu'à nous donner ce que demandent nos ſens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre eſprit fait à ſon image? S'il eſt ſi tendre & ſi bienfaiſant envers ſes enfants, renfermera-t-il ſon amour & ſes libéralités dans ce peu d'années qui compoſent notre vie? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité, & qu'une terre fertile en grains & en huile? N'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables?

Il y en aura un ſans doute, & Jeſus-Chriſt vient nous le montrer. Car enfin, le Tout-Puiſſant n'auroit fait que des Ouvrages peu dignes de lui, ſi toute ſa magnificence ne ſe terminoit qu'à des grandeurs expoſées à nos ſens infirmes. Tout ce qui n'eſt pas éternel ne répond ni à la majeſté d'un Dieu éternel, ni aux eſpérances de l'homme à qui il a fait connoître ſon éternité; & cette immuable fidélité qu'il garde à ſes ſerviteurs, n'aura jamais un objet qui lui ſoit proportionné, juſqu'à ce qu'elle s'étende à quelque choſe d'immortel & de permanent.

Il falloit donc qu'à la fin Jeſus-Chriſt nous ouvrît les Cieux pour y découvrir à notre foi *cette Cité permanente* où nous

Heb. XI. 8. 9. 10. 13. 14. 15. 16.

devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que ſi Dieu prend pour ſon titre éternel, le nom de Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toujours vivants devant lui, *Dieu n'eſt pas le Dieu des morts* : il n'eſt pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ſes amis juſqu'au tombeau, ſans leur laiſſer au-delà aucune eſpérance ; & ce lui ſeroit une honte de ſe dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le Ciel une Cité éternelle où Abraham & ſes enfants puſſent vivre heureux.

Matth. 22. 32. *Luc.* 20. 38.

C'eſt ainſi que les vérités de la vie future nous ſont développées par Jeſus-Chriſt. Il nous les montre, même dans la Loi. La vraie Terre promiſe, c'eſt le Royaume céleſte. C'eſt après cette bienheureuſe Patrie que ſoupiroient Abraham, Iſaac & Jacob : la Paleſtine ne méritoit pas de terminer tous leurs vœux, ni d'être le ſeul objet d'une ſi longue attente de nos Peres.

Heb. 14. 15. 16.

L'Egypte d'où il faut ſortir, le déſert où il faut paſſer, la Babylone dont il faut rompre les priſons pour entrer, ou pour retourner à notre Patrie, c'eſt le monde avec ſes plaiſirs & ſes vanités ; c'eſt là que nous ſommes vraiment captifs & errants, ſéduits par le péché & ſes convoitiſes ; il nous faut ſecouer ce joug pour trouver dans Jeruſalem & dans la Cité de notre Dieu, la liberté véritable, & un ſanctuaire, *non fait de main d'homme*,

2. *Cor.* 5. 1.

où la gloire du Dieu d'Iſraël nous apparoiſſe.

Par cette doctrine de Jeſus-Chriſt, le ſecret de Dieu nous eſt découvert, la Loi eſt toute ſpirituelle, ſes promeſſes nous introduiſent à celles de l'Evangile, & y ſervent de fondement. Une même lumiere nous paroît par-tout : elle ſe leve ſous les Patriarches : ſous Moïſe & ſous les Prophetes elle s'accroît : Jeſus-Chriſt plus grand que les Patriarches, plus autoriſé que Moïſe, plus éclairé que tous les Prophetes, nous la montre dans ſa plénitude.

A ce Chriſt, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient ſur la terre, comme parle S. Auguſtin, la place de la vérité, & la fait voir perſonnellement réſidant au milieu de nous ; à lui, dis-je, étoit réſervé de nous montrer toute vérité, c'eſt-à-dire, celle des myſteres, celle des vertus, & celle des récompenſes que Dieu a deſtinées à ceux qu'il aime.

C'étoit de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Meſſie ; il n'y a rien de ſi grand que de porter en ſoi-même, & de découvrir aux hommes cette vérité toute entiere qui les nourrit, qui les dirige, & qui épure leurs yeux juſqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit auſſi ordonné qu'elle ſeroit annoncée par toute la terre, & dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïſe qu'un ſeul peuple, & un temps déterminé : tous

les siecles, & tous les peuples du monde sont donnés à Jesus Christ : il a ses élus par-tout, & son Eglise, répandue dans tout l'Univers, ne cessera jamais de les enfanter. *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les Nations, les baptisant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit, & leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; & voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siecles.*

Matth. XXVIII. 19. 20.

CHAP. XX. *La descente du Saint-Esprit ; l'établissement de l'Eglise, les jugements de Dieu sur les Juifs & sur les Gentils.*

POUR répandre dans tous les lieux, & dans tous les siecles de si hautes vérités, & pour y mettre en vigueur au milieu de la corruption des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jesus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses Apôtres, & animer éternellement le corps de l'Eglise.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité : *Je vous enverrai*, dit Jesus-Christ à ses Apôtres, *ce que mon Pere a promis*, c'est-à-dire, le Saint-Esprit : en attendant, *tenez-vous en repos dans Jerusalem*, n'entreprenez rien *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.*

Luc. 24. 40.

Pour se conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté : les langues de feu tombées sur les Disciples de Jesus-Christ, marquent l'efficace de leur parole ; la Prédication commence, les

Apôtres rendent témoignage à Jeſus-Chriſt ; ils ſont prêts à tout ſouffrir pour ſoutenir qu'ils l'ont vu reſſuſcité. Les miracles ſuivent leurs paroles ; en deux Prédications de ſaint Pierre, huit mille Juifs ſe convertiſſent, & pleurant leur erreur, ils ſont lavés dans le ſang qu'ils avoient verſé.

Ainſi l'Egliſe eſt fondée dans Jeruſalem, & parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les Diſciples de Jeſus-Chriſt font voir au monde une charité, une force, & une douceur qu'aucune ſociété n'avoit jamais eue. La perſécution s'éleve ; la foi s'augmente ; les enfants de Dieu apprennent de plus en plus à ne deſirer que le Ciel ; les Juifs, par leur malice obſtinée, attirent la vengeance de Dieu, & avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés ; leur état & leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continue à en ſéparer un grand nombre qu'il range parmi ſes élus, ſaint Pierre eſt envoyé pour baptiſer Corneille, Centurion Romain. Il apprend premiérement par une céleſte viſion, & après par expérience, que les Gentils ſont appellés à la connoiſſance de Dieu. Jeſus-Chriſt, qui vouloit les convertir, parle d'en haut à ſaint Paul, qui devoit en être le Docteur ; & par un miracle inoui juſqu'alors, en un inſtant, de perſécuteur, il le fait non-ſeulement défenſeur, mais encore zélé Prédicateur de la Loi : il lui découvre le ſecret profond de la vocation des Gen-

tils par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Eglise. Saint Paul tend les mains aux Gentils : il traite avec une force merveil-
Act. 26. 23. leuse ces importantes questions : *Si le Christ devoit souffrir, & s'il étoit le premier qui devoit annoncer la vérité au Peuple & aux Gentils, après être ressuscité des morts ;* il prouve l'affirmative par Moïse & par les Prophetes, & appelle les idolâtres à la connoissance de Dieu, au nom de Jesus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : Saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la Grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni Gentils. La fureur & la jalousie transportent les Juifs ; ils font des complots terribles contre saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les Gentils, & les amene au vrai Dieu : ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jesus-Christ. Tout l'Empire s'émeut contre l'Eglise naissante, & Néron, persécuteur de tout le genre-humain, fut le premier persécuteur des fideles. Ce Tyran fait mourir saint Pierre & saint Paul. Rome est consacrée par leur sang : & le martyre de saint Pierre, Prince des Apôtres, établit, dans la Capitale de l'Empire, le siege principal de la Religion. Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impénitents : le désordre se met parmi eux, un faux zele les aveugle, & les rend odieux à tous les hommes, leurs faux Prophetes les en-

chantent par les promeſſes d'un regne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus ſouffrir aucun empire légitime, & ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au ſens réprouvé. Ils ſe révoltent contre les Romains, qui les accablent. Tite même qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que prêter ſa main à *Dieu irrité contr'eux.* *Philoſt. V*
Adrien acheve de les exterminer. Ils pé- *Apoll. Tya*
riſſent avec toutes les marques de la ven- *lib.* 7.
geance divine : chaſſés de leur Terre, & *Joſeph. de ba*
eſclaves par tout l'Univers, ils n'ont plus *Jud. lib.* 7. 1
ni Temple, ni Autel, ni Sacrifice, ni Pays, & on ne voit en Juda aucune forme de peuple.

Dieu cependant avoit pourvu à l'éternité de ſon culte : les Gentils ouvrent les yeux, & s'uniſſent en eſprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham, & devenus ſes enfants par la foi, ils héritent des promeſſes qui lui avoient été faites. Un nouveau peuple ſe forme & le nouveau ſacrifice tant célébré par les Prophetes, commence à s'offrir par toute la terre.

Ainſi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob ; Juda eſt multiplié dès le commencement plus que tous ſes freres ; & ayant toujours conſervé une certaine prééminence, il reçoit enfin la Royauté comme héréditaire. Dans la ſuite, le Peuple de Dieu eſt réduit à ſa ſeule race ; & renfermé dans ſa Tribu, il prend ſon nom. En Juda ſe continue ce grand

peuple promis à Abraham, à Iſaac & à Jacob ; en lui ſe perpétuent les autres promeſſes, le culte de Dieu, le Temple, les Sacrifices, la poſſeſſion de la terre promiſe, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé & de Royaume, uſant de ſes loix. On y voit naître toujours ou des Rois, ou des Magiſtrats & des Juges, juſqu'à ce que le Meſſie vienne : il vient, & le Royaume de Juda peu-à-peu tombe en ruine. Il eſt détruit tout-à-fait, & le peuple Juif eſt chaſſé ſans eſpérance de la terre de ſes peres. Le Meſſie devient l'attente des Nations, & il regne ſur un nouveau peuple.

Rom. II. 17. Mais pour garder la ſucceſſion & la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fût enté, pour ainſi dire, ſur le premier, &, comme dit ſaint Paul, l'*olivier ſauvage ſur le franc olivier, afin de participer à ſa bonne ſeve.* Auſſi eſt-il arrivé que l'Egliſe établie premiérement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, & les rendre participants de ſes graces & de ſes promeſſes.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules ſous Veſpaſien & ſous Tite, ne regarde plus la ſuite du peuple de Dieu. C'eſt un châtiment des rebelles, qui par leur infidélité envers la ſemence promiſe à Abraham & à David, ne ſont plus Juifs, ni fils d'Abraham que ſelon la chair, &

renoncent à la promeſſe par laquelle les nations devoient être bénies.

Ainſi, cette derniere & épouvantable déſolation des Juifs n'eſt plus une tranſmigration, comme celle de Babylone ; ce n'eſt pas une ſuſpenſion du gouvernement & de l'état du Peuple de Dieu, ni du ſervice ſolemnel de la Religion : le nouveau peuple déjà formé & continué avec l'ancien en Jeſus-Chriſt, n'eſt pas tranſporté ; il s'étend, & ſe dilate ſans interruption depuis Jeruſalem, où il devoit naître, juſqu'aux extrêmités de la terre. Les Gentils agrégés aux Juifs, deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai Royaume de Juda oppoſé à cet Iſraël ſchiſmatique & retranché du Peuple de Dieu, le vrai Royaume de David par l'obéiſſance qu'ils rendent aux Loix & à l'Evangile de Jeſus-Chriſt, fils de David.

Après l'établiſſement de ce nouveau Royaume, il ne faut pas s'étonner ſi tout périt, dans la Judée. Le ſecond Temple ne ſervoit plus de rien depuis que le Meſſie y eut accompli ce qui étoit marqué par les prophéties. Ce Temple avoit eu la gloire qui lui étoit promiſe, quand le Deſiré des nations y étoit venu. La Jeruſalem viſible avoit fait ce qui lui reſtoit à faire, puiſque l'Egliſe y avoit pris ſa naiſſance, & que delà elle étendoit tous les jours ſes branches par toute la terre. La Judée n'eſt plus rien à Dieu, ni à la Religion, non plus que les Juifs ; & il eſt juſte qu'en punition de leur endurciſſe-

ment, leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui devoit leur arriver au temps du Messie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, & selon tous leurs Prophe-
Osée, 3. 4. 5. tes : mais comme ils doivent revenir un
Is. 59. 20. 21. jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, &
Zach. 11. 13. que le Dieu d'Abraham n'a pas encore
16. 17. épuisé ses miséricordes sur la race, quoi-
Rom. 11. 11. qu'infidele, de ce Patriarche, il a trouvé
&c. un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur pays & dans leur ruine plus long-temps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste, ni des anciens Assyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La race s'en est perdue, & ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs qui ont été la proie de ces anciennes nations, si célebres dans les Histoires, leur ont survécu ; & Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé. Cependant leur endurcissement sert au salut des Gentils, & leur donne cet avantage
Is. 6. & 52. de trouver en des mains non suspectes
Id. 53. & 65. les écritures qui ont prédit Jesus-Christ &
Dan. 9. ses Mysteres. Nous voyons, entr'autres
Matth. 13. choses dans ces Ecritures, & l'aveugle-
Joan. 12. ment & les malheurs des Juifs qui les
Act. 28. conservent si soigneusement. Ainsi nous
Rom. 11. profitons de leur disgrace : leur infidélité

fait un des fondements de notre foi ; ils nous apprennent à craindre Dieu, & nous ſont un ſpectacle éternel des jugements qu'il exerce ſur ſes enfants ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos Peres.

Un myſtere ſi merveilleux & ſi utile à l'inſtruction du genre-humain, mérite bien d'être conſidéré. Mais nous n'avons pas beſoin des diſcours humains pour l'entendre : le Saint-Eſprit a pris ſoin de nous l'expliquer par la bouche de ſaint Paul, & je vous prie d'écouter ce que cet Apôtre en a écrit aux Romains. *Rom.* XI. 1. *&c.*

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'Evangile, & de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde conſidération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, & nous découvre tout enſemble le profit que nous tirons de leur chûte, & les fruits que produira un jour leur converſion. *Les Juifs ſont-ils donc tombés*, dit-il, *pour ne ſe relever jamais ! à Dieu ne plaiſe. Mais leur chûte a donné occaſion au ſalut des Gentils, afin que le ſalut des Gentils leur causât une émulation* qui les fît rentrer en eux-mêmes. *Que ſi leur chûte a été la richeſſe des Gentils* qui ſe ſont convertis en ſi grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire, quand ils retourneront avec plénitude ! Si leur réprobation a été la réconciliation du monde, leur rappel ne ſera-t-il pas une réſurrection de mort à vie ? Que ſi* *Ibid.* 2. *&*

les prémices tirées de ce peuple ſont ſaintes, la maſſe l'eſt auſſi ; ſi la racine eſt ſainte, les rameaux le ſont auſſi ; & ſi quelques-unes des branches ont été retranchées, & que toi, Gentil, qui n'étois qu'un olivier ſauvage, tu aies été entée parmi les branches qui ſont demeurées ſur l'olivier franc, enſorte que tu participes au ſuc découlé de ſa racine ; garde toi de t'élever contre les branches naturelles. Que ſi tu t'éleves, ſonge que ce n'eſt pas toi qui portes la racine, mais que c'eſt la racine qui te porte. Tu diras, peut-être, les branches naturelles ont été coupées, afin que je fuſſe enté en leur place. Il eſt vrai, l'incrédulité a cauſé ce retranchement, & c'eſt ta foi qui te ſoutient. Prends donc garde de ne t'enfler pas ; mais demeure dans la crainte ; car ſi Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins.

Qui ne tremble roit en écoutant ces paroles de l'Apôtre ! Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de ſiecles ſi terriblement ſur les Juifs, puiſque ſaint Paul nous avertit de la part de Dieu, que notre ingratitude nous peut attirer un ſemblable traitement ? Mais écoutons la ſuite de ce grand Myſtere. L'Apôtre continue de parler aux Gentils convertis : *Conſidérez*, leur dit-il, *la clémence & la* Id. 22. & ſeq. *ſévérité de Dieu, ſa ſévérité envers ceux*

qui ſont déchus de ſa grace, & ſa clémen-
ce envers vous, ſi toutefois vous demeu-
rez fermes en l'état où ſa bonté vous a
mis; autrement vous ſerez retranchés com-
me eux. Que s'ils ceſſent d'être incrédu-
les, ils ſeront entés de nouveau, parce
que Dieu qui les a retranchés, *eſt aſſez*
puiſſant pour les faire encore reprendre.
Car ſi vous avez été détachés de l'olivier
ſauvage où la nature vous avoit fait naî-
tre, pour être entés dans l'olivier franc,
contre l'ordre naturel, combien plus facile-
ment les branches naturelles de l'olivier mê-
me ſeront-elles entées ſur leur propre tronc?

Ici l'Apôtre s'éleve au deſſus de tout ce qu'il vient de dire, & entrant dans les profondeurs des conſeils de Dieu, il pourſuit ainſi ſon diſcours :

Je ne veux pas, mes freres, *que vous ignoriez ce Myſtere, afin que vous appreniez à ne préſumer pas de vous-mêmes. C'eſt qu'une partie des Juifs eſt tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude des Gentils entrât cependant dans l'Egliſe, & qu'ainſi tout Iſraël fût ſauvé, ſelon qu'il eſt écrit : il ſortira de Sion un Libérateur qui bannira l'impiété de Jacob, & voici l'alliance que je ferai avec eux, lorſque j'aurai effacé leurs péchés.* *Ibid.* 25. & *ſeq.* *Iſ.* 59. 20.

Ce paſſage d'Iſaïe que ſaint Paul cite ici ſelon les Septante comme il avoit accoutumé, à cauſe que leur verſion étoit connue par toute la terre, eſt encore plus fort dans l'original, & pris dans toute

la suite. Car le Prophete y prédit avant toutes choses la conversion des Gentils
Is. 59. 20. par ces paroles : *Ceux d'Occident craindront le nom du Seigneur, & ceux d'Orient verront sa gloire.* Ensuite sous la figure *d'un fleuve rapide poussé par un vent impétueux*, Isaïe voit de loin les persécutions qui feront croître l'Eglise. Enfin, le Saint-Esprit lui apprend ce que
59. 20. 21. deviendront les Juifs, & lui déclare, *que le Sauveur viendra à Sion, & s'approchera de ceux de Jacob, qui alors se convertiront de leurs péchés, & voici, dit le Seigneur, l'alliance que je ferai avec eux. Mon esprit qui est en toi*, ô Prophete, & *les paroles que j'ai mises en ta bouche, demeureront éternellement, non-seulement dans ta bouche, mais encore dans la bouche de tes enfants, & des enfants de tes enfants, maintenant & à jamais, dit le Seigneur.*

Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des Gentils, le Sauveur que Sion avoit méconnu, & que les enfants de Jacob avoient rejetté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, & leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdues durant un long temps, pour passer successivement, & de main en main, dans toute la postérité, & n'être plus oublié jusqu'à la fin du monde, & autant de temps qu'il plaira à Dieu de le faire durer après ce merveilleux événement.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, &

s reviendront pour ne s'égarer jamais : ıais ils ne reviendront qu'après *que l'O-ient & l'Occident*, c'eſt-à-dire, tout l'U-ivers auront été remplis de la crainte & e la connoiſſannce de Dieu.

Le Saint-Eſprit fait voir à Saint Paul, ue ce bienheureux retour des Juifs ſera effet de l'amour que Dieu a eu pour eurs Peres. C'eſt pourquoi il acheve &c. inſi ſon raiſonnement. *Quant à l'Evan-ile*, dit-il, que nous vous prêchons main-enant, *les Juifs ſont ennemis pour l'a-our de vous* : ſi Dieu les a réprouvés, 'a été, ô Gentils, pour vous appeller ; *ais quant à l'élection* par laquelle ils toient choiſis dès le temps de l'alliance ıtrée avec Abraham, *ils lui demeurent ujours chers, à cauſe de leurs Peres, ar les dons & la vocation de Dieu ſont ns repentance. Et comme vous ne croyiez oint autrefois, & que vous avez mainte-ant obtenu miſéricorde à cauſe de l'incré-ulité des Juifs*, Dieu ayant voulu vous hoiſir pour les remplacer, *ainſi les Juifs 'ont point cru que Dieu vous ait voulu ire miſéricorde, afin qu'un jour ils la re-oivent : car Dieu a tout renfermé dans l'in-rédulité pour faire miſéricorde à tous*, & fin que tous connuſſent le beſoin qu'ils nt de ſa grace. *O profondeur des tréſors e la ſageſſe & de la ſcience de Dieu ! que s jugements ſont incompréhenſibles, & que s voies ſont impénétrables ! Car, qui a nnu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré ans ſes conſeils ? Qui lui a donné le pre-*

Rom. 11. 28.

mer pour en tirer récompenſe, puiſque c'eſt de lui, & par lui, & en lui, que ſont toutes choſes? La gloire lui en ſoit rendue durant tous les ſiecles.

Voilà ce que dit Saint Paul ſur l'élection des Juifs, ſur leur chûte, ſur leur retour, & enfin ſur la converſion des Gentils, qui ſont appellés pour tenir leur place, & pour les ramener à la fin des tiecles à la bénédiction promiſe à leurs Peres, c'eſt-à-dire, au Chriſt qu'ils ont renié. Ce grand Apôtre nous fait voir la grace qui paſſe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de le perdre, & nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle ſe réſerve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurciſſement & la perfidie Judaïque.

Par ce profond conſeil de Dieu, les Juifs ſubſiſtent encore au milieu des Nations, où ils ſont diſperſés & captifs, mais ils ſubſiſtent avec le caractere de leur réprobation, déchus viſiblement par leur infidélité, des promeſſes faites à leurs Peres, bannis de la terre promiſe, n'ayant même aucune terre à cultiver, eſclaves par-tout où ils ſont, ſans honneur, ſans liberté, ſans aucune figure de peuple.

Ils ſont tombés en cet état trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jeſus-Chriſt, & après avoir employé à perſécuter ſes Diſciples le temps qui leur avoit été laiſſé pour ſe reconnoître. Mais pendant que l'ancien peuple eſt réprouvé par ſon infi-

délité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils, l'alliance faite autrefois avec Abraham s'étend ſelon la promeſſe à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu : l'Egliſe Chrétienne appelle à lui tous les hommes ; & tranquille durant pluſieurs ſiecles, parmi ces perſécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité ſur la terre.

C'étoit là, MONSEIGNEUR, le plus digne fruit de la connoiſſance de Dieu, & l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre de Jeſus-Chriſt. Elle alloit ſe répandant tous les jours de famille en famille, & de peuple en peuple, les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés ; & malgré toute la puiſſance Romaine, on voyoit les Chrétiens, ſans révolte, ſans faire aucun trouble, & ſeulement en ſouffrant toutes ſortes d'inhumanités, changer la face du monde, & s'étendre par tout l'Univers.

La promptitude inouie avec laquelle ſe it ce grand changement, eſt un miracle iſible. Jeſus-Chriſt avoit prédit que ſon vangile ſeroit bientôt prêché par toute a terre : cette merveille devoit arriver in-ontinent après ſa mort, & il avoit dit, ju'*après qu'on l'auroit élevé de terre*, 'eſt-à-dire, qu'on l'auroit attaché à la Croix, *il attireroit à lui toutes choſes.* les Apôtres n'avoient pas encore achevé eur courſe, & Saint Paul diſoit déjà aux

Joan. 8. 28
Id. 12 32.

om. I. 8. Romains, *que leur foi étoit annoncée dans*
'. I. 5. 6. *tout le monde.* Il diſoit aux Coloſſiens, que l'Evangile étoit oui *de toute créature qui étoit ſous le Ciel, qu'il étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croiſſoit par tout l'Univers.* Une tradition conſtante nous apprend que Saint Thomas le porta aux Indes, & les autres en d'autres pays éloi-
rreg. Naz. gnés. Mais on n'a pas beſoin des Hiſtoires
at. 25. pour confirmer cette vérité : l'effet parle, & on voit aſſez avec combien de raiſon
om. X. 18. Saint Paul applique aux Apôtres ce paſſage du Pſalmiſte : *Leur voix s'eſt fait entendre par toute la terre, & leur parole a été portée juſqu'aux extrémités du monde.* Sous leurs diſciples, il n'y avoit preſque plus de pays ſi reculé & ſi inconnu où l'E-
I. Apol. 2. vangile n'eût pénétré. Cent ans après Je-
dv. Triph. ſus-Chriſt, Saint Juſtin comptoit déjà parmi les fideles beaucoup de Nations ſauvages, & juſqu'à ces peuples vagabonds qui erroient deçà & delà ſur des chariots ſans avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération ; c'étoit un fait conſtant & notoire, qu'il avançoit en pre-
en. I. 2. 3. ſence des Empereurs, & à la face de tout l'Univers. Saint Irénée vient un peu après,
Ibid. & on voit croître le dénombrement qui ſe faiſoit des Egliſes. Leur concorde étoit admirable : ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Eſpagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Egypte & dans l'Orient ; & comme *il n'y avoit qu'un même Soleil dans tout l'Univers, on voyoit dans toute l'Egliſe, depuis une extrémité*

du monde à l'autre, la même lumiere de la vérité.

Si peu qu'on avance, on eſt étonné des progrès qu'on voit au milieu du troiſieme ſiecle; Tertullien & Origene font voir dans l'Egliſe des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origene exceptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y ſont mis un peu après par Arnobe. Que pouvoit avoir vu le monde pour ſe rendre ſi promptement à Jeſus-Chriſt? S'il a vu des miracles, Dieu s'eſt mêlé viſiblement dans cet Ouvrage, & s'il pouvoit ſe faire qu'il n'en eût pas vu, *ne ſeroit-ce pas un nouveau miracle* plus grand & plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, *d'avoir converti le monde ſans miracle*, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des Myſteres ſi hauts, d'avoir inſpiré à tant de Savants une humble ſoumiſſion, *& d'avoir perſuadé tant de choſes incroyables à des incrédules?*

Tertull. ad Jud. 7. Apolog. 37. Orig. Tr. 28. in Matth. hom. 4. in Ezech. Am. lib. 2. Aug. XXI. de civ. 7. XII. 5.

Mais le miracle des miracles, ſi je puis parler de la ſorte, c'eſt qu'avec la foi des Myſteres, les vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus pénibles ſe ſont répandues par toute la terre. Les Diſciples de Jeſus-Chriſt l'ont ſuivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ſes enfants un exercice ordinaire, & pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples, ni des

riches qui ſe ſont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richeſſes, ni des Vierges qui ont imité ſur la terre la vie des Anges, ni des Paſteurs charitables qui ſe ſont fait tout à tous, toujours prêts à donner à leur Troupeau, non-ſeulement leurs veilles & leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence & de la mortification? Les Juges n'exercent pas plus ſévérement la juſtice ſur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée ſur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuſe que nous avons au péché. La vie de Saint Jean-Baptiſte, qui parut ſi ſurprenante aux Juifs, eſt devenue commune parmi les fideles, les déſerts ont été peuplés de ſes imitateurs; & il y a eu tant de ſolitaires, que des ſolitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des ſolitudes plus profondes, tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'Evangile. L'Egliſe n'eſt pas moins riche en exemples qu'en préceptes, & ſa doctrine a paru ſainte, en produiſant une infinité de Saints. Dieu qui ſait que les plus fortes vertus naiſſent parmi les ſouffrances, l'a fondée par le martyre, & l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, ſans qu'elle eût un ſeul moment pour ſe repoſer. Après qu'il eut fait voir par une ſi longue expérience qu'il

ıvoit pas beſoin du ſecours humain, ni
s puiſſances de la terre pour établir ſon
liſe, il y appella enfin les Empereurs, &
du grand Conſtantin un protecteur dé-
ıré du Chriſtianiſme. Depuis ce temps les
›is ont accouru de toutes parts à l'Egli-
; & tout ce qui étoit écrit dans les Pro-
iéties touchant ſa gloire future, s'eſt ac-
ımpli aux yeux de toute la terre.

Que ſi elle a été invincible contre les
ſorts du dehors, elle ne l'eſt pas moins
ıntre les diviſions inteſtines. Ces héréſies
ant prédites par Jeſus-Chriſt & par ſes
pôtres, ſont arrivées : & la foi perſécutée
ır les Empereurs, ſouffroit en même temps
:s hérétiques une perſécution plus dan-
:reuſe. Mais cette perſécution n'a jamais
é plus violente que dans le temps où l'on
it ceſſer celle des Païens. L'Enfer fit
ors ſes plus grands efforts pour détruire
ır elle-même cette Egliſe que les attaques
e ſes ennemis déclarés avoient affermie.
. peine ſommençoit-elle à reſpirer par la
aix que lui donna Conſtantin, & voilà
u'Arius, ce malheureux Prêtre, lui ſuſcite
e plus grands troubles qu'elle n'en avoit
ımais ſoufferts. Conſtance, fils de Conſtan-
in, ſéduit par les Ariens, dont il autori-
: le dogme, tourmente les Catholiques
ır toute la terre ; nouveau perſécuteur du
Chriſtianiſme, & d'autant plus redoutable,
ue, ſous le nom de Jeſus-Chriſt, il fait la
uerre à Jeſus-Chriſt même. Pour comble
le malheurs, l'Egliſe ainſi diviſée tombe
ntre les mains de Julien l'Apoſtat, qui

met tout en œuvre pour détruire le Chriſtianiſme, & n'en trouve point de meilleur moyen que de ſomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens autant attaché aux Ariens que Conſtance, mais plus violent. D'autres Empereurs protegent d'autres héréſies avec une pareille fureur. L'Egliſe apprend par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à ſouffrir ſous les Empereurs Chrétiens, qu'elle avoit ſouffert ſous les Empereurs Infideles, & qu'elle doit verſer du ſang, pour défendre non-ſeulement tout le corps de ſa Doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ſes enfants. Mille Sectes, & mille Héréſies ſorties de ſon ſein, ſe ſont élevées contre elle. Mais ſi elle les a vu s'élever ſelon les prédictions de Jeſus-Chriſt, elle les a vu tomber toutes ſelon ſes promeſſes, quoique ſouvent ſoutenues par les Empereurs & par les Rois. Ses véritables enfants ont été, comme dit S. Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que ſe fortifier quand elle a été conteſtée, & l'Egliſe eſt demeurée inébranlable.

CHAP. XXI. *Réflexions particulieres ſur le châtiment des Juifs & ſur les prédictions de J. C. qui l'avoient marqué.*

PENDANT que j'ai travaillé à vous faire voir ſans interruption la ſuite des conſeils de Dieu, dans la perpétuité de ſon peuple, j'ai paſſé rapidement ſur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me ſoit permis d'y revenir pour ne pas vous laiſſer perdre de ſi grandes choſes.

Et premiérement, MONSEIGNEUR,

: vous prie de conſidérer avec une atten-ion plus particuliere la chûte des Juifs, ont toutes les circonſtances rendent té-oignage à l'Evangile. Ces circonſtances ous ſont expliquées par des Auteurs In-deles, par des Juifs, & par des Païens, ui, ſans attendre la ſuite des conſeils de Dieu, nous ont raconté les faits impor-ants, par leſquels il lui a plu de la décla-er.

Nous avons Joſephe, Auteur Juif, Hiſ-orien très-fidele, & très-inſtruit des affai-es de ſa Nation, dont auſſi il a illuſtré les ntiquités par un ouvrage admirable. Il a crit la derniere guerre, où elle a péri, près avoir été préſent à tout, & y avoir i-même ſervi ſon Pays avec un comman-ement conſidérable.

Les Juifs nous fourniſſent encore d'au-es Auteurs très-anciens, dont vous ver-z les témoignages. Ils ont d'anciens ommentaires ſur les Livres de l'Ecriture, : entr'autres les Paraphraſes Chaldaïques, u'ils impriment avec leurs Bibles. Ils ont ur Livre, qu'ils nomment Talmud, c'eſt--dire, doctrine, qu'ils ne reſpectent pas oins que l'Ecriture elle-même. C'eſt un amas des traités & des ſentences de leurs nciens Maîtres; & encore que les parties ont ce grand Ouvrage eſt compoſé, ne ient pas toutes de la même antiquité, es derniers Auteurs qui y ſont cités, ont écu dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. à, parmi une infinité de fables imperti-entes qu'on voit commencer pour la plu-

part après le temps de Notre-Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple Juif, & des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement ni plus manifestement déclarée, qu'elle fit dans leur derniere désolation.

C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud, & confirmée par tous leurs Rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jerusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jesus-Christ, on ne cessoit de voir dans le Temple des choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux Rabbin s'écria un jour : *ô Temple, ô Temple, qui est-ce qui t'émeut, & pourquoi te fais-tu peur à toi même ?*

Johanam fils de Zachai. Tr. de fest. expiat.

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les Prêtres dans le Sanctuaire le jour de la Pentecôte, & cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré, *sortons d'ici, sortons d'ici ?* Les saints Anges protecteurs du Temple, déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parce que Dieu, qui y avoit établi sa demeure durant tant de siecles, l'avoit réprouvé.

Joseph. lib. VII. de bell. Jud c. 12. Tacit. Hist. lib. V. c. 13.

Josephe & Tacite même ont raconté ce prodige. Il ne fut apperçu que des Prêtres. Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple, & jamais aucun autre peuple n'avoit rien vu de

lable. *Quatre ans devant la guerre* , *un Payſan*, dit Joſephe, *ſe rier : une voix eſt ſortie du côté de t ; une voix eſt ſortie du côté de ent ; une voix eſt ſortie du côté des vents : voix contre Jeruſalem & e Temple ; voix contre les nouveaux & les nouvelles mariées ; voix con- : le peuple.* Depuis ce temps, ni nuit, il ne ceſſa de crier, *malheur, à Jeruſalem.* Il redoubloit ſes jours de fête. Aucune autre pa- ſortit jamais de ſa bouche : ceux plaignoient, ceux qui le maudiſ- ceux qui lui donnoient ſes néceſ- 'entendirent jamais de lui que cette parole, *malheur à Jeruſalem.* Il , interrogé, & condamné au fouet Magiſtrats : à chaque demande & le coup, il répondoit ſans jamais lre, *malheur à Jeruſalem.* Ren- mme un inſenſé, il couroit tout le répétant ſans ceſſe ſa triſte pré- Il continua durant ſept ans à crier : ſorte, ſans ſe relâcher & ſans ɔix s'affoiblît. Au temps du dernier Jeruſalem, il ſe renferma dans la ɔurnant infatigablement autour des s & criant de toute ſa force, *mal- Temple, malheur à la Ville, mal- tout le peuple.* A la fin il ajouta, *à moi-même*, & en même temps ıporté d'un coup de pierre lancée machine.

liroit-on pas, MONSEIGNEUR,

que la vengeance divine s'étoit comme rendue viſible en cet homme, qui ne ſubſiſtoit que pour prononcer ſes arrêts; qu'elle l'avoit rempli de ſa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ſes cris, & qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit ſi long-temps annoncée, afin de la rendre plus ſenſible & plus préſente, quand il en ſeroit non-ſeulement le Prophete & le témoin, mais encore la victime.

Ce Prophete des malheurs de Jeruſalem s'appelloit Jeſus. Il ſembloit que le nom de Jeſus, nom de ſalut & de paix, devoit tourner aux Juifs qui le mépriſoient en la perſonne de notre Sauveur, à un funeſte préſage; & que ces ingrats ayant rejetté un Jeſus qui leur annonçoit la grace, la miſéricorde & la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jeſus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, & l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugements de Dieu ſous la conduite de ſes Ecritures: Jeruſalem & ſon Temple ont été deux fois détruits, l'une par Nabuchodonoſor, l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux temps, la Juſtice de Dieu s'eſt déclarée par les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conſeils de Dieu, poſons, avant toutes choſes, cette vérité ſi ſouvent établie dans les ſaintes lettres; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine, eſt lorſqu'en

unition de nos péchés précédents, elle ous livre à notre ſang réprouvé, enſorte ie nous ſommes ſourds à tous les ſages ertiſſements, aveugles aux voies de ſa- t qui nous ſont montrées, prompts croire tout ce qui nous perd, pourvu qu'il ous flatte, & hardis à tout entrepren- re, ſans jamais meſurer nos forces avec elles des ennemis que nous irritons.

Ainſi périrent la premiere fois, ſous la ain de Nabuchodonoſor, Roi de Baby- ne, Jeruſalem & ſes Princes foibles & ujours battus par ce Roi victorieux; ils oient ſouvent éprouvé qu'ils ne faiſoient ntre lui que de vains efforts, & avoient é obligés à lui jurer fidélité. Le Pro- 1. *Par.* 2 bete Jérémie leur déclaroit de la part de 13. Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce rince, & qu'il n'y avoit de ſalut pour ux qu'à ſubir le joug. Il diſoit à Sédécias, oi de Judée, & à tout ſon peuple : *Sou-* *Jer. XXV* *ettez-vous à Nabuchodonoſor, Roi de Ba-* 11. 17. *ylone, afin que vous viviez; car pour- uoi voulez-vous périr, & faire de cette ille une ſolitude?* Ils ne crurent point ſa parole. Pendant que Nabuchodono- or les tenoit étroitement enfermés par s prodigieux travaux dont il avoit en- uré leur Ville, ils ſe laiſſoient enchanter ar leurs faux Prophetes, qui leur rem- liſſoient l'eſprit de victoires imaginaires, : leur diſoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés : *J'ai briſé* *Jerm* *: joug du Roi de Babylone : vous n'avez* *XXVIII.* *lus que deux ans à porter ce joug;* & 3.

après vous verrez ce Prince contraint à vous rendre les vaiſſeaux ſacrés qu'il a en-
Reg. XXV. levés du Temple. Le peuple ſéduit par ces promeſſes, ſouffroit la faim & la ſoif & les plus dures extrémités, & fit tant par ſon audace inſenſée, qu'il n'y eut plus pour lui de miſéricorde. La Ville fut renverſée, le Temple fut brûlé, tout fut perdu.

A ces marques les Juifs connurent que la main de Dieu étoit ſur eux. Mais afin que la vengeance divine leur fût auſſi manifeſte dans la derniere ruine de Jeruſalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vu dans l'une & dans l'autre la même ſéduction, la même témérité, & le même endurciſſement.

Quoique leur rebellion eût attiré ſur eux les armes Romaines, & qu'ils ſecouaſſent témérairement un joug ſous lequel tout l'Univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre ; au contraire, il leur fit ſouvent offrir le pardon, non-ſeulement au commencement de la guerre, mais encore lorſqu'ils ne pouvoient plus échapper de ſes mains. Il avoit déjà élevé autour de Jeruſalem une longue & vaſte muraille, munie de tours & redoutes auſſi fortes que la Ville même, quand il leur envoya Joſephe leur Citoyen, un de leurs Capitaines, un de leurs Prêtres, qui avoit été pris dans cette guerre en défendant ſon pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir ? Par combien de fortes raiſons les invita-t-il à rentrer dans l'obéiſſance ? il leur fit voir le ciel & la terre conjurés contr'eux, leur

perte inévitable dans la réſiſtance : & tout enſemble leur ſalut dans la clémence de Tite. *Sauvez*, leur diſoit-il, *la Cité ſainte ; ſauvez-vous vous-mêmes ; ſauvez ce Temple, la merveille de l'Univers, que les Romains reſpectoient, & que Tite ne voit périr qu'à regret.* Mais le moyen de ſauver des gens ſi obſtinés à ſe perdre ? Séduits par leurs faux Prophetes, ils n'écoutoient pas ces ſages diſcours. Ils étoient réduits à l'extrémité : la faim en tuoit plus que la guerre, & les meres mangeoient leurs enfants. Tite, touché de leurs maux, prenoit ſes Dieux à témoin, qu'il n'étoit pas cauſe de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoutoient foi aux fauſſes prédictions, qui leur promettoient l'Empire de l'Univers. Bien plus, la Ville étoit priſe, le feu y étoit déjà de tous côtés ; & ces inſenſés croyoient encore les faux Prophetes, qui les aſſuroient que le jour de ſalut étoit venu, afin qu'ils réſiſtaſſent toujours, & qu'il n'y eût plus pour eux de miſéricorde. En effet, tout fut maſſacré, la Ville fut renverſée de fond en comble, & à la réſerve de quelques reſtes de tours, que Tite laiſſa pour ſervir de monument à la poſtérité, il n'y demeura pas pierre ſur pierre.

Joſeph. VI de bell. Jud.

Joſeph. Ibi II.

Vous voyez donc éclater ſur Jeruſalem la même vengeance qui avoit autrefois paru ſous Sédécias. Tite n'eſt pas moins envoyé de Dieu, que Nabuchodonoſor : les Juifs périſſent de la même ſorte. On voit dans Jeruſalem la même rebellion, la même famine, les mêmes extrémités, les

mêmes voies de ſalut ouvertes, la même ſéduction, le même endurciſſement, la même chûte: & afin que tout ſoit ſemblable, le ſecond Temple eſt brûlé ſous Tite,
Ibid. §. 10. le même mois & le même jour que l'avoit été le premier ſous Nabuchodonoſor: il falloit que tout fût marqué, & que le peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chûtes de Jeruſalem & des Juifs de mémorables différences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une juſtice plus rigoureuſe & plus déclarée. Nabuchodonoſor fit mettre le feu dans le Temple: Tite n'épargna rien pour le ſauver, quoique ſes Conſeillers lui repréſentaſſent que tant
Ibid. qu'il ſubſiſteroit, les Juifs, qui y attachoient leur deſtinée, ne ceſſeroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu; c'étoit le dixieme d'Août qui avoit déjà vu brûler le Temple de Salomon. Malgré les défenſes de Tite prononcées devant les
Ibid. Romains & devant les Juifs, & malgré l'inclination naturelle des ſoldats, qui devoit les porter plutôt à piller qu'à conſumer tant de richeſſes, un ſoldat pouſſé, dit Joſephe, par *une inſpiration divine*, ſe fait lever par ſes compagnons à une fenêtre, & met le feu dans ce Temple auguſte. Tite accourt, Tite commande qu'on ſe hâte d'éteindre la flamme naiſſante. Elle prend partout en un inſtant, & cet admirable Edifice eſt réduit en cendres.

Que ſi l'endurciſſement des Juifs, ſous Sédécias, étoit l'effet le plus terrible & la

: la plus aſſurée de la vengeance
, que dirons-nous de l'aveuglement
aru du temps de Tite ? Dans la pre-
uine de Jeruſalem, les Juifs s'enten-
du moins entr'eux : dans la derniere,
em aſſiégée par les Romains, étoit
'e par trois factions ennemies. Si
ıe qu'elles avoient toutes pour les
ns alloit juſqu'à la fureur, elles n'é-
pas moins acharnées les unes con-
autres : les combats du dehors coû-
moins de ſang aux Juifs que ceux
lans. Un moment après les aſſauts
ıs contre l'étranger, les Citoyens
nençoient leur guerre inteſtine ; la
e & le brigandage régnoient par-tout
ı Ville. Elle périſſoit, elle n'étoit
ı'un grand champ couvert de corps
, & cependant les Chefs des factions
battoient pour l'Empire. N'étoit-ce
e image de l'Enfer, où les damnés
aïſſent pas moins les uns les autres,
haïſſent les démons qui ſont leurs
is communs, & où tout eſt plein
eil, de confuſion & de rage ?
feſſons donc, MONSEIGNEUR,
juſtice que Dieu fit des Juifs par
hodonoſor, n'étoit qu'une ombre
e dont Tite fut le miniſtre. Quelle
jamais vu périr onze cents mille
:s en ſept mois de temps, & dans un
ge ? C'eſt ce que virent les Juifs au
: ſiege de Jeruſalem. Les Chaldéens
r avoient rien fait ſouffrir de ſem-
Sous les Chaldéens, leur captivi-

té ne dura que ſoixante & dix ans, il y a plus de ſei e cents ans qu'ils ſont eſclaves par tout l'Univers, & ils ne trouvent encore aucun adouciſſement à leur eſclavage.

Il ne faut plus s'étonner ſi Tite, victorieux, après ſa priſe de Jeruſalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voiſins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer ſa victoire. Tant de mémorables circonſtances, la colere de Dieu ſi marquée, & ſa main qu'il voyoit encore ſi préſente, le tenoient dans un profond étonnement; & c'eſt ce qui lui fit dire ce que vous avez oui, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible inſtrument de la vengeance divine.

Il n'en ſavoit pas tout le ſecret, l'heure n'étoit pas encore venue où les Empereurs devoient reconnoître Jeſus-Chriſt. C'étoit le temps des humiliations & des perſécutions de l'Egliſe. C'eſt pourquoi Tite aſſez éclairé pour connoître que la Judée périſſoit par un effet manifeſte de la juſtice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir ſi terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes; crime juſqu'alors inoui, c'eſt-à-dire, le déicide, qui auſſi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit encore vu aucun exemple.

Mais ſi nous ouvrons un peu les yeux, & ſi nous conſidérons la ſuite des choſes, ni ce crime des Juifs, ni ſon châtiment, ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous ſeulement de ce que Jeſus-Chriſt leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jeruſalem & du Temple, *Il n'y reſtera pas*, dit-il, *pierre ſur pierre.* Il avoit prédit la maniere dont cette Ville ingrate ſeroit aſſiégée, & cette effroyable circonvallation qui devoit l'environner : il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ſes citoyens, & n'avoit pas oublié les faux Prophetes, par leſquels ils devoient être ſéduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur étoit proche ; il avoit donné des ſignes certains qui devoient en marquer l'heure préciſe, il leur avoit expliqué la longue ſuite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment : en un mot, il avoit fait toute l'hiſtoire du ſiege & de la déſolation de Jeruſalem. *Matt.* XXIV 1 2. *Marc.* XII. 1. 2. *Luc.* XXI. 6.

Et remarquez, MONSEIGNEUR, qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de ſa paſſion, afin qu'ils connuſſent mieux la cauſe de tous leurs maux. Sa paſſion approchoit quand il leur dit : *La ſageſſe divine vous a envoyé des Prophetes, des Sages & des Docteurs ; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres, vous les flagellerez dans vos Synagogues ; vous les perſécuterez de Ville en Ville, afin que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, retombe ſur vous, depuis le ſang d'Abel le Juſte juſqu'au ſang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez maſſacré entre le Temple & l'Autel. Je vous dis en véri-* *Matth.* XXIII. 3 &c.

té, toutes ces choſes viendront ſur la Race qui eſt à préſent. Jeruſalem, Jeruſalem qui tues les Prophetes, & qui lapides ceux qui te ſont envoyés, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfants, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes ailes, & tu ne l'as pas voulu! le temps approche que tes maiſons demeureront déſertes.

Voilà l'Hiſtoire des Juifs. Ils ont perſécuté leur Meſſie, & en ſa perſonne & en celle des ſiens : ils ont remué tout l'Univers contre ſes Diſciples, & ne les ont laiſſés en repos dans aucune Ville : ils ont armé les Romains & les Empereurs contre l'Egliſe naiſſante ; ils ont lapidé ſaint Etienne, tué les deux Jacques que leur ſainteté rendoit vénérables même parmi eux, immolé ſaint Pierre & ſaint Paul par l'épée & par les mains des Gentils. Il faut qu'ils périſſent. Tant de ſang mêlé à celui des Prophetes qu'ils ont maſſacrés, crie vengeance devant Dieu : *leurs maiſons & leur Ville va être déſerte* : leur déſolation ne ſera pas moindre que leur crime : Jeſus-Chriſt les en a avertis : le temps eſt proche : *toutes ces choſes viendront ſur la Race qui eſt à préſent* ; & encore, *cette génération ne paſſera pas ſans que ces choſes arrivent*, c'eſt à-dire, que les hommes qui vivoient alors devoient en être les témoins.

Matth. XXIV. 34. *Marc. XIII.* 30. *Luc. XIX.* 32.

Mais écoutons la ſuite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faiſoit ſon entrée dans Jeruſalem, quelques jours

avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse Ville, il la regarde en pleurant : *Ah*, dit-il, Ville infortunée, *si tu connoissois du moins en ce jour qui t'est encore donné* pour te repentir, *ce qui pourroit t'apporter la paix ! mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, & t'enfermeront & te serreront de toutes parts, & te détruiront entiérement toi & tes enfants, & ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée.* *Luc. XIX.*

C'étoit marquer assez clairement, & la maniere du siege, & les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jesus allât au supplice sans dénoncer à Jerusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisoit. Comme il alloit au Calvaire portant sa Croix sur ses épaules, *il étoit suivi d'une grande multitude de peuple & de femmes qui se frappoient la poitrine, & qui déploroient sa mort.* Il s'arrêta, se tourna vers elles ; & leur dit ces mots : *Filles de Jerusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes & sur vos enfants ; car le temps s'approche auquel on dira : heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, & les mamelles qui n'en ont point nourri ! ils commenceront alors à dire aux montagnes, tombez sur nous ; & aux collines, couvrez-nous. Car si le bois verd est ainsi* *Luc. XIX.*

croix, me crois-je au tout-puissant ? Si l'innocent, il ne doit souffrir un si rigoureux supplice. me devoit attendre les coups.

Jérusalem ! ô ! jamais plus amèrement encore à cette des Juifs ! Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs & leur aveuglement, & cette horrible famine funeste aux enfants, funeste aux mères qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfants, & qui mangeront le fruit de leurs entrailles ?

CHAP. XXI. *Deux remarques particulières sur le Nouveau Testament.*

Jésus-Christ les prédictions qu'il a faites à sa sainte. Celles qu'il fit en particulier à ses Disciples méritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans le grand & admirable discours, où il joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'Univers. Cette liaison n'est pas sans mystère, & en voici le dessein.

Jérusalem figure sur l'Eglise.

Matt. XXIV. Marc. XIII. Luc. XXI.

Jérusalem, Cité bienheureuse, que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance & dans la foi des promesses, fut la figure de l'Eglise & la figure du Ciel, où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons souvent les Prophètes joindre dans la suite du même discours ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'Eglise, & à ce qui regarde la gloire céleste. C'est un des secrets des prophéties, & une des clefs qui en ouvrent l'intelligence : mais Jérusalem réprouvée & ingrate envers son

Sauveur, devoit être l'image de l'Enfer. Ses perfides citoyens devoient repréſenter les damnés; & le Jugement terrible que Jeſus-Chriſt devoit exercer ſur eux, étoit la figure de celui qu'il exercera ſur tout l'Univers, lorſqu'il viendra à la fin des ſiecles en ſa Majeſté, juger les vivants & les morts. C'eſt une coutume de l'Ecriture, & un des moyens dont elle ſe ſert pour imprimer les myſteres dans les eſprits, de mêler pour notre inſtruction la figure à la vérité. Ainſi Notre-Seigneur a mêlé l'hiſtoire de Jeruſalem déſolée avec celle de la fin des ſiecles; & c'eſt ce qui paroît dans le diſcours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choſes soient tellement confondues, que nous ne puiſſions diſcerner ce qui appartient à l'un & à l'autre. Jeſus-Chriſt les a diſtinguées par des caracteres certains, que je pourrois aiſément marquer, s'il en étoit queſtion. Mais il me ſuffit de vous faire entendre ce qui regarde la déſolation de Jeruſalem & des Juifs.

Les Apôtres (c'étoit encore au temps de la paſſion) aſſemblés autour de leur Maître, lui montroient le Temple & les bâtiments d'alentour: ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la ſolidité; & il leur dit: *voyez-vous ces grands bâtiments? Il ne reſtera pas pierre ſur pierre.* Etonnés de cette parole, ils lui demanderent le temps d'un événement ſi terrible: & lui qui ne vouloit pas qu'ils fuſſent *Matt. XXIV* 1. 2. *Marc. XIII* 1. 2. *Luc. XXI.* 5 6.

ſurpris dans Jeruſalem lorſqu'elle ſeroit ſaccagée (car il vouloit qu'il y eût dans le ſac de cette Ville une image de la derniere ſéparation des bons & des mauvais) commença à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

Matth. XXIV. 7. Marc. XIII. 8. Luc. XXI. 9. Matt. XXIV. 6. 7. Marc. XIII. 7. Luc. XXI. 9. 10.

Premiérement il leur marque *des peſtes, des famines & des tremblements de terre*: & les Hiſtoriens font foi, que jamais ces choſes n'avoient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajoute qu'il y auroit par tout l'Univers *des troubles, des bruits de guerre, des guerres ſanglantes; que toutes les nations ſe ſouleveroient les unes contre les autres*, & qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous repréſenter les dernieres années de Néron, lorſque tout l'Empire Romain, c'eſt-à-dire, tout l'Univers, ſi paiſible depuis la victoire d'Auguſte, & ſous la puiſſance des Empereurs, commença à s'ébranler, & qu'on vit les Gaules, les Eſpagnes, tous les Royaumes dont l'Empire étoit compoſé, s'émouvoir tout-à-coup; quatre Empereurs s'élever preſque en même temps contre Néron, & les uns contre les autres; les cohortes Prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, & toutes les autres qui étoient répandues en Orient & en Occident s'entre-choquer, & traverſer, ſous la conduite de leurs Empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leur querelle par de ſanglan-

tailles ? Voilà de grands maux, dit de Dieu : *mais ce ne ſera pas encore la fin.* Les Juifs ſouffriront comme tres dans cette commotion univer- u monde : mais il leur viendra bien- rès des maux plus particuliers, *& ce a ici que le commencement de leurs trs.*

joute que ſon Egliſe toujours affligée ſon premier établiſſement, verroit écution s'allumer contre elle plus vio- que jamais durant ces temps. Vous u que Néron dans ces dernieres an- ntreprit la perte des Chrétiens, & urir Saint Pierre & Saint Paul. Cette ution excitée par les jalouſies & les ces des Juifs, avançoit leur perte, lle n'en marquoit pas encore le ter- écis.

venue des faux Chriſts & des faux etes, ſembloit être un plus pro- acheminement à la derniere ruine : deſtinée ordinaire de ceux qui re- dé prêter l'oreille à la vérité, eſt entraînés à leur perte par des Pro- trompeurs. Jeſus-Chriſt ne cacha ſes Apôtres que ce malheur arrive- ux Juifs. *Il s'élevera*, dit-il, *un nombre de faux Prophetes qui ſéduiront beaucoup de monde.* Et encore : *Donnez-vous de garde des faux Chriſts & des faux Prophetes.*

on ne diſe pas que c'étoit une choſe à deviner à qui connoiſſoit l'humeur de la nation ; car, au contraire, je

Matt. XXIV. 6. 8.
Marc. XIII. 7. 8.
Luc. XXI. 9.
Matt. XXIV. 9.
Marc. XIII. 9.
Luc. XXI. 12.
Matt. XXIV. 11. 23. 24.
Marc. XIII. 22. 23.
Luc. XXI. 8.

vous ai fait voir que les Juifs rebutés de ces ſéducteurs qui avoient ſi ſouvent cauſé leur ruine, & ſur-tout dans le temps de Sédécias, s'en étoient tellement déſabuſés, qu'ils ceſſerent de les écouter. Plus de cinq cents ans ſe paſſerent ſans qu'il parût aucun faux Prophete en Iſraël. Mais l'Enfer qui les inſpire, ſe réveilla à la venue de Jeſus-Chriſt, & Dieu qui tient en bride, autant qu'il lui plaît, les eſprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même temps ce ſupplice aux Juifs, & cette épreuve aux fideles. Jamais il ne parut tant de faux Prophetes que dans les temps qui ſuivirent la mort de Notre-Seigneur. Sur-tout vers le temps de la guerre Judaïque, & ſous le regne de Néron qui la commença. Joſephe nous fait voir une infinité de ces impoſteurs qui attiroient le peuple au déſert par de vains preſtiges & des ſecrets de Magie, leur promettant une prompte & miraculeuſe délivrance. C'eſt auſſi pour cette raiſon que le déſert eſt marqué dans les prédictions de Notre-Seigneur comme un des lieux où ſeroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vus à la fin entraîner le peuple dans ſa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom de Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans les promeſſes imaginaires, & vous verrez dans la ſuite de quoi vous en convaincre.

Joſeph. ant. l. 6. de bell. c. 23.

Matt. XXIV.

La Judée ne fut pas la ſeule Province expoſée à ces illuſions. Elles furent com-

nunes dans tout l'Empire. Il n'y a aucun
:mps où toutes les Hiſtoires nous faſſent
aroître un plus grand nombre de ces
npoſteurs qui ſe vantent de prédire l'a-
enir, & trompent les peuples par leurs
reſtiges. Un Simon le Magicien, un Ely-
as, un Apollonius Thyanéus, un nom-
re infini d'autres enchanteurs, marqués
ans les Hiſtoires ſaintes & profanes, s'é-
:verent durant ce ſiecle où l'Enfer ſem-
loit faire ſes derniers efforts pour ſoute-
ir ſon empire ébranlé. C'eſt pourquoi
eſus-Chriſt remarque en ce temps, prin-
ipalement parmi les Juifs, ce nombre
rodigieux de faux Prophetes. Qui con-
dérera de près ces paroles, verra qu'ils
evoient ſe multiplier devant & après la
uine de Jeruſalem, mais vers ce temps;
t que ce ſeroit alors que la ſéduction,
ortifiée par de faux miracles & par de
auſſes doctrines, ſeroit tout enſemble ſi *Matt.XXIV*
ıbtile & ſi puiſſante, que les *Elus mê-* 24.
ıes, s'il étoit poſſible, y ſeroient trom- *Marc.XIII*
és. 22.

Je ne dis pas qu'à la fin des ſiecles, il
e doive encore arriver quelque choſe de
:mblable & de plus dangereux, puiſque
même nous venons de voir que ce qui ſe
aſſe dans Jeruſalem, eſt la figure mani-
eſte de ces derniers temps: mais il eſt cer-
ain que Jeſus-Chriſt nous a donné cette
éduction comme un des effets ſenſibles
e la colere de Dieu ſur les Juifs, & com-
ıe un des ſignes de leur perte. L'évé-
ement a juſtifié ſa Prophétie, tout eſt

ici atteſté par des témoignages irréprochables. Nous liſons la prédiction de leurs erreurs dans l'Evangile, nous en voyons l'accompliſſement dans leurs Hiſtoires, & ſur-tout dans celle de Joſephe.

Après que Jeſus-Chriſt a prédit ces choſes, dans le deſſein qu'il avoit de tirer les ſiens des malheurs dont Jeruſalem étoit menacée, il vient aux ſignes prochains de la derniere déſolation de cette Ville.

Dieu ne donne pas toujours à ſes élus de ſemblables marques. Dans ces terribles châtiments qui font ſentir ſa puiſſance à des nations entieres, il frappe ſouvent le juſte avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les ſéparer, que ceux qui paroiſſent à nos ſens. Les mêmes coups qui briſent la paille ſéparent le bon grain, l'or s'épure dans le même feu où la paille eſt conſommée ; & ſous les mêmes châtiments par leſquels les méchants ſont exterminés, les fideles ſe purifient. Mais dans la déſolation de Jeruſalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expreſſe, & la vengeance divine plus marquée ſur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'Evangile, fuſſent confondus avec les autres, & Jeſus-Chriſt donna à ſes Diſciples des ſignes certains auxquels ils puſſent connoître quand il ſeroit temps de ſortir de cette Ville réprouvée. Il ſe fonda, ſelon ſa coutume, ſur les anciennes Prophéties, dont il étoit l'interprete auſſi bien que la fin, & repaſſant ſur l'endroit où la der-

Aug. 1. de Civ. Dei, c. 8.

re ruine de Jeruſalem fut montrée ſi rement à Daniel, il dit ces paroles : *and vous verrez l'abomination de la dé- ution que Daniel a prophétiſée, que ce- qui lit entende ; quand vous la ver- établie dans le lieu ſaint*, ou comme ſt porté en Saint Marc, *dans le lieu elle ne doit pas être, alors que ceux ſont dans la Judée s'enfuient dans les tagnes.* Saint Luc raconte la même ſe en d'autres termes : *Quand vous ez les armées entourer Jeruſalem, ſa- que ſa déſolation eſt proche, alors que qui ſont dans la Judée ſe retirent dans montagnes.* *Matth. XXV.* 15. *Marc. XIII.* 14. *Luc. XXI.* 20. 21.

n des Evangéliſtes explique l'autre, n conférant ces paſſages, il nous eſt d'entendre que cette abomination pré- par Daniel, eſt la même choſe que les ées autour de Jeruſalem. Les ſaints es l'ont ainſi entendu, & la raiſon nous convainc. *Orig. Tr. 29. in Matth.* *Aug. ep. 80. ad Heſych.*

e mot d'abomination, dans l'uſage de ngue ſainte, ſignifie idole : & qui ne que les armées Romaines portoient s leurs enſeignes les images de leurs ux & de leurs Céſars, qui étoient les reſpectés de tous leurs Dieux ? Ces ignes étoient aux ſoldats un objet de e ; & parce que les Idoles, ſelon les es de Dieu, ne devoient jamais pa- re dans la Terre-Sainte, les enſeignes naines en étoient bannies. Auſſi ons-nous dans les Hiſtoires, que tant l a reſté aux Romains tant ſoit peu

de conſidération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les enſeignes Romaines dans la Judée. C'eſt pour cela que Vitellius, quand il paſſa dans cette Province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ſes troupes ſans enſeignes; car on révéroit encore alors la Religion Judaïque, & on ne vouloit point forcer ce peuple à ſouffrir des choſes ſi contraires à ſa Loi. Mais au temps de la derniere guerre Judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainſi quand Jeruſalem fut aſſiégée, elle étoit environnée d'autant d'Idoles qu'il y avoit d'enſeignes Romaines, & l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas être*, c'eſt-à-dire, dans la Terre-Sainte, & autour du Temple.

Joſeph. 18. c. 7.

Eſt ce donc là, dira-t-on, ce grand ſigne que Jeſus-Chriſt devoit donner? Etoit-il temps de s'enfuir quand Tite aſſiégea Jeruſalem, & qu'il en ferma de ſi près les avenues, qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'eſt ici qu'eſt la merveille de la Prophétie. Jeruſalem a été aſſiégée deux fois en ces temps: la premiere, par Ceſtius, Gouverneur de Syrie, l'an 68 de Notre-Seigneur; la ſeconde, par Tite, quatre ans après, c'eſt-à-dire, l'an 72. Au dernier ſiege, il n'y avoit plus moyen de ſe ſauver. Tite faiſoit cette guerre avec trop d'ardeur: il ſurprit toute la Nation renfermée dans Jeruſalem durant la Fête de Pâques, ſans que perſonne échappât, &

Joſeph. 2. *de bell. Jud.* c. 23. 24. *Id. lib.* 6. & 7.

te effroyable circonvallation qu'il fit
our de la Ville, ne laiſſoit plus d'eſpé-
ce à ſes Habitants. Mais il n'y avoit *Joſeph. lib.* 2.
n de ſemblable dans le ſiege de Ceſtius : *c.* 23. & 24.
ſtoit campé à 50 ſtades, c'eſt-à-dire, à
mille de Jeruſalem. Son armée ſe ré-
ıdoit tout autour, mais ſans y faire de
nchées : & il faiſoit la guerre ſi négli-
nment, qu'il manqua l'occaſion de
:ndre la Ville, dont la terreur, les
litions, & ſes méſintelligences lui ou-
ient les portes. Dans ce temps, loin
e la retraite fût impoſſible, l'Hiſtoire *Joſeph. Ibid.*
rque expreſſément que pluſieurs Juifs
retirerent. C'étoit donc alors qu'il fal-
t ſortir ; c'étoit le ſignal que le Fils de
ieu donnoit aux ſiens. Auſſi a-t-il diſtin-
é très-nettement les deux ſieges ; l'un
la Ville ſeroit entourée de foſſés & de *Luc.* 19. 41.
rts ; alors il n'y auroit plus que la mort
ur tous ceux qui y étoient renfermés :
utre, où elle ſeroit ſeulement *enceinte* *Luc.* 21. 20.
de l'armée, & plutôt inveſtie qu'aſ- 21.
gée dans les formes ; c'eſt alors qu'*il*
lloit fuir & ſe retirer dans les monta-
ıes.

Les Chrétiens obéirent à la parole de
ur Maître. Quoiqu'il y en eût des mil-
:rs dans Jeruſalem & dans la Judée, *Euſeb.* 3. *Hiſt.*
ous ne liſons ni dans Joſephe, ni dans *Eccl. c.* 5.
s autres Hiſtoires, qu'il s'en ſoit trouvé *Epiph. hær.* 7.
ıeun dans la Ville quand elle fut priſe. *Nazaræorum*,
u contraire, il eſt conſtant par l'Hiſtoire & *ib. de pond.*
cléſiaſtique, & par tous les monuments & *menſ.*
: nos ancêtres, qu'ils ſe retirerent à la

petite Ville de Pella, dans un Pays de montagnes, auprès du déſert, aux confins de la Judée & de l'Arabie.

On peut connoître par-là combien préciſément ils avoient été avertis, & il n'y a rien de plus remarquable que cette ſéparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au Chriſtianiſme, les uns étant demeurés dans Jeruſalem, pour y ſubir la peine de leur infidélité, & les autres s'étant retirés comme Loth ſortit de Sodome, dans une petite Ville, où ils conſidéroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jeſus-Chriſt, il y eut des prédictions de pluſieurs de ſes Diſciples; entr'autres, celles de Saint Pierre & de Saint Paul. Comme on trainoit au ſupplice ces deux fideles témoins de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, ils dénoncerent aux Juifs qui les livroient aux Gentils, leur perte prochaine. Ils leur dirent, *que Jeruſalem alloit être renverſée de fond en comble: qu'ils périroient de faim & de déſeſpoir; qu'ils ſeroient bannis à jamais de la terre de leurs Peres, & envoyés en captivité par toute la terre: que le terme n'étoit pas loin, & que tous ces maux leur arriveroient, pour avoir inſulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'étoit déclaré à eux par tant de miracles.* La pieuſe antiquité nous a conſervé cette prédiction des Apôtres, qui devoit être ſuivie d'un ſi

Lact. div. Inſt. lib. 4. c. 21.

prompt accompliſſement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, ſoit par une inſpiration particuliere, ſoit en expliquant les paroles de ſon Maître; & Phlégon, Auteur Païen, dont Origene produit le témoignage, a écrit que tout ce que cet Apôtre avoit prédit, s'étoit accompli de point en point. *Phleg. lib.* 13. & 14. *Chron.* ap. *Orig. l.* 2. *cont. Celſ.*

Ainſi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétiſé. La cauſe de leur malheur nous eſt clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Le temps des graces étoit paſſé, & leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, MONSEIGNEUR, que Tite vouloit ſauver Jeruſalem & le Temple. La Sentence étoit partie d'en haut; il ne devoit plus y reſter pierre ſur pierre. Que ſi un Empereur Romain tenta vainement d'empêcher la ruine du Temple, un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apoſtat, après avoir déclaré la guerre à Jeſus-Chriſt, ſe crut aſſez puiſſant pour anéantir ſes prédictions. Dans le deſſein qu'il avoit de ſuſciter de tous côtés des ennemis aux Chrétiens, il s'abaiſſa juſqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur Temple; il leur donna des ſommes immenſes, & les aſſiſta de toute la force de l'Empire. Ecoutez quel en fut l'événement, & voyez comme Dieu confond les Princes ſuperbes. Les ſaints Peres & les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques le rap- *Amm. Marcel lib.* 23. *init.*

portent d'un commun accord, & le justifient par des monuments qui restoient encore de leurs temps. Mais il falloit que la chose fût attestée par les Païens mêmes. Ammiam Marcellin, Gentil de Religion, & zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes. *Pendant qu'Alipius, aidé du Gouverneur de la Province, avançoit l'ouvrage autant qu'il pouvoit, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avoient auparavant ébranlés par des secousses violentes, les ouvriers qui recommencerent souvent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises, le lieu devint inaccessible, & l'entreprise cessa.* *Ibid.*

Les Auteurs Ecclésiastiques, plus exacts à représenter un événement si mémorable, joignent le feu du Ciel au feu de la Terre. Mais enfin, la parole de Jesus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome s'écrie : il a bâti son Eglise sur la pierre, rien n'a pu la renverser : il a renversé le Temple, rien n'a pu le relever : *nul ne peut abattre ce que Dieu éleve ; nul ne peut relever ce que Dieu abat.* *Orat. 3. in Judæos.*

Ne parlons plus de Jerusalem, ni du Temple. Jettons les yeux sur le peuple même, autrefois le peuple vivant de Dieu, & maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abattus que leur Temple & que leur Ville. L'esprit de vérité n'est plus parmi eux : la Prophétie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur espérance, se sont évanouies ;

; tout eſt renverſé dans ce peuple,
'y reſte plus pierre ſur pierre.
voyez juſqu'à quel point ils ſont *Joan. V.* 43.
à l'erreur : Jeſus-Chriſt leur avoit
Je ſuis venu à vous au nom de mon
& vous ne m'avez pas reçu ; un
viendra en ſon nom, & vous le re-
. Depuis ce temps l'eſprit de ſéduc-
egne tellement parmi eux, qu'ils
rêts encore à chaque moment à s'y
emporter. Ce n'étoit pas aſſez que
x Prophetes euſſent livré Jeruſalem
les mains de Tite, les Juifs n'é-
pas encore bannis de la Judée, &
r qu'ils avoient pour Jeruſalem en
obligé pluſieurs à choiſir leur de-
parmi ſes ruines. Voici un faux
qui va achever de les perdre. Cin-
ans après la priſe de Jeruſalem,
e ſiecle de la mort de Notre-Sei-
, l'infame Barchochébas, un voleur,
lérat, parce que ſon nom ſignifioit
de l'étoile, ſe diſoit l'étoile de Ja-
prédite au Livre des Nombres, & *Num.* 24. 17.
a pour le Chriſt. Akibas, le plus au- *Euſeb. Hiſt.*
le tous les Rabbins, & à ſon exem- *Eccl.* 4. 6. 8.
us ceux que les Juifs appelloient
ages, entrerent dans ſon parti, ſans
mpoſteur leur donnât aucune autre *Talm. Hier.*
e de ſa Miſſion, ſinon qu'Akibas *tract. de jejun.*
que le Chriſt ne pouvoit pas beau- *& in vet. Com.*
arder. Les Juifs ſe révolterent par *ſup. Lam. Je-*
'Empire Romain ſous la conduite *rem. Maimo-*
chochébas qui leur promettoit l'Em- *nid. lib. de jure*
monde. Adrien en tua ſix cents *reg. c.* 12.

mille ; le joug de ces malheureux s'appeſantit, & ils furent bannis pour jamais de la Judée.

2. *Theſſ.* 2. 10. Qui ne voit que l'eſprit de ſéduction s'eſt ſaiſi de leur cœur ? *L'amour de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux, Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur, qui les fait croire au menſonge.* Il n'y a point d'impoſture ſi groſſiere qui ne les ſéduiſe. De nos jours un impoſteur s'eſt dit le Chriſt en Orient : tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne & à Metz, ſe préparer à tout vendre & à tout quitter pour le ſuivre. Ils s'imaginoient déjà qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Chriſt s'étoit fait Turc, & avoit abandonné la Loi de Moïſe.

CHAP. XXIII. *La ſuite des erreurs des Juifs, & la maniere dont ils expliquent les Prophéties.*

Il ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient tombés dans de tels égarements, ni que la tempête les ait diſſipés après qu'ils ont eu quitté leur route. Cette route leur étoit marquée dans leurs Prophéties, principalement dans celles qui déſignoient le temps du Chriſt. Ils ont laiſſé paſſer ces précieux moments ſans en profiter : c'eſt pourquoi on les voit enſuite livrés au menſonge, & ils ne ſavent plus à quoi ſe prendre.

Donnez-moi encore un moment pour vous raconter la ſuite de leurs erreurs, & tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abyme. Les routes par où on

s'égare, tiennent toujours au grand chemin, & en conſidérant où l'égarement a commencé, on marche plus sûrement dans la droite voie.

Nous avons vu, MONSEIGNEUR, que deux Prophéties marquoient aux Juifs le temps du Chriſt, celle de Jacob & celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du Royaume de Juda au temps que le Chriſt viendroit. Mais Daniel expliquoit que la totale deſtruction de ce Royaume devoit être une ſuite de la mort du Chriſt : & Jacob diſoit clairement que, dans la décadence du Royaume de Juda, le Chriſt qui viendroit alors ſeroit *l'attente des peuples*, c'eſt-à-dire, qu'il en ſeroit le libérateur ; & qu'il ſe feroit un nouveau Royaume, compoſé non plus d'un ſeul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la Prophétie ne peuvent avoir d'autre ſens, & c'étoit la tradition conſtante des Juifs, qu'elles devoient s'entendre de cette ſorte.

Delà cette opinion répandue parmi les anciens Rabbins, & qu'on voit encore dans leur Talmud ; que dans le temps que le Chriſt viendroit, il n'y auroit plus de magiſtrature : de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le temps de leur Meſſie, que d'obſerver quand ils tomberoient dans cet état malheureux. *Gem. Tr. Sanhed. c. 11*

En effet, ils avoient bien commencé, & s'ils n'avoient eu l'eſprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trou-

ver dans le Meſſie, afin d'y avoir part ſous ſon empire, ils n'auroient pu méconnoître Jeſus-Chriſt. Le fondement qu'ils avoient poſé étoit certain : car auſſi-tôt que la tyrannie du premier Hérode, & le changement de la république Judaïque qui arriva de ſon temps, leur eut fait voir le moment de la décadence marqué dans la Prophétie, ils ne douterent point que le Chriſt ne dût venir, & qu'on ne vît bientôt ce nouveau Royaume où devoient ſe réunir tous les peuples.

Talm. Hieroſol. T. Sanhed. Une des choſes qu'ils remarquerent, c'eſt que la puiſſance de vie & de mort leur fut ôtée. C'étoit un grand changement, puiſqu'elle leur avoit toujours été conſervée juſqu'alors, à quelques dominations qu'ils fuſſent ſoumis, & même dans Babylone pendant leur captivité. L'Hiſtoire de Suſanne le fait aſſez voir, & c'eſt une tradition conſtante parmi eux. Les Rois de Perſe qui les rétablirent, leur laiſſerent cette puiſſance par un décret exprès que nous avons remarqué en ſon lieu ; & nous avons vu auſſi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que reſtreint leurs privileges. Je n'ai pas beſoin de parler ici encore une fois du regne des Machabées, où ils furent non-ſeulement affranchis, mais puiſſants & redoutables à leurs ennemis. Pompée qui les affoiblit à la maniere que nous avons vue, content du tribut qu'il leur impoſa, & de les mettre en état que le peuple Romain pût en diſpoſer dans le be-

Dan. 13.

1. Eſdr. 7. 25. 26.

n, leur laiſſa leur Prince avec toute la
riſdiction. On ſait aſſez que les Ro-
ins en uſoient ainſi, & ne touchoient
int au gouvernement du dedans dans
pays à qui ils laiſſoient leurs Rois na-
els.

Enfin, les Juifs ſont d'accord qu'ils per-
ent cette puiſſance de vie & de mort,
lement quarante ans avant la déſola-
n du ſecond Temple, & on ne peut
ıter que ce ne ſoit le premier Hérode
i ait commencé à faire cette plaie à
ır liberté. Car depuis que pour ſe ven-
r du Sanhédrin, où il avoit été obligé *Joſeph. ant*
comparoître lui-même avant qu'il fût 14. 17.
ıi, & enſuite pour s'attirer toute l'au-
:ité à lui ſeul, il eut attaqué cette Aſ-
nblée qui étoit comme le Sénat fondé
r Moïſe & le conſeil perpétuel de la na-
n, où la ſuprême Juriſdiction étoit exer-
:, peu-à-peu ce grand corps perdit ſon
uvoir, & il lui en reſtoit bien peu
and Jeſus-Chriſt vint au monde. Les af-
res empirerent ſous les enfants d'Héro-
, lorſque le Royaume d'Archelaüs, dont
ruſalem étoit la Capitale, réduit en Pro-
nce Romaine, fut gouverné par des
éſidents que les Empereurs envoyoient.
ıns ce malheureux état, les Juifs gar-
rent ſi peu la puiſſance de vie & de
ort, que pour faire mourir Jeſus-Chriſt,
'à quelque prix que ce fût ils vouloient
rdre, il leur fallut avoir recours à Pi-
:e; & ce foible Gouverneur leur ayant
t qu'ils le fiſſent mourir eux-mêmes, ils

Joan. 18. 31. répondirent tous d'une voix, *nous n'a-*
Act. 12. 1. 2. *vons pas le pouvoir de faire mourir per-*
3. *ſonne.* Auſſi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir Saint Jacques, frere de Saint Jean, & qu'ils mirent Saint Pierre
Act. 23. & 24. en priſon. Quand ils eurent réſolu la mort de Saint Paul, ils le livrerent entre les mains des Romains, comme ils avoient fait Jeſus-Chriſt, & le vœu ſacrilege de leurs faux zélés, qui jurerent de ne boire ni ne manger juſqu'à ce qu'ils euſſent tué ce ſaint Apôtre, montre aſſez qu'ils ſe croyoient déchus du pouvoir de le faire
Act. 7. 56. mourir juridiquement. Que s'ils lapide-
57. rent Saint Etienne, ce fut tumultuairement, & par un effet de ces emportements ſéditieux que les Romains ne pouvoient pas toujours réprimer dans ceux qui ſe diſoient alors les zélateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces Hiſtoires, que par le conſentement des Juifs, & par l'état de leurs affaires, que vers les temps de Notre-Seigneur, & ſur-tout dans ceux où il commença d'exercer ſon miniſtere, ils perdirent entiérement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte ſans ſe ſouvenir de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédiſoit que dans
Trad. voc. le temps du Meſſie il n'y auroit plus parmi
magna, Gen. eux, ni puiſſance, ni autorité, ni ma-
ſeu comm. in giſtrature. Un de leurs plus anciens Au-
Gen. teurs le remarque, & il a raiſon d'avouer que le Sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les Chefs du peuple, puiſque la puiſſance publique leur étoit

ſtée, & que le Sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus conſidérés comme Juges, mais comme ſimples Docteurs. Ainſi, ſelon eux-mêmes, il étoit temps que le Chriſt parût. Comme ils voyoient ce ſigne certain de la prochaine arrivée de ce nouveau Roi, dont l'empire devoit s'étendre ſur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, & on fut perſuadé dans tout l'Orient qu'on ne ſeroit pas long-temps ſans voir ſortir de Judée ceux qui régneroient ſur toute la terre.

Tacite & Suétone rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par un ancien oracle qu'on trouvoit dans les Livres ſacrés du peuple Juif. Joſephe récite cette Prophétie dans les mêmes termes, & dit comme eux qu'elle ſe trouvoit dans les ſaints Livres. L'autorité de ces Livres dont on avoit vu les prédictions ſi viſiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'Orient, & les Juifs plus attentifs que les autres à obſerver les conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur inſtruction, reconnurent le temps du Meſſie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainſi les réflexions qu'ils firent ſur leur état furent juſtes; & ſans ſe tromper ſur les temps du Chriſt, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet. Mais, ô foibleſſe de l'eſprit humain, & vanité, ſource inévitable d'aveu-

Suet. Veſp.
Tac. l. V. hi. c. 13.
Joſeph. debe Jud. 7. 12.
Hegeſip.
Exeid.
Jerem. V. 4

glement ! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Meſſie. Ils vouloient que ce fût un Roi ſemblable aux Rois de la terre. C'eſt pourquoi les flatteurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur & de la magnificence de ce Prince, qui tout Tyran qu'il étoit, ne laiſſa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce Roi tant promis. C'eſt auſſi ce qui donna lieu à la ſecte des Hérodiens, dont il eſt tant parlé dans l'Evangile, & que les Païens ont connue, puiſque Perſe & ſon Scholiaſte nous apprenoient qu'encore du temps de Néron la naiſſance du Roi Hérode étoit célébrée par ſes Sectateurs avec la même ſolemnité que le Sabbat. Joſephe tomba dans une ſemblable erreur. Cet homme *inſtruit*, comme il dit lui-même *dans les Prophéties Judaïques, comme étant Prêtre & ſorti de la race ſacerdotale*, reconnut à la vérité que la venue de ce Roi promis par Jacob, convenoit au temps d'Hérode, où il nous montre lui-même avec tant de ſoin un commencement manifeſte de la ruine des Juifs : mais comme il ne vit rien dans ſa nation qui remplît ces ambitieuſes idées qu'elle avoit conçues de ſon Chriſt, il pouſſa un peu plus avant le temps de la prophétie, & l'appliquant à Veſpaſien, il aſſura que *cet Oracle de l'Ecriture ſignifioit ce Prince déclaré Empereur dans la Judée.*

Epiph. lib. 1. *hær.* 20. *Herodian.*

Matth. 22. 6. *Marc.* 3. 6. *Id.* 12. 13. *Perſ. & vet. Schol. Sat. V.* 11. 180.

Joſeph. de bell. Jud. 3. 14.

Lib. 3. *de bell. Jud.* 14. *Id.* 7. 12.

C'eſt ainſi qu'il détournoit l'Ecriture

Sainte pour autoriſer la flatterie aveugle, qui tranſportoit aux étrangers l'eſpérance de Jacob & de Juda ; qui cherchoit en Veſpaſien le fils d'Abraham & de David ; & attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumieres devoient retirer les Gentils de l'Idolâtrie.

La conjoncture des temps le favoriſoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Veſpaſien ce que Jacob avoit dit du Chriſt, les zélés qui défendoient Jeruſalem ſe l'attribuoient à eux-mêmes. C'eſt ſur ce ſeul fondement qu'ils ſe promettoient l'Empire du monde, comme Joſephe le raconte, plus raiſonnables que lui, en ce que du moins ils ne ſortoient pas de la nation pour chercher l'accompliſſement des promeſſes faites à leurs peres. *Joſeph. li VII. de bel Jud.*

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faiſoit dès-lors parmi les Gentils la prédication de l'Evangile, & à ce nouvel empire que Jeſus-Chriſt établiſſoit par toute la terre ? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire où la piété régnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux Nations infideles ? & l'empire même des Céſars n'étoit-il pas une vaine pompe en comparaiſon de celui-ci ? Mais cet empire n'étoit pas aſſez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut être déſabuſé des grandeurs humaines pour connoître Jeſus-Chriſt ! Les Juifs connurent les temps ; les Juifs voyoient les peuples appellés au Dieu d'A-

braham ſelon l'Oracle de Jacob par Jeſus-Chriſt & par ſes Diſciples : & toutefois ils le méconnurent ce Jeſus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant ſa vie & après ſa mort il confirmât ſa miſſion par tant de miracles, ces aveugles le rejetterent, parce qu'il n'avoit en lui que la ſolide grandeur, deſtitué de tout l'appareil qui frappe les ſens, & qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures & les circonſtances du temps, malgré leur aveuglement, ils ſembloient quelquefois ſortir de leurs préventions. Tout ſe diſ-
Luc. III. 15. poſoit tellement du temps de Notre-Sei-
Joan. I. 19. 20. gneur, à la manifeſtation du Meſſie, qu'ils ſoupçonnerent que Saint Jean-Baptiſte pouvoit bien l'être. Sa maniere de vie auſtere, extraordinaire, étonnante, les frappa ; & au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord ſe contenter de l'éclat d'une vie ſi prodigieuſe. La vie ſimple & commune de Jeſus-Chriſt rebuta ces eſprits groſſiers autant que ſuperbes, qui ne pouvoient être pris que par les ſens, & qui d'ailleurs éloignés d'une converſion ſincere, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette ſorte Saint Jean-Baptiſte, qu'on jugea digne d'être le Chriſt, n'en fut pas cru quand il montra le Chriſt véritable : & Jeſus-Chriſt, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être ſuivi.

Cependant l'impreſſion qu'ils avoient conçue que le Chriſt devoit paroître en ce temps, étoit ſi forte, qu'elle demeura près d'un ſiecle parmi eux. Ils crurent que l'accompliſſement des Prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, & n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis; de ſorte que près de cent ans il ne ſe parloit parmi eux que des faux Chriſts qui ſe faiſoient ſuivre, & des faux Prophetes qui les annonçoient. Les ſiecles précédents n'avoient rien vu de ſemblable; & les Juifs ne prodiguerent le nom de Chriſt, ni quand Juda le Machabée remporta ſur leur tyran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les temps & les autres marques ne convenoient pas, & ce n'eſt que dans le ſiecle de Jeſus-Chriſt qu'on a commencé à parler de tous ces Meſſies. Les Samaritains qui liſoient dans le Pentateuque la prophétie de Jacob, ſe firent des Chriſts auſſi-bien que les Juifs, & un peu après Jeſus-Chriſt, ils reconnurent leur Doſithée. Simon-le-Magicien de même pays, ſe vantoit auſſi d'être le Fils de Dieu, & Ménandre ſon diſciple ſe diſoit le Sauveur du monde. Dès le vivant de Jeſus-Chriſt la Samaritaine avoit cru que le Meſſie *alloit venir*: tant il étoit conſtant dans la nation & parmi tous ceux qui liſoient l'ancien Oracle de Jacob, que le Chriſt devoit paroître dans ces conjonctures.

Orig. tract. in Matth. t. 14. in Joan. cont. Celſ. Iren. I. 20. Joan. IV.

Quand le terme fut tellement paſſé, qu'il n'y eut plus rien à attendre, & que les Juifs eurent vu par expérience que tous les Meſſies qu'ils avoient ſuivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage, alors ils furent long-temps ſans qu'il parût parmi eux de nouveaux Meſſies, & Barchochébas eſt le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers temps du Chriſtianiſme. Mais l'ancienne impreſſion ne put être entiérement effacée. Au lieu de croire que le Chriſt avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien, ſous les Antonins ſes ſucceſſeurs, ils s'aviſerent de dire que leur Meſſie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parce qu'il attendoit le Prophete Elie qui devoit venir le ſacrer. Ce diſcours étoit commun parmi eux dans le temps de Saint Juſtin; & nous trouvons auſſi dans leur Talmud, la Doctrine d'un de leurs maîtres des plus anciens, qui diſoit *que le Chriſt étoit venu ſelon qu'il étoit marqué dans les Prophetes; mais qu'il ſe tenoit caché quelque part à Rome parmi les pauvres mendiants.*

Juſtin. adv. Tryph.

Judas filius, Levi.

Gem. Sanc. I.

Une telle rêverie ne put pas entrer dans les eſprits, & les Juifs contraints enfin d'avouer que le Meſſie n'étoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raiſon de l'attendre ſelon leurs anciennes Prophéties, tomberent dans un autre abyme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçaſſent à l'eſpérance de leur Meſſie qui leur manquoit dans le

temps ; & pluſieurs ſuivirent un fameux Rabbin, dont les paroles ſe trouvent encore conſervées dans le Talmud. Celui-ci voyant le terme paſſé de ſi loin, conclut que *les Iſraélites n'avoient plus de Meſſie à attendre, parce qu'il leur avoit été donné en la perſonne du Roi Ezéchias.* *R. Hillel. ib. If. Abrau. de cap. fidei.*

A la vérité, cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été déteſtée. Mais comme ils ne connoiſſent plus rien dans les temps qui leur ſont marqués par leurs Prophéties, & qu'ils ne ſavent par où ſortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi de cette parole que nous liſons dans le Talmud, *tous les termes qui étoient marqués pour la venue du Meſſie ſont paſſés ; & ont prononcé d'un commun accord : maudits ſoient ceux qui ſupputeront les temps du Meſſie* : comme on voit dans une tempête qui a écarté le vaiſſeau trop loin de ſa route, le Pilote déſeſpéré, abandonner ſon calcul, & aller où le mene le haſard. *Gem. San. c. 11. Moſes Maimon. in Epit. Talm. If. Abrau. de cap. fidei.*

Depuis ce temps, toute leur étude a été d'éluder les Prophéties où le temps du Chriſt étoit marqué : ils ne ſe ſont pas ſouciés de renverſer toutes les traditions de leurs Peres, pourvu qu'ils puiſſent ôter aux Chrétiens ces admirables Prophéties : & ils en ſont venus juſqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Chriſt.

Mais leurs anciens Livres les démentent. Cette prophétie eſt entendue du Meſſie dans le Talmud, & la maniere dont nous l'expliquons, ſe trouve dans *Gem. Tr. San. hed. c. 11.*

voulu ſuppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa deſcendu d'Hérode, que les Romains, diſent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jeruſalem; & ils veulent que cet Agrippa, Chriſt par ſon titre de Roi, ſoit le Chriſt dont il eſt parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut être, ni le Juſte, ni le Saint des Saints, ni la fin des Prophéties, tel que devoit être le Chriſt que Daniel marquoit en ce lieu; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocents, ne pouvoit pas être la cauſe de leur déſolation, comme devoit être la mort du Chriſt de Daniel : ce que diſent ici les Juifs eſt une fable. Cet Agrippa deſcendu d'Hérode, fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien traité par leurs Empereurs, & régna dans un canton de la Judée long-temps après la priſe de Jeruſalem, comme l'atteſte Joſephe & les Auteurs contemporains.

Joſeph. lib. VII. de bell. Jud. Juſtus Tiber. Biblioth. Phot. Cod. 33.

Ainſi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les Prophéties, les confond. Eux-mêmes ils ne ſe fient pas à des inventions ſi groſſieres, & leur meilleure défenſe eſt dans cette Loi qu'ils ont établie, de ne ſupputer plus les jours du Meſſie. Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, & renoncent aux Prophéties où le Saint-Eſprit a lui-même compté les années: mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accompliſſent, & font voir la vérité de ce qu'elles diſent de leur aveuglement & de leur chûte.

l'ils répondent ce qu'ils voudront aux
héties, la déſolation qu'elles prédi-
: leur eſt arrivée dans le temps marqué,
ement eſt plus fort que toutes leurs
ités; & ſi le Chriſt n'eſt venu dans
fatale conjoncture, les Prophetes en
ls eſperent, les ont trompés.

pour achever de les convaincre, CHAP. XXIV
quez deux circonſtances qui ont ac- *Circonſtance*
agné leur chûte & la venue du Sau- *mémorables d*
du monde : l'une, que la ſucceſſion *la chûte de*
Pontifes, perpétuelle & inaltérable *Juifs : ſuite d*
s Aaron, finit alors; l'autre, que la *leurs fauſſes in*
ction des Tribus & des familles, *terprétations.*
urs conſervée juſqu'à ce temps, y
de leur aveu propre.

tte diſtinction étoit néceſſaire juſ-
temps du Meſſie. De Lévi devoient
e les Miniſtres des choſes ſacrées.
ron devoient ſortir les Prêtres & les
ifes. De Juda devoit ſortir le Meſſie
. Si la diſtinction des familles n'eût
té juſqu'à la ruine de Jeruſalem, &
'à la venue de Jeſus-Chriſt, les Sacri-
Judaïques auroient péri devant le
s, & David eût été fruſtré de la gloire
e reconnu pour le Pere du Meſſie. Le
le eſt-il arrivé ? Le Sacerdoce nou-
, ſelon l'ordre de Melchiſedech,
commencé en ſa perſonne, & la nou-
Royauté qui n'étoit pas de ce mon-
a-t-elle paru ? On n'a plus beſoin
ron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de
d, ni de leurs familles. Aaron n'eſt *Dan. IX. 27*
néceſſaire dans un temps où les Sacri-

fices devoient ceſſer ſelon Daniel. La maiſon de David & de Juda a accompli ſa deſtinée lorſque le Chriſt de Dieu en eſt ſorti; & comme ſi les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur eſpérance, ils oublient préciſément en ce temps la ſucceſſion des familles juſqu'alors ſi ſoigneuſement & ſi religieuſement retenue.

N'omettons pas une des marques de la venue du Meſſie, & peut-être la principale, ſi nous ſavons bien l'entendre, quoiqu'elle faſſe le ſcandale & l'horreur des Juifs. C'eſt la rémiſſion des péchés annoncée au nom du Sauveur ſouffrant, d'un Sauveur humilié & obéiſſant juſqu'à la mort. Daniel avoit marqué parmi ſes ſemaines la ſemaine myſtérieuſe que nous avons obſervée, où le Chriſt devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par ſa mort, où les anciens Sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Iſaïe, nous trouverons tout le fond d'un ſi grand myſtere, nous verrons *l'homme de douleurs, qui eſt chargé des iniquités de tout le peuple, qui donne ſa vie pour le péché, & le guérit par ſes plaies.* Ouvrez les yeux, inéréduſes; n'eſt-il pas vrai que la rémiſſion des péchés vous a été prêchée au nom de Jeſus-Chriſt crucifié? S'étoit-on jamais aviſé d'un tel myſtere? quelqu'autre que Jesus-Chriſt, ou devant lui, ou après, s'eſt-il glorifié de laver les péchés par ſon Sang? Se ſera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, & accomplir en lui-même

Dan. IX. 26. 27.

Iſ. LIII.

funeſte Prophétie ? il faut ſe taire,
rer dans l'Evangile une doctrine
pourroit pas même venir dans la
d'aucun homme, ſi elle n'étoit vé-

ıbarras des Juifs eſt extrême dans
lroit : ils trouvent dans leurs Écri-
'op de paſſages, où il eſt parlé des
itions de leur Meſſie. Que devien-
donc ceux où il eſt parlé de ſa
& de ſes triomphes ? Le dénoue-
aturel eſt qu'il viendra aux triom-
r les combats, & à la gloire par les
ices : choſe incroyable : les Juifs
ieux aimé mettre deux Meſſies.
voyons dans leur Talmud & dans
s Livres d'une pareille antiquité,
attendent un Meſſie ſouffrant, &
ſſie plein de gloire ; l'un mort &
té ; l'autre toujours heureux & tou-
ainqueur ; l'un à qui conviennent
paſſages où il eſt parlé de foibleſ-
ıutre à qui conviennent tous ceux
ſt parlé de grandeur : l'un enfin fils
ph : car on n'a pu lui dénier un des
es de Jeſus-Chriſt, qui a été réputé
oſeph, & l'autre fils de David, ſans
vouloir entendre que ce Meſſie, fils
id, devoit, ſelon David, *boire du*
avant que *de lever la tête* ; c'eſt-
être affligé avant que d'être *triom-*
comme le dit lui-même le Fils de
O inſenſés & peſants de cœur, qui
ez croire ce qu'ont dit les Prophe-
falloit-il pas que le Chriſt ſouffrît

Tr. Succa Com. ſive Pa ſup. Cant. c. v. 3.

Pſ. CIX.

Luc. XXIV 25. 26.

ces choses, & qu'il entrât dans sa gloire par ce moyen ?

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage, où Isaïe nous représente si vivement *l'homme de douleur frappé pour nos péchés*, & défiguré *comme un lépreux*, nous sommes encore soutenus dans cette explication aussi-bien que dans toutes les autres par l'ancienne tradition des Juifs ; & malgré leurs préventions, le chapitre tant de fois cité de leur Talmud, nous enseigne que ce *lépreux chargé des péchés du peuple sera le Messie*. Les douleurs du Messie qui lui seront causées par nos péchés, sont célebres dans le même endroit & dans les autres Livres des Juifs. Il y est souvent parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Jerusalem, monté sur un âne, & cette célebre Prophétie de Zacharie lui est appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à se plaindre ? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs Prophéties : leur ancienne tradition avoit conservé l'explication naturelle de ces célebres Prophéties : & il n'y a rien de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde : *Hypocrites, vous savez juger par les vents & par ce qui vous paroît dans le Ciel, si le temps sera serein ou pluvieux, & vous ne savez pas connoître à tant de signes qui vous sont donnés, le temps où vous êtes !*

Is. LIII.

Gem. Tr. San. hed. lib. XI.

Ibid.

Matth. XVI. 2. 3. 4. Luc. XII. 56.

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raison de dire, que *tous les termes de la venue du Messie sont passés.*

Juda n'eſt plus un Royaume ni un peuple ; l'autres peuples ont reconnu le Meſſie qui devoit être envoyé. Jeſus-Chriſt a été montré aux Gentils : à ce ſigne, ils ſont accourus au Dieu d'Abraham, & la bénédiction de ce Patriarche s'eſt répandue par toute la terre. L'homme de douleurs a été prêché, & la rémiſſion des péchés a été annoncée par ſa mort. Toutes les ſemaines ſe ſont écoulées ; la déſolation du peuple & du Sanctuaire, juſte punition de la mort du Chriſt, a eu ſon dernier accompliſſement ; enfin le Chriſt a paru avec tous les caracteres que la tradition des Juifs y reconnoiſſoit, & leur incrédulité n'a pas plus d'excuſe.

Auſſi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Après Jeſus-Chriſt ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance & dans la miſere, d'où la ſeule extrêmité de leurs maux, & la honte d'avoir été ſi ſouvent en proie à l'erreur, les fera ſortir, ou plutôt la bonté de Dieu, quand le temps arrêté par ſa providence, pour punir leur ingratitude, & domter leur orgueil, ſera accompli.

Cependant ils demeurent la riſée des peuples, & l'objet de leur averſion, ſans qu'une ſi longue captivité les faſſe revenir à eux, encore qu'elle dût ſuffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit Saint Jérôme, qu'*attends-tu, ô Juif incrédule ? tu as commis pluſieurs crimes durant le temps des juges ; ton idolâtrie t'a*

Hier. Ep. ad Dar. Tom. 3. Epiſt.

rendu l'eſclave de toutes les Nations voiſines : mais Dieu a eu bientôt pitié de toi, & n'a pas tardé à t'envoyer des Sauveurs. Tu as multiplié tes idolâtries ſous tes Rois; mais les abominations où tu es tombé ſous Achas & ſous Manaſſes, n'ont été punies que par ſoixante & dix ans de captivité. Cyrus eſt venu, & il t'a rendu ta Patrie, ton Temple & tes Sacrifices. A la fin tu as été accablé par Veſpaſien & par Tite. Cinquante ans après, Adrien a achevé de t'exterminer, & il y a quatre cents ans que tu demeures dans l'oppreſſion. C'eſt ce que diſoit S. Jérôme. L'Argument s'eſt fortifié depuis, & douze cents ans ont été ajoutés à la déſolation du peuple Juif. Diſons-lui donc au lieu de quatre cents ans, que ſeize ſiecles ont vu durer ſa captivité ſans que ſon joug devienne plus léger. *Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat! eſclave dans tous les pays, & de tous les Princes? tu ne ſers point les Dieux étrangers. Comment Dieu qui t'avoit élu, t'a-t-il oublié, & que ſont devenues ſes anciennes miſéricordes? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie, te fait ſentir un châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient attiré? tu te tais? tu ne peux comprendre ce qui te rend Dieu*

atth.27.26. ſi inexorable? ſouviens-toi de cette parole
oan. XIX. de tes Peres : ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfants : & encore, nous n'avons point
om. XI. 1. de Roi que Céſar. Le Meſſie ne ſera point ton Roi; garde bien ce que tu as choiſi; demeure l'eſclave de Céſar & des Rois,

'uſqu'à ce que la plénitude des Gentils 'oit entrée, & qu'enfin tout Iſraël ſoit 'auvé.

CETTE converſion des Gentils étoit la ſeconde choſe qui devoit arriver au temps du Meſſie, & la marque la plus aſſurée de ſa venue. Nous avons vu comme les Prophetes l'avoient clairement prédite, & leurs promeſſes ſe ſont vérifiées dans le temps de Notre-Seigneur. Il eſt certain qu'alors ſeulement, & ni plutôt ni plus tard, ce que les Philoſophes n'ont oſé tenter, ce que les Prophetes ni le peuple Juif, lorſqu'il a été le plus protégé & le plus fidele, n'ont pu faire, douze pêcheurs envoyés par Jeſus-Chriſt, & témoins de ſa Réſurrection, l'ont accompli. C'eſt que la converſion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des Philoſophes, ni même des Prophetes; il étoit réſervé au Chriſt, & c'étoit le fruit de ſa Croix.

CHAP. XXV. *Réflexions particulieres ſur la converſion des Gentils. Profond conſeil de Dieu qui vouloit les convertir par la Croix de Jeſus-Chriſt. Raiſonnement de Saint Paul ſur cette maniere de les convertir.*

Il falloit à la vérité que ce Chriſt & ſes Apôtres fortifiſent des Juifs, & que la prédication de l'Evangile commençat à Jeruſalem. *Une montagne élevée devoit paroître dans les derniers temps*, ſelon Iſaïe: c'étoit l'Egliſe Chrétienne. *Tous les Gentils y devoient venir, & pluſieurs peuples devoient s'y aſſembler. En ce jour le Seigneur devoit ſeul être élevé, & les Idoles devoient être tout-à-fait briſées.* Mais Iſaïe, qui a vu ces choſes, a vu auſſi en même-temps que *la Loi qui devoit juger les Gentils, ſortiroit de Sion, & que la parole du*

Iſ. II. 23.

Ibid. 2. 3.

Ibid. 17. 18.

Ibid. 3. 4.

Seigneur qui devoit corriger les peuples, ſortiroit de Jeruſalem ; ce qui a fait dire au Sauveur, *que le ſalut devoit venir des Juifs.* Et il étoit convenable que la nouvelle lumiere dont les peuples plongés dans l'idolâtrie devoient un jour être éclairés, ſe répandit par tout l'Univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jeſus-Chriſt, fils de David & d'Abraham, que toutes les Nations devoient être bénies & ſanctifiées. Nous l'avons ſouvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore obſervé la cauſe pour laquelle ce Jeſus ſouffrant, ce Jeſus crucifié & anéanti, devoit être le ſeul Auteur de la converſion des Gentils, & le ſeul Vainqueur de l'idolâtrie.

Joan. IV. 22.

Saint Paul nous a expliqué ce grand Myſtere au premier chapitre de la premiere Epitre aux Corinthiens, & il eſt bon de conſidérer ce bel endroit dans toute la ſuite. *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé prêcher l'Evangile, non par la ſageſſe & par le raiſonnement humain, de peur de rendre inutile la Croix de Jeſus-Chriſt; car la prédication du Myſtere de la Croix eſt folie à ceux qui périſſent, & ne paroît un effet de la puiſſance de Dieu qu'à ceux qui ſe ſauvent, c'eſt-à-dire, à nous. En effet, il eſt écrit : je détruirai la ſageſſe des Sages, & je rejetterai la ſcience des Savants. Où ſont maintenant les Sages ? où ſont les Docteurs ? que ſont devenus ceux que recherchoient les ſciences de ce ſiecle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde ?* Sans doute, puiſqu'elle

I. *Cor.* I. 17. 18. 19. 20.

Iſ. XXIX. 14. XXXIII. 18.

puiſqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raiſon que ſaint Paul en donne. C'eſt que Dieu *voyant que le monde, avec la ſageſſe humaine, ne l'avoit point reconnu par les ouvrages de ſa ſageſſe*, c'eſt-à-dire, par les créatures qu'il avoit ſi bien ordonnées, il a pris une autre voie, & a *réſolu de ſauver ſes fideles par la folie de la prédication*; c'eſt-à-dire, par le Myſtere de la Croix, où la ſageſſe humaine ne peut rien comprendre. 1. *Cor. I.* 21.

Nouveau & admirable deſſein de la divine Providence! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la ſageſſe du Créateur reluiſoit dans la grandeur, dans la richeſſe & dans la diſpoſition d'un ſi bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu: les créatures qui ſe préſentoient pour élever notre eſprit plus haut, l'ont arrêté: l'homme aveugle & abruti les a ſervies; & non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ſes propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait ſa Religion; il a oublié la raiſon: Dieu veut la lui faire oublier d'une autre ſorte. Un ouvrage dont il entendoit la ſageſſe, ne l'a point touché; un autre ouvrage lui eſt préſenté, où ſon raiſonnement ſe perd, & où tout lui paroît folie; c'eſt la Croix de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt point en raiſonnant qu'on entend ce Myſtere; c'eſt *en captivant ſon intelligence ſous l'obéiſſance de* 2. *Cor. X.* 4. 5.

la foi; c'eſt en *détruiſant les raiſonnements humains, & toute hauteur qui s'éleve contre la ſcience de Dieu.*

En effet, que comprenons-nous dans ce Myſtere où le Seigneur de gloire eſt chargé d'opprobres; où la Sageſſe Divine eſt traitée de folie; où celui qui, aſſuré en lui-même de ſa naturelle grandeur, *n'a pas cru s'attribuer trop quand il s'eſt dit égal à Dieu, s'eſt anéanti lui-même juſqu'à prendre la forme d'eſclave, & à ſubir la mort de la Croix?* Toutes nos penſées ſe confondent; &, comme diſoit ſaint Paul, il n'y a rien qui paroiſſe plus inſenſé à ceux qui ne ſont point éclairés d'en haut.

Phil. 2. 7. 8.

Tel étoit le remede que Dieu préparoit à l'idolâtrie. Il connoiſſoit l'eſprit de l'homme, & il ſavoit que ce n'étoit pas par raiſonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raiſonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raiſonnant; car l'homme s'embrouille ſouvent à force de raiſonner; mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrêmité oppoſée; c'étoit en éteignant tout raiſonnement, & en laiſſant dominer les ſens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils ſont touchés. C'eſt par-là que la Divinité étoit devenue viſible & groſſiere. Les hommes lui ont donné leur figure, & ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices & leurs paſſions. Le raiſonnement n'avoit point de part à une erreur ſi brutale. C'étoit un renverſement du bon ſens, un délire, une frénéſie. Raiſon-

nez avec un frénétique, & contre un homme qu'une fievre ardente fait extravaguer, vous ne faites que l'irriter, & rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cauſe, redreſſer le tempérament, & calmer les humeurs dont la violence cauſe de ſi étranges tranſports. Ainſi ce ne doit pas être le raiſonnement qui guériſſe le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les Philoſophes avec leurs diſcours pompeux, avec leur ſtyle ſublime, avec leurs raiſonnements ſi artificieuſement arrangés ? Platon, avec ſon éloquence qu'on a cru divine, a-t-il renverſé un ſeul Autel où ces monſtrueuſes divinités étoient adorées ? Au contraire, lui & ſes Diſciples, & tous les Sages du ſiecle ont ſacrifié au menſonge : *ils ſe ſont perdus dans leurs penſées ; leur cœur inſenſé a été rempli de ténebres, & ſous le nom de ſages qu'ils ſe ſont donné, ils ſont devenus plus fous que les autres*, puiſque, contre leurs propres lumieres, ils ont adoré les créatures. *Rom. I.* 21 22.

N'eſt-ce donc pas avec raiſon que ſaint Paul s'eſt écrié dans notre paſſage, *où ſont les Sages, où ſont les Docteurs ? Qu'ont opéré ceux qui recherchoient les ſciences de ce ſiecle ?* ont-ils pu ſeulement détruire les fables de l'idolâtrie ; ont-ils ſeulement ſoupçonné qu'il fallût s'oppoſer ouvertement à tant de blaſphêmes, & ſouffrir, je ne dis pas le dernier ſupplice, mais le moindre affront pour la vérité ? Loin de le faire, *ils ont retenu la vérité captive*, & ont poſé pour maxime, qu'en *1. Cor. I.* 20. *Rom. I.* 18

matiere de religion, il falloit ſuivre le peuple : le peuple qu'ils mépriſoient tant, a été leur regle dans la matiere la plus importante de toutes, & où leurs lumieres
. *Cor. I.* 19. ſembloient le plus néceſſaires. Qu'as-tu
). donc ſervi, ô Philoſophie ! *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde*, comme nous diſoit ſaint Paul ? *N'a-t-il pas détruit la ſageſſe des Sages, & montré l'inutilité de la ſcience des Savants ?*

C'eſt ainſi que Dieu a fait voir par expérience, que la ruine de l'idôlatrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du ſeul raiſonnement humain. Loin de lui commettre la guériſon d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le Myſtere de la Croix, & tout enſemble il a porté le remede juſqu'à la ſource du mal.

L'idolâtrie, ſi nous l'entendons, prenoit ſa naiſſance de ce profond attachement que nous avons en nous-mêmes. C'eſt ce qui nous avoit fait inventer des dieux ſemblables à nous ; des dieux qui en effet n'étoient que des hommes ſujets à nos paſ-
c : ſions, à nos foibleſſes & à nos vices ; de ſorte que ſous le nom de fauſſes divinités, c'étoit en effet leurs propres penſées, leurs plaiſirs & leurs fantaiſies que les Gentils adoroient.

Jeſus-Chriſt nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ſes ignominies & ſa Croix, le rendent un objet horrible à nos ſens. Il faut ſortir de ſoi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le ſui-

vre. L'homme attaché à lui-même & à tout ce que la corruption lui faiſoit aimer, devient capable d'adorer Dieu & ſa vérité éternelle, dont il veut dorénavant ſuivre les regles.

Là périſſent & s'évanouiſſent toutes les Idoles, & celles qu'on adoroit ſur les Autels, & celles que chacun ſervoit dans ſon cœur. Celles-ci y avoient élevé les autres. On adoroit Vénus, parce qu'on ſe laiſſoit dominer à l'amour ſenſuel, & qu'on en aimoit la puiſſance; Bacchus, le plus enjoué de tous les Dieux, avoit des Autels, parce qu'on s'abandonnoit & qu'on ſacrifioit, pour ainſi dire, à la joie des ſens plus douce & plus enivrante que le vin. Jeſus-Chriſt par le Myſtere de ſa Croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des ſouffrances au lieu de l'amour des plaiſirs. Les Idoles qu'on adoroit au dehors furent diſſipées, parce que celles qu'on adoroit au dedans ne ſubſiſtoient plus : le cœur purifié, comme dit Jeſus-Chriſt lui-même, eſt rendu capable de voir Dieu ; & l'homme, loin de faire Dieu ſemblable à ſoi, tâche plutôt autant que peut le ſouffrir ſon infirmité, à devenir ſemblable à Dieu. *Matth. V.*

Le Myſtere de Jeſus-Chriſt nous a fait voir comment la Divinité pouvoit, ſans ſe ravilir, être unie à notre nature, & ſe revêtir de nos foibleſſes. Le Verbe s'eſt incarné : celui qui avoit *la forme* & la nature *de Dieu*, ſans perdre ce qu'il étoit, *a pris la forme d'eſclave*. Inaltérable en lui-même, il s'unit & s'approprie une nature *Phil. II.*

étrangere. O hommes, vous vouliez des Dieux qui ne fuſſent, à dire vrai, que des hommes, & encore des hommes vicieux! c'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propoſe; c'eſt un Dieu & un homme tout enſemble, mais un Dieu qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous ſommes. La Divinité demeure immuable, & ſans pouvoir ſe dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'eſt-ce que Dieu a pris de nous? nos vices & nos péchés? à Dieu ne plaiſe; il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait, & il eſt certain qu'il n'y avoit fait ni le péché ni le vice. Il y avoit fait la nature; il l'a priſe. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne, parce qu'encore qu'elle ne fût pas du premier deſſein, elle étoit le juſte ſupplice du péché, & en cette qualité elle étoit l'œuvre de la Juſtice Divine. Auſſi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre, & en prenant la peine du péché ſans le péché même, il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on puniſſoit, mais le juſte qui expioit les péchés des autres.

De cette ſorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs Dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-Homme; & afin qu'elles y paruſſent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments.

Ne cherchons plus d'autre Dieu viſible après celui-ci : il eſt ſeul digne d'abattre toutes les Idoles, & la victoire qu'il devoit remporter ſur elles, eſt attachée à ſa Croix.

C'eſt-à-dire, qu'elle eſt attachée à une folie apparente. *Car les Juifs*, pourſuit ſaint Paul, *demandent des miracles*, par leſquels Dieu, en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la ſortie d'Egypte, les mette viſiblement au deſſus de leurs ennemis, *& les Grecs ou les Gentils cherchent la ſageſſe* & des diſcours arrangés comme ceux de leur Platon, & de leur Socrate. *Et nous*, continue l'Apôtre, *nous prêchons Jeſus-Chriſt crucifié, ſcandale aux Juifs*, & non pas miracle : *folie aux Gentils*, & non pas ſageſſe, *mais qui eſt aux Juifs & aux Gentils appellés à la connoiſſance de la vérité, la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, parce qu'en Dieu ce qui eſt fou, eſt plus ſage que toute la ſageſſe humaine ; & ce qui eſt foible eſt plus fort que toute la force humaine.* Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre ſuperbe ignorance. La ſageſſe où l'on nous mene eſt ſi ſublime, qu'elle paroît folie à notre ſageſſe ; & les regles en ſont ſi hautes, que tout nous y paroît un égarement. 1. *Cor. I.* 22. 23. 24. 25.

Mais ſi cette Divine Sageſſe nous eſt impénétrable en elle-même, elle ſe déclare par ſes effets. Une vertu ſort de la Croix, & toutes les Idoles ſont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique ſou-

tenues par toute la puissance Romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants qui ont fait un si grand miracle. L'œuvre de Dieu a été suivie, & ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jesus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses Disciples. *Considérez, mes Freres*, c'est ainsi que S. Paul acheve son admirable discours, *considérez ceux que Dieu a appellés parmi vous*, & dont il a composé cette Eglise victorieuse du monde. *Il y a peu de ces sages* que le monde admire, *il y a peu de puissants, & peu de nobles; mais Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, pour confondre les Sages; il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre les puissants; il a choisi ce qu'il y avoit de plus mépriſable & de plus vil, & enfin ce qui n'étoit pas pour détruire ce qui étoit, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.* Les Apôtres & leurs Disciples, le rebut du monde & le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les Empereurs & à tout l'Empire. Les hommes avoient oublié la création, & Dieu l'a renouvellée en tirant de ce néant son Eglise, qu'il a rendue toute-puissante contre l'erreur. Il a confondu avec les Idoles, toute la grandeur humaine qui s'intéressoit à les défendre, & il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'Univers, par la seule force de sa parole.

Cor. I. 26. 28. 29.

CHAP. XVI. *Diverses foiblesse*

L'IDOLATRIE nous paroît la foiblesse même, & nous avons peine à com-

prendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire, ſon extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre ; & un ſi grand renverſement du bon ſens, montre aſſez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie, & enchanté de ſes Idoles, il étoit devenu ſourd à la voix de la nature qui crioit contr'elles. Quelle puiſſance falloit-il pour rappeller dans la mémoire des hommes le vrai Dieu ſi profondément oublié, & retirer le genre-humain d'un ſi prodigieux aſſoupiſſement ?

mes de l'idolâtrie, les ſens, l'intérêt, l'ignorance, un faux reſpect de l'antiquité, la politique, la Philoſophie & les héréſies, viennent à ſon ſecours : l'Egliſe triomphe de tout.

Tous les ſens, toutes les paſſions, tous les intérêts combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaiſir ; les divertiſſements, les ſpectacles, & enfin la licence même, y faiſoient une partie du culte divin. Les Fêtes n'étoient que des jeux, & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin qu'elle l'étoit des Myſteres de la Religion. Comment accoutumer des eſprits ſi corrompus à la régularité de la Religion véritable, chaſte, ſévere, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles ! Saint Paul parloit à Félix, Gouverneur de la Judée, *de la juſtice, de la chaſteté, & du Jugement à venir.* Cet homme effrayé lui dit : *retirez-vous quant à préſent, je vous manderai quand il faudra.* Ces diſcours étoient incommodes pour un homme qui vouloit jouir ſans ſcrupule, & à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Act. XXIV. 25.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puiſſant reſſort qui donne le mouvement aux cœurs humains ? Dans ce grand tems de l'idolâtrie que commençoient à naître par toute l'Aſie les Prédications de ſaint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faiſant de petits temples d'argent de la Diane d'Epheſe, s'aſſemblerent : & le plus accrédité d'entr'eux leur re-
XII. préſenta que leur gain alloit ceſſer, & *non-ſeulement*, dit-il, *nous courons fortune de tout perdre, mais le Temple de la grande Diane va tomber dans le mépris, & la magnificence de celle qui eſt adorée dans toute l'Aſie, & même dans tout l'Univers, s'anéantira peu-à-peu.*

Que l'intérêt eſt puiſſant, & qu'il eſt habile quand il peut ſe couvrir du prétexte de la Religion ! il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils ſortirent tous enſemble, criant comme des furieux, *la grande Diane des Ephéſiens*, & traînant les compagnons de ſaint Paul au théatre, où toute la Ville s'étoit aſſemblée. Alors les cris redoublerent, & durant deux heures la place publique retentiſſoit de ces mots : *la grande Diane des Ephéſiens.* Saint Paul & ſes compagnons furent à peine arrachés des mains du peuple par les Magiſtrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands déſordres dans ce tumulte. Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des Prêtres qui alloient tomber avec leurs Dieux ; joignez à tout cela l'intérêt des Villes, que

la fauſſe Religion rendoit illuſtres, comme la ville d'Epheſe, qui devoit à ſon Temple ſes privileges, & l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie ; quelle tempête devoit s'élever contre l'Égliſe naiſſante ; & faut-il s'étonner de voir les Apôtres ſi ſouvent battus, lapidés, & laiſſés pour morts au milieu de la populace ? Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine ; l'intérêt de l'état va faire agir le Sénat, le peuple Romain, & les Empereurs.

Il y avoit déjà long-temps que les ordonnances du Sénat défendoient les religions étrangeres. Les Empereurs étoient entrés dans la même politique ; & dans cette belle délibération où il s'agiſſoit de réformer les abus du Gouvernement, un des principaux réglements que Mécénas propoſa à Auguſte, fut d'empêcher les nouveautés dans la Religion, qui ne manquoient pas de cauſer de dangereux mouvements dans les Etats. La maxime étoit véritable : car, qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les eſprits, & les porte à des excès plus étranges ! Mais Dieu vouloit faire voir que l'établiſſement de la Religion véritable n'excitoit pas de tels troubles ; & c'eſt une des merveilles qui montrent qu'il agiſſoit dans cet ouvrage. Car, qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cents ans entiers que l'Egliſe a eu à ſouffrir tout ce que la rage des perſécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de ſéditions & tant de guerres

Liv. li XXXIX. Orat. Mæc ap. Dion. L Tertul. Ap 5. Euſeb. Hiſt Eccl. II. 2

civiles, parmi tant de conjurations contre la perſonne des Empereurs, il ne ſe ſoit jamais trouvé un ſeul Chrétien ni bon ni mauvais ? Les Chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un ſeul ; il n'y en eut jamais aucun, tant la Doctrine Chrétienne inſpiroit de vénération pour la puiſſance publique ; & tant fut profonde l'impreſſion que fit dans tous les eſprits cette parole du Fils de Dieu, *rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.*

ertul. Apol. 36. &c.

ate. XXII.

Cette belle diſtinction porta dans les eſprits une lumiere ſi claire, que jamais les Chrétiens ne ceſſerent de reſpecter l'image de Dieu dans les Princes perſécuteurs de la vérité. Ce caractere de ſoumiſſion reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inſpirent encore aujourd'hui à ceux qui les liſent, l'amour de l'ordre public, & fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établiſſement du Chriſtianiſme. Des hommes ſi déterminés à la mort, qui rempliſſoient tout l'Empire & toutes les armées, ne ſe ſont pas échappés une ſeule fois durant tant de ſiecles de ſouffrances ; ils ſe défendoient à eux-mêmes, non-ſeulement les actions ſéditieuſes, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, & nulle autre main que la ſienne n'eût pu retenir des eſprits pouſſés à bout par tant d'injuſtice.

ertul. Apol.

A la vérité, il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, & d'ennemis des

Empereurs, eux qui ne reſpiroient que l'obéiſſance, & dont les vœux les plus ardents avoient pour objet & le ſalut des Princes, & le bonheur de l'état. Mais la politique Romaine ſe croyoit attaquée dans ſes fondements, quand on mépriſoit ſes dieux. Rome ſe vantoit d'être une Ville ſainte par ſa fondation, conſacrée dès ſon origine par des auſpices divins, & dédiée par ſon auteur au Dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus préſent dans le Capitole que dans le Ciel. Elle croyoit devoir ſes victoires à ſa Religion. C'eſt par-là qu'elle avoit domté, & les nations, & leurs Dieux, car on raiſonnoit ainſi en ce temps, de ſorte que les Dieux Romains devoient être les maîtres des autres Dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes. Rome, en ſubjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les Dieux qu'elle avoit vaincus : vouloir le faire régner, c'étoit renverſer les fondements de l'Empire, c'étoit haïr les victoires & la puiſſance du peuple Romain. Ainſi les Chrétiens, ennemis des Dieux, étoient regardés en même temps comme ennemis de la République. Les Empereurs prenoient plus de ſoin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans & les Daces : le Chriſtianiſme abattu paroiſſoit dans leurs inſcriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils ſe vantoient à tort d'avoir détruit une Religion qui s'accroiſſoit ſous le fer &

Cic. Orat. pro Flacco.

Orat. Symm. ad Imp. Val. Theod. & Arc. ap. Am. tom. V. lib. V. Ep. 30.

Zozim. hiſt. lib. 2. 6. *&c.*

dans le feu. Les calomnies ſe joignoient en vain à la cruauté. Des hommes qui pratiquoient des vertus au deſſus de l'homme, étoient accuſés de vices qui font horreur à la nature. On accuſoit d'inceſte ceux dont la chaſteté faiſoit les délices. On accuſoit de manger leurs propres enfants, ceux qui étoient bienfaiſants envers leurs perſécuteurs. Mais, malgré la haine publique, la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun ſait ce qu'écrivit Pline le jeune à Trajan ſur les bonnes mœurs des Chrétiens. Ils furent juſtifiés, mais ils ne furent pas exemptés du dernier ſupplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jeſus-Chriſt crucifié, & ils devoient comme lui aller à la Croix avec une déclaration publique de leur innocence.

Plin. lib. X. ep. 97.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute ſa force dans la violence. Encore que ſon fond fût une ignorance brutale & une entiere dépravation du ſens humain, elle vouloit ſe parer de quelques raiſons. Combien de fois a-t-elle tâché de ſe déguiſer, & en combien de manieres s'eſt-elle transformée pour couvrir ſa honte ? Elle faiſoit quelquefois la reſpectueuſe envers la Divinité. Tout ce qui eſt divin, diſoit-elle, eſt inconnu : il n'y a que la Divinité qui ſe connoiſſe elle-même : ce n'eſt pas à nous à diſcourir de choſes ſi hautes, c'eſt pourquoi il en faut croire les anciens, & cha-

un doit ſuivre la Religion qu'il trouve établie dans ſon pays. Par ces maximes, les erreurs groſſieres autant qu'impies qui rempliſſoient toute la terre, étoient ſans remede, & la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu, étoit étouffée.

On avoit ſujet de penſer que la foibleſſe de notre raiſon égarée, a beſoin d'une autorité qui la ramene au principe; & que c'eſt de l'antiquité qu'il faut apprendre la Religion véritable. Auſſi en avez-vous vu la ſuite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité pouvoit ſe vanter le Paganiſme, qui ne pouvoit lire ſes propres hiſtoires ſans y trouver l'origine, non-ſeulement de ſa Religion, mais encore de ſes Dieux? Varon & Cicéron, ſans compter les autres Auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien, aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens rempliſſoient de fables confuſes & impertinentes pour établir l'antiquité dont ils ſe vantoient? Mais toujours y voyoit-on naître & mourir les divinités de l'Egypte, & ce peuple ne pouvoit ſe faire ancien, ſans marquer le commencement de ces Dieux.

De nat. Deor. lib. I. 3.

Voici une autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on ſervît tout ce qui paſſoit pour divin. La politique Romaine, qui défendoit ſi ſévérement les Religions étrangeres, permettoit qu'on adorât les Dieux des Barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainſi elle vouloit paroître équitable envers tous les Dieux, auſſi-

bien qu'envers tous les hommes. Elle encenſoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une Lettre de Julien l'Apoſtat, par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la ſainte Cité, & de ſacrifier avec eux au Dieu Créateur de l'Univers. Nous avons vu que les Païens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout ſeul; & il ne tint pas aux Empereurs que Jeſus-Chriſt même, dont ils perſécutoient les Diſciples, n'eût des Autels parmi les Romains.

Jul. Ep. ad comm. Judæor.

Quoi donc! les Romains ont-ils pu penſer à honorer comme Dieu celui que leurs Magiſtrats avoient condamné au dernier ſupplice, & que pluſieurs de leurs Auteurs ont chargé d'opprobres? il ne faut pas s'en étonner, la choſe eſt inconteſtable.

Diſtinguons premiérement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits poſitifs dont on croit avoir la preuve. Il eſt certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jeſus-Chriſt, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Auſſi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris & par les menaces des Juifs. Mais ce qui eſt bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la pourſuite deſquels il a été crucifié, n'ont conſervé dans leurs anciens Livres la mémoire d'aucune action qui notât ſa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le

dernier ſupplice : par où ſe confirme manifeſtement ce que nous liſons dans l'Evangile, que tout le crime de Notre-Seigneur a été de s'être dit le Chriſt Fils de Dieu.

En effet, Tacite nous rapporte bien le ſupplice de Jeſus-Chriſt ſous Ponce-Pilate & durant l'Empire de Tibere ; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ai fait mériter la mort, que celui d'être l'Auteur d'une Secte convaincue de haïr le genre-humain, ou de lui être odieuſe. Tel eſt le crime de Jeſus Chriſt & des Chrétiens ; & leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuſer qu'en termes vagues, ſans jamais alléguer un fait poſitif qu'on ait pu leur imputer. *Tac. an. XV.* 44.

Il eſt vrai que dans la derniere perſécution, & trois cents ans après Jeſus-Chriſt, les Païens qui ne ſavoient plus que reprocher, ni à lui, ni à ſes Diſciples, publierent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour leſquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les ſiecles précédents, & que ni ſous Néron, ni ſous Domitien, qui régnoient dans l'origine du Chriſtianiſme, quelque ennemis qu'ils en fuſſent, on n'en trouve rien du tout, il paroît qu'ils ont été faits à plaiſir ; & il y a parmi les Romains ſi peu de preuves conſtantes contre Jeſus-Chriſt, que ſes ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait ; l'innocen-

ce de Jeſus-Chriſt ſans reproche. Ajoutons-en un ſecond, la ſainteté de ſa vie & de ſa doctrine reconnue. Un des plus grands Empereurs Romains, c'eſt Alexandre Sévere, admiroit Notre-Seigneur, & faiſoit écrire dans les ouvrages publics, auſſi-bien que dans ſon Palais, quelques Sentences de ſon Evangile. Le même Empereur louoit & propoſoit pour exemple les ſaintes précautions avec leſquelles les Chrétiens ordonnoient les Miniſtres des choſes ſacrées. Ce n'eſt pas tout : on voyoit dans ſon Palais une eſpece de Chapelle, où il ſacrifioit dès le matin. Il y avoit conſacré les Images *des ames ſaintes*, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée Jeſus-Chriſt & Abraham. Il avoit une autre Chapelle, ou, comme on voudra traduire le mot latin *Lararium*, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achille & de quelques autres grands hommes ; mais Jeſus-Chriſt étoit placé dans le premier rang. C'eſt un Païen qui l'écrit, & il cité pour témoin un Auteur du temps d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait, & voici un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant.

Lampr. in Alex. Serv. c. 45. 50.

Id. c. 29. 31.

Porph. lib. de Phil. per orac. Euſeb. dem. Ev. 3. 8. *Aug. de Civ. Dei.* 19. *c.* 23.

Quoique Porphyre, en abjurant le Chriſtianiſme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laiſſe pas, dans le Livre intitulé, *la Philoſophie des Oracles*, d'avouer qu'il y en a eu de très-favorables à la ſainteté de Jeſus-Chriſt.

A Dieu ne plaiſe que nous apprenions

par les Oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naiſſant. Ces Oracles cités par Porphyre, ſont de pures inventions : mais il eſt bon de ſavoir ce que les Païens faiſoient dire à leurs Dieux ſur Notre-Seigneur. Porphyre donc nous aſſure qu'il y a eu des Oracles, *où Jeſus-Chriſt eſt appellé un homme pieux & digne de l'immortalité, & les Chrétiens au contraire, des hommes impurs & ſéduits.* Il récite enſuite l'Oracle de la Déeſſe Hécaté, où elle parle de Jeſus-Chriſt, comme *d'un homme illuſtre par ſa piété, dont le corps a cédé aux tourments, mais dont l'ame eſt dans le Ciel avec les ames bienheureuſes. Cette ame*, diſoit la Déeſſe de Porphyre, *par une eſpece de fatalité, a inſpiré l'erreur aux ames à qui le deſtin n'a pas aſſuré les dons des Dieux & la connoiſſance du grand Jupiter ; c'eſt pourquoi ils ſont ennemis des Dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer*, pourſuit-elle en parlant de Jeſus-Chriſt, *& plaignez ſeulement l'erreur de ceux dont je vous ai raconté la malheureuſe deſtinée.* Paroles pompeuſes & entiérement vuides de ſens, mais qui montrent que la gloire de Notre-Seigneur a forcé ſes ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence & la ſainteté de Jeſus-Chriſt, il y a encore un troiſieme point qui n'eſt pas moins important, c'eſt ſes miracles. Il eſt certain que les Juifs ne les ont jamais niés, & nous trouvons

Tr. de Idolat. & Comm. in Eccl. dans leur Talmud quelques-uns de ceux que ſes Diſciples ont faits en ſon nom. Seulement, pour les obſcurcir, ils ont dit qu'il les avoit faits par les enchantements qu'il avoit appris en Egypte, ou même par le nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable, dont la vertu peut tout ſelon les Juifs, & que Jeſus-Chriſt avoit découvert, on ne ſait comment, dans le Sanctuaire, ou enfin parce qu'il étoit un de ces Prophetes marqués par Moïſe, dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolâtrie. Jeſus-Chriſt vainqueur des Idoles, dont l'Evangile a fait reconnoître un ſeul Dieu par toute la Terre, n'a pas beſoin d'être juſtifié de ce reproche : les vrais Prophetes n'ont pas moins prêché ſa Divinité, qu'il a fait lui-même ; & ce qui doit réſulter du témoignage des Juifs, c'eſt que Jeſus-Chriſt a fait des miracles pour juſtifier ſa Miſſion.

Tr. de Sabb. c. 12. l. gener. Jeſu, ſeu hiſt. Jeſu.

Deut. 13. 1. 2.

Au reſte, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devoient ſonger que Moïſe a été accuſé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui, étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux Magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline & dans Apulée, où Moïſe ſe trouve nommé avec Jannès & Mambré, ces célebres Enchanteurs d'Egypte dont parle Saint Paul, & que Moïſe avoit confondus par ſes mi-

Plin. XXX. 1. Apul. Apol. 2. Tim. 3. 8.

racles. Mais la réponſe des Juifs étoit aiſée. Les illuſions des Magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïſe, le culte du Dieu véritable, & la ſainteté de ſa vie: joint que Dieu ſait bien ſe rendre le maître, & faire des œuvres que la puiſſance ennemie ne puiſſe imiter. Les mêmes raiſons mettent Jeſus-Chriſt au deſſus d'une ſi vaine accuſation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne ſert plus qu'à juſtifier que ces miracles ſont inconteſtables.

Ils le ſont en effet ſi fort, que les Gentils n'ont pu en diſconvenir non plus que les Juifs. Celſe, le grand ennemi des Chrétiens, & qui les attaque dès les premiers temps avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un ſoin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Notre-Seigneur: il s'en défend, en diſant avec les Juifs, que Jeſus-Chriſt avoit appris les ſecrets des Egyptiens, c'eſt-à-dire, la magie, & qu'il voulut s'attribuer la Divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'eſt pour la même raiſon que les Chrétiens paſſoient pour Magiciens; & nous avons un paſſage de Julien l'Apoſtat qui mépriſe les miracles de Notre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Voluſien, dans ſon Epitre à ſaint Auguſtin, en fait de même; & ce diſcours étoit commun parmi les Païens.

Orig. cont. Cel. lib. II.

Orig. Ibid. Act. Mart. paſſim.

Jul. ap. Cyr. lib. 6.

Ap. Aug. tom. 2. Ep. 3. 4.

Il ne faut donc plus s'étonner ſi, accoutumés à faire des Dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque choſe d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jeſus-Chriſt parmi leurs divinités. Tibere, ſur les relations qui lui venoient de Judée, propoſa au Sénat d'accorder à Jeſus-Chriſt les honneurs divins. Ce n'eſt point un fait qu'on avance en l'air, & Tertullien le rapporte comme public & notoire dans ſon Apologétique qu'il préſente au Sénat au nom de l'Egliſe, qu'il n'eût pas voulu affoiblir une auſſi bonne cauſe que la ſienne par des choſes où on auroit pu ſi aiſément la confondre. Que ſi on veut le témoignage d'un Auteur Païen, Lampridius nous dira qu'*Adrien avoit élevé à Jeſus-Chriſt des Temples qu'on voyoit encore du temps qu'il écrivoit*, & qu'Alexandre Sévere, après l'avoir révéré en particulier, vouloit lui dreſſer publiquement des Autels, & le mettre au nombre des Dieux.

Tertul. Apol. 5. *Euſeb. hiſt. Eccl.* 2. 2.

Lamp. in Alex. c. 4.

Ibid.

Il y a certainement beaucoup d'injuſtice à ne vouloir croire, touchant Jeſus-Chriſt, que ce qu'en écrivent ceux qui ne ſe ſont pas rangés parmi ſes Diſciples; car c'eſt chercher la foi dans les incrédules, ou le ſoin & l'exactitude dans ceux qui occupés de toute autre choſe, tenoient la Religion pour indifférente. Mais il eſt vrai néanmoins que la gloire de Jeſus-Chriſt a eu un ſi grand éclat, que le monde n'a pu ſe défendre de lui rendre quelque témoignage; & je ne puis vous

rapporter de plus authentique que celui tant d'Empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient core un autre deſſein. Il ſe mêloit la politique dans les honneurs qu'ils ndoient à Jeſus-Chriſt. Ils préten-ient qu'à la fin les Religions s'uni-ient, & que les Dieux de toutes les &es deviendroient communs. Les Chré-ns ne connoiſſoient point ce culte mê-, & ne mépriſerent pas moins les con-ſcendances que les rigueurs de la poli-ique Romaine. Mais Dieu voulut qu'un itre principe fît rejetter par les Païens s Temples que les Empereurs deſti-oient à Jeſus-Chriſt. Les Prêtres des doles, au rapport de l'Auteur Païen déjà ité tant de fois, déclarerent à l'Empe-eur Adrien: *Que, s'il conſacroit ces Tem-les bâtis à l'uſage des Chrétiens, tous les utres Temples ſeroient abandonnés, & que out le monde embraſſeroit la Religion hrétienne.* L'idolâtrie même ſentoit dans iotre Religion une force victorieuſe contre aquelle les faux Dieux ne pouvoient te-nir, & juſtifioit elle-même la vérité de cette Sentence de l'Apôtre, *quelle conven-tion peut-il y avoir entre Jeſus-Chriſt & Bélial, & comment peut-on accorder le Temple de Dieu avec les Idoles?* *Ibid.* 2. *Cor.* 6. 15. 16.

Ainſi par la vertu de la Croix, la reli-gion païenne confondue par elle-même tomboit en ruine, & l'unité de Dieu s'é-tabliſſoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle diſoit que la

nature divine ſi grande & ſi étendue, ne pouvoit être exprimée ni par un ſeul nom ni ſous une ſeule forme ; mais que Jupiter, & Mars, & Junon, & les autres Dieux n'étoient au fond que le même Dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées & repréſentées par tant de mots différents. Quand enſuite il falloit venir aux hiſtoires impures des Dieux, à leurs infames généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs Fêtes & à leurs myſteres qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuſes, toute la Religion ſe tournoit en allégorie : c'étoit le Monde ou le Soleil qui ſe trouvoient être ce Dieu unique ; c'étoit les étoiles ; c'étoit l'air & le feu, l'eau & la terre, & leurs divers aſſemblages qui étoient cachés ſous les noms des Dieux & dans leurs amours. Foible & miſérable refuge ! car outre que les fables étoient ſcandaleuſes, & toutes les allégories froides & forcées, que trouvoit-on à la fin, ſinon que ce Dieu unique étoit l'Univers avec toutes ſes parties ? de ſorte que le fond de la Religion étoit la nature, & toujours la créature adorée à la place du Créateur.

Macrob. 1. *Sat.* 17. *& ſeq.* *Apul. de Deo Soc.* *Aug. de Civ.* 4. 10. 11. *Orig. cont. Celſ. lib.* 5. 6. *&c.*

Ces foibles excuſes de l'idolâtrie, quoique tirées de la Philoſophie des Stoïciens, ne contentoient guere les Philoſophes. Celſe & Porphyre cherchoient de nouveaux ſecours dans la Doctrine de Platon & de Pythagore ; & voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſoient-

Plat. Conv. Tim. &c. *Porphyr. l.* 2. *de abſtin. Apul. de Deo Locr.*

ſoient-ils, qu'un Dieu ſouverain : mais il étoit ſi grand, qu'il ne ſe mêloit pas des petites choſes. Content d'avoir fait le Ciel & les Aſtres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde qu'il avoit laiſſé former à ſes ſubalternes ; & l'homme, quoique né pour le connoître, parce qu'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ſes mains. Auſſi étoit-il inacceſſible à notre nature : il étoit logé trop haut pour nous ; les eſprits céleſtes, qui nous avoient faits, nous ſervoient de médiateurs auprès de lui ; & c'eſt pourquoi il falloit les adorer.

Aug. de Civ. XIII. 14. & *ſeq.* 18. 21. 22. *IX.* 5. 6.

Il ne s'agit pas de réfuter ces rêveries des Platociniens, qui auſſi-bien tombent d'elles-mêmes. Le Myſtere de Jeſus-Chriſt les détruiſoit par le fondement. Ce Myſtere apprenoit aux hommes que Dieu, qui les avoit faits à ſon image, n'avoit garde de les mépriſer : que s'ils avoient beſoin de médiateur, ce n'étoit pas à cauſe de leur nature que Dieu avoit faite, comme il avoit fait toutes les autres, mais à cauſe de leur péché dont ils étoient les ſeuls auteurs : au reſte que leur nature les éloignoit ſi peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en ſe faiſant homme, & leur donnoit pour médiateur, non point ces eſprits céleſtes que les Philoſophes appelloient démons, & que l'Ecriture appelloit Anges ; mais un homme, qui joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un remede de notre foibleſſe.

Aug. Ep. 3. *ad Voluſian. &c.*

Que ſi l'orgueil des Platoniciens ne pouvoit pas ſe rabaiſſer juſqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au deſſous des Anges, ne laiſſoit pas d'être comme eux capable de poſſéder Dieu ; de ſorte qu'il étoit plutôt leur frere que leur ſujet, & ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en eſprit de ſociété celui qui les avoit fait les uns & les autres à ſa reſſemblance ? C'étoit donc, non-ſeulement trop de baſſeſſe, mais encore trop d'ingratitude au genre-humain, de ſacrifier à d'autres qu'à Dieu ; & rien n'étoit plus aveugle que le paganiſme, qui, au lieu de lui réſerver le culte ſuprême, le rendoit à tant de démons.

C'eſt ici que l'idolâtrie, qui ſembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait ſon foible. Sur la fin des perſécutions, Porphyre preſſé par les Chrétiens, fut contraint de dire que le Sacrifice n'étoit pas le culte ſuprême, & voyez juſqu'où il pouſſa l'extravagance. Ce Dieu très-haut, diſoit-il, ne recevoit point de Sacrifice : tout ce qui eſt matériel eſt impur pour lui, & ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être employée à ſon culte, parce que la voix eſt une choſe corporelle : il faut l'adorer en ſilence, & par de ſimples penſées ; tout autre culte eſt indigne d'une Majeſté ſi haute.

Porphyr. lib. 2. de abſtin. *Aug. de Civ. X.*

Ainſi Dieu étoit trop grand pour être loué. C'étoit un crime d'exprimer, comme

nous pouvons, ce que nous penſons de ſa grandeur. Le Sacrifice, quoiqu'il ne ſoit qu'une maniere de déclarer notre dépendance profonde, & une reconnoiſſance de ſa ſouveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le diſoit ainſi expreſſément; & cela, qu'étoit ce autre choſe qu'abolir la Religion, & laiſſer tout-à-fait ſans culte celui qu'on reconnoiſſoit pour Dieu des dieux?

Mais qu'étoit-ce donc que ces Sacrifices que les Gentils offroient dans tous les Temples? Porphyre en avoit trouvé le ſecret. Il y avoit, diſoit-il, des eſprits impurs, trompeurs, mal-faiſants, qui par un orgueil inſenſé vouloient paſſer pour des Dieux, & ſe faire ſervir par les hommes. Il falloit les appaiſer, de peur qu'ils ne nous nuiſiſſent. Les uns plus gais & plus enjoués, ſe laiſſoient gagner par des ſpectacles & des jeux: l'humeur plus ſombre des autres vouloit l'odeur de la graiſſe, & ſe repaiſſoit de ſacrifices ſanglants. Que ſert de réfuter ces abſurdités? Enfin, les Chrétiens gagnoient leur cauſe. Il demeuroit pour conſtant que tous les Dieux auxquels on ſacrifioit parmi les Gentils, étoient des eſprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la divinité; de ſorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroiſſoit ſeulement l'effet d'une ignorance brutale; mais à remonter à ſa ſource, c'étoit une œuvre menée de loin, pouſſée aux derniers excès par des eſprits malicieux. C'eſt ce que les Chré-

Porph. 2. *a*
abſt.
Lab. apu
Aug. 7. *de Ci*
13.

tiens avoient toujours prétendu ; c'eſt ce qu'enſeignoit l'Evangile ; c'eſt ce que chantoit le Pſalmiſte : *tous les Dieux des Gentils ſont des démons, mais le Seigneur a fait les Cieux.* *Pſ. XCV. 5.*

Et toutefois, MONSEIGNEUR, étrange aveuglement du genre-humain, l'idolâtrie réduite à l'extrêmité & confondue par elle-même, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir.

Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, & l'expliquer en paroles dont le ſon fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les eſprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique ſon Sectateur, paſſoit pour un homme divin, parce qu'il ſavoit envelopper les ſentiments de ſon Maître de termes qui paroiſſoient myſtérieux, quoiqu'en effet ils ne ſignifiaſſent rien. Julien l'Apoſtat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences, les Païens mêmes le racontent. Des enchantements vrais ou faux, que ces Philoſophes vantoient ; leur auſtérité mal entendue, leur abſtinence ridicule qui alloit juſqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications ſuperſtitieuſes, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines penſées, & leurs paroles auſſi peu ſolides qu'elles ſembloient magnifiques, en impoſoient au monde : mais je ne dis pas le fond. La ſainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des plaiſirs qu'elle commandoit, & plus que tout cela, l'humilité qui faiſoit le fond du Chriſtianiſme, offenſoit les hommes ; & ſi nous ſavons le

Eunap. Maxim. Oribas. Chryſant. Ep. Jud. ad Jamb. Amm. Marcel. Lib. XXII. XXIII. XXV.

comprendre, l'orgueil, la ſenſualité & le libertinage étoient les ſeules défenſes de l'idolâtrie.

L'Egliſe la déracinoit tous les jours par ſa doctrine, & plus encore par ſa patience. Mais ces eſprits mal-faiſants, qui n'avoient jamais ceſſé de tromper les hommes, & qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublierent pas leur malice. Ils ſuſciterent dans l'Egliſe ces héréſies que vous avez vues. Des hommes curieux, & par-là vains & remuants, voulurent ſe faire un nom parmi les Fideles, & ne purent ſe contenter de cette ſageſſe ſobre & tempérée que l'Apôtre avoit tant recommandée aux Chrétiens. Ils entroient trop avant dans les Myſteres qu'ils prétendoient meſurer à nos foibles conceptions : nouveaux Philoſophes qui mêloient les raiſonnements humains avec la foi, & entreprenoient de diminuer les difficultés du Chriſtianiſme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Evangile. Ainſi ſucceſſivement, & avec une eſpece de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création, la Loi de Moïſe, fondement néceſſaire de la nôtre, la Divinité de Jeſus-Chriſt, ſon Incarnation, ſa Grace, ſes Sacrements, tout enfin donna matiere à des diviſions ſcandaleuſes. Celſe & les autres nous les reprochoient. L'idolâtrie ſembloit triompher. Elle regardoit le Chriſtianiſme comme une nouvelle Secte de Philoſophie, qui avoit le ſort

Rom. 12.

Orig. lib. cont. Celſ.

de toutes les autres, &, comme elles, ſe partageoit en pluſieurs autres Sectes. L'Egliſe ne leur paroiſſoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matiere de Religion, raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confuſion de Sectes, qui ſe vantoient d'être Chrétiennes, Dieu ne manqua pas à ſon Egliſe. Il fut lui conſerver un caractere d'autorité que les héréſies ne pouvoient prendre : elle étoit catholique & univerſelle : elle embraſſoit tous les temps : elle s'étendoit de tous côtés : elle étoit Apoſtolique ; la ſuite, la ſucceſſion, la chaire de l'unité, l'autorité primitive lui appartenoit. Tous ceux qui la quittoient, l'avoient premiérement reconnue, & ne pouvoient effacer le caractere de leur nouveauté, ni celui de leur rebellion. Les Païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laiſſoient en ſon entier. Celſe, qui reprochoit aux Chrétiens leurs diviſions parmi tant d'Egliſes ſchiſmatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une Egliſe diſtinguée de toutes les autres, & toujours plus forte, qu'il appelloit auſſi pour cette raiſon *la grande Egliſe. Il y en a*, diſoit-il, *parmi les Chrétiens qui ne reconnoiſſent point le Créateur, ni les traditions des Juifs* ; il vouloit parler des

Iren. 3. 1. 3. 4.

Tertull. de præſcrip. 20.

Orig. lib. V.

Marcionites : *mais*, pourſuivoit-il, *la grande Egliſe les reçoit.* Dans le trouble qu'excita Paul de Samoſate, l'Empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie Egliſe chrétienne à laquelle appartenoit *la maiſon de l'Egliſe*, ſoit que ce fût le lieu d'Oraiſon, ou la maiſon de l'Evêque. Il l'adjugea à ceux *qui étoient en communion avec les Evêques d'Italie & celui de Rome*, parce qu'il voyoit de tous temps le gros des Chrétiens dans cette communion. Lorſque l'Empereur Conſtance brouilloit tout dans l'Egliſe, la confuſion qu'il y mettoit en protégeant les Ariens, ne put empêcher qu'Ammian Marcellin, tout Païen qu'il étoit, ne reconnût que cet Empereur s'égaroit de la droite voie *de la Religion Chrétienne ſimple & préciſe par elle-même* dans ſes dogmes & dans ſa conduite. C'eſt que l'Egliſe véritable avoit une majeſté & une droiture que les héréſies ne pouvoient ni imiter, ni obſcurcir ; au contraire, ſans y penſer, elles rendoient témoignage à l'Egliſe Catholique. Conſtance, qui perſécutoit ſaint Athanaſe, défenſeur de l'ancienne foi, *ſouhaitoit avec ardeur*, dit Ammian Marcellin, *de le faire condamner par l'autorité qu'avoit l'Evêque de Rome au deſſus des autres.* En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faiſoit ſentir aux Païens mêmes ce qui manquoit à ſa Secte, & honoroit l'Egliſe dont les Ariens s'étoient ſéparés : ainſi les Gentils mêmes connoiſſoient l'Egliſe Catho-

Euſeb. H Eccl. lib. 7 30.

Amm. M lib. 21.

Ib. lib. X

lique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ſes aſſemblées, & quels étoient ſes Evêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les héréſies, quoi qu'elles fiſſent, elles ne pouvoient ſe défaire du nom de leurs Auteurs. Les Sabelliens, les Paulianiſtes, les Ariens, les Pélagiens, & les autres, s'offenſoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en euſſent, vouloit parler naturellement, & déſignoit chaque Secte par celui dont elle tiroit ſa naiſſance. Pour ce qui eſt de la grande Egliſe, de l'Egliſe Catholique & Apoſtolique, il n'a jamais été poſſible de lui nommer un autre Auteur que Jeſus-Chriſt même, ni de lui marquer les premiers de ſes Paſteurs ſans remonter juſqu'aux Apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainſi quoi que fiſſent les Hérétiques, ils ne pouvoient la cacher aux Païens. Elle leur ouvroit ſon ſein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux ſe perdoient peut-être dans les ſentiers détournés : mais l'Egliſe Catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jeſus-Chriſt ; & l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de raſſembler les Gentils. C'étoit elle auſſi que les Empereurs infideles attaquoient de toute leur force. Origene nous apprend que peu d'Hérétiques ont eu à ſouffrir pour la foi. Saint Juſtin, plus ancien que lui, a remarqué que la perſécution épargnoit les

Orig. cont. elſ. VII. uſt. Apol. 2.

Marcionites & les autres Hérétiques. Les Païens ne perſécutoient que l'Egliſe qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, & ne connoiſſoient qu'elle ſeule pour l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches ? ſa bonne ſeve ne ſe perdoit pas pour cela : elle pouſſoit par d'autres endroits, & le retranchement du bois ſuperflu ne faiſoit que rendre ſes fruits meilleurs. En effet, ſi on conſidere l'Hiſtoire de l'Egliſe, on verra que toutes les fois qu'une héréſie l'a diminuée, elle a réparé ſes pertes, & en s'étendant au dehors, & en augmentant au dedans la lumiere & la piété, pendant qu'on a vu ſécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'Enfer qui les ſoutenoit : l'œuvre de Dieu a ſubſiſté ; l'Egliſe a triomphé de l'idolâtrie & de toutes les erreurs.

CHAP. XXVII. *Réflexion générale ſur la ſuite de la Religion, & ſur le rapport qui a entre les Livres de l'Ecriture.*

CETTE Egliſe toujours attaquée, & jamais vaincue, eſt un miracle perpétuel, & un témoignage éclatant de l'immutabilité des conſeils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choſes humaines, elle ſe ſoutient toujours avec une force invincible, enſorte que par une ſuite non interrompue depuis près de dix-ſept cents ans, nous la voyons remonter juſqu'à Jeſus-Chriſt, dans lequel elle a recueilli la ſucceſſion de l'ancien peuple, & ſe trouve réunie aux Prophetes & aux Patriarches.

Ainſi tant de miracles étonnants que les anciens Hébreux ont vus de leurs yeux, ſervent encore aujourd'hui à confirmer

notre foi. Ce grand Dieu, qui les a faits pour rendre témoignage à ſon unité & à ſa toute puiſſance, que pouvoit-il faire de plus authentique, pour en conſerver la mémoire, que de laiſſer entre les mains de tout un grand peuple les Actes qui les atteſtent, rédigés par l'ordre des temps ? C'eſt ce que nous avons encore dans les Livres de l'ancien Teſtament, c'eſt-à-dire, dans les Livres les plus anciens qui ſoient au monde, dans les Livres qui ſont les ſeuls de l'antiquité où la connoiſſance du vrai Dieu ſoit enſeignée, & ſon ſervice ordonné dans les Livres que le peuple Juif a toujours ſi religieuſement gardés. Ce peuple eſt le ſeul qui ait connu dès ſon origine le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, le ſeul par conſéquent qui devoit être le dépoſitaire des ſecrets divins. Il les a auſſi conſervés avec une Religion qui n'a point d'exemple. Les Livres que les Egyptiens & les autres peuples appelloient Divins, ſont perdus il y a long-temps, & à peine nous en reſte-t-il quelque mémoire confuſe dans les Hiſtoires anciennes. Les Livres ſacrés des Romains, où Numa, auteur de leur Religion, en avoit écrit les Myſteres, ont péri par les mains des Romains mêmes, & le Sénat les fit brûler comme tendant à renverſer la Religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laiſſé périr les Livres Sibyllins, ſi long-temps révérés parmi eux comme prophétiques, & où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouveroient les décrets des Dieux immortels ſur leur empire, ſans pourtant

Tit. Liv. lib. 10. *c.* 29.

Varr. lib. de ult. Deor. ap. Aug. de Civ. VII. 34.

ou avoir jamais montré au Public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont été les seuls dont les Ecritures sacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens, ils sont les seuls qui aient conservé les monuments primitifs de leur Religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité & de celle de leurs Ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les Nations où il a été dispersé, avec la suite de la Religion, les miracles & les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jesus-Christ est venu, & qu'envoyé par son Pere pour accomplir les promesses de la Loi, il a confirmé sa Mission & celle de ses Disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la Terre : les circonstances des temps, des personnes & des lieux, ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru ; & si peu qu'on ait considéré les anciens monuments de l'Eglise, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion & de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les Livres des deux Testaments, il y a une différence à considérer, c'est que les Livres de l'ancien peuple ont été composés en divers temps. Autres sont les temps de Moïse ; autres ceux de Josué & des

Juges ; autres ceux des Rois ; autres ceux où le peuple a été tiré d'Egypte, & où il a reçu la Loi ; autres ceux où il a conquis la terre promiſe ; autres ceux où il y a été rétabli par des miracles viſibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux ſens, Dieu a pris une longue étendue de ſiecles, durant leſquels il a diſtribué ſes Miracles & ſes Prophetes, afin de renouveller ſouvent les témoignages ſenſibles par leſquels il atteſtoit ſes vérités ſaintes. Dans le nouveau Teſtament, il a ſuivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à ſon Egliſe après Jeſus-Chriſt. En lui eſt la perfection & la plénitude ; & tous les Livres divins qui ont été compoſés dans la nouvelle alliance, l'ont été aux temps des Apôtres.

C'eſt-à-dire, que le témoignage de Jeſus-Chriſt, & de ceux que Jeſus-Chriſt même a daigné choiſir pour témoins de ſa Réſurrection, a ſuffi à l'Egliſe Chrétienne. Tout ce qui eſt venu depuis, l'a édifiée ; mais elle n'a regardé comme purement inſpiré de Dieu que ce que les Apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais dans cette différence qui ſe trouve entre les Livres des deux Teſtaments, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choſes dans les temps qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainſi ceux qui les ſavoient, les ont écrites : ceux qui les ſavoient, ont reçu les Livres qui en ren-

ſoient témoignage ; les uns & les autres es ont laiſſés à leurs deſcendants comme in héritage précieux, & la pieuſe poſtérité les a conſervés.

C'eſt ainſi que s'eſt formé le corps des Ecritures Saintes, tant de l'ancien que du nouveau Teſtament : Ecritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, & qu'on a auſſi conſervées avec tant de Religion, qu'on n'a pas cru pouvoir ſans impiété y altérer une ſeule lettre.

C'eſt ainſi qu'elles ſont venues juſqu'à nous, toujours ſaintes, toujours ſacrées, toujours inviolables : conſervées les unes par la tradition conſtante du peuple Juif, & les autres par la tradition du peuple chrétien, d'autant plus certaine, qu'elle a été confirmée par le ſang & par le martyre, tant de ceux qui ont écrit ces Livres divins, que de ceux qui les ont reçus. *Aug. cont. Fauſt. XI. 2.*

Saint Auguſtin & les autres Peres demandent ſur la foi de qui nous attribuons les Livres profanes à des temps & à des Auteurs certains. Chacun répond auſſitôt que les Livres ſont diſtingués par les différents rapports qu'ils ont aux loix, aux coutumes, aux hiſtoires, à un certain temps, par le ſtyle même qui porte imprimé le caractere des âges & des Auteurs particuliers ; plus que tout cela, par la foi publique, & par une tradition conſtante. Toutes ces choſes concourent à établir les Livres divins, à en diſtinguer les temps, à en marquer les Auteurs ; & plus il y a eu de *XXXII. 21. XXXIII. 6. Iren. lib. 2. 17. Tertull. ad Marc. IV. 1. 4. 5. Aug. de util. lit. cred. 3. 17. cont. Fauſtum Manichæum. XXII. 79. XXVIII. 4. XXXII. XXXIII.*

Cont. adv. leg. & Proph. I. 20. &c.

religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est inconteſtable.

Auſſi a-t-elle toujours été reconnue, non-ſeulement par les Orthodoxes, mais encore par les Hérétiques, & même par les infideles. Moïſe a toujours paſſé dans tout l'Orient, & enſuite dans tout l'Univers, pour le Légiſlateur des Juifs, & pour l'auteur des Livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains qui les ont reçus de dix Tribus ſéparées, les ont conſervés auſſi religieuſement que les Juifs : leur tradition & leur Hiſtoire eſt conſtante, & il ne faut que repaſſer ſur quelques endroits de la premiere Partie pour en avoir toute la ſuite.

Voyez ci-deſſ. I. p. Epoq. 6. 7. 8. 9. an du monde 3000. & de Rome. 77. 218. 305. 604. 624, &c.

Deux peuples ſi oppoſés n'ont pas pris l'un de l'autre ces Livres divins : tous les deux les ont reçus de leur origine commune dès le temps de Salomon & de David. Les anciens caracteres Hébreux, que les Samaritains retiennent encore, montrent aſſez qu'ils n'ont pas ſuivi Eſdras qui les a changés. Ainſi le Pentateuque des Samaritains & celui des Juifs ſont deux originaux complets, indépendants l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la ſubſtance du texte, juſtifie la bonne foi des deux peuples. Ce ſont des témoins fideles qui conviennent ſans s'être entendus, ou pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, & que la ſeule tradition immémoriale de part & d'autre a unis dans la même penſée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoi-

que ſans aucune raiſon, que ces Livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été, ou rétablis, ou compoſés de nouveau, ou altérés par Eſdras, outre qu'ils ſont démentis par Eſdras même, le ſont auſſi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains, tels que l'avoient lu dans les premiers ſiecles Euſebe de Céſarée, Saint Jérôme, & les autres Auteurs Eccléſiaſtiques; tels que ces peuples l'avoient conſervé dès leur origine : & une Secte ſi foible ſemble ne durer ſi long-temps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïſe.

Les Auteurs qui ont écrit les quatre Evangiles, ne reçoivent pas un témoignage moins aſſuré du conſentement unanime des Fideles, des Païens & des Hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers, qui ont reçu & traduit ces Livres divins auſſi-tôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date & de leurs Auteurs. Les Païens n'ont pas contredit cette tradition. Ni Celſe qui a attaqué ces Livres ſacrés preſque dans l'origine du Chriſtianiſme; ni Julien l'Apoſtat, quoiqu'il n'ait rien ignoré, ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier; ni aucun autre Païen ne les a jamais ſoupçonnés d'être ſuppoſés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes Auteurs que les Chrétiens. Les Hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces Livres, n'oſoient dire qu'ils ne fuſſent pas des Diſciples de Notre-Seigneur. Il y a eu

pourtant de ces Hérétiques qui ont vu les commencemens de l'Egliſe, & aux yeux deſquels ont été écrits les Livres de l'Evangile. Ainſi la fraude, s'il eût pu y en avoir, eût été éclairée de trop près pour réuſſir. Il eſt vrai qu'après les Apôtres, & lorſque l'Egliſe étoit déjà étendue par toute la terre, Marcion & Manès, conſtamment les plus téméraires & les plus ignorants de tous les Hérétiques, malgré la tradition venue des Apôtres, continuée par leurs Diſciples & par leurs Evêques, à qui ils avoient laiſſé leur chaire & la conduite des peuples, & reçue unanimement par toute l'Egliſe Chrétienne, oſerent dire que trois Evangiles étoient ſuppoſés, & que celui de Saint Luc, qu'ils préféroient aux autres, on ne ſait pourquoi, puiſqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falſifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils ? de pures viſions, nuls faits poſitifs. Ils diſoient pour toute raiſon, que ce qui étoit contraire à leurs ſentiments, devoit néceſſairement avoir été inventé par d'autres que par les Apôtres, & alléguoient pour toute preuve les opinions même qu'on leur conteſtoit ; opinions d'ailleurs ſi extravagantes & ſi manifeſtement inſenſées, qu'on ne ſait encore comment elles ont pu entrer dans l'eſprit humain. Mais certainement pour accuſer la bonne foi de l'Egliſe, il falloit avoir en main des originaux différents des ſiens, ou *Iren. Tertull.* que'que preuve conſtante. Interpellés d'en *Aug. loc. cit.* produire eux & leurs Diſciples ; ils

ſont demeurés muets, & ont laiſſé par leur ſilence une preuve indubitable qu'au ſecond ſiecle du Chriſtianiſme où ils écrivoient, il n'y avoit pas ſeulement un indice de fauſſeté, ni la moindre conjecture qu'on pût oppoſer à la tradition de l'Egliſe.

Que dirai-je du conſentement des Livres de l'Ecriture, & du témoignage admirable que tous les temps du Peuple de Dieu ſe donnent les uns aux autres? Les temps du ſecond Temple ſuppoſent ceux du premier, & nous ramenent à Salomon. La paix n'eſt venue que par les combats; & les conquêtes du Peuple de Dieu nous font remonter juſqu'aux Juges, juſqu'à Joſué, & juſqu'à la ſortie d'Egypte. En regardant tout un peuple ſortir d'un Royaume où il étoit étranger, on ſe ſouvient comment il y étoit entré. Les douze Patriarches paroiſſent auſſi-tôt, & un peuple qui ne s'eſt jamais regardé que comme une ſeule famille, nous conduit naturellement à Abraham, qui en eſt la tige. Ce peuple eſt-il plus ſage & moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châtiment que ſes fautes paſſées lui avoient attiré. Si ce peuple ſe glorifie d'avoir vu durant pluſieurs ſiecles des miracles que les autres Peuples n'ont jamais vus, il peut auſſi ſe glorifier d'avoir eu la connoiſſance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que ſignifie la Circonciſion, & la Fête des Tabernacles, & la Pâque, & les autres Fêtes célébrées dans la Nation de temps

immémorial, ſinon les choſes qu'on trouve marquées dans le Livre de Moïſe ? Qu'un peuple diſtingué des autres par une Religion & par des mœurs ſi particulieres, qui conſerve dès ſon origine, ſur le fondement de la création & ſur la foi de la Providence, une doctrine ſi ſuivie & ſi élevée, une mémoire ſi vive d'une longue ſuite de faits ſi néceſſairement enchaînés, des cérémonies ſi réglées, & des coutumes ſi univerſelles, ait été ſans une hiſtoire qui lui marquât ſon origine, & ſans une Loi qui lui preſcrivît ſes coutumes pendant mille ans qu'il eſt demeuré en état, & qu'Eſdras ait commencé à vouloir lui donner tout-à-coup, ſous le nom de Moïſe, avec l'Hiſtoire de ſes antiquités, la Loi qui formoit ſes mœurs, quand ce peuple devenu captif a vu ſon ancienne Monarchie renverſée de fond en comble : quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer ? Et peut-on y donner croyance, ſans joindre l'ignorance au blaſphême ?

Pour perdre une telle Loi, quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un peuple ſoit exterminé, ou que par divers changements il en ſoit venu à n'avoir plus qu'une idée confuſe de ſon origine, de ſa religion, & de ſes coutumes. Si ce malheur eſt arrivé au peuple Juif, & que la Loi ſi connue ſous Sédécias ſe ſoit perdue ſoixante ans après, malgré les ſoins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, qui ont un recours perpétuel à cette Loi, comme à l'unique fondement de la Reli-

& de Police de leur peuple ; ſi, dis-
: Loi s'eſt perdue malgré ces grands
ies, ſans compter les autres, & dans
ips que la même Loi avoit ſes martyrs,
ie le montrent les perſécutions de
l & des trois enfants ; ſi cependant
é tout cela elle s'eſt perdue en ſi peu
nps, & demeure ſi profondément ou-
, qu'il ſoit permis à Eſdras de la réta-
ſa fantaiſie, ce n'étoit pas le ſeul Li-
u'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit
oſer en même temps tous les Prophe-
nciens & nouveaux, c'eſt-à-dire,
qui avoient écrit & devant & durant
ɔtivité ; ceux que le peuple avoit
:rire, auſſi-bien que ceux dont il
rvoit la mémoire ; & non-ſeulement
rophetes, mais encore les Livres de
ion, & les Pſeaumes de David, &
es Livres d'Hiſtoire, puiſqu'à peine
uvera-t-il dans toute cette Hiſtoire un
fait conſidérable, & dans tous ces
: Livres un ſeul Chapitre qui, déta-
: Moïſe tel que nous l'avons, puiſſe
:er un ſeul moment. Tout y parle de
:, tout y eſt fondé ſur Moïſe, & la
devoit être ainſi, puiſque Moïſe &
, & l'Hiſtoire qu'il a écrite, étoient en
dans le peuple Juif tout le fonde-
de la conduite publique & particu-
C'étoit en vérité à Eſdras une mer-
ıſe entrepriſe, & bien nouvelle dans
nde, de faire parler en même temps
Moïſe tant d'hommes de caractere &
le différent, & chacun d'une maniere.

uniforme & toujours ſemblable à elle-même ; & faire accroire tout-à-coup à tout un peuple que ce ſont là les livres anciens qu'il a toujours *révérés*, & les nouveaux qu'il a vu faire, comme s'il n'avoit jamais oui parler de rien, & que la connoiſſance du temps préſent, auſſi-bien que celle du temps paſſé, fût tout-à-coup abolie. Tels ſont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-Puiſſant, ni recevoir le témoignage conſtant de tout un grand peuple, qui les a vus de ſes propres yeux.

Mais ſi ce peuple eſt revenu de Babylone dans la Terre de ſes Peres, ſi nouveau & ſi ignorant, qu'à peine ſe ſouvient-il qu'il eût été, en ſorte qu'il ait reçu ſans examiner tout ce qu'Eſdras aura voulu lui donner : comment donc voyons-nous dans
Eſd. III. le Livre qu'Eſdras a écrit, & dans celui de
. 10. Néhémias ſon contemporain, tout ce
. *Eſdr. V.* qu'on y dit des Livres Divins ? Qui auroit
). 10. 11. pu les ouir parler de la Loi de Moïſe en tant d'endroits & publiquement, comme d'une choſe connue de tout le monde, & que tout le monde avoit entre ſes mains ?
. *Eſd. III.* Euſſent-ils oſé régler par-là les Fêtes, les
Eſd. VIII. Sacrifices, les Cérémonies, la forme de
&c. l'Autel rebâti, les Mariages, la Police, & en un mot toutes choſes, en diſant ſans ceſſe que tout ſe faiſoit *ſelon qu'il étoit écrit dans la Loi de Moïſe ſerviteur de Dieu ?* Comment voit-on tout le peuple agir naturellement en conſéquence de cette Loi, comme l'ayant eu toujours

ſent ? Comment eſt-ce que tout ce
ple pouvoit écouter Aggée, Zacharie
Malachie, qui prophétiſoient alors,
i, comme les autres Prophetes leurs Pré-
ceſſeurs, ne leur prêchoient que *Moïſe* *Mal. IV. 4.*
La Loi que Dieu lui avoit donnée en
reb : & cela comme une choſe connue
de tout temps en vigueur dans la Nation?
ais comment dit-on dans le même temps, *II. Par.*
dans le retour du peuple, que tout ce *XXXVI. 22.*
uple admira l'accompliſſement de l'Ora- *1. Eſdr. I. 1.*
e de Jérémie, touchant les 70 ans de cap-
vité ? Ce Jérémie, qu'Eſdras venoit de
rger avec tous les autres Prophetes,
mment a-t-il tout d'un coup trouvé
royance ? Par quel artifice nouveau a-t-on
u perſuader à tout un peuple, & aux
eillards qui avoient vu ce Prophete,
u'ils avoient toujours attendu la délivran-
e miraculeuſe qu'il leur avoit annoncée
dans ſes Ecrits? Mais tout cela ſera encore
ſuppoſé : Eſdras & Néhémias n'auront point
écrit l'Hiſtoire de leur temps ; quelqu'autre
l'aura faite ſous leur nom ; & ceux qui ont
fabriqué tous les autres Livres de l'ancien
Teſtament, auront été ſi favoriſés de la
poſtérité, que d'autres fauſſaires leur en
auront ſuppoſé à eux-mêmes, pour donner
croyance à leur impoſture.

On aura honte ſans doute de tant d'ex-
travagances ; & au lieu de dire qu'Eſdras
ait fait tout d'un coup paroître tant de
Livres ſi diſtingués les uns des autres par
les caracteres du ſtyle & du temps, on dira
qu'il y aura pu inſérer les miracles & les

prédictions qui les font paſſer pour Divins : erreur plus groſſiere encore que la précédente, puiſque ces miracles & ces prédictions ſont tellement répandus dans tous ces Livres, ſont tellement inculqués & répétés ſi ſouvent, avec tant de tours divers & une ſi grande variété de fortes figures, en un mot, en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais ſeulement ouvert ces ſaints Livres, pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre, pour ainſi dire, tout-à-fait, que d'y inſérer les choſes que les incrédules ſont ſi fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le Miraculeux & le Divin eſt tellement le fond de ces Livres, qu'il s'y trouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Eſdras, ſi on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choſes déjà arrivées de ſon temps ; celles qui ſe ſont accomplies depuis, par exemple, ſous Antiochus & les Machabées, & tant d'autres que l'on a vues, qui les aura ajoutées ? Dieu aura peut-être donné à Eſdras le don de Prophétie, afin que l'impoſture d'Eſdras fût plus vraiſemblable ; & on aimera mieux qu'un fauſſaire ſoit Prophete qu'Iſaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque ſiecle aura porté un fauſſaire heureux, que tout le peuple aura cru ; & de nouveaux impoſteurs, par un zele admirable de Religion, auront ſans ceſſe ajouté aux Livres Divins, après même que le canon en aura été clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec

s Juifs par toute la terre, & qu'on les ura traduits en tant de Langues étran-ères. N'eût-ce pas été, à force de vouloir tablir la Religion, la détruire par les fon-ements. Tout un peuple laiſſe-t-il donc hanger ſi facilement ce qu'il croit être Divin, ſoit qu'il le croie par raiſon ou ur erreur? Quelqu'un peut-il eſpérer de erſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un ſeul chapitre, ou à l'Evangile, ou à l'Alcoran? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conſerver leurs ſaints Livres. Quels monſtres d'opinions faut-il ſe mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecouer le joug de l'autorité divine, & ne régler ſes ſentiments, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée?

CHAP. XXVIII. *Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture ſont aiſées à vaincre par les hommes de bon ſens & de bonne foi.*

QU'ON ne diſe pas que la diſcuſſion de ces faits eſt embarraſſante; car quand elle le ſeroit, il faudroit, ou s'en rapporter à l'autorité de l'Egliſe & à la tradition de tant de ſiecles, ou pouſſer l'examen juſqu'au bout, & ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à ſon ſalut. Mais au fond, ſans remuer avec un travail infini les Livres des deux Teſtaments, il ne faut que lire le Livre des Pſeaumes, où ſont recueillis tant d'anciens Cantiques du Peuple de Dieu, pour y voir dans la plus divine Poéſie qui fût jamais, des monuments immortels de l'Hiſtoire de Moïſe, de celle des Juges, de celle des Rois,

imprimés par le chant & par la meſure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau Teſtament, les ſeules Epîtres de Saint Paul, ſi vives & ſi originales, ſi fortes du temps des affaires & des mouvements qui étoient alors, & enfin d'un caractere ſi marqué; ces Epîtres, dis-je, reçues par les Egliſes auxquelles elles étoient adreſſées, & delà communiquées aux autres Egliſes, ſuffiroient pour convaincre les eſprits bien faits, que tout eſt ſincere & original dans les Ecritures que les Apôtres nous ont laiſſées.

Auſſi ſe ſoutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les Actes des Apôtres ne ſont que continuer l'Evangile; leurs Epîtres le ſuppoſent néceſſairement: mais afin que tout ſoit d'accord, & les Actes & les Epîtres & les Evangiles réclament par-tout les anciens Livres des Juifs. Saint Paul & les autres Apôtres ne ceſſent d'alléguer ce que *Moïſe a dit*, ce qu'*il a écrit*, ce que les Prophetes ont dit & écrit après Moïſe. Jeſus-Chriſt appelle en témoignage *la Loi de Moïſe*, *les Prophetes & les Pſeaumes*, comme des témoins qui dépoſent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ſes Myſteres, *il commence par Moïſe & par les Prophetes*; & quand il dit aux Juifs que *Moïſe a écrit de lui*, il poſe pour fondement ce qu'il y avoit de plus conſtant parmi eux, & les ramene à la ſource même de leurs traditions.

Act. III. 22. *VII.* 32. *&c.* *Rom. X.* 5. 19. *Luc. XXIV.* 44. *Ibid.* 27. *Joan. V.* 46. 47.

Voyons néanmoins ce qu'on oppoſe à une autorité

autorité ſi reconnue, & au conſentement de tant de ſiecles : car, puiſque de nos jours on a bien oſé publier en toutes ſortes de langues des Livres contre l'Ecriture, il ne faut point diſſimuler ce qu'on dit pour décrier ſes antiquités. Que dit-on donc, pour autoriſer la ſuppoſition du Pentateuque, & que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans, ſoutenue par ſa propre force & par la ſuite des choſes? Rien de ſuivi, rien de poſitif, rien d'important; des chicanes ſur des nombres, ſur des lieux, ou ſur des noms; & de telles obſervations, qui dans toute autre matiere ne paſſeroient tout au plus que pour de vaines curioſités, incapables de donner atteinte au fond des choſes, nous ſont ici alléguées comme faiſant la déciſion de l'affaire la plus ſérieuſe qui fût jamais.

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'Hiſtoire de l'Ecriture. Il y en a ſans doute qui n'y ſeroient pas, ſi le livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été ſuppoſé, comme on oſe le dire, par un homme habile & induſtrieux, ſi l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, & qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faiſoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long-temps, lorſque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorſque les dates ſont oubliées, lorſque les généalogies ne ſont plus connues; qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant ſoit peu négligée introduit ſi aiſément en de telles choſes; ou que des

faits échappés à la mémoire des hommes laiſſent de l'obſcurité dans quelques parties de l'hiſtoire. Mais enfin, cette obſcurité eſt-elle dans la ſuite même, ou dans le fond de l'affaire? Nullement : tout y eſt ſuivi ; & ce qui reſte d'obſcur, ne ſert qu'à faire voir dans les Livres ſaints une antiquité plus vénérable.

Deut. XVII. 4. Mais il y a des altérations dans le texte : les anciennes verſions ne s'accordent pas : l'Hébreu, en divers endroits, eſt différent de lui-même ; & le Texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuſe d'y avoir changé exprès en faveur de leur Temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et delà que conclura-t-on? que les Juifs ou Eſdras auront ſuppoſé le Pentateuque au retour de la captivité? C'eſt juſtement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du Samaritain ne ſervent qu'à confirmer ce que nous avons déjà établi, que leur Texte eſt indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puiſſe s'imaginer que ces Schiſmatiques aient pris quelque choſe des Juifs & d'Eſdras, nous avons vu au contraire, que c'eſt en haine des Juifs & d'Eſdras, & en haine du premier & du ſecond Temple, qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accuſé les impoſtures des Juifs, que de les ſuivre? Ces rebelles, qui ont mépriſé Eſdras & tous les Prophetes des Juifs, avec leur Temple & Salomon qui l'avoit bâti, auſſi-bien que David qui

en avoit déſigné le lieu, qu'ont-ils reſpecté dans leur Pentateuque, ſinon une antiquité ſupérieure, non-ſeulement à celle d'Eſdras & des Prophetes, mais encore à celle de Salomon & de David, en un mot l'antiquité de Moïſe dont les deux peuples conviennent ? Combien donc eſt inconteſtable l'autorité de Moïſe & du Pentateuque, que toutes les objections ne font qu'affermir ?

Mais d'où viennent ces variétés des textes & des verſions ? D'où viennent-elles, en effet, ſinon de l'antiquité du livre même qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes, depuis tant de ſiecles que la langue dans laquelle il eſt écrit a ceſſé d'être commune ? Mais laiſſons les vaines diſputes, & tranchons, en un mot, la difficulté par le fond. Qu'on me diſe s'il n'eſt pas conſtant, que de toutes les verſions, & de tout le texte, quel qu'il ſoit, il en reviendra toujours les mêmes loix, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même ſuite d'hiſtoire, le même corps de doctrine, & enfin la même ſubſtance ? En quoi nuiſent après cela les diverſités des textes ? Que nous falloit-il davantage que ce fond inaltérable des Livres ſacrés, & que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence ? Et pour ce qui eſt des verſions, eſt-ce une marque de ſuppoſition ou de nouveauté, que la langue de l'Ecriture ſoit ſi ancienne qu'on en ait perdu les délicateſſes : & qu'on ſe trouve empêché à en rendre toute l'élégance ou toute

la force dans la derniere rigueur ? N'eſt-ce pas plutôt une preuve de la plus grande antiquité ? Et ſi on veut s'attacher aux petites choſes, qu'on me diſe ſi, de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a jamais rétabli un ſeul par raiſonnement ou par conjecture. On a ſuivi la foi des exemplaires ; & comme la tradition n'a jamais permis que la ſaine Doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il en reſtoit, ne ſerviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par ſon propre eſprit.

Mais enfin, & voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choſes ajoutées dans le Texte de Moïſe, & d'où vient qu'on trouve ſa mort à la fin du Livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué ſon hiſtoire, aient ajouté ſa fin bienheureuſe au reſte de ſes actions, afin de faire du tout un même corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'eſt. Eſt-ce quelque Loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y ſonge ſeulement pas ; il n'y en a pas le moindre ſoupçon, ni le moindre indice : c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu ; la Loi l'avoit défendu, & le ſcandale qu'on eût cauſé, eût été horrible. Quoi donc ? on aura continué peut-être une généalogie commencée : on aura peut-être expliqué un nom de Ville changé par le temps ; à l'occaſion de la manne dont le peuple a été nourri durant qua-

Deut. IV. XII. 12. *ſuprà* 2. *part. pag.* 220.

ante ans, on aura marqué le temps où
eſſa cette nourriture céleſte, & ce fait
crit depuis dans un autre Livre, ſera de- *Joſeph. V.* 1
eureé par remarque dans celui de Moïſe, *Exod. XV*
omme un fait conſtant & public dont 35.
out le peuple étoit témoin ; quatre ou
inq remarques de cette nature, faites par
oſué ou par Samuël, ou par quelque
utre Prophete d'une pareille antiquité ;
arce qu'elles ne regardoient que des
aits notoires, & où conſtamment il n'y
voit point de difficulté, auront naturel-
ement paſſé dans le Texte ; & la même Tra-
ition nous les aura apportées avec tout le
eſte : auſſi-tôt tout ſera perdu ; Eſdras
era accuſé, quoique le Samaritain, où ces
emarques ſe trouvent, nous montre
u'elles ont une antiquité non-ſeulement
u deſſus d'Eſdras, mais encore au deſſus
u ſchiſme des dix Tribus ? N'importe, il
aut que tout retombe ſur Eſdras. Si ces
emarques venoient de plus haut, le Pen-
ateuque ſeroit encore plus ancien qu'il
e faut ; & on ne pourroit aſſez révérer
'antiquité d'un Livre dont les notes mê-
nes auroient un ſi grand âge. Eſdras aura
onc tout fait ; Eſdras aura oublié qu'il
ouloit faire parler Moïſe, & lui aura
ait écrire ſi groſſiérement comme déjà
rrivé ce qui s'eſt paſſé après lui. Tout un
uvrage ſera convaincu de ſuppoſition par
e ſeul endroit ; l'autorité de tant de fie-
les, & la foi publique ne lui ſerviront plus
e rien : comme ſi, au contraire, on ne
oyoit pas que ces remarques dont on ſe

prévaut, ſont une nouvelle preuve de ſincérité & de bonne-foi, non-ſeulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont tranſcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un Livre divin, mais de quelque livre que ce ſoit, par des raiſons ſi légeres ? Mais c'eſt que l'Ecriture eſt un livre ennemi du genre-humain : il veut obliger les hommes à ſoumettre leur eſprit à Dieu, & à réprimer leurs paſſions déréglées : il faut qu'il périſſe; & à quelque prix que ce ſoit, il doit être ſacrifié au libertinage.

Au reſte, ne croyez pas que l'impiété s'engage ſans néceſſité dans toutes les abſurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre-humain, & contre toutes les regles du bons ſens, elle s'attache à ôter au Pentateuque & aux Prophéties leurs Auteurs toujours reconnus, & à leur conteſter leurs dates, c'eſt que les dates ſont tout en cette matiere pour deux raiſons. Premiérement, parce que des Livres pleins de tant de faits miraculeux, qu'on y avoit revêtus de leurs circonſtances les plus particulieres, & avancés non-ſeulement comme publics, mais encore comme préſents, s'ils euſſent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation ; &, au lieu qu'ils ſe ſoutiennent de leur propre poids, ils ſeroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inſpira-

tion divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre & la longue ſuite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'eſt pour éviter ces miracles & ces prédictions que les impies ſont tombés dans toutes les abſurdités qui vous ont ſurpris. Mais qu'ils ne penſent pas échapper à Dieu : il a réſervé à ſon Ecriture une marque de Divinité qui ne ſouffre aucune atteinte. C'eſt le rapport des deux Teſtaments. On ne diſpute pas du moins que tout l'ancien Teſtament ne ſoit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Eſdras qui ait pu perſuader aux Juifs d'inventer ou de falſifier leur Ecriture en faveur des Chrétiens qu'ils perſécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux Teſtaments, on prouve que l'un & l'autre eſt divin. Ils ont tous deux le même deſſein & la même ſuite ; l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert : l'un poſe le fondement, & l'autre acheve l'édifice ; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainſi tous les temps ſont unis enſemble, & un deſſein éternel de la divine Providence nous eſt révélé. La tradition du peuple Juif, & celle du peuple Chrétien ne font enſemble qu'une même ſuite de Religion, & les Ecritures des deux Teſtaments ne font auſſi qu'un même corps & un même livre.

CHAP. XXIX

Et à cauſe que la diſcuſſion des pré-

Les prédictions réduites à trois faits palpables ; parabole du Fils de Dieu qui en établit la liaiſon.

dictions particulieres, quoiqu'en ſoi pleines de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas ſuivre également, Dieu en a choiſi quelques-uns qu'il a rendu ſenſibles aux plus ignorants. Ces faits illuſtres, ces faits éclatants dont tout l'Univers eſt témoin, ſont les faits que j'ai tâché juſqu'ici de vous faire ſuivre : c'eſt-à-dire, la déſolation du Peuple Juif, & la converſion des Gentils arrivées enſemble, & toutes deux préciſément dans le même temps que l'Evangile a été prêché, & que Jeſus-Chriſt a paru.

Ces trois choſes unies dans l'ordre des temps, l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conſeils de Dieu. Vous les avez vu marcher enſemble dans les anciennes Prophéties : mais Jeſus-Chriſt, fidele Interprete des Prophéties & des volontés de ſon Pere, nous a encore mieux expliqué cette liaiſon de ſon Evangile. Il le fait dans la parabole de la vigne, ſi familiere aux Prophetes. Le Pere de famille avoit planté cette vigne, c'eſt-à-dire, la Religion véritable fondée ſur ſon alliance, & l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'eſt-à-dire, aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverſes fois ſes ſerviteurs qui ſont les Prophetes. Ces ouvriers infideles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer ſon propre Fils. Ils le traitent encore plus mal que les ſerviteurs. A la fin, il leur ôte ſa vigne, & la donne à d'autres ouvriers : il leur

Matth. XXI. 33.

ôte la grace de ſon alliance pour la donner aux Gentils.

Ces trois choſes devoient donc concourir enſemble, l'envoi du Fils de Dieu, la réprobation des Juifs, & la vocation des Gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole que l'événement a interprétée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le Royaume de Juda & l'état de leur République a commencé à tomber dans les temps d'Hérode, & lorſque Jeſus-Chriſt eſt venu au monde. Mais ſi les altérations qu'ils faiſoient à la Loi de Dieu leur ont attiré une diminution ſi viſible de leur puiſſance, leur derniere déſolation, qui dure encore, devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime eſt viſiblement leur méconnoiſſance envers le Meſſie, qui venoit les inſtruire & les affranchir. C'eſt auſſi depuis ce temps qu'un joug de fer eſt ſur leur tête; & ils en ſeroient accablés, ſi Dieu ne les réſervoit à ſervir un jour ce Meſſie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déjà un fait avéré & public, c'eſt la ruine totale de l'état du peuple Juif, dans le temps de Jeſus-Chriſt. La converſion des Gentils, qui devoit arriver dans le même temps, n'eſt pas moins avérée. En même temps que l'ancien culte eſt détruit dans Jeruſalem avec le Temple, l'idolâtrie eſt attaquée de tous côtés: & les peuples, qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur Créateur, ſe

réveillent d'un ſi long aſſoupiſſement.

Et afin que tout convienne, les promeſſes ſpirituelles ſont développées par la Prédication de l'Evangile, dans le temps que le peuple Juif, qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifeſtement pour ſon incrédulité, & captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à eſpérer. Alors le Ciel eſt promis à ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice : les ſecrets de la vie future ſont prêchés, & la vraie béatitude eſt montrée loin de ce ſéjour où regne la mort, où abondent le péché & tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un deſſein toujours ſoutenu & toujours ſuivi ; ſi on n'y voit pas un même ordre des conſeils de Dieu, qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il acheve à la fin des temps, & qui ſous divers états, mais avec une ſucceſſion toujours conſtante, perpétue aux yeux de tout l'Univers la ſainte ſociété où il veut être ſervi, on mérite de ne rien voir, & d'être livré à ſon propre endurciſſement, comme au plus juſte & au plus rigoureux de tous les ſupplices.

Et afin que cette ſuite du Peuple de Dieu fût claire aux moins clair-voyants, Dieu la rend ſenſible & palpable par des faits que perſonne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Meſſie eſt attendu par les Hébreux, il vient, & il appelle les Gentils comme il avoit été prédit. Le peuple qui le reconnoît comme venu, eſt incorporé au

peuple qui l'attendoit, ſans qu'il y ait entre-deux un ſeul moment d'interruption ; ce peuple eſt répandu par toute la terre : les Gentils ne ceſſent de s'y agréger ; & cette Egliſe que Jeſus-Chriſt a établie ſur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renverſée.

Quelle conſolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui ſi dignement le premier ſiége de l'Egliſe, on remonte ſans interruption, juſqu'à ſaint Pierre, établi par Jeſus-Chriſt Prince des Apôtres, d'où, en reprenant les Pontifes qui ont ſervi ſous la Loi, on va juſqu'à Aaron & juſqu'à Moïſe, delà juſqu'aux Patriarches, & juſqu'à l'origine du monde ! Quelle ſuite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre eſprit, naturellement incertain, & devenu par ſes incertitudes le jouet de ſes propres raiſonnements, a beſoin dans les queſtions, où il y va du ſalut, d'être fixé & déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Egliſe Catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des ſiecles paſſés, & les anciennes traditions du genre-humain juſqu'à ſa premiere origine ?

Chap. XXI
Suite de l'E
gliſe Cathol
que, & ſa vi
toire manifeſ
ſur toutes l
ſectes.

Ainſi, la ſociété que Jeſus-Chriſt, attendu durant tous les ſiecles paſſés, a enfin fondée ſur la pierre, & où ſaint Pierre & ſes ſucceſſeurs devoient préſider par ſes ordres, ſe juſtifie elle-même par ſa propre

ſuite, & porte dans ſon éternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'eſt auſſi cette ſucceſſion, que nulle héréſie, nulle ſecte, nulle autre ſociété que la ſeule Egliſe de Dieu, n'a pu ſe donner. Les fauſſes Religions ont pu imiter l'Egliſe en beaucoup de choſes, & ſur-tout elles l'imitent en diſant, comme elle, que c'eſt Dieu qui les a fondées : mais ce diſcours en leur bouche n'eſt qu'un diſcours en l'air. Car, ſi Dieu a créé le genre-humain ; ſi le créant à ſon image, il n'a jamais dédaigné de lui enſeigner le moyen de le ſervir & de lui plaire, toute ſecte qui ne montre pas ſa ſucceſſion depuis l'origine du monde n'eſt pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'Egliſe toutes les ſociétés, toutes les ſectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du Chriſtianiſme. Par exemple, le faux Prophete des Arabes a bien pu ſe dire envoyé de Dieu : après avoir trompé des peuples ſouverainement ignorants, il a pu profiter des diviſions de ſon voiſinage, pour y étendre par les armes une Religion toute ſenſuelle ; mais il n'a oſé ſuppoſer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner, ou à ſa perſonne, ou à ſa Religion, aucune liaiſon réelle ni apparente avec les ſiecles paſſés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter, eſt nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Ecritures des Chrétiens des témoignages de ſa Miſſion, ſemblables à ceux que Jeſus-Chriſt trouvoit dans les Ecritures

des Juifs, il a dit que les Chrétiens & les Juifs avoient falſifié tous leurs Livres. Ses Sectateurs ignorants l'en ont cru ſur ſa parole ſix cents ans après Jeſus-Chriſt; & il s'eſt annoncé lui-même, non-ſeulement ſans aucun témoignage précédent, mais encore ſans que ni lui ni les ſiens aient oſé, ou ſuppoſer, ou promettre aucun miracle ſenſible qui ait pu autoriſer ſa Miſſion. De même les Héréſiarques qui ont fondé des Sectes nouvelles parmi les Chrétiens, ont bien pu rendre la foi plus facile, & en même temps moins ſoumiſe en niant les myſteres qui paſſent les ſens. Ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence & par une apparence de piété; les remuer par leurs paſſions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté & par le libertinage, ſoit par celui de l'eſprit, ſoit même par celui des ſens; en un mot, ils ont pu facilement, ou ſe tromper, ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain: mais outre qu'ils n'ont pas pu même ſe vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur Religion à des faits poſitifs dont leurs Sectateurs fuſſent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pu couvrir, c'eſt celui de leur nouveauté. Il paroîtra toujours aux yeux de tout l'Univers, qu'eux & la Secte qu'ils ont établie, ſe ſera détachée de ce grand corps, & de cette Egliſe ancienne que Jeſus-Chriſt a fondée, où ſaint Pierre & ſes Succeſſeurs tenoient la

premiere place, dans laquelle toutes les Sectes les ont trouvés établis. Le moment de la ſéparation ſera toujours ſi conſtant, que les hérétiques eux-mêmes ne pourront le déſavouer, & qu'ils n'oſeront pas ſeulement tenter de ſe faire venir de la ſource par une ſuite qu'on n'ait jamais vu s'interrompre. C'eſt le foible inévitable de toutes les Sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les ſiecles paſſés, ni ſe donner des prédéceſſeurs, ou faire qu'il les ait trouvés en poſſeſſion. La ſeule Egliſe Catholique remplit tous les ſiecles précédents par une ſuite qui ne peut lui être conteſtée. La Loi vient au devant de l'Evangile; la ſucceſſion de Moïſe & des Patriarches ne fait qu'une même ſuite avec celle de Jeſus-Chriſt: être attendu, venir, être reconnu par une poſtérité qui dure autant que le monde, c'eſt le caractere du Meſſie, en qui nous croyons. JESUS-CHRIST *eſt aujourd'hui, il étoit hier, & il eſt aux ſiecles des ſiecles.* *Heb. XIII. 8.*

Ainſi, outre l'avantage qu'a l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, d'être ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins, qu'on a écrits hautement & ſans crainte d'être démentis dans les temps qu'ils ſont arrivés, voici, en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps, un miracle toujours ſubſiſtant, qui confirme la vérité de tous les autres, c'eſt la ſuite de la Religion toujours victorieuſe des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous pouvez y joindre encore

une autre suite. & c'est la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs, qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs Peres.

Ils l'attendent néanmoins encore; & leur attente, toujours frustrée, fait une partie de leur supplice. Ils l'attendent, & font voir en l'attendant, qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres Livres, ils assurent la vérité de la Religion, ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front : d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, & à quoi ils sont réservés.

Ainsi, quatre ou cinq faits authentiques & plus clairs que la lumiere du soleil, font voir notre Religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par conséquent, qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'Univers, qui tenant tout en sa main, a pu seul, & commencer & conduire un dessein où tous les siecles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, & tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain; mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme & si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles & des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, & notre orgueil in-

[illegible] ſont la cauſe. Nous aimons mieux tout riſquer, que de nous contraindre : nous aimons mieux croupir dans notre ignorance, que de l'avouer : nous aimons mieux ſatisfaire une vaine curioſité, & nourrir dans notre eſprit indocile la liberté de penſer tout ce qu'il nous plaît, que de ployer ſous le joug de l'autorité divine.

Delà vient qu'il y tant d'incrédules, & Dieu le permet ainſi pour l'inſtruction de ſes enfants. Sans les aveugles, ſans les ſauvages, ſans les infideles qui reſtent, & dans le ſein même du Chriſtianiſme, nous ne connoîtrions pas aſſez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyme d'où Jeſus-Chriſt nous a tirés. Si ſa ſainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, & nous oublierions à la fin que nous ſommes ſauvés par la grace. Maintenant l'incréduſité des uns humilie les autres ; & les rebelles qui s'oppoſent aux deſſeins de Dieu, font éclater la puiſſance par laquelle, indépendamment de toute autre choſe, il accomplit les promeſſes qu'il a faites à ſon Egliſe.

Qu'attendons-nous donc à nous ſoumettre ? attendons-nous que Dieu faſſe toujours de nouveaux miracles, qu'il les rende inutiles en les continuant, qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le ſont au cours du ſoleil, & à toutes les autres merveilles de la nature ? Ou bien attendons-nous que les impies & les opiniâtres

ſe taiſent, que les gens de bien & les libertins rendent un égal témoignage à la vérité, que tout le monde, d'un commun accord, la préfere à ſa paſſion, & que la fauſſe ſcience, que la ſeule nouveauté fait admirer, ceſſe de ſurprendre les hommes? N'eſt-ce pas aſſez que nous voyions qu'on ne peut combattre la Religion ſans montrer par de prodigieux égarements qu'on a le ſens renverſé, & qu'on ne ſe défend plus que par préſomption, ou par ignorance? L'Egliſe victorieuſe des ſiecles & des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos eſprits les pitoyables raiſonnements qu'on lui oppoſe; & les promeſſes divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au deſſus des ſens?

Et qu'on ne nous diſe pas que ſes promeſſes demeurent encore en ſuſpens, & que comme elles s'étendent juſqu'à la fin du monde, ce ne ſera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accompliſſement. Car, au contraire, ce qui s'eſt paſſé, nous aſſure de l'avenir: tant d'anciennes prédictions, ſi viſiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accompliſſe, & que l'Egliſe, contre qui l'Enfer, ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, ſera toujours ſubſiſtante juſqu'à la conſommation des ſiecles; puiſque Jeſus-Chriſt, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à ſa durée.

Les mêmes promeſſes nous aſſurent la

vie future. Dieu, qui s'eſt montré ſi fidele en accompliſſant ce qui regarde le ſiecle préſent, ne le ſera pas moins à accomplir ce qui regarde le ſiecle futur; donc tout ce que nous voyons n'eſt qu'une préparation; & l'Egliſe ſera ſur la terre toujours immuable & invincible, juſqu'à ce que ſes enfants étant ramaſſés, elle ſoit toute entiere tranſportée au Ciel, qui eſt ſon ſéjour véritable.

Pour ceux qui ſeront exclus de cette Cité céleſte, une rigueur éternelle leur eſt réſervée; & après avoir perdu par leur faute une bienheureuſe éternité, il ne leur reſtera plus qu'une éternité malheureuſe.

Ainſi les conſeils de Dieu ſe terminent par un état immuable: ſes promeſſes & ſes menaces ſont également certaines; & ce qu'il exécute dans le temps, aſſure ce qu'il nous ordonne, ou d'eſpérer, ou de craindre dans l'Eternité.

Voilà ce que nous apprend la ſuite de la Religion miſe en abrégé devant vos yeux. Par le temps elle nous conduit à l'Eternité. Vous voyez un ordre conſtant dans tous les deſſeins de Dieu, & une marque viſible de ſa puiſſance dans la durée perpétuelle de ſon peuple. Vous reconnoiſſez que l'Egliſe a une tige toujours ſubſiſtante, dont on ne peut ſe ſéparer ſans ſe perdre, & que ceux qui étant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur foi, s'aſſurent la vie éternelle.

Etudiez donc, MONSEIGNEUR,

avec une attention particuliere, cette ſuite de l'Egliſe, qui vous aſſure ſi clairement toutes les promeſſes de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui ſort de cette ſuite, tout ce qui s'éleve de ſoi-même, & ne vient pas en vertu des promeſſes faites à l'Egliſe dès l'origine du monde, doit vous faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeller dans cette unité tout ce qui s'en eſt dévoyé, & à faire écouter l'Egliſe par laquelle le Saint-Eſprit prononce ſes oracles.

La gloire de vos ancêtres eſt non-ſeulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours ſoutenue; & d'avoir mérité par-là d'être appellés ſes fils aînés, qui eſt ſans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas beſoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de ſaint Louis; conſidérez ſeulement le temps où vous vivez, & de quel Pere Dieu vous a fait naître. Un Roi ſi grand en tout ſe diſtingue plus par ſa foi que par ſes autres admirables qualités. Il protege la Religion au dedans & au dehors du Royaume, & juſqu'aux extrêmités du monde. Ses loix ſont un des plus fermes remparts de l'Egliſe. Son autorité, révérée autant par le mérite de ſa perſonne que par la majeſté de ſon Sceptre, ne ſe ſoutiennent jamais mieux que lorſqu'elle défend la cauſe de Dieu. On n'entend plus de blaſphêmes; l'impiété tremble devant lui: c'eſt le Roi marqué par Salomon, qui diſſipe tout le mal

par ses regards. S'il attaque l'hérésie par tant de moyens, & plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à ses pieds, & ses armes sont redoutées par toute la terre; mais c'est qu'il aime ses peuples, & que se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'Univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'Eglise.

Imitez, MONSEIGNEUR, un si bel exemple, & laissez-le à vos descendants. Recommandez-leur l'Eglise plus encore que ce grand Empire que vos Ancêtres gouvernent depuis tant de siecles. Que votre auguste Maison, la premiere en dignité qui soit au monde, soit la premiere à défendre les droits de Dieu, & à étendre par tout l'Univers le regne de J. C. qui la fait régner avec tant de gloire.

TROISIEME PARTIE.

CHAP. I. *Les Empires.*

Les révolutions des Empires sont réglées par la Providence, & servent à humilier les Princes.

QUOIQU'IL n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie Eglise que je vous ai représentée, la suite des Empires qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guere moins profitable, je ne dirai pas seulement aux grands Princes comme vous, mais encore aux par-

iculiers qui contemplent dans ces grands objets les ſecrets de la divine Providence.

Premiérement, ces Empires ont pour la plupart une liaiſon néceſſaire avec l'Hiſtoire du Peuple de Dieu. Dieu s'eſt ſervi des Aſſyriens & des Babyloniens, pour châtier ce peuple; des Perſes pour le rétablir; d'Alexandre & de ſes premiers Succeſſeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'illuſtre, & de ſes Succeſſeurs, pour l'exercer; des Romains, pour ſoutenir ſa liberté contre les Rois de Syrie, qui ne ſongeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré juſqu'à J. C., ſous la puiſſance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu & crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, ſans y penſer, à la vengeance divine, & ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit réſolu de raſſembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les Nations, a premiérement réuni les Terres & les Mers ſous ce même Empire. Le commerce de tant de Peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination Romaine, a été un des plus puiſſants moyens dont la Providence ſe ſoit ſervie pour donner cours à l'Evangile. Si le même Empire Romain a perſécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau qui naiſſoit de tous côtés dans ſon enceinte, cette perſécution a confirmé l'Egliſe chrétienne, & a fait éclater ſa gloire avec ſa foi & ſa patience. Enfin l'Empire Romain a cédé: & ayant trouvé quelque choſe de plus invincible que lui, il a reçu paiſible-

ment dans son sein cette Eglise à laquelle il avoit fait une si longue & cruelle guerre. Les Empereurs ont employé leur pouvoir a faire obéir à l'Eglise, & Rome a été le chef de l'Empire spirituel, que Jesus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a été venu que la puissance Romaine devoit tomber, & que ce grand Empire qui s'étoit vainement promis l'Eternité, devoit subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des Barbares, a conservé par la Religion son ancienne majesté. Les Nations qui ont envahi l'Empire Romain, y ont appris peu à peu la piété chrétienne qui a adouci leur barbarie; & leurs Rois, en se mettant chacun dans sa Nation à la place des Empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux, que celui de Protecteurs de l'Eglise.

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'Empire Romain & sur Rome même : mystere que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, & que ce grand homme, Apôtre, Evangéliste & Prophete, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avoit vieilli dans le culte des Idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même sous les Empereurs Chrétiens; & le Sénat se faisoit un honneur de défendre les Dieux de Romulus, auxquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne République. Les Empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandoit le rétablissement de ses Idoles,

ozim. IV. t. Symm. Amb. tom. l. V. Epist. Aug. de Civ. Dei, lib. c.

oyoit que corriger Rome de ſes
ıperſtitions, étoit faire injure au
ıain. Ainſi cette Compagnie, com-
ce que l'Empire avoit de plus
: une immenſe multitude de peu-
trouvoient preſque tous les plus
de Rome, ne pouvoient être reti-
ts erreurs, ni par la prédication
ıgile, ni par un ſi viſible accom-
: des anciennes Prophéties, ni
ınverſion preſque de tout le reſte
re, ni enfin par celle des Princes
; les décrets autoriſoient le Chriſ-
Au contraire, ils continuoient à
'opprobres l'Egliſe de Jeſus-Chriſt
:uſoient encore, à l'exemple de
es, de tous les malheurs de l'Em-
ıjours prêts à renouveller les an-
erſécutions, s'ils n'euſſent été ré-
ar les Empereurs. Les choſes
ncore en cet état au quatrieme
l'Egliſe, & cent ans après Con-
quand Dieu enfin ſe reſſouvint de
ınglants décrets du Sénat contre
:s, & tout enſemble des cris fu-
ıt tout le peuple Romain, avide
:hrétien, avoit ſi ſouvent fait re-
mphithéatre. Il livra donc aux *Apoc. XVII.*
cette Ville *enivrée du ſang des* 16.
, comme parle ſaint Jean. Dieu
a ſur elle les terribles châtiments
it exercés ſur Babylone; Rome
appellée de ce nom. Cette nou-
ıylone, imitatrice de l'ancienne,
lle enflée de ſes victoires, triom-

phante dans ſes délices & dans ſes richeſſes, ſouillée de ſes idolâtries, & perſécutrice du Peuple de Dieu, tombe auſſi comme elle d'une grande chûte, & ſaint Jean chante ſa ruine. La gloire de ſes conquêtes qu'elle attribuoit à ſes Dieux, lui eſt ôtée : elle eſt en proie aux Barbares, priſe trois & quatre fois, pillée, ſaccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux Chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne ſort des cendres de la premiere ; & c'eſt ſeulement après l'inondation des Barbares, que s'acheve entiérement la victoire de Jeſus-Chriſt ſur les Dieux Romains, qu'on voit non-ſeulement détruits, mais encore oubliés.

Apoc. XVII. XVIII.

C'eſt ainſi que les Empires du monde ont ſervi à la Religion & à la conſervation du peuple de Dieu : c'eſt pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire à ſes Prophetes les divers états de ſon peuple, leur a fait prédire auſſi la ſucceſſion des Empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonoſor a été marqué comme celui qui devoit venir pour punir les peuples ſuperbes, & ſur-tout le peuple Juif, ingrat envers ſon Auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus, deux cents ans avant ſa naiſſance, comme celui qui devoit rétablir le Peuple de Dieu, & punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ſes admirables viſions, a fait paſſer en un inſtant devant vos yeux l'Empire de Babylone, celui des Medes & des Perſes, celui

i d'Alexandre & des Grecs. Les blaſphê-
es & les cruautés d'un Antiochus l'Illuſ-
e, y ont été prophétiſés, auſſi-bien que
s victoires miraculeuſes du Peuple de
ieu ſur un ſi violent perſécuteur. On y
oit ces fameux Empires tomber les uns
rès les autres, & le nouvel Empire que
ſus-Chriſt établit, y eſt marqué ſi ex-
eſſément par ſes propres caracteres,
'il n'y a pas moyen de le méconnoître.
eſt l'Empire des Saints du Très-Haut;
:ſt l'Empire du Fils de l'Homme : Em-
re qui doit ſubſiſter au milieu de la ruine
tous les autres, & auquel ſeul l'éternité
: promiſe.

Les jugements de Dieu ſur le plus grand
tous les Empires de ce monde, c'eſt-
dire, ſur l'Empire Romain, ne nous ont
s été cachés. Vous venez de les appren-
e de la bouche de ſaint Jean. Rome
enti la main de Dieu, & a été, comme
autres, un exemple de ſa Juſtice. Mais
ı ſort étoit plus heureux que celui des
:res Villes. Purgée par ſes déſaſtres des
tes de l'idolâtrie, elle ne ſubſiſte plus
e par le Chriſtianiſme qu'elle annonce
:out l'Univers.

Ainſi tous les grands empires que nous
ons vus ſur la terre, ont concouru, par
rers moyens, au bien de la Religion &
a gloire de Dieu, comme Dieu même
déclaré par ſes Prophetes.

Quand vous liſez ſi ſouvent dans leurs
:its, que les Rois entreront en foule
ns l'Egliſe, & qu'ils en ſeront les Pro-

tecteurs & les Nourriciers, vous reconnoiſſez à ces paroles les Empereurs & les autres Princes Chrétiens ; & comme les Rois vos ancêtres ſe ſont ſignalés plus que tous les autres, en protégeant & en étendant l'Egliſe de Dieu, je ne craindrai point de vous aſſurer que c'eſt eux qui de tous les Rois ſont prédits le plus clairement dans ces illuſtres Prophéties.

Dieu donc qui avoit deſſein de ſe ſervir des divers Empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger ſon peuple, voulant ſe faire connoître pour l'Auteur d'un ſi admirable conſeil, en a découvert le ſecret à ſes Prophetes, & leur a fait prédire ce qu'il avoit réſolu d'exécuter. C'eſt pourquoi, comme les Empires entroient dans l'ordre des deſſeins de Dieu ſur le peuple qu'il avoit choiſi, la fortune de ces Empires ſe trouve annoncée par les mêmes Oracles du Saint-Eſprit, qui prédiſent la ſucceſſion du peuple fidele.

Plus vous vous accoutumerez à ſuivre les grandes choſes, & à les rappeller à leurs principes, plus vous ſerez en admiration de ces conſeils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre eſprit, & que vous appreniez à rapporter les choſes humaines aux ordres de cette ſageſſe éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ſes volontés par ſes Prophetes touchant les

Rois & les Monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands Empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres; & il apprend aux Rois ces deux vérités fondamentales; premiérement, que c'eſt lui qui forme les Royaumes pour les donner à qui il lui plaît; & ſecondement, qu'il ſait les faire ſervir dans le temps & dans l'ordre qu'il a réſolu, aux deſſeins qu'il a ſur ſon peuple.

C'eſt ce qui doit tenir tous les Princes dans une entiere dépendance, & les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour ſa gloire dans toutes les occaſions qu'il leur en préſente.

Mais cette ſuite des Empires, même à la conſidérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les Princes; puiſque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition ſi éminente, eſt ſi fortement rabattue par ce ſpectacle. Car ſi les hommes apprennent à ſe modérer en voyant mourir les Rois, combien plus ſeront-ils frappés en voyant mourir les Royaumes mêmes; & où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainſi quand vous voyez paſſer comme en un inſtant devant vos yeux, je ne dis pas les Rois & les Empereurs, mais ces grands Empires qui ont fait trembler tout l'Univers; quand vous voyez le Aſſyriens

anciens & nouveaux, les Medes, les Perſes, les Grecs, les Romains ſe préſenter devant vous ſucceſſivement, & tomber, pour ainſi dire, les uns ſur les autres; ce fracas effroyable vous fait ſentir qu'il n'y a rien de ſolide parmi les hommes, & que l'inconſtance & l'agitation ſont le propre partage des choſes humaines.

CHAP. II.

Les révolutions des Empires ont des cauſes particulieres que les Princes doivent étudier.

MAIS ce qui rendra ce ſpectacle plus utile & plus agréable, ce ſera la réflexion que vous ferez, non-ſeulement ſur l'élévation & ſur la chûte des Empires, mais encore ſur les cauſes de leurs progrès & ſur celles de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers, & qui, tout-puiſſant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un ſi grand Tout dépendiſſent les unes des autres, ce même Dieu a voulu auſſi que le cours des choſes humaines eût ſa ſuite & ſes proportions : je veux dire que les hommes & les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient deſtinés, & qu'à la réſerve de certains coups extraordinaires, où Dieu vouloit que ſa main parût toute ſeule, il n'eſt point arrivé de grand changement qui n'ait eu ſes cauſes dans les ſiecles précédents.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, & ce qui les fait réuſſir, la vraie ſcience de l'Hiſtoire eſt de remarquer dans chaque temps ces ſecretes diſpoſitions qui ont préparé les grands

ments & les conjonctures impor-
qui les ont fait arriver.
ffet, il ne ſuffit pas de regarder ſeu-
devant ſes yeux, c'eſt-à-dire, de
rer ces grands événements qui dé-
tout-à-coup de la fortune des Em-
Qui veut entendre à fond les choſes
ies, doit les reprendre de plus
& il lui faut obſerver les inclina-
& les mœurs, ou pour dire tout en
t, le caractere tant des peuples do-
s en général, que des Princes en
lier, & enfin de tous les hommes
rdinaires, qui par l'importance du
nage qu'ils ont eu à faire dans le
, ont contribué, en bien ou en
au changement des Etats, & à la
e publique.
tâché de vous préparer à ces impor-
réflexions dans la premiere Partie
diſcours; vous aurez pu y obſerver
ie des peuples & celui des grands
es qui les ont conduits. Les événe-
qui ont porté coup dans la ſuite,
é montrés; & afin de vous tenir at-
à l'enchaînement des grandes affaires
nde que je voudrois principalement
faire entendre, j'ai omis beaucoup
ts particuliers dont les ſuites n'ont
é ſi conſidérables. Mais parce qu'en
ttachant à la ſuite, nous avons paſ-
p vîte ſur beaucoup de choſes pour
ir faire les réflexions qu'elles méri-
, vous devez maintenant vous y at-
avec une attention plus particulié-

re, & accoutumer votre eſprit à rechercher les effets dans leurs cauſes les plus éloignées.

Par-là vous apprendrez ce qu'il eſt ſi néceſſaire que vous ſachiez ; qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune ſemble ſeule décider de l'établiſſement & de la ruine des Empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu ſanglant où les peuples ont diſputé de l'empire & de la puiſſance, qui a prévu de plus loin, qui s'eſt le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, & enfin qui a ſu le mieux ou ſe pouſſer, ou ſe ménager ſuivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, & a fait ſervir la fortune même à ſes deſſeins.

Ainſi ne vous laſſez point d'examiner les cauſes des grands changements ; puiſque rien ne ſervira jamais tant à votre inſtruction : mais recherchez-les ſur-tout dans la ſuite des grands Empires où la grandeur des événements les rend plus palpables.

Je ne compterai pas ici parmi les grands Empires celui des Bacchus, ni celui d'Hercule, ce célebre vainqueur des [illegible] & de Cacus. Leurs hiſtoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de fixe, & faut les laiſſer célébrer aux Poëtes, qui en ont fait le plus grand ſujet de leurs fables.

Je ne parlerai pas non plus de l'Empire

que le Madyes d'Hérodote, qui ressemble assez à l'Indathyrse de Mégastene & au Tanaüs de Justin, établit pour un peu de temps dans la grande Asie. Les Scythes que ce Prince menoit à la guerre, ont plutôt fait des courses que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre & en poussant les Cimériens, qu'ils entrerent dans la Médie, battirent les Medes, & leur enleverent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux Conquérants n'y régnerent que 28 ans. Leur impiété, leur avarice, & leur brutalité la leur fit perdre; & Cyaxare, fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en chassa. Ce fut plutôt par adresse que par force. Réduit à un coin de son Royaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-être ils n'avoient pu forcer, il attendit avec patience que ces Conquérants brutaux eussent excité la haine publique, & se défissent eux-mêmes par le désordre de leur gouvernement.

Herod. lib. I. c. 103. *Strab. init. lib. XV.* *Justin. I. 1.*

Nous trouvons encore dans Strabon qui l'a tiré du même Mégastene, un Théarcon, Roi d'Ethiopie : ce doit être le Tharaca de l'Ecriture, dont les armes furent redoutées du temps de Sennachérib, Roi d'Assyrie. Ce Prince pénétra jusqu'aux Colonnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique, & passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les Historiens que quatre ou cinq mots, & dont la domination n'a aucune suite?

Lib. XV. Init. *4. Reg. XIX. 9.* *Is. XXXII. 4.*

Herod. lib. III. cap. 20. Les Ethiopiens, dont il étoit Roi, étoient, ſelon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes & de la plus belle taille. Leur eſprit étoit vif & ferme : mais ils prenoient peu de ſoin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robuſtes & dans leurs bras nerveux. Leurs Rois étoient électifs, & ils mettoient ſur le Trône le plus grand & le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorſque Cambyſe leur envoya, pour les ſurprendre, des Ambaſſadeurs & des préſents tels que les Perſes les donnoient, & de la pourpre, & des braſſelets d'or, & des compoſitions de parfums ; ils ſe moquerent de ſes préſents, où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, auſſi-bien que de ſes Ambaſſadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais leur Roi voulut auſſi faire un préſent à ſa mode au Roi de Perſe : & prenant en main un arc qu'un Perſe eût à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit : *Voici le conſeil que le Roi d'Ethiopie donne au Roi de Perſe. Quand les Perſes pourront ſe ſervir auſſi aiſément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur & de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils amenent plus de Troupes que n'en a Cambyſe. En attendant, qu'ils rendent graces aux Dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le deſir de s'étendre hors de leur pays.* Cela dit,

il débanda l'arc, & le donna aux Ambaſſadeurs. On ne peut dire quel eût été l'événement de la guerre. Cambyſe, irrité de cette réponſe, s'avança vers l'Ethiopie comme un inſenſé, ſans ordre, ſans convoi, ſans diſcipline, & vit périr ſon armée, faute de vivres, au milieu des ſables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas ſi juſtes qu'ils s'en vantoient, ni ſi renfermés dans leur pays. Leurs voiſins les Egyptiens avoient ſouvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de ſuivi dans les conſeils de ces nations ſauvages & mal cultivées; ſi la nature y commence ſouvent de beaux ſentiments, elle ne les acheve jamais. Auſſi n'y voyons-nous que peu de choſes à apprendre & à imiter. N'en parlons pas davantage, & venons aux peuples policés.

Les Egyptiens ſont les premiere où l'on ait ſu les regles du Gouvernement. Cette nation grave & ſérieuſe connut d'abord la vraie fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode, & les peuples heureux. La température, toujours uniforme du pays, y faiſoit les eſprits ſolides & conſtants; comme la vertu eſt le fondement de toute la ſociété, ils l'ont ſoigneuſement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoiſſance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſants de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables. Les bienfaits ſont le lien de la concorde publique & particuliere. *Diod. lib. 1. ſect. 2.*

Qui reconnoit les graces, aime à en faire ; & en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. *Ibid.* Leurs Loix étoient simples, pleines d'équité, & propres à unir entr'eux les Citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi, les Citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre *Ibid.* les méchants. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat : la Loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois & des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi parmi les Egyptiens, les Prêtres & les Soldats avoient des marques d'honneur particulieres ; mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime, & on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les Citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection ;

ıonneur qui les nourrit, s'y mêloit par-
ut : on faiſoit mieux ce qu'on avoit
ujours vu faire, & à quoi on s'étoit uni-
ıement exercé dès ſon enfance.

Mais il y avoit une occupation qui de-
ɔit être commune, c'étoit l'étude des
ɔix & de la Sageſſe. L'ignorance de la Re-
ɟion & de la police du pays n'étoit ex-
ıſée en aucun état. Au reſte, chaque pro-
ſſion avoit ſon canton qui lui étoit aſſi-
ıé. Il n'en arrivoit aucune incommodité
ins un pays dont la largeur n'étoit pas
rande ; & dans un ſi bel ordre, les fai-
ſants ne ſavoient où ſe cacher.

Parmi de ſi bonnes Loix, ce qu'il y *Herod. lib. I*
roit de meilleur, c'eſt que tout le mon- *Diod. lib.*
e étoit nourri dans l'eſprit de les obſer- *ſect. 2. Pla*
er. Une coutume nouvelle étoit un pro- *de leg. II.*
ige en Egypte, tout s'y faiſoit toujours
e même ; & l'exactitude qu'on y avoit
garder les petites choſes, maintenoit les
randes. Auſſi n'y eut-il jamais de peuple
ui ait conſervé plus long-temps ſes uſages
ɛ ſes Loix. L'ordre des jugements ſervoit *Diod. If. ſe.*
entretenir cet eſprit. Trente Juges étoient 2.
rés des principales Villes, pour compoſer
ı Compagnie qui jugeoit tout le Royau-
ıe. On étoit accoutumé à ne voir dans
es places que les plus honnêtes gens du
ays, & les plus gravés. Le Prince leur
ſſignoit certains revenus, afin qu'affran-
his des embarras domeſtiques, ils puſ-
ɛnt donner tout leur temps à faire obſer-
er les Loix. Ils ne tiroient rien des Pro-
ès, & on ne s'étoit pas encore aviſé de

faire un métier de la Juſtice. Pour éviter les ſurpriſes, les affaires étoient traitées par écrit dans cette aſſemblée. On y craignoit la fauſſe éloquence qui éblouit les eſprits & émeut les paſſions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop ſeche. Le Préſident du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où
Ibid. pendoit une figure ſans yéux, qu'on appelloit la vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner ſa cauſe, & c'étoit la forme de prononcer les Sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens, pour conſerver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les eſprits. Ces cérémonies s'obſervoient avec réflexion; & l'humeur ſérieuſe des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournaſſent en ſimples formules.
Ibid. Ceux qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce ſévere Tribunal. Mais il y avoit en Egypte une eſpece de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont perſonne n'échappoit. C'eſt une conſolation en mourant de laiſſer ſon nom en eſtime parmi les hommes, & de tous les biens humains, c'eſt le ſeul que la mort ne peut nous ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Auſſitôt qu'un homme étoit mort, on l'ame-

ıit en jugement. L'accuſateur public oit écouté. S'il prouvoit que la conduite ı mort eût été mauvaiſe, on en condam- ıit la mémoire, & il étoit privé de la ſé- ılture. Le peuple admiroit le pouvoir des ɔix, qui s'étendoit juſqu'après la mort, chacun, touché de l'exemple, craignoit déshonorer ſa mémoire & ſa famille. ıe ſi le mort n'étoit convaincu d'aucune ıte, on l'enſeveliſſoit honorablement : ı faiſoit ſon panégirique, mais ſans y ɔn mêler de ſa naiſſance. Toute l'Egypte ɔit noble, & d'ailleurs on n'y goûtoit louanges que celles qu'on s'attiroit par ɔ mérite.

Chacun ſait combien curieuſement les ɣyptiens conſervoient les corps morts. ɛurs momies ſe voient encore. Ainſi, leur connoiſſance envers leurs parents étoit ımortelle : les enfants, en voyant les ɔrps de leurs ancêtres, ſe ſouvenoient de urs vertus que le public avoit reconnues, : s'excitoient à aimer les Loix qu'ils leur ·oient laiſſées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naiſ- nt la fainéantiſe, les fraudes & la chi- ıne, l'Ordonnance du Roi Aſychis ne ɛrmettoit d'emprunter qu'à condition 'engager le corps de ſon pere à celui ɔnt on empruntoit. C'étoit une impiété : une infamie tout enſemble, de ne pas ɛtirer aſſez promptement un gage ſi pré- eux ; & celui qui mouroit ſans s'être ac- uitté de ce devoir, étoit privé de la ſépul- ıre. *Herod. lib. II. Diod. I. ſect.* 2.

prôné de leurs lumieres, & Thebes doit à leurs inſtructions d'avoir eu peu de mauvais Princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainſi; mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la ſépulture, mais on en voit peu d'exemples; & au contraire, la plupart des Rois ont été ſi chers des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de ſon pere ou de ſes enfants.

Diod. L. ſect. 2.

Ibid.

Cette coutume de juger les Rois après leur mort parut ſi ſainte au Peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Ecriture que les méchants Rois étoient privés de la ſépulture de leurs ancêtres, & nous apprenons de Joſephe que cette coutume duroit encore du temps des Aſmonéens. Elle faiſoit entendre aux Rois, que, ſi leur Majeſté les met au deſſus des jugements humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Ant. XIII. 23.

Les Egyptiens avoient l'eſprit inventif, mais ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laiſſer aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Oſiris, d'avoir inventé le labourage; car on le trouve de tout temps dans les pays voiſins de la terre d'où le genre-humain s'eſt répandu, & on

Diod. lib. I. ſect. 2. Plut. de Iſid. & Oſir.

e peut douter qu'il ne fût connu dès l'ori-
ine du monde. Auſſi les Egyptiens don-
ent-ils eux-mêmes une ſi grande antiquité
Oſiris, qu'on voit bien qu'ils ont con-
ndu ſon temps avec celui des commen-
ements de l'Univers, & qu'ils ont vou-
lui attribuer les choſes dont l'origine paſ-
it de bien loin tous les temps connus dans
ur hiſtoire. Mais ſi les Egyptiens n'ont
is inventé l'agriculture, ni les autres
ts que nous voyons devant le déluge,
; les ont tellement perfectionnés, & ont
·is un ſi grand ſoin de les rétablir parmi
s peuples où la barbarie les avoit fait
ıblier, que leur gloire n'eſt guere moins
·ande que s'ils en avoient été les inven-
urs.

Il y en a même de très-importantes dont *Plat. Epin.*
ı ne peut leur diſputer l'invention. Com- *Diod. I. ſect. 2.*
e leur pays étoit uni, & leur Ciel tou- *Herod. lib. 2.*
ours pur & ſans nuage, ils ont été les *Plat. in. Tim.*
·emiers à obſerver le cours des aſtres.
s ont auſſi les premiers réglé l'année. Ces
›ſervations les ont jettés naturellement
ıns l'arithmétique ; & s'il eſt vrai ce que
t Platon, que le Soleil & la Lune aient
ıſeigné aux hommes la ſcience des nom-
·es, c'eſt-à-dire, qu'on ait commencé
s comptes réglés par celui des jours,
:s mois & des ans, les Egyptiens ſont
s premiers qui aient écouté ces mer-
:illeux Maîtres. Les Planetes & les au-
es aſtres ne leur ont pas été moins con-
ıs, & ils ont trouvé cette grande année
ıi ramene tout le Ciel à ſon premier

point. Pour reconnoître leurs terres, tou-
les ans couvertes par le débordement du
Diod. lib. I. Nil, ils ont été obligés de recourir à l'ar-
ſect. 2. pentage, qui leur a bientôt appris la Géo-
métrie. Ils étoient grands obſervateurs de
Diod. I. ſect. 2. la nature, qui dans un air ſi ſerein & ſous
Herod. III. un ſoleil ſi ardent, étoit forte & féconde
init. parmi eux. C'eſt auſſi ce qui leur a fait
inventer ou perfectionner la Médecine.
Ainſi toutes les ſciences ont été en grand
honneur parmi eux. Les inventeurs des
choſes utiles recevoient, & de leur vi-
vant, & après leur mort, de dignes ré-
compenſes de leurs travaux. C'eſt ce qui
a conſacré les Livres de leurs deux Mercu-
res, & les a fait regarder comme des Li-
vres divins. Le premier de tous les peu-
Diod. lib. I. ples où on voie des Bibliotheques, eſt ce-
ſect. 2. lui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit,
inſpiroit l'envie d'y entrer, & d'en péné-
trer les ſecrets; on les appelloit *le tré-
ſor des remedes de l'ame.* Elle s'y guériſ-
ſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de
ſes maladies, & la ſource de toutes les au-
tres.

Une des choſes qu'on imprimoit le plus
fortement dans l'eſprit des Egyptiens,
étoit l'eſtime & l'amour de la Patrie.
Plat. in. Tim. Elle étoit, diſoient-ils, le ſéjour des
Diod. I. ſect. 2. Dieux; ils y avoient régné durant des mil-
liers infinies d'années. Elle étoit la mere
des hommes & des animaux, que la terre
d'Egypte arroſée du Nil, avoit enfantés,
pendant que le reſte de la nature étoit
ſtérile. Les Prêtres qui compoſoient l'Hiſ-

ire d'Egypte de cette ſuite immenſe de
cles, qu'ils ne rempliſſoient que de fa-
:s & des généalogies de leurs Dieux, le
ſoient pour imprimer dans l'eſprit des
uples l'antiquité & la nobleſſe de leur
ys. Au reſte, leur vraie Hiſtoire étoit
ıfermée dans des bornes raiſonnables:
.is ils trouvoient beau de ſe perdre dans
abyme infini de temps qui ſembloit les
ɔrocher de l'éternité.

Cependant l'amour de la Patrie avoit
s fondements plus ſolides. L'Egypte
ıit en effet le plus beau pays de l'Uni-
:s, le plus abondant pour la nature, le
eux cultivé par l'art, le plus riche, le
ıs commode, & le plus orné par les
ns & la magnificence de ſes Rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans
ırs deſſeins & dans leurs travaux. Ce
'ils ont fait du Nil eſt incroyable. Il
ɜut rarement en Egypte: mais ce fleu-
, qui l'arroſe toute par ſes débordements *Herod. II.*
glés, lui apporte les pluies & les neiges *Diod.I.ſect.2.*
s autres Pays. Pour multiplier un fleuve
bienfaiſant, l'Egypte étoit traverſée
ıne infinité de canaux d'une longueur
d'une largeur incroyables. Le Nil por-
it par-tout la fécondité avec ſes eaux ſa-
:aires, uniſſoit les Villes entr'elles, & la
ande mer, avec la mer rouge, entrete-
ıit le commerce au dedans & au dehors
Royaume, & le fortifioit contre l'en-
mi: de ſorte qu'il étoit tout enſemble
le nourricier & le défenſeur de l'Egypte.
n lui abandonnoit la Campagne; mais

les Villes rehauſſées avec des travaux immenſes, & s'élevant comme des Iſles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée, & tout enſemble fertiliſée par le Nil. Lorſqu'il s'enfloit outre meſure, de grands Lacs creuſés par les Rois tendoient leur ſein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées, de grandes écluſes les ouvroient ou les fermoient ſelon le beſoin; & les eaux ayant leur retraite, ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer.

Her. & Diod. Sid. Tel étoit l'uſage de ce grand Lac, qu'on appelloit le Lac de Myris ou de Mœris; c'étoit le nom du Roi qui l'avoit fait faire. On eſt étonné quand on lit, ce qui néanmoins eſt certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creuſant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valoit au Prince des ſommes immenſes, & ainſi quand la terre ne produiſoit rien, on en tiroit des tréſors en la couvrant d'eaux. Deux Pyramides, dont chacune portoit ſur un trône deux ſtatues coloſſales, l'une de Myris, & l'autre de ſa femme, s'élevoient de trois cents pieds au milieu du Lac, & occupoient ſous les eaux un pareil eſpace. Ainſi elles faiſoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un Lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme ſous un ſeul Prince.

Ceux qui ne ſavent pas juſqu'à quel int on peut ménager la terre, prennent ur fable ce qu'on raconte du nombre s Villes d'Egypte. La richeſſe n'en étoit s moins incroyable. Il n'y en avoit point i ne fût remplie de Temples magnifi- es, & de ſuperbes Palais. L'architecture montroit par-tout cette noble ſimplici- , & cette grandeur qui remplit l'eſprit. : longues galeries y étaloient des ſculp- res que la Grece prenoit pour modeles. hebes pouvoit le diſputer aux plus belles lles de l'Univers. Ses cent portes chan- s par Homere ſont connues de tout le ndè. Elle n'étoit pas moins peuplée 'elle étoit vaſte, & on a dit qu'elle uvoit faire ſortir enſemble dix mille mbattants par chacune de ſes portes. u'il y ait, ſi l'on veut, de l'exagération ns ce nombre, toujours eſt-il aſſuré que n peuple étoit innombrable. Les Grecs les Romains ont célébré ſa magnificen- & ſa grandeur; encore qu'ils n'en euſ- nt vu que les ruines, tant les reſtes en oient auguſtes.

Herod. II. Diod. I. 2.

Herod. ibid.

Diod. ibid.

Pomp. Mela. l. 9.

Strab. XVII. Tac. Ann. II. 60.

Si nos Voyageurs avoient pénétré juſu'au lieu où cette Ville étoit bâtie, ils uroient, ſans doute, encore trouvé quelue choſe d'incomparable dans ſes ruies : car les ouvrages des Egyptiens toient faits pour tenir contre le temps. eurs ſtatues étoient des coloſſes. Leurs olonnes étoient immenſes. L'Egypte vioit au grand, & vouloit frapper les yeux le loin, mais toujours en les contenant

Her. & Diod. loc. cit.

par la juſteſſe des proportions. On a découvert dans la Sayd (vous ſavez bien que c'eſt le nom de la Thébaïde) des Temples & des Palais preſque encore entiers, où ces colonnes & ces ſtatues ſont innombrables. On y admire ſur-tout un Palais dont les reſtes ſemblent n'avoir ſubſiſté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matiere auſſi rare que leur grandeur eſt remarquable, ſervent d'avenue à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence, & quelle étendue! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux Edifice, n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, & ne ſont pas même aſſurés d'en avoir vu la moitié : mais tout ce qu'ils y ont vu, étoit ſurprenant. Une ſalle, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe Palais, étoit ſoutenue de ſix vingt colonnes de ſix braſſes de groſſeur, grandes à proportion, & entre-mêlées d'obéliſques que tant de ſiecles n'ont pu abattre. Les couleurs mêmes, c'eſt-à dire, ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps, ſe ſoutiennent encore parmi les ruines de cet admirable Edifice, & y conſervent leur vivacité : tant l'Egypte ſavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ſes ouvrages. Maintenant que le nom du Roi pénetre aux parties du monde les plus inconnues, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux

Voyages imprimés par M. Thevenot.

ouvrages de la nature & de l'art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ſes déſerts, & d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puiſſance & quel art a pu faire d'un tel pays la merveille de l'Univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas, ſi on pouvoit aborder la Ville Royale, puiſque ſi loin d'elle on découvre des choſes ſi merveilleuſes.

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dreſſer des monuments pour la poſtérité. Ses obéliſques ſont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; & la Puiſſance Romaine, déſeſpérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur, d'emprunter les monuments de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands Edifices que la Tour de Babel, quand elle imagina ſes Pyramides, qui par leur figure, autant que par leur grandeur, triomphent du temps & des Barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la ſolidité & la régularité toute nue. N'eſt-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air ſimple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardieſſes bizarres? Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardieſſe réglée: ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la variété infinie de

la nature, & ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui avoient fait comme les Dieux des ouvrages immortels. Les inſcriptions des Pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux ſpectateurs.

Herod. II. Une de ces Pyramides bâtie de brique, avertiſſoit par ſon titre, qu'on ſe gardât bien de la comparer aux autres, & qu'*elle étoit autant au deſſus de toutes les Pyramides, que Jupiter étoit au deſſus de tous les Dieux.*

Herod. ibid. *Diod. I. ſect. 2.* Mais quelqu'effort que faſſent les hommes, leur néant paroît par-tout. Ces Pyramides étoient des tombeaux; encore les Rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, & ils n'ont pas joui de leur ſépulcre.

Herod. & Diod. ibid. Je ne parlerois pas de ce beau Palais qu'on appelloit le Labyrinthe, ſi Hérodote qui l'a vu, ne nous aſſuroit qu'il étoit plus ſurprenant que les Pyramides: On l'avoit bâti ſur le bord du Lac de Myris, & on lui avoit donné une vue proportionnée à ſa grandeur. Au reſte, ce n'étoit pas tant un ſeul Palais qu'un magnifique amas de douze Palais diſpoſés réguliérement, & qui communiquoient enſemble. Quinze cents chambres mêlées de terraſſes, s'arrangeoient autour de douze ſalles, & ne laiſſoient point de ſortie à ceux qui s'engageoient à les viſiter. Il y avoit autant de bâtiments par deſſous terre. Ces bâtiments ſouterrains étoient deſtinés à la ſépulture des Rois; & encore (qui pourroit le dire

ſans

s honte & ſans déplorer l'aveuglement
l'eſprit humain)? à nourrir les croco-
:s ſacrés, dont une nation, d'ailleurs
age, faiſoit ſes dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de ma-
ficence dans les ſépulcres de l'Egypte.
ſt qu'outre qu'on les érigeoit comme
monuments ſacrés, pour porter aux
les futurs la mémoire des grands Prin-
, on les regardoit encore comme des
ieures éternelles. Les maiſons étoient *Diod. ibid.*
ellées des hôtelleries où l'on n'étoit
en paſſant, & pendant une vie trop
irte pour terminer tous nos deſſeins:
is les maiſons véritables étoient les
ibeaux que nous devions habiter du-
t des ſiecles infinis.

Au reſte, ce n'étoit pas ſur des choſes
nimées que l'Egypte travailloit le plus.
plus nobles travaux & ſon plus bel art
iſtoient à former les hommes. La Gre- *Diod. ibid.*
en étoit ſi perſuadée, que ſes plus *Plut. de Iſid.*
nds hommes, un Homere, un Pytha-
e, un Platon, Lycurgue même & So-
, ces deux grands Légiſlateurs, & les
res qu'il n'eſt pas beſoin de nommer,
rent apprendre la ſageſſe en Egypte.
u a voulu que Moïſe même *fût in-* *Act. VII. 22.*
it dans toute la ſageſſe des Egyptiens:
t par-là qu'il a commencé d'*être puiſ-*
t en paroles & en œuvres. La vraie ſa-
e ſe ſert de tout, & Dieu ne veut pas
ceux qu'il inſpire, négligent les
ens humains qui viennent auſſi de
à leur maniere.

Ces ſages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les eſprits ſolides, les corps robuſtes, les femmes fécondes, & les enfants vigoureux. Par ce moyen le peuple croiſſoit en nombre & en force. Le pays étoit ſain naturellement, mais la Philoſophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps auſſi bien que les eſprits. Cet art que notre nonchalance nous fait perdre, étoit bien connu des anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau deſſein la frugalité & les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perſes aiſés à percer, & ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la molleſſe des uns, & la robuſte conſtitution qu'une nourriture frugale, & de vigoureux exercices donnoient aux autres. La courſe à pied, la courſe à cheval, la courſe dans les chariots ſe pratiquoit en Egypte avec une adreſſe admirable, & il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejettoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuſe & peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des Athletes, que la Grece elle-même, qui la couronnoit dans ſes jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux perſonnes libres : mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes

Diod. I. ſect. 1.

Herod. III.

Diod. I. ſect. 2.

ens, & Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en voit inventé les regles auſſi-bien que l'art le former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet Auteur touchant la muſique. Celle qu'il fait mépriſer aux Egyptiens comme capable de ramollir les courages, étoit ſans doute cette muſique molle & efféminée, qui n'inſpire que les plaiſirs & une fauſſe tendreſſe. Car pour cette muſique généreuſe dont es nobles accords élevent l'eſprit & le œur, les Egyptiens n'avoient garde de a mépriſer, puiſque, ſelon Diodore même, leur Mercure l'avoit inventée, & voit auſſi inventé le plus grave des inſruments de muſique. Dans la proceſſion olemnelle des Egyptiens, où l'on poroit en cérémonie les Livres de Triſmégiſte, on voit marcher à la tête le Chantre, tenant en main *un ſymbole de la muſique* (je ne ſais pas ce que c'eſt) *& le Livre des Hymnes ſacrées.* Enfin, l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'eſprit, ennoblir le cœur, & fortifier le corps. Quatre cents mille ſoldats qu'elle entretenoit toient ceux de ſes Citoyens qu'elle exerçoit avec plus de ſoin. Les loix de la milice ſe conſervoient aiſément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfants : car la profeſſion de la guerre paſſoit de pere en ils comme les autres ; & après les familles ſacerdotales, celles qu'on eſtimoit es plus illuſtres, étoient comme parmi

Id. I. ſect. 1.

Id. I. ſect. 2.

Id. I. ſect. 1.

Clem. Alex. Strum. lib. 6.

nous les familles deſtinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats, il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui faſſent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la juſtice, & n'avoit des ſoldats que pour ſa défenſe. Contente de ſon pays où tout abondoit, elle ne ſongeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte, en envoyant ſes colonies par toute la terre, & avec elles la politeſſe *Plat. in Thim.* & les loix. Les Villes les plus célebres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, & la ſource de leurs plus belles *Herod. II.* inſtitutions. On la conſultoit de tous côtés ſur les regles de la ſageſſe. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux Olympiques, les plus illuſtres de la Grece, ils rechercherent, par une ambaſſade ſolemnelle, l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattants. L'Egypte régnoit par ſes conſeils, & cet Empire d'eſprit lui parut plus noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thebes fuſſent ſans comparaiſon les plus puiſſants de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris ſur les Dynaſties voiſines, qu'ils ont occupées ſeulement quand elles eurent été envahies par les Arabes ; de ſorte qu'à

vrai dire, ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer ſur les naturels du pays. Mais quand ils ſe ſont mêlés d'être Conquérants, ils ont ſurpaſſé tous les autres. Je ne parle point d'Oſiris, vainqueur des Indes; apparemment c'eſt Bacchus, ou quelqu'autre Héros auſſi fabuleux. Le pere de Séſoſtris (les doctes veulent que ce ſoit Aménophis, autrement Memnon) ou par inſtinct, ou par humeur, ou, comme diſent les Egyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le deſſein de faire de ſon fils un Conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'eſt-à-dire, avec de grandes penſées. Tous les enfants qui naquirent le même jour que Séſoſtris, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme ſes enfants, & avec les mêmes ſoins que Séſoſtris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles miniſtres, ni des compagnons plus zélés de ſes combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire ſon apprentiſſage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à ſupporter la faim & la ſoif, & ſoumit cette nation juſqu'alors indomtable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, ſon pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte: il attaqua la Libye, & la plus grande partie de cette vaſte région fut ſubjuguée. En ce temps ſon pere mourut, & le laiſſa en état de tout entreprendre. Il ne conçut

Diod. I. ſect. 2.

pas un moindre deſſein que celui de la conquête du monde ; mais avant que de
Diod. ibid. ſortir de ſon Royaume, il pourvut à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ſes peuples par la libéralité & par la juſtice, & réglant au reſte le gouvernement avec une extrême prudence. Cepen-
Ibid. dant il faiſoit ſes préparatifs ; il levoit des Troupes, & leur donnoit pour Capitaines les jeunes gens que ſon pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-ſept cents capables de répandre dans toute l'armée le courage, la diſcipline, & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il ſe rendit tributaire. Il continua ſes victoires dans l'Aſie. Jeruſalem fut la premiere à ſentir la force de ſes armes. Le téméraire Roboam ne put lui réſiſter, & Séſoſtris enleva les richeſſes de Salomon. Dieu, par un juſte jugement, les avoit livrées entre ſes mains.
Ibid. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule ni que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puiſqu'il ſoumit le pays au delà du Gange. Jugez par-là ſi les pays plus voiſins lui réſiſterent. Les Scythes lui obéirent juſqu'au Tanaïs : l'Arménie & la Cappadoce lui furent ſujettes. Il laiſſa une colonie dans l'ancien Royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte ſont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Aſie mineure, d'une mer à l'autre, les monuments de ſes victoires, avec les ſuperbes inſcriptions de Séſoſtris, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs.

Il y en avoit juſques dans la Thrace, & il étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageuſement leur liberté : d'autres céderent ſans réſiſtance. Séſoſtris eut ſoin de marquer dans ſes monuments la différence de ces peuples en figures hiéroglifiques à la maniere des Egyptiens. Pour décrire ſon Empire, il inventa les cartes de Géographie. Cent Temples fameux, érigés en action de graces aux Dieux tutélaires de toutes les Villes, furent les premieres auſſi-bien que les plus belles marques de ſes victoires, & il eut ſoin de publier par les inſcriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés ſans fatiguer les ſujets. Il mettoit ſa gloire à les ménager, & à ne faire travailler aux monuments de ſes victoires que les captifs. Salomon lui en avoit donné l'exemple. Ce ſage Prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu ſon regne immortel. Les Citoyens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Séſoſtris ne pouvoit pas ſe régler ſur un plus parfait modele. Il régna trente-trois ans, & jouit long-temps de ſes triomphes, beaucoup plus digne de gloire, ſi la vanité ne lui eût pas fait traîner ſon char par les Rois vaincus. Il

Herod. & Diod. ibid.

II. Par. VIII 9.

Diod. I. ſect. 2.

ſemble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans ſa vieilleſſe, il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Egypte riche à jamais. Son Empire pourtant ne paſſa pas la quatrieme génération. Mais il reſtoit encore du temps de Tibere des monuments magnifiques, qui en marquoient l'étendue & la quantité des Tribus. L'Egypte retourna bientôt à ſon humeur pacifique.

Tac. Annal. II.

Nymphod. lib. XIII. rer. Barb. poſt Herod.

On a même écrit que Séſoſtris fut le premier à ramollir, après ſes conquêtes, les mœurs de ſes Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il faut le croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ſes ſucceſſeurs. Car pour lui, ſage & abſolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes peuples qui l'adoroient. Au reſte, cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince, & c'étoit mal pourvoir à la ſûreté de ſes conquêtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes ſujets. Il eſt vrai auſſi que ce grand Empire ne dura guere. Il faut périr par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis l'aveugle, l'Ethiopien Sabacon envahit le Royaume, il en traita auſſi-bien les peuples, & y fit d'auſſi grandes choſes qu'aucun des Rois naturels. Jamais on ne vit une modération pareille à la ſienne, puiſqu'après cinquante ans d'un regne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertiſſements qu'il crut divins. Le Royaume abandonné

Herod. & Diod. ibid.

tomba entre les mains de Séthon, Prêtre de Vulcain, Prince religieux à ſa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps, l'Egypte ne ſe ſoutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une eſpece d'Anarchie. On trouve douze Rois choiſis par le peuple, qui partagerent entr'eux le gouvernement du Royaume. C'eſt eux qui ont bâti ces douze Palais qui compoſoient le Labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ſes magnificences, elle fut foible & diviſée ſous ces douze Princes. Un d'eux (ce fut Pſammétique) ſe rendit le maître par le ſecours des étrangers. L'Egypte ſe rétablit, & demeura aſſez puiſſante pendant cinq ou ſix regnes. Enfin, cet ancien Royaume, après avoir duré environ ſeize cents ans, affoibli par les Rois de Babylone, & par Cyrus, devint la proie de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuſe : vous en avez vu les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cents ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Séſoſtris. Auſſi malgré ſa milice ſi ſoigneuſement entretenue, nous voyons ſur la fin que les troupes étrangeres font toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Etat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites, & il eſt *Strab. l. XVII.*

mal-aiſé d'avoir enſemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiecles. Quelques Ethiopiens ont régné à Thebes dans cet intervalle, entr'autres Sabacon, &, à ce qu'on croit, Tacara. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente conſtitution de ſon état, que les étrangers qui la conquéroient, entroient dans ſes mœurs plutôt que d'y introduire les leurs; ainſi changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecouer le joug. Mais elle n'étoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoutenir par ſa propre force contre une ſi grande puiſſance, & les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner : de ſorte qu'elle retomboit toujours ſous ſes premiers maîtres, mais toujours opiniâtrément attachée à ſes anciennes coutumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs grecques & aſiatiques y fut ſi grand, qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens Rois d'Egypte ſont fort incertains, même dans l'Hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voyons de ſi magnifiques monu-
l. I. ſect. 2. ments dans Diodore, & de ſi belles mar-

ques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'aient pas connu le pere de Séſoſtris, qu'Hérodote & Diodore n'ont pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les monuments qu'il a laiſſés dans toute la terre, que par les mémoires de ſon pays, & ſes raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquités, ait toujours été auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puiſqu'elle-même eſt ſi incertaine des temps les plus éclatants de ſa Monarchie.

CHAP. I. *Les Aſſyri anciens & n veaux, les I des & Cyru*

Le grand Empire des Egyptiens eſt comme détaché de tous les autres, & n'a pas, comme vous le voyez, une longue ſuite. Ce qui nous reſte à dire eſt plus ſoutenu, & a des dates plus préciſes.

Nous avons néanmoins encore très-peu de choſes certaines touchant le premier Empire des Aſſyriens; mais enfin, en quelque temps qu'on en veuil'e placer les commencements, ſelon les diverſes opinions des Hiſtoriens, vous verrez que, lorſque le monde étoit partagé en pluſieurs petits Etats, dont les Princes ſongeoient plutôt à ſe conſerver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant & plus puiſſant que ſes voiſins, les accabla les uns après les autres, & pouſſa bien loin ſes conquêtes du côté de l'Orient. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition aſſez ordinaire à ſon ſexe, un courage & une ſuite de conſeils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, ſoutint les vaſtes

Diod. l Juſt. I.

Vous avez vu les Royaumes qui sont sortis des débris de ce premier Empire des Assyriens, entr'autres celui de Ninive & celui de Babylone. Les Rois de Ninive retinrent le nom de Rois d'Assyrie, & furent les plus puissants. Leur orgueil s'éleva bientôt au delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du Royaume des Israélites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu, & un miracle visible, pour les empêcher d'accabler la Judée sous Ezéchias; & on ne sut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu après dans leur voisinage le Royaume de Babylone, où la famille royale étoit détruite.

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit & de courage. De tous temps la Philosophie régnoit parmi eux avec les beaux arts, & l'Orient n'avoit guere de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitants laisse maintenant sans culture, & son abondance le fit regarder sous les anciens Rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand Empire. Ainsi les Rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur Monarchie une Ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son Empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout

Ier. Cyr. III. V.

Herod. I.

l'Univers. Nabuchodonoſor II, ſuperbe plus que tous les Rois ſes prédéceſſeurs, après des ſuccès inouis & des conquêtes ſurprenantes, voulut plutôt ſe faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes & quelle enceinte y vit-on paroître! Il ſembloit que l'ancienne Tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuſe du Temple de Bel, & que Nabuchodonoſor voulût de nouveau menacer le Ciel. Son orgueil, quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laiſſa pas de revivre dans ſes ſucceſſeurs. Ils ne pouvoient ſouffrir autour d'eux aucune domination, & voulant tout mettre ſous le joug, ils devinrent inſupportables aux peuples voiſins. Cette jalouſie réunit contre eux avec les Rois de Médie & les Rois de Perſe, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil ſe tourne aiſément en cruauté. Comme les Rois de Babylone traitoient inhumainement leurs ſujets, des peuples entiers, auſſi-bien que des principaux Seigneurs de leur Empire ſe joignirent à Cyrus & aux Medes. Babylone trop accoutumée à commander & à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle pendant qu'elle ſe croit invincible, devient captive des Medes qu'elle prétendoit ſubjuguer, & périt enfin par ſon orgueil.

Xen. Cyrop. III. IV.

La deſtinée de cette Ville fut étrange,

puiſqu'elle périt par ſes propres inventions. L'Euphrate faiſoit à peu près dans ſes vaſtes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte ; mais pour le
Herod. I. rendre commode, il failoit encore plus d'art & plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans ſon cours, & jamais ne ſe débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroſer les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce ſecours. Pour rompre la violence de ſes eaux trop impétueuſes, il fallut le faire couler par mille détours, & lui creuſer de grands Lacs, qu'une ſage Reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mere de Labynithe, autrement nommé Nabonide, ou Balthaſar, dernier Roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever ſur l'Euphrate un Pont de pierre, afin que les deux côtés de la Ville, que l'immenſe largeur de ce fleuve ſéparoit trop, puſſent communiquer enſemble. Il fallut donc mettre à ſec une riviere ſi rapide & ſi profonde, en détournant ſes eaux dans un Lac immenſe que la Reine avoit fait creuſer. En même temps on bâtit le Pont, dont les ſolides matériaux étoient préparés, & on revêtit de brique les deux bords du fleuve juſqu'à une hauteur étonnante, en y laiſſant des deſcentes revêtues de même, & d'un auſſi bel ouvrage

que les murailles de la Ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une Reine ſi prévoyante ne ſongea pas qu'elle apprenoit à ſes ennemis à prendre ſa Ville. Ce fut dans ce même Lac qu'elle avoit creuſé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand déſeſpérant de réduire Babylone, ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la Ville le paſſage que nous avons vu tant marqué par les Prophetes. *Herod. ibid.*

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périſſable comme toutes les choſes humaines, & qu'une confiance inſenſée ne l'eût pas jettée dans l'aveuglement, non-ſeulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puiſque la mémoire d'un travail ſemblable étoit récente, mais encore, en gardant toutes les deſcentes, elle eût accablé les Perſes dans le lit de la riviere où ils paſſoient. Mais on ne ſongeoit qu'aux plaiſirs & aux feſtins : il n'y avoit ni ordre ni commandement réglé. Ainſi périſſent non-ſeulement les plus fortes Places, mais encore les plus grands Empires. L'épouvante ſe mit par-tout, le Roi impie fut tué ; & Xonophon, qui donne ce titre au dernier Roi de Babylone, ſemble déſigner par ce mot les ſacriléges de Balthaſar, que Daniel nous fait voir punis par une chûte ſi ſurprenante. *Ibid.* *Xenoph. VII.*

Les Medes qui avoient détruit le premier Empire des Aſſyriens, détruiſirent encore le ſecond, comme ſi cette Nation eût dû être toujours fatale à la grandeur

que choſe de grand & de noble. Que
t. *Alcib. I.* peut-on voir de plus noble que l'horreur
od. *lib. I.* qu'ils avoient pour le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice honteux & bas ? Ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le menſonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable, qu'elle portoit à mentir. Par une généroſité naturelle à leur Na-
erod. III. tion, ils traitoient honnêtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfants de ces Princes fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſſoient commander dans leur Pays avec preſque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perſes étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, & ils ſavoient s'en ſervir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas arrivés à la connoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand Empire fut toujours régi avec quelque confuſion. Ils ne ſurent jamais trouver ce bel art, depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand Etat, & d'en faire un tout parfait. Auſſi n'étoient-ils preſque jamais ſans révolte conſidérable. Ils n'étoient pourtant pas ſans politique, les regles de la juſtice étoient connues parmi eux, & ils ont eu de grands Rois qui les faiſoient obſerver avec une admirable exactitude. Les cri-

ues étoient ſéverement punis, mais avec ette modération, qu'en pardonnant aiſénent les premieres fautes, on réprimoit es rechûtes par de rigoureux châtiments. ls avoient beaucoup de bonnes loix, preſque toutes venues de Cyrus, & de Darius fils d'Hyſtaſpe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conſeils réglés pour les maintenir, & une grande ſubordination dans tous les emplois. Quand on diſoit que les grands qui compoſoient le conſeil, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertiſſoit tout enſemble & le Prince, qu'il avoit ſes Miniſtres comme nous avons les organes de nos ſens, non pas pour ſe repoſer, mais pour agir par leur moyen; & les Miniſtres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur chef, & pour tout le corps de l'Etat. Ces Miniſtres devoient être inſtruits des anciennes maximes de la Monarchie. Le Regiſtre qu'on tenoit des choſes paſſées, ſervoit de regle à la poſtérité. On y marquoit les ſervices que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du Prince, & au grand malheur de l'Etat, ils ne demeuraſſent ſans récompenſe. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais ſacrifier pour eux ſeuls, mais pour le Roi & pour tout l'Etat où chacun ſe trouvoit avec tous les autres. Un des premiers ſoins du Prince étoit de faire fleurir l'Agriculture; & les Satrapes, dont le gou-

Herod. I.

Plat. de leg. III.

Eſth. I. 13.

Xenop. Cyrop. VIII.

Eſth. I. 15.

Ibid. VI.

Herod. I.

Xenop. Occon.

vernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées, il y en avoit auſſi pour veiller aux travaux ruſtiques : c'étoit deux charges ſemblables, dont l'une prenoit ſoin de garder le pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection preſque égale, & les faiſoit concourir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfants. Le reſpect qu'on inſpiroit aux Perſes dès leur enfance pour l'autorité roya'e, alloit juſqu'à l'excès, puiſqu'ils y méloient de l'adoration, & paroiſſoient plutôt des eſclaves que des ſujets ſoumis par raiſon à un Empire légitime : c'étoit l'eſprit des Orientaux, & peut-être que le naturel vif & violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus abſolu.

Herod. I.

Plat. Alcib. I.

La maniere dont on élevoit les enfants des Rois eſt admirée par Platon, & propoſée aux Grecs comme le modele d'une éducation parfaite. Dès l'âge de ſept ans on les tiroit des mains des Eunuques pour les faire monter à cheval, & les exercer à la chaſſe. A l'âge de quatorze ans, lorſque l'eſprit commence à ſe former, on leur donnoit pour leur inſtruction, quatre hommes des plus vertueux & des plus ſages de l'Etat. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'eſt-à-dire, dans leur langage, le culte des Dieux ſelon les

anciennes maximes, & ſelon les Loix de Zoroaſtre, fils d'Oromaſe. Le ſecond les accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la juſtice. Le troiſieme leur enſeignoit à ne pas ſe laiſſer vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres & vraiment Rois, maîtres d'eux-mêmes & de leurs déſirs. Le quatrieme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des eſclaves, & leur eût ôté la confiance ſi néceſſaire au commandement. Les jeunes Seigneurs étoient élevés à la porte du Roi avec ſes enfants. On prenoit un ſoin particulier qu'ils ne viſſent ni entendiſſent rien de mal-honnête. On rendoit compte au Roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendoit, étoit ſuivi par ſon ordre de châtiments, & de récompenſes. La jeuneſſe qui les voyoit, apprenoit de bonne heure avec la vertu, la ſcience d'obéir & de commander. Avec une ſi belle inſtitution, que ne devoit on pas eſpérer des Rois de Perſe & de leur nobleſſe, ſi on eût eu autant de ſoin de les bien conduire dans le progrès de leur âge, qu'on en avoit de les bien inſtruire dans leur enfance? Mais les mœurs corrompues de la Nation les entraînoient bientôt dans les plaiſirs, contre leſquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confeſſer que, malgré cette molleſſe des Perſes, malgré le ſoin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en ſont toujours piqués, & ils en ont donné d'illuſtres marques.

Xenoph. de exped. Cyri jun. lib. 1.

Xen. Occon. L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſurent ce que peut dans une armée la ſévérité, la diſcipline, l'arrangement des Troupes, l'ordre des marches & des campements, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion & à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un peuple immenſe qui alloit au combat aſſez réſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles que le Roi & les Grands traînoient après eux, ſeulement pour le plaiſir. Car leur molleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire : de ſorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles précieux ſuivoient dans une abondance prodigieuſe, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée compoſée de cette ſorte, & déjà embarraſſée de la multitude exceſſive de ſes ſoldats, étoit ſurchargée par le nombre démeſuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confuſion on ne pouvoit ſe mouvoir de concert, les ordres ne venoient jamais à temps, & dans une action tout

tout alloit comme à l'aventure, ſans que perſonne fût en état de pourvoir à ce déſordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, & paſſer rapidement dans un pays, car ce corps immenſe & avide, non-ſeulement de ce qui étoit néceſſaire pour la vie, mais encore de ce qui ſervoit au plaiſir, conſumoit tout en peu de temps, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer ſa ſubſiſtance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perſes étonnoient les peuples qui ne ſavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux mêmes qui la ſavoient, ſe trouverent, ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis; & c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit, & de ſon antiquité, & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Séſoſtris, devint ſujette des Perſes. Il ne leur fut pas mal-aiſé de domter l'Aſie mineure, & même les Colonies Grecques que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoûtumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce pays, rendoient adroits : des armées médiocres, à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits; au reſte, ſi bien commandées, & ſi ſouples aux ordres de leurs Généraux,

qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand, étoit une politique ferme & prévoyante, qui ſavoit abandonner, haſarder & défendre ce qu'il falloit ; & ce qui eſt plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celui de la Patrie rendoient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'eſprit & de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu par-tout cette excellente police des Egyptiens. C'eſt delà qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la courſe à pied, la courſe à cheval & ſur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuſes couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles, & à ſe laiſſer former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers, qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leurs familles en eſt troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'Etat. Les peres nourriſſoient leurs enfants dans cet eſprit, & les enfants appre-

noient dès le berceau à regarder la Patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déférence mutuelle, qui rend les hommes ſociables ; l'homme civil n'étoit autre choſe qu'un bon Citoyen, qui ſe regarde toujours comme membre de l'Etat, qui ſe laiſſe conduire par les loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens Rois, que la Grece avoit eus en divers pays : un Minos, un Cécrops, un Théſée, un Codrus, un Thémene, un Creſphonte, un Euriſtene, un Patrocles, & les autres ſemblables, avoient répandu cet eſprit dans toute la Nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant ſon bien, & en faiſant régner la loi. *Plat. de leg. III.*

Que dirai-je de la ſévérité des jugements ? Quel plus grave Tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, ſi révéré dans toute la Grece, qu'on diſoit que les Dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célébré dès les premiers temps, & Cécrops apparemment l'avoit fondé ſur le modele des Tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conſervé ſi long-temps la réputation de ſon ancienne ſévérité, & l'éloquence trompeuſe en a toujours été bannie.

Les Grecs ainſi policés peu-à-peu, ſe crurent capables de ſe gouverner eux-mêmes, & la plupart des Villes ſe forme-

rent en Républiques. Mais de ſages Légiſlateurs qui s'éleverent en chaque Pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'Hiſtoire marque, empêcherent que la liberté ne dégénérât en licence. Des loix ſimplement écrites, & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la loi, c'eſt-à-dire, à la raiſon même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutés durant le temps de leur miniſtere, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtreſſe : c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration.

Il n'eſt pas ici queſtion d'examiner ſi ces idées ſont auſſi ſolides que ſpécieuſes. Enfin la Grece en étoit charmée, & préféroit les inconvénients de la liberté à ceux de la ſujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de Gouvernement a ſes avantages, celui que la Grece tiroit du ſien, étoit que les Citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduiſoient

en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'Etat de la Grece, n'eſt pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir, par de bonnes raiſons, les regles des mœurs, & celles de la ſociété. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de Philoſophes; mais ceux qui étoient ſuivis, étoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'intérêt particulier, & même la vie à l'intérêt général & au ſalut de l'Etat; & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes, qu'il falloit, ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérants regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon Citoyen. Lui & tant d'autres Poëtes, dont les ouvrages ne ſont pas moins graves qu'ils ſont agréables, ne célebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne reſpirent que le bien public, la patrie, la ſociété, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainſi élevée regardoit les Aſiatiques avec leur délicateſſe, avec leur parure & leur beauté, ſemblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du Prince, maîtreſſe de toutes les loix, & même des plus ſacrées, lui inſpiroit de l'horreur, & l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grece étoient les Barbares.

Iſoc. Paneg. Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers temps, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choſes qui faiſoit aimer la poéſie d'Homere, eſt qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Grece ſur l'Aſie. Du côté de l'Aſie étoit Vénus, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les folles amours & la molleſſe. Du côté de la Grece étoit Junon, c'eſt-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la ſageſſe politique. Du côté de l'Aſie étoit Mars impétueux & brutal, c'eſt-à-dire, la guerre faite avec fureur. Du côté de la Grece étoit Pallas, c'eſt-à-dire, l'art militaire & la valeur conduite par l'eſprit. La Grece depuis ce temps avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoient ſon partage naturel. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'Aſie prît à ſa naiſſance, & en fabriquant ce joug, elle eut cru abâtardir la vertu à la volupté, l'eſprit au corps, & le véritable courage à une fauſſe valeur, qui conſiſtoit ſeulement dans la multitude.

Les Grecs étoient pleins de ces ſentiments,

quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hyſtaſpe, & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuſe, tant elle eſt énorme. Auſſi-tôt chacun ſe prépare à défendre ſa liberté. Quoique toutes les Villes de Grece fiſſent autant de Républiques, l'intérêt commun les réunit, & il ne s'agiſſoit entr'elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur Ville au pillage & à l'incendie; & après qu'ils eurent ſauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent ſur des vaiſſeaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Perſienne à un paſſage difficile, & pour lui faire ſentir ce que c'étoit que la Grece, une poignée de Lacédémoniens courut avec ſon Roi à une mort aſſurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur Patrie un nombre infini de ces Barbares, & d'avoir laiſſé à leurs Compatriotes l'exemple d'une hardieſſe inouie. Contre de telles armées, & une telle conduite, la Perſe ſe trouva foible, & éprouva pluſieurs fois à ſon dommage ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuoſité aveugle.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincue, que de mettre la diviſion parmi les Grecs, & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entrepriſe facile. Comme la crainte les tenoit unis, *Plat. de leg.*

la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, & ce secret de la politique Persienne.

Parmi toutes les Républiques dont la Grece étoit composée, Athenes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on n'en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on n'en avoit à Lacédémone. Athenes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuse. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté ; mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence : & contrainte par des loix séveres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêloit à la gloire. Ses Citoyens excelloient dans l'art de naviguer ; & la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujettir ; & ces richesses qui lui inspiroient ce desir, lui fourniſſoient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent étoit mépriſé. Comme toutes ses loix tendoient à en faire une République guerriere, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses Citoyens fussent possédés. Dès-là

naturellement elle vouloit dominer ; & plus elle étoit au deſſus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone par ſa vie réglée étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athenes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La Philoſophie & les loix faiſoient, à la vérité, de beaux effets dans des naturels ſi exquis ; mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage Athénien, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon pays, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut raſſurés contre les Perſes. *Plat. de leg.*

Alors deux choſes les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la ſûreté où ils croyoient être. Les Magiſtrats n'étoient plus écoutés : & comme la Perſe étoit affligée par une exceſſive ſujétion, Athenes, dit Platon, reſſentit les maux d'une liberté exceſſive.

Ces deux grandes Républiques, ſi contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Grece ; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les Villes Grecques ne vouloient la domination de l'une ni de l'autre ; car, outre que chacun ſouhaitoit pouvoir conſerver

ſa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans ſon peuple je ne ſais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoient les eſprits trop fiers, trop auſtères & trop impérieux ; joint qu'il falloit ſe réſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une Ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver qu'en la continuant ſans relâche. Ainſi les Lacédémoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent. Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur Ville, où les fêtes & les jeux étoient perpétuels, où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs Alliés, & étoit encore plus inſupportable à leurs ſujets. Il falloit eſſuyer les bizarreries d'un peuple flatté ; c'eſt-à-dire, ſelon Platon, quelque choſe de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flatterie.

Ariſt. Pol. 8.

Id. 7. 14.

Xenoph. de ep. Lac.

lat. de Rep.

Ces deux Villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre de Péloponeſe, & les autres toujours cauſées ou entretenues par les jalouſies de Lacédémone & d'Athenes. Mais ces mêmes jalouſies, qui troubloient la Grece, la ſoutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber

dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perſes apperçurent bientôt cet état de la Grece. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies, & de fomenter ces diviſions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maîtres de toute la Nation; & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déjà les Villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déjà comptées pour ſujettes; mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Grece ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon Empire, avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vue. Agéſilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perſes dans l'Aſie mineure, & montra qu'on pouvoit les abattre. Les ſeules diviſions de la Grece arrêterent ſes conquêtes; mais il arriva dans ces temps-là, que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxès, ſe révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ſes troupes, qui ſeuls ne purent être rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la ba-

Plat. de leg. Iſoc. Pane &c.

Polyb. lib. c. 1.

taille, & de la main d'Artaxerxès, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteurs au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxès victorieux ne put ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon Empire, pour retourner en leur pays, & ils en vinrent à bout. C'eſt la belle Hiſtoire qu'on trouve ſi bien racontée par Xénophon, dans ſon Livre de la Retraite des dix mille, ou de l'expédition du jeune Cyrus. Toute la Grece vit alors plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible, à laquelle tout devoit céder, & que ſes ſeules diviſions pouvoient la ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter quand elle ſeroit unie. Philippe, Roi de Macédoine, également habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de Villes & de Républiques diviſées un Royaume, petit, à la vérité, mais uni, & où la puiſſance royale étoit abſolue, qu'à la fin, moitié par adreſſe, moitié par force, il ſe rendit le plus puiſſant de la Grece, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre ſon fils ſuccéda à ſon Royaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macédoniens non-ſeulement aguerris, mais encore triomphants, & devenus par tant de ſuccès preſqu'au-

tant ſupérieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au deſſus des Perſes & de leurs ſemblables.

Darius, qui régnoit en Perſe de ſon temps, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais ſi vous le comparez avec Alexandre, ſon eſprit avec ce génie perçant & ſublime, ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles, avec cette ardeur immenſe d'accroître tous les jours ſon nom, qui lui faiſoit préférer à tous les périls, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance, qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout devoit lui céder, comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres: confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats, qu'il élevoit par ce moyen au deſſus des difficultés & au deſſus d'eux-mêmes; vous jugerez aiſément auquel des deux appartenoit la victoire. Et ſi vous joignez à ces choſes les avantages des Grecs, & ces Macédoniens au deſſus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perſe, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainſi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'Empire des Perſes, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

LXVII. 1. Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perſe perdit le ſeul Général qu'elle pût oppoſer aux Grecs ; c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un ſi fameux Capitaine, il put ſe glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de haſarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur diſputât tous les paſſages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on allât les attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuſe on les forçat à venir défendre leur Pays. Alexandre y avoit pourvu, & les troupes qu'il avoit laiſſées à Antipater, ſuffiſoient pour garder la Grece. Mais ſa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diverſion, qui déjà inquiétoit toute la Grece, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ſes pieds.

Ce Prince fit ſon entrée dans Babylone avec un éclat qui ſurpaſſoit tout ce que l'Univers avoit jamais vu ; & après avoir vengé la Grece, après avoir ſubjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Perſienne, pour aſſurer de tous côtés ſon nouvel Empire, ou plutôt pour contenter ſon ambition & rendre ſon nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il pouſſa ſes conquêtes plus loin que ce célebre vainqueur. Mais celui que les déſerts, les fleuves & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ſes ſoldats rebutés, qui

lui demandoient du repos. Réduit à ſe contenter des ſuperbes monuments qu'il laiſſa ſur le bord de l'Araſpe, il ramena ſon armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, & domta tous les Pays qu'il trouva ſur ſon paſſage.

Il revint à Babylone, craint & reſpecté, non pas comme un Conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus long-temps que ſa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vaſtes deſſeins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus juſtes eſpérances d'un heureux ſuccès, il mourut ſans avoir eu le loiſir d'établir ſolidement ſes affaires, laiſſant un frere imbécille, & des enfants en bas âge, incapables de ſoutenir un ſi grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeſte pour ſa Maiſon & pour ſon Empire, eſt qu'il laiſſoit des Capitaines, à qui il avoit appris à ne reſpirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils ſe porteroient quand il ne ſeroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'oſa nommer ni ſon Succeſſeur, ni le Tuteur de ſes enfants. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funérailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein de triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, vous avez vu le partage de ſon Empire, & la ruine affreuſe de ſa

Maiſon. La Macédoine, ſon ancien Royaume tenu par ſes ancêtres depuis tant de ſiecles, fut envahi de tous côtés comme une ſucceſſion vacante, & après avoir été long-temps la proie du plus fort, il paſſa enfin à une autre famille. Ainſi ce grand Conquérant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier Roi de ſa race. S'il fût demeuré paiſible dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pu laiſſer à ſes enfants le Royaume de ſes peres. Mais parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens : & voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la ſeule cauſe de cette grande révolution. Car il faut dire à ſa gloire, que ſi jamais homme a été capable de ſoutenir un ſi vaſte Empire, quoique nouvellement conquis, c'a été ſans doute Alexandre, puiſqu'il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ſes fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chûte de ſa famille, mais à la ſeule mortalité ; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire qu'un homme de ſon humeur, & que ſon ambition engageoit toutoujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loiſir d'établir les choſes.

Quoi qu'il en ſoit, nous voyons par ſon exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'eſt-à-dire, celles qu'ils font par emportement, ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable

inſéparablement attaché aux deſſeins humains, & c'eſt la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là; ce qui nous force d'avouer que, comme le vice le plus inhérent, ſi je puis parler de la ſorte, & le plus inſéparable des choſes humaines, c'eſt leur propre caducité; celui qui ſait conſerver & affermir un Etat, a trouvé un plus haut point de ſageſſe que celui qui ſait conquérir & gagner des batailles.

Il n'eſt pas beſoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les Royaumes formés du débris de l'Empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire, celui de Syrie, celui de Macédoine & celui de l'Egypte. La cauſe commune de leur ruine eſt qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puiſſance, qui fut la puiſſance Romaine. Si toutefois nous voulions conſidérer le dernier Etat de ces Monarchies, nous trouverions aiſément les cauſes immédiates de leur chûte; & nous verrions entr'autres choſes que la plus puiſſante de toutes, c'eſt-à-dire, celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la molleſſe & le luxe de la Nation, reçut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

CHAP. VI

L'Empire Romain, & en paſſant, celui de Carthage & ſa mauvaiſe conſtitution.

Nous ſommes enfin venus à ce grand Empire qui a englouti tous les Empires de l'Univers, d'où ſont ſortis les plus grands Royaumes du monde que nous habitons, dont nous reſpectons encore les loix, & que nous devons par conſéquent mieux connoître que tous les autres Em-

pires. Vous entendez bien que je parle de l'Empire Romain. Vous en avez vu la longue & mémorable hiſtoire dans toute ſa ſuite. Mais pour entendre parfaitement les cauſes de l'élévation de Rome, & celles des grands changements qui ſont arrivés dans ſon Etat, conſidérez attentivement avec les mœurs des Romains les temps d'où dépendent tous les mouvements de ce vaſte Empire.

De tous les peuples du monde le plus fier & le plus hardi, mais tout enſemble le plus réglé dans ſes conſeils, le plus conſtant dans ſes maximes, le plus aviſé, le plus laborieux, & enfin le plus patient, a été le peuple Romain.

De tout cela s'eſt formée la meilleure milice & la politique la plus prévoyante, la plus ferme & la plus ſuivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainſi parler, étoit l'amour de ſa liberté & de ſa Patrie. Une de ces choſes lui faiſoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit ſa liberté, il aimoit auſſi ſa Patrie, comme une mere qui le nourriſſoit dans des ſentiments également généreux & libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains ſe figuroient avec les Grecs un Etat où perſonne ne fût ſujet que de la loi ; & où la loi fût plus puiſſante que les hommes.

Au reſte, quoique Rome fût née ſous un Gouverneur Royal, elle avoit, même ſous ſes Rois une liberté qui ne convient guere à une Monarchie réglée. Car,

re que les Rois étoient électifs, & que
ction s'en faisoit par tout le peuple,
oit encore au peuple assemblé à con-
ier les loix, & à résoudre la paix ou la
rre. Il y avoit même des cas particu-
s où les Rois déféroient au peuple le
ement souverain : témoin Tullus-Hosti-
, qui n'osant ni condamner, ni ab-
dre Horace, comblé tout ensemble &
nneur pour avoir vaincu les Curiaces,
le honte pour avoir tué sa sœur, le fit
er par le peuple. Ainsi les Rois n'a-
ent proprement que le commandement
armées, & l'autorité de convoquer les
mblées légitimes, d'y proposer les af-
es, de maintenir les loix, & d'exécuter
décrets publics.

Quand Servius-Tullius conçut le dessein
vous avez vu, de réduire Rome en
ublique, il augmenta dans un peuple
i fi libre l'amour de la liberté ; & delà
s pouvez juger combien les Romains
urent jaloux, quand ils l'eurent goûtée
te entiere sous leurs Consuls.

On frémit encore en voyant dans les
toires la triste fermeté du Consul Bru-
, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses
x enfants, qui s'étoient laissés entraî-
aux sourdes pratiques que les Tar-
ins faisoient dans Rome, pour y établir
domination. Combien fut affermi
s l'amour de la liberté un peuple, qui
oit ce Consul sévere immoler à la li-
é sa propre famille ! Il ne faut plus s'é-
ier si on mépriſa dans Rome les ef-

forts des peuples voisins, qui entreprirent
Denys. Hal. de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en
Liv. V. vain que le Roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, les firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le Sénat; & Rome entiere fit dire à ce puissant
Tit. Liv. II. Roi, qui venoit de la réduire à l'extrémi-
1. 15. té, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, & de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'Univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencemens, & même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux; au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entiere, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, & qui sans rien attendre de la protection ni de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie & sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourris du travail, labourer la terre, se servir à eux-mêmes tout ce qu'ils pou-

voient, vivre d'épargne & de travail : voilà quelle étoit leur vie ; c'eſt de quoi ils ſoutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de ſemblables travaux.

Tite-Live a raiſon de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les Sénateurs les plus illuſtres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des payſans, & n'avoient d'éclat ni de majeſté qu'en public & dans le Sénat. Du reſte, on les trouvoit occupés du labourage & des autres ſoins de la vie ruſtique, quand on alloit les querir pour commander les armées. Ces exemples ſont fréquents dans l'Hiſtoire Romaine. Curius & Fabrice, ces grands Capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un Roi ſi riche, n'avoient que de la vaiſſelle de terre : & le premier à qui les Samnites en offroient d'or & d'argent, répondit que ſon plaiſir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé & avoir enrichi la République des dépouilles de ſes ennemis, ils n'avoient pas de quoi ſe faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la premiere on voit Régulus, Général des armées Romaines, demander ſon congé au Sénat, pour aller cultiver ſa métairie abandonnée pendant ſon abſence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la premiere ſimplicité. Æmilius-Paulus, qui augmenta le

Tit. Liv. Ep. lib. XVIII.

tréſor public par le riche tréſor des Rois de Macédoine, vivoit ſelon les regles de l'ancienne frugalité, & mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richeſſes de cette Ville opulente & voluptueuſe. Ainſi les richeſſes étoient mépriſées; la modération & l'innocence des Généraux Romains faiſoient l'admiration de ces peuples vaincus.

Cic. XXI. Off.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur & pour la beauté de leur Ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis même qu'elle ſe vit maîtreſſe du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin-le-Superbe, & le Temple qu'il éleva à Jupiter dans cette Forteresſe, étoient dignes dès-lors de la majeſté du plus grand des Dieux, & de la gloire future du peuple Romain. Tout le reſte répondoit à cette grandeur. Les principaux Temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même, & les égouts de la Ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, ſi elle n'étoit atteſtée par tous les Hiſtoriens, & confirmée par les reſtes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la Religion, des jeux & des ſpectacles qu'on donnoit au peuple? En un mot, tout ce qui

Tit. Liv. I. 53. 55. 56. VI. 5.

Dion. Hal. III. IV.

Tac. Hiſt. III. 72.

Plin. XXXVI. 15.

Dion. Hal. VII.

Ant. Rom.

ervoit au public, tout ce qui pouvoit onner aux peuples une grande idée de eur commune Patrie, ſe faiſoit avec rofuſion autant que le temps pouvoit le ermettre. L'épargne régnoit ſeulement ans les maiſons particulieres. Celui qui ugmentoit ſes revenus, & rendoit ſes erres plus fertiles par ſon induſtrie & ar ſon travail, qui étoit le meilleur éco- nome, & prenoit le plus ſur lui-même, 'eſtimoit le plus libre, le plus puiſſant, & e plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la molleſſe. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Auſſi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque choſe, non-ſeulement de rude & de rigide, mais encore de ſauvage & de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour ſe réduire eux-mêmes ſous de bonnes loix; & le peuple, le plus jaloux de ſa liberté que l'Univers ait jamais vu, ſe trouva en même-temps le plus ſoumis à ſes Magiſtrats & à la puiſſance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puiſqu'on y trouvoit avec des courages fermes & des corps vigoureux, une ſi prompte & ſi exacte obéiſſance.

Les loix de cette milice étoient dures, mais néceſſaires. La victoire étoit périlleuſe, & ſouvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-ſeulement à fuir, à quitter

[illegible]

... ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattoient & se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité, &, comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché

Salust. de bell. Catil. [illegible]

ché le pied & quitté ſon poſte : de ſorte que le courage avoit plus beſoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avoit beſoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'eſprit & l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués & ingénieux, ils ſavoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot, pour faciliter tant l'attaque que la défenſe. Vous avez vu dans Salluſte & dans les autres Auteurs, ce que les Romains ont appris de leurs voiſins & de leurs ennemis mêmes. Qui ne ſait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galeres par leſquelles ils les ont battus, & enfin, qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues, de quoi les ſurmonter toutes ?

En effet, il eſt certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les ſurpaſſoient en force de corps, & ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre déciſive les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrerent plus de hardieſſe que les Romains, quelque déterminés qu'ils fuſſent ; & nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains, inférieurs en tout le reſte, l'emporter ſur les Gaulois, parce qu'ils ſavoient choiſir de meilleures armes, ſe ranger dans un meilleur ordre, & mieux profiter du temps dans la mêlée. *Polyb. II. 28. & ſeq.*

C'eſt ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe, & vous avez ſouvent remarqué vous-même dans les Commentaires de Céſar, que les Romains commandés par ce grand homme, ont ſubjugué les Gaulois, plus encore par les adreſſes de l'art militaire, que par leur valeur.

Les Macédoniens, ſi jaloux de conſerver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe & par Alexandre, croyoient leur Phalange invincible, & ne pouvoient ſe perſuader que l'eſprit humain fût capable de trouver quelque choſe de plus ferme. Cependant le même Polybe & Tite-Live après lui, ont démontré, qu'à conſidérer ſeulement la nature des armées Romaines, & de celles des Macédoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la Phalange Macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit ſe mouvoir que tout d'une piece ; au lieu que l'armée Romaine, diſtinguée en petits corps, étoit plus prompte & plus diſpoſée à toutes ſortes de mouvements.

Pol. XVII. in excerp. c. 24. & ſeq. Tit. Liv. IX. 19. XXXI. 39. &c.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris, l'art de diviſer les armées en pluſieurs bataillons & eſcadrons, & de former les corps de réſerve, dont le mouvement eſt ſi propre à pouſſer ou à ſoutenir ce qui s'ébranle de part & d'autre. Faites marcher contre des Troupes ainſi diſpoſées, la Phalange Ma-

cédonienne : cette groſſe & lourde machine ſera terrible, à la vérité, à une armée ſur laquelle elle tombera de tout ſon poids ; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conſerver long-temps ſa propriété naturelle, c'eſt-à-dire, ſa ſolidité & ſa conſiſtance, parce qu'il lui faut des lieux propres, & pour ainſi dire, faits exprès, & qu'à faute de les trouver, elle s'embarraſſe elle-même, ou plutôt elle ſe rompt par ſon propre mouvement ; joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne ſait plus ſe rallier. Au lieu que l'armée Romaine, diviſée en ſes petits corps, profite de tous les lieux & s'y accommode ; on l'unit, & on la ſépare comme on veut, elle défile aiſément, & ſe raſſemble ſans peine ; elle eſt propre aux détachements, aux ralliements, à toutes ſortes de converſions & d'évolutions qu'elle fait, ou toute entiere ou en partie, ſelon qu'il eſt convenable ; enfin, elle a plus de mouvements divers, & par conſéquent plus d'action & plus de force que la Phalange. Concluez donc avec Polybe, qu'il falloit que la Phalange lui cédât, & que la Macédoine fût vaincue.

Il y a plaiſir, MONSEIGNEUR, à vous parler de ces choſes dont vous êtes ſi bien inſtruit par d'excellents Maîtres, & que vous voyez pratiquées ſous les ordres de Louis le Grand, d'une maniere ſi admirable, que je ne ſais ſi la milice Romaine a jamais rien eu de plus beau. Mais ſans vouloir ici la mettre aux

mains avec la milice Françoiſe, je me contente que vous ayiez vu que la milice Romaine, ſoit qu'on regarde la ſcience même de prendre ſes avantages, ou qu'on s'attache à conſidérer ſon extrême ſévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a ſurpaſſé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les ſiecles précédents.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grece : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le deſſus, & ainſi elle vous apprend à juger du reſte. Athenes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Etoliens, qui ſe ſignalerent en diverſes guerres, étoient plutôt indociles que libres, & plutôt brutaux que vaillants. Lacédémone avoit fait ſon dernier effort pour la guerre, en produiſant Cléomene ; & la ligue des Achéens, en produiſant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands Capitaines ; mais le dernier, qui vivoit du temps d'Annibal & de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Grece alloit expirer ; & qu'il ne lui reſtoit plus qu'à reculer le moment de ſa chûte. Ainſi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage & de l'art dans les Grecs, & de tout cela ſoutenu de la conduite la plus raffinée, en triomphant d'Annibal ; de ſorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

Plat. in Philop.

Auſſi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement, dont ils ſe ſoient tant vantés que de leur diſcipline militaire. Ils l'ont toujours conſidérée comme le fondement de leur Empire. La diſcipline militaire eſt la choſe qui a paru la premiere dans leur état, & la derniere qui s'y eſt perdue; tant elle étoit attachée à la conſtitution de leur République.

Une des plus belles parties de la milice Romaine étoit qu'on n'y louoit point la fauſſe valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étoient pas ſeulement connues dans une nation ſi avide de gloire. On remarque de Scipion & de Céſar, *Pol. X.* 13. les deux premiers hommes de guerre & les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne ſe ſont jamais expoſés qu'avec précaution, & lorſqu'un grand beſoin le demandoit. *Ibid.* 29. On n'attendoit rien de bon d'un Général qui ne ſavoit pas connoître le ſoin qu'il devoit avoir de conſerver ſa perſonne, & on réſervoit pour le vrai ſervice les actions d'une hardieſſe extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles haſardées mal-à-propos, ni de victoires qui coûtaſſent trop de ſang; de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout enſemble de plus ménagé, qu'étoient les armées Romaines.

Mais comme il ne ſuffit pas d'entendre la guerre ſi on n'a un ſage conſeil pour

l'entreprendre à propos, & tenir le dedans de l'Etat dans un bon ordre, il faut encore vous faire obſerver la profonde politique du Sénat Romain. A le prendre dans le bon temps de la République, il n'y eût jamais d'aſſemblée où les affaires fuſſent traitées plus mûrement, ni avec plus de ſecret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, & avec un plus grand zele pour le bien public.

1. *Mach. III.* 15. 16. Le Saint-Eſprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le Livre des Machabées, ni de louer la haute prudence & les conſeils vigoureux de cette ſage compagnie; où perſonne ne ſe donnoit de l'autorité que par la raiſon, & dont tous les membres conſpiroient à l'utilité publique ſans partialité & ſans jalouſie.

Tit. Liv. XLV. 14. Pour le ſecret, Tite-Live nous en donne un exemple illuſtre. Pendant qu'on meûnoit la guerre contre Perſée, Eumenes, Roi de Pergame, ennemi de ce Prince, vint à Rome pour ſe ligner contre lui avec le Sénat. Il y fit ſes propoſitions en pleine aſſemblée, & l'affaire fut réſolue par les ſuffrages d'une compagnie compoſée de trois cents hommes. Qui croiroit que le ſecret eût été gardé, & qu'on n'eût jamais rien ſu de la délibération que durant ans après, quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que Perſée avoit à Rome les Ambaſſadeurs pour obſerver Eumenes. Toutes les Villes de Grece &

l'Aſie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette guerre, avoient auſſi envoyé ſes leurs, & tous enſemble cherchoient à découvrir une affaire d'une telle conſéquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le Sénat fut impénétrable. Pour faire garder le ſecret, on n'eut jamais beſoin de ſupplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers ſous des peines rigoureuſes. Le ſecret ſe recommandoit comme tout ſeul, & par ſa propre importance.

C'eſt une choſe ſurprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder preſque toujours le Sénat avec jalouſie, & néanmoins lui déférer tout dans les grandes occaſions, & ſur-tout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux ſur cette ſage compagnie, & attendre ſes réſolutions comme autant d'Oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains, que delà étoient ſortis tous les conſeils qui avoient ſauvé l'Etat. C'étoit dans le Sénat que ſe conſervoient les anciennes maximes & l'eſprit, pour ainſi parler, de la République. C'étoit là que ſe formoient les deſſeins qu'on voyoit ſe ſoutenir par leur propre ſuite ; & ce qu'il y avoit de plus grand dans le Sénat, c'eſt qu'on n'y prenoit jamais des réſolutions plus vigoureuſes que dans les plus grandes extrêmités.

Ce fut au plus triſte état de la République, lorſque foible encore & dans ſa

Dion. Ha VIII. Ti Liv. II. 39.

naiſſance, elle ſe vit tout enſemble & diviſée au dedans par les Tribuns, & preſſée au dehors par les Volſques, que Coriolan irrité menoit contre ſa Patrie : ce fut, dis-je, en cet état que le Sénat parut le plus intrépide. Les Volſques, toujours battus par les Romains, eſpérerent de ſe venger, ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, & le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injuſtice ; mais le plus dur, le plus difficile, & le plus aigri. Ils vouloient ſe faire Citoyens par force ; & après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne & du pays, ils menaçoient de tout perdre, ſi on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chef, & néanmoins dans ce triſte état, & pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit ſortir tout-à-coup ce hardi décret du Sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi, & qu'on lui accorderoit des conditions équitables après qu'il auroit retiré ſes armes.

Dion. Hal. l. III. La mere de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui diſoit, entr'autres raiſons : *Ne connoiſſez-vous pas les Romains ? Ne ſavez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prieres, & que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite choſe par la force ?* Le ſévere Coriolan ſe laiſſa vaincre : il lui en coûta la vie, & les Volſques choiſirent d'autres Généraux ; mais le Sénat demeura ferme dans ſes maximes, & le décret

u'il donna de ne rien accorder par force, aſſa pour une Loi fondamentale de la olitique Romaine, dont il n'y a pas un eul exemple que les Romains ſe ſoient épartis dans tous les temps de la Répu- lique. Parmi eux, dans les états les plus riſtes, jamais les foibles conſeils n'ont été eulement écoutés. Ils étoient toujours plus raitables victorieux que vaincus, tant le ;énat ſavoit maintenir les anciennes maxi- nes de la République, & tant il ſavoit y :onfirmer le reſte des Citoyens. *Polyb. V. 56. Excerp de legat. 69 Dion. Ha VIII.*

De ce même eſprit ſont ſorties les ré- olutions priſes tant de fois dans le Sénat le vaincre les ennemis par la force ou- 'erte, ſans y employer les ruſes ou les ıtifices, même ceux qui ſont permis à la guerre : ce que le Sénat ne faiſoit, ni par ın faux point d'honneur, ni pour avoir gnoré les Loix de la guerre ; mais par- :e qu'il ne jugeoit rien de plus efficace our abattre un ennemi orgueilleux que le lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit ıvoir de ſes forces, afin que vaincu juſ- ques dans le cœur, il ne vît plus de ſalut que dans la clémence du vainqueur.

C'eſt ainſi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romai- nes. La croyance répandue par-tout que rien ne leur réſiſtoit, faiſoit tomber les armes des mains de leurs ennemis, & don- noit à leurs Alliés un invincible ſecours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Eu- rope une ſemblable opinion des armes Françoiſes ; & le monde étonné des ex-

ploits du Roi, confeſſe qu'il n'appartenoit qu'à lui ſeul de donner des bornes à ſes conquêtes.

La conduite du Sénat Romain, ſi forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces ſages Sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juſte condeſcendance, comme lorſque dans une extrême néceſſité, non-ſeulement ils ſe taxerent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impôt, ajoutant *que les pauvres payoient un aſſez grand tribut à la République en nourriſſant leurs enfants.*

Tit. Liv. II.

Le Sénat montra par cette Ordonnance qu'il ſavoit en quoi conſiſtoient les vraies richeſſes d'un Etat ; & un ſi beau ſentiment joint au témoignage d'une bonté paternelle, fit tant d'impreſſion dans l'eſprit des peuples, qu'ils devinrent capables de ſoutenir les dernieres extrémités pour le ſalut de leur Patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le Sénat le faiſoit auſſi avec une gravité & une vigueur dignes de cette ſage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée & d'Aricie. L'Hiſtoire en eſt mémorable, & mérite de vous être racontée. Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin, las de combattre, ils convinrent de ſe rapporter au jugement du peuple Romain, dont le-

Tit. Liv. III. 1. IV. 7. 9.

quité étoit révérée parmi tous les voiſins. Les Tribus furent aſſemblées, & le peuple ayant connu dans la diſcuſſion, que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit, ſe les adjugea. Le Sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put ſouffrir que les Romains euſſent démenti leur généroſité naturelle, ni qu'ils euſſent lâchement trompé l'eſpérance de leurs voiſins qui s'étoient ſoumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un ſi pernicieux exemple, où les Juges prenoient pour eux les terres conteſtées par les Parties. Après que la Sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement ſi inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le Sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement, qu'il étoit auſſi ſenſible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite; qu'à la vérité il ne pouvoit pas caſſer un décret du peuple; mais que, ſi après cette offenſe, ils vouloient bien ſe fier à la compagnie, de la réparation qu'ils avoient raiſon de prétendre, le Sénat prendroit un tel ſoin de leur ſatisfaction, qu'il ne leur reſteroit aucun ſujet de plainte. Les Ardéates ſe fierent à leur parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur Ville de fond en comble. Ils reçurent un ſi prompt ſecours par les ordres du Sénat, qu'ils ſe crurent trop bien payés de la terre qui

leur avoit été ôtée, & ne ſongeoit plus qu'à remercier de ſi fideles amis. Mais le Sénat ne fut pas content, juſqu'à ce qu'en leur faiſant rendre la terre que le peuple Romain s'étoit adjugée, il abolît la mémoire d'un ſi infame jugement.

Val. Max. Liv. 6. Cic. de Of. II. Je n'entreprends pas ici de vous dire combien le Sénat a fait d'actions ſemblables, combien il a livré aux ennemis de Citoyens parjures qui ne vouloient pas tenir leur parole, ou qui chicanoient ſur leurs ſerments, combien il a condamné de mauvais conſeils qui avoient eu d'heureux ſuccès : je vous dirai ſeulement que cette auguſte compagnie n'inſpiroit rien que de grand au peuple Romain, & donnoit en toutes rencontres une haute idée de ſes conſeils, perſuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des Etats.

On peut croire que dans un peuple ſi ſagement dirigé, les récompenſes & les châtiments étoient ordonnés avec grande conſidération. Outre que le ſervice & le zele au bien de l'Etat étoient le moyen le plus ſûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenſes qui ne coûtoient rien au public, & qui étoient infiniment précieuſes aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire ſi chere à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, & le plus ſouvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit

ineſtimable parmi les ſoldats, qui ne connoiſſoient point de plus belles marques que celle de la vertu, ni de plus noble diſtinction que celle qui venoit des actions glorieuſes.

Le Sénat dont l'approbation tenoit lieu de récompenſe, ſavoit louer & blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les Conſuls & les autres Généraux donnoient publiquement aux ſoldats & aux Officiers, la louange ou le blâme qu'ils méritoient; mais eux-mêmes ils attendoient en ſuſpens le jugement du Sénat qui jugeoit de la ſageſſe des conſeils, ſans ſe laiſſer éblouir par le bonheur des événements. Les louanges étoient précieuſes, parce qu'elles ſe donnoient avec connoiſſance: le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, & retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtiments qui ſuivoient les mauvaiſes actions, tenoient les ſoldats en crainte, pendant que les récompenſes & la gloire bien diſpenſées, les élevoit au deſſus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'eſprit des peuples, la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la Nation, & l'amour de la Patrie, peut ſe vanter d'avoir trouvé la conſtitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'eſt ſans doute les grands hommes qui font la force d'un Empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des eſprits & des courages élevés, mais il faut l'aider à les former. Ce qui les forme, ce qui

les acheve, ce ſont des ſentiments forts & de nobles impreſſions qui ſe répandent dans tous les eſprits, & paſſent inſenſiblement de l'un à l'autre. Qu'eſt-ce qui rend notre nobleſſe ſi fiere dans les combats, & ſi hardie dans les entrepriſes? c'eſt l'opinion reçue dès l'enfance, & établie par le ſentiment unanime de la nation, qu'un Gentilhomme ſans cœur ſe dégrade lui-même, & n'eſt plus digne de voir le jour. Tous les Romains étoient nourris dans ces ſentiments, & le peuple diſputoit avec la nobleſſe à qui agiroit le plus par ces vigoureuſes maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre choſe que de la grandeur du nom Romain. Il falloit aller à la guerre quand la République l'ordonnoit, & là travailler ſans ceſſe, camper hiver & été, obéir ſans réſiſtance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfants dans ces maximes, & comme il falloit pour les rendre capables de ſervir l'Etat, étoient appellés en Juſtice par les Magiſtrats, & jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes ſe font les uns les autres; & ſi Rome en a plus porté qu'aucune autre Ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par haſard, mais c'eſt que l'Etat Romain, conſtitué de la maniere que nous avons vue, étoit, pour ainſi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en Héros.

Un état qui ſe ſent ainſi formé, ſe ſent auſſi en même temps d'une force incomparable, & ne ſe croit jamais ſans reſſource. Auſſi voyons-nous que les Romains n'ont jamais déſeſpéré de leurs affaires, ni quand Porſenna, Roi d'Etrurie, les affamoit dans leurs murailles, ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur Ville, inondoient tout leur pays, & les tenoient ſerrés dans le Capitole, ni quand Pyrrhus, Roi des Epirotes, auſſi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ſes Eléphants, & défaiſoit toutes leurs armées; ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes de leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le Conſul Térentius-Varro, qui venoit de perdre par ſa faute une ſi grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce que ſeulement dans un tel malheur, il n'avoit point déſeſpéré des affaires de la République. Le Sénat l'en remercia publiquement, & dès-lors on réſolut, ſelon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triſte état aucune propoſition de paix. L'ennemi fut étonné; le peuple reprit cœur, & crut avoir des reſſource que le Sénat connoiſſoit par ſa prudence.

En effet, cette conſtance du Sénat, au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup ſur coup, ne venoit pas ſeulement d'une réſolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais encore d'une pro-

fonde connoiſſance des forces Romaines & des forces ennemies. Rome ſavoit par ſon cens, c'eſt-à-dire, par le rôle de ſes Citoyens toujours exactement continué depuis Servius-Tullius; elle ſavoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de Citoyens capables de porter les armes, & ce qu'elle pouvoit eſpérer de la jeuneſſe qui s'élevoit tous les jours. Ainſi elle ménageoit ſes forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique, que le temps devoit détruire tout ſeul dans un pays étranger où les ſecours étoient ſi tardifs, & à qui ſes victoires mêmes qui lui coûtoient tant de ſang, étoient fatales. C'eſt pourquoi, quelque perte qui fût arrivée, le Sénat toujours inſtruit de ce qui lui reſtoit de bons ſoldats, n'avoit qu'à temporiſer, & ne ſe laiſſoit jamais abattre. Quand par la défaite de Cannes, & par les révoltes qui ſuivirent, il vit les forces de la République tellement diminuées, qu'à peine eût-on pu ſe défendre ſi les ennemis euſſent preſſé, il ſe ſoutint par courage, & ſans ſe troubler de ſes pertes, il ſe mit à regarder les démarches du Vainqueur. Auſſi-tôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de pourſuivre ſa victoire, ne ſongeoit durant quelque temps qu'à en jouir, le Sénat ſe raſſura, & vit bien qu'un ennemi capable de manquer à ſa fortune, & de ſe laiſſer éblouir par ſes grands ſuccès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains. Dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entrepriſes, & Annibal, tout habile, tout

courageux, tout victorieux qu'il étoit, ne put tenir contr'elle.

Il eſt aiſé de juger par ce ſeul événement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal, enflé de ſes grands ſuccès, crut la priſe de Rome trop aiſée, & ſe relâcha. Rome, au milieu de ſes malheurs, ne perdit ni le courage, ni la confiance, & entreprit de plus grandes choſes que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes qu'elle aſſiégea Syracuſe & Capoue, l'une infidele aux traités, & l'autre rebelle. Syracuſe ne put ſe défendre, ni par ſes fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuſe d'Annibal vint vainement au ſecours de Capoue. Mais les Romains firent lever à ce Capitaine le ſiége de Nole. Un peu après les Carthaginois défirent & tuerent en Eſpagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'étoit rien arrivé de plus ſenſible ni de plus funeſte aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts : le jeune Scipion, fils d'un de ces Généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Eſpagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre Ville, & donna le dernier coup à leur Empire.

L'état de cette Ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même réſiſtance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome; & vous en ſerez convaincu ſi peu que vous regardiez la conſtitution de ces deux Villes.

Rome étoit dans ſa force ; & Carthage,

Polib. I. III. VI. 49. &c. qui avoit commencé de baiſſer, ne ſe ſoutenoit plus que par Annibal. Rome avoit ſon Sénat uni, & c'eſt préciſément dans ces temps que s'y eſt trouvé ce concert tant loué dans le Livre des Machabées. Le Sénat de Carthage étoit diviſé par de vieilles factions irréconciliables; & la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands Seigneurs. Rome encore pauvre & attachée à l'agriculture, nourriſſoit une milice admirable, qui ne reſpiroit que la gloire, & ne ſongeoit qu'à agrandir le nom Romain. Carthage enrichie par ſon trafic, voyoit tous ſes Citoyens attachés à leurs richeſſes, & nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées Romaines étoient preſque toutes compoſées de Citoyens; Carthage, au contraire, tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangeres, ſouvent autant à craindre à ceux qui les paient, qu'à ceux contre qui on les emploie.

Ces défauts venoient en partie de la premiere inſtitution de la République de Carthage, & en partie s'y étoient introduits avec le temps. Carthage a toujours aimé les richeſſes: & Ariſtote l'accuſe d'y être attachée juſqu'à donner lieu à ſes Citoyens de les préférer à la vertu. Par-là une République toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Ariſtote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce Philoſophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres, & il eſt à croire qu'elle n'eſt tombée que long-temps

Ariſt. Pol. II. II.

près dans ce défaut. Mais les richeſſes y
ènent naturellement une république mar-
hande : on veut jouir de ſes biens, & on
roit tout trouver dans ſon argent. Cartha-
e ſe croyoit forte, parce qu'elle avoit
eaucoup de ſoldats, & n'avoit pu apprен-
re par tant de révoltes arrivées dans les
erniers temps, qu'il n'y a rien de plus mal-
eureux qu'un Etat qui ne ſe ſoutient que
ar les étrangers, où il ne trouve ni zele,
i ſûreté, ni obéiſſance.

Il eſt vrai que le grand génie d'Anni- *Polib. XI.* 1
al ſembloit avoir remédié aux défauts
e ſa République. On regarde comme un
rodige, que dans un pays étranger, &
urant ſeize ans entiers, il n'ait jamais vu,
: ne dis pas de ſédition, mais de murmure
ans une armée toute compoſée de peu-
les divers, qui, ſans s'entendre entr'eux,
accordoient ſi bien à entendre les ordres
e leur Général. Mais l'habileté d'Annibal
e pouvoit pas ſoutenir Carthage, lorſ-
l'attaquée dans ſes murailles par un Gé-
éral comme Scipion, elle ſe trouva ſans
rces. Il fallut rappeller Annibal à qui il ne
ſtoit plus que des troupes affoiblies,
us par leurs propres victoires que par
lles des Romains, & qui acheverent de
ruiner par la longueur du voyage. Ainſi
nnibal fut battu, & Carthage autrefois
aîtreſſe de toute l'Afrique, de la mer
éditerranée, & de tout le commerce de
Jnivers, fut contrainte de ſubir le joug
e Scipion lui impoſa.

Voilà le fruit glorieux de la patience

Romaine. Des peuples qui s'enhardissoient & se fortifioient par leurs malheurs, avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout, pourvu qu'on ne perdît pas l'espérance ; & Polybe a très-bien conclu, que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la seule nature des deux Républiques.

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités publiques & militaires, seulement pour conserver leur Etat en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés, comme ils en faisoient semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur & leur prudence. Mais quand ils eurent goûté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, & ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premiérement leurs voisins, & ensuite tout l'Univers sous leurs loix.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entr'eux, jetter la division & la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conseils, découvrir leurs intelligences, & prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins, curieux sur-tout, ou de diviser, ou de contre-balancer par quelqu'autre endroit les Puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grandes obstacles à leurs conquêtes.

Ainsi les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'a-

Polib. I. 63.

grandiſſoit plutôt par haſard que par conduite. Ils étoient trop paſſionnés pour leur Nation, & trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au deſſus d'eux : ou peut-être que voyant de loin l'Empire Romain s'avancer ſi vîte, ſans pénétrer les conſeils qui faiſoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au haſard, ſelon la coutume des hommes, les effets dont les cauſes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que ſon étroite familiarité avec les Romains faiſoit entrer ſi avant dans le ſecret des affaires, & qui obſervoit de ſi près la politique Romaine pendant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, & a vu que les conquêtes de Rome étoient la ſuite d'un deſſein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la mer Méditerranée porter leurs regards par-tout aux environs, juſqu'aux Eſpagnes & juſqu'en Syrie, obſerver ce qui s'y paſſoit, s'avancer réguliérement, & de proche en proche, s'affermir avant que de s'étendre, ne point ſe charger de trop d'affaires, diſſimuler quelque temps, & ſe déclarer à propos, attendre qu'Annibal fût vaincu pour déſarmer Philippe, Roi de Macédoine, qui l'avoit favoriſé ; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni content juſqu'à ce que tout fût fait, ne laiſſer aux Macédoniens aucun moment pour ſe reconnoître, & après les avoir vaincus, rendre par un décret public à la Grece, ſi long-temps captive, la liberté à laquelle elle ne pen-

ſoit plus, par ce moyen répandre d'un côté la terreur, & de l'autre la vénération de leur nom; c'en étoit aſſez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par haſard, mais par conduite.

C'eſt ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denys d'Halicarnaſſe, qui a écrit après l'établiſſement de l'Empire, & du temps d'Auguſte, a conclu la même choſe, en reprenant dès leur origine les anciennes inſtitutions de la République Romaine, ſi propres de leur nature à former un peuple invincible & dominant. Vous en avez aſſez vu pour entrer dans les ſentiments de ces ſages Hiſtoriens, & pour condamner Plutarque, qui, toujours trop paſſionné pour ſes Grecs, attribue à la ſeule fortune la grandeur Romaine, & à la ſeule vertu celle d'Alexandre.

Dion. Hal. Ant. Rom. I. II.

Plut. lib. de fort. Alex. & de fort. Rom. 29. &c.

Mais plus ces Hiſtoriens font voir de deſſein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injuſtice. Ce vice eſt inſéparable du déſir de dominer, qui auſſi pour cette raiſon eſt juſtement condamné par les regles de l'Evangile. Mais la ſeule Philoſophie ſuffit pour nous faire entendre que la force nous eſt donnée pour conſerver notre bien, & non pas pour uſurper celui d'autrui. Cicéron l'a reconnue, & les regles qu'il a données pour faire la guerre, ſont une manifeſte condamnation de la conduite des Romains.

Cic. de Off. III.

Il eſt vrai qu'ils parurent aſſez équita-

les au commencement de leur République. Il ſembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerriere en la reſſerrant dans les bornes que l'équité preſcrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau, ni de plus ſaint que le Collége des Féciaux, ſoit que Numa en ſoit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnaſſe, ou que ce ſoit Ancus-Martius, comme le veut Tite-Livre? Ce conſeil étoit établi pour juger ſi une guerre étoit juſte : avant que le Sénat la proposât, ou que le peuple la réſolût, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la juſtice de la guerre étoit reconnue, le Sénat prenoit ſes meſures pour l'entreprendre : mais on envoyoit avant toutes choſes redemander dans les formes à l'uſurpateur les choſes injuſtement ravies, & on n'en venoit aux extrêmités qu'après avoir épuiſé les voies de douceur. Sainte inſtitution s'il en fut jamais, & qui fait honte aux Chrétiens à qui un Dieu, venu au monde pour pacifier toutes choſes, n'a pu inſpirer la charité & la paix. Mais que ſervent les meilleures inſtitutions, quand enfin elles dégénerent en pures cérémonies? La douceur de vaincre & de dominer corrompit bientôt dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; & encore qu'ils exerçaſſent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, & même de grande clémence,

Dion. Hal. II Ant. Rom. Tit. liv. I. 32

l'ambition ne permettoit pas à la juſtice de régner dans leurs conſeils.

Au reſte, leurs injuſtices étoient d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſavoient mieux les couvrir du prétexte ſpécieux de l'équité, & qu'ils menoient ſous le joug inſenſiblement les Rois & les Nations, ſous couleur de les protéger & de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur réſiſtoient : autre qualité aſſez naturelle aux Conquérants qui ſavent que l'épouvante fait plus que la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix : & le commandement eſt-il ſi doux, que les hommes veuillent l'acheter par des actions inhumaines ? Les Romains, pour répandre par-tout la terreur, affectoient de laiſſer dans les Villes priſes des ſpectacles terribles de cruauté, & de paroître impitoyables à qui attendoit la force, ſans même épargner les Rois qu'ils faiſoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, & trainés à des chariots comme des eſclaves.

Polyb. X. 15.

Mais s'ils étoient cruels & injuſtes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les Nations ſubjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples ſoumis, & croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'aſſurer leurs conquêtes. Le Sénat tenoit en bride les Gouverneurs ; & faiſoit juſtice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'aſyle

l'aſyle des oppreſſés : auſſi les concuſſions & les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la République, & juſqu'à ce temps la retenue de leurs Magiſtrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces Conquérants brutaux & avares, qui ne reſpirent que le pillage, ou qui établiſſent leur domination ſur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faiſant fleurir la juſtice, l'agriculture, le commerce, les arts mêmes & les ſciences, après qu'ils les eurent une fois goûtés.

C'eſt ce qui leur a donné l'Empire le plus floriſſant & le mieux établi, auſſi-bien que le plus étendu qui fût jamais. Depuis l'Euphrate & le Tanaïs juſqu'aux Colonnes d'Hercule & la mer Atlantique, toutes les terres & toutes les mers leur obéiſſoient : du milieu & comme du centre de la mer Méditerranée, ils embraſſoient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long & au large tous les Etats d'alentour, & la tenant entre deux pour faire la communication de leur Empire. On eſt encore effrayé, quand on conſidere que les nations, qui font à préſent des Royaumes ſi redoutables, toutes les Gaules, toutes les Eſpagnes, la Grande-Bretagne preſque toute entiere, l'Illyrie juſqu'au Danube, la Germanie juſqu'à l'Elbe, l'Afrique juſqu'à ſes déſerts affreux & impénétrables, la Grece, la

l'Italie, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Asie mineure, & ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. & les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont eu durant plusieurs siecles que des Provinces Romaines. Tous les peuples de notre monde, jusqu'aux plus barbares, ont reconnu sa puissance, & les Romains y ont appris presque par-tout, avec leur Langue, les arts & la politesse.

C'est une espece de prodige, que dans un si vaste Empire qui embrassoit tant de Nations & tant de Royaumes, les peuples aient été si soumis, & les révoltes si rares. La politique Romaine y avoit pourvu par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les Colonies Romaines, établies de tous côtés dans l'Empire, établissoient deux effets admirables: l'un, de décharger la Ville d'un grand nombre de Citoyens, & la plupart toujours pauvres, de garder les postes principaux, & d'accoutumer peu à-peu les Nations étrangeres aux mœurs Romaines.

Les Colonies, qui portoient avec elles leurs privileges, demeuroient toujours attachées au corps de la République, & entierement sous l'Empire Romain.

Mais outre les Colonies, un grand nombre de Villes acquirent pour leurs Citoyens le droit de Citoyens Romains; & unies par leur intérêt au peuple dominant, elles tinrent dans le devoir des Villes vaincues.

Il arriva à la fin que tous les ſujets l'Empire ſe crurent Romains. Les hon-ırs du peuple victorieux peu-à-peu ſe nmuniquerent aux peuples vaincus : le ıat leur fut ouvert, & ils pouvoient ıirer juſqu'à l'Empire. Ainſi, par la clé-ınce Romaine, toutes les nations n'é-ent plus qu'une ſeule nation, & Rome : regardée comme la commune Patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la na-ɜation & au commerce cette merveil-ıſe union de tous les peuples du monde ıs un même Empire ? La ſociété Ro-ıine embraſſoit tout ; & à la réſerve de elques frontieres inquiétées quelque-is par les voiſins, tout le reſte de l'Uni-rs jouiſſoit d'une paix profonde. Ni Grece, ni l'Aſie mineure, ni la Syrie, l'Egypte, ni enfin la plupart des autres ovinces n'ont jamais été ſans guerre e ſous l'Empire Romain ; & il eſt aiſé ıntendre qu'un commerce ſi agréable s nations ſervoit à maintenir dans tout corps de l'Empire la concorde & l'o-iſſance.

Les légions diſtribuées pour la garde s frontieres, en défendant le dehors, ermiſſoient le dedans. Ce n'étoit pas la utume des Romains d'avoir des cita-lles dans leurs places, ni de fortifier ırs frontieres, & je ne vois guere com-ɜncer ce ſoin que ſous Valentinien I. ıparavant on mettoit la force & la ſûre-de l'Empire uniquement dans les trou-s qu'on diſpoſoit de maniere, qu'elles ſe

prêtoient la main les unes les autres. Au reſte, comme l'ordre étoit qu'elles campaſſent toujours, les Villes n'en étoient point incommodées, & la diſcipline ne permettoit pas aux ſoldats de ſe répandre dans la campagne. Ainſi les armées Romaines ne troubloient ni le commerce ni le labourage. Elles faiſoient dans leur camp comme une eſpece de Ville, qui ne différoit des autres, que parce que les travaux y étoient continuels, la diſcipline plus ſévere & le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement, & c'étoit aſſez pour tenir les peuples dans le devoir, que de leur montrer ſeulement dans le voiſinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'Empire, que l'ordre de la juſtice. L'ancienne République l'avoit établi : les Empereurs & les Sages l'ont expliqué ſur les mêmes fondements : tous les peuples, juſqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration ; & c'eſt par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reſte, ſi les loix Romaines ont paru ſi ſaintes, que leur majeſté ſubſiſte encore malgré la ruine de l'Empire, c'eſt que le bon ſens, qui eſt le maître de la vie humaine, y regne par-tout, & qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom Romain, malgré la politique profonde, &

toutes les belles inſtitutions de cette fameuſe République, elle portoit en ſon ſein la cauſe de ſa ruine dans la jalouſie perpétuelle du peuple contre le Sénat, ou plutôt des Plébéiens contre les Patriciens. Romulus avoit établi cette diſtinction. Il falloit bien que les Rois euſſent des gens diſtingués qu'ils attachaſſent à leur perſonne par des liens particuliers, & par leſquels ils gouvernaſſent le reſte du peuple. C'eſt pour cela que Romulus choiſit les Peres dont il forma le corps du Sénat. On les appelloit ainſi à cauſe de leur dignité & de leur âge; & c'eſt d'eux que ſont ſorties les familles Patriciennes. Au reſte, quelque autorité que Romulus eût réſervée au peuple, il avoit mis les Plébéiens en pluſieurs manieres dans la dépendance des Patriciens; & cette ſubordination néceſſaire à la Royauté avoit été conſervée, non-ſeulement ſous les Rois, mais encore dans la République. C'étoit parmi les Patriciens qu'on prenoit toujours les Sénateurs. Aux Patriciens appartenoient les emplois, les commandements, les dignités, même celle du Sacerdoce; & les Peres, qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalouſie ſe mit bientôt entre les deux ordres. Car je n'ai pas beſoin de parler ici des Chevaliers Romains, troiſieme ordre comme mitoyen entre les Patriciens & le ſimple peuple, qui prenoit tantôt un parti & tantôt l'autre. Ce fut donc entre

Dion. Hal. II.

Ibid.

ces deux ordres que ſe mit la jalouſie : elle ſe réveilloit en diverſes occaſions ; mais la cauſe profonde qui l'entretenoit, étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la République étoit de regarder la liberté comme une choſe inſéparable du nom Romain. Un peuple nourri dans cet eſprit, diſons plus, un peuple qui ſe croyoit né pour commander aux autres peuples, & que Virgile pour cette raiſon appelle ſi noblement un peuple Roi, ne vouloit recevoir de loi que de lui-même.

L'autorité du Sénat étoit jugée néceſſaire pour modérer les conſeils publics, qui ſans ce tempérament euſſent été trop tumultueux. Mais au fond, c'étoit au peuple à donner les commandements, à établir les loix, à décider de la paix & de la guerre. Un peuple qui jouiſſoit des droits les plus eſſentiels de la Royauté, entroit en quelque ſorte dans l'humeur des Rois. Il vouloit bien être conſeillé, mais non pas forcé par le Sénat. Tout ce qui paroiſſoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au deſſus des autres, en un mot, tout ce qui bleſſoit ou ſembloit bleſſer l'égalité que demande un Etat libre, devenoit ſuſpect à ce peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire & des conquêtes, rendoit de tels eſprits difficiles à manier ; & cette audace qui leur faiſoit tout entreprendre au dehors, ne pouvoit manquer de porter la diviſion au dedans.

Ainſi Rome ſi jalouſe de ſa liberté, par cet amour de la liberté qui étoit le fondement de ſon état, a vu la diviſion ſe jetter entre tous les ordres dont elle étoit compoſée. Delà ces jalouſies furieuſes entre le Sénat & le peuple, entre les Patriciens & les Plébéiens, les uns alléguant toujours que la liberté exceſſive ſe détruit enfin d'elle-même; & les autres craignant, au contraire, que l'autorité, qui de ſa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrêmités, un peuple, d'ailleurs ſi ſage, ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part ou d'autre on pouſſe plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conſeils modérés. Les eſprits ambitieux & remuants excitoient les jalouſies pour s'en prévaloir; & ces jalouſies tantôt plus couvertes, & tantôt plus déclarées, ſelon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin cauſé ce grand changement qui arriva du temps de Céſar, & les autres qui ont ſuivi.

CHAP. VII. *La ſuite des changements de Rome expliquée.*

Il vous ſera aiſé d'en découvrir toutes les cauſes, ſi, après avoir bien compris l'humeur des Romains, & la conſtitution de leur République, vous prenez ſoin d'obſerver un certain nombre d'événements principaux, qui, quoiqu'arrivés en des temps aſſez éloignés, ont une liaiſon manifeſte. Les voici ramaſſés en-

ſemble pour une plus grande facilité.

Romulus nourri dans la guerre, & réputé fils de Mars, bâtit Rome qu'il peupla de gens ramaſſés, bergers, eſclaves, voleurs qui étoient venus chercher la franchiſe & l'impunité dans l'aſyle qu'il avoit ouvert à tous venants : il en vint auſſi quelques-uns plus qualifiés & plus honnêtes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'eſprit de tout entreprendre par la force, & ils eurent par ce moyen juſqu'aux femmes qu'ils épouſerent.

Dion. Hal. II. Peu-à-peu il établit l'ordre, & réprima les eſprits par des loix très-ſaintes. Il commença par la Religion, qu'il regarda comme le fondement des Etats. Il la fit auſſi ſérieuſe, auſſi grave, & auſſi modeſte que les ténebres de l'idolâtrie pouvoient le permettre. Les Religions étrangeres & les ſacrifices qui n'étoient pas établis par les Coutumes Romaines, furent défendus. Dans la ſuite on ſe diſpenſa de cette loi : mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, & on en retint toujours quelque choſe.

Il choiſit parmi tout le peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le Conſeil public, qu'il appella Sénat. Il le compoſa de deux ou trois cents Sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté ; & delà ſortirent les familles nobles qu'on appelloit Patriciennes. Les autres s'appelloient les Plébéiens, c'eſt-à-dire, le commun peuple.

Le Sénat devoit digérer & propoſer toutes les affaires : il en régloit quelques-unes ſouverainement avec le Roi, mais les plus générales étoient rapportées au peuple, qui en décidoit.

Romulus, dans une aſſemblée où il ſurvint tout-à-coup un grand orage, fut mis en pieces par les Sénateurs, qui le trouvoient trop impérieux ; & l'eſprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet ordre.

Pour appaiſer le peuple qui aimoit ſon Prince, & donner une grande idée du fondateur de la Ville, les Sénateurs publierent que les Dieux l'avoient enlevé au Ciel, & lui firent dreſſer des Autels.

Numa-Pompilius, ſecond Roi, dans une longue & profonde paix, acheva de former les mœurs, & de régler la Religion ſur les mêmes fondements que Romulus avoit poſés.

Tullus-Hoſtilius établit, par de ſéveres réglements, la diſcipline militaire & les ordres de la guerre, que ſon ſucceſſeur Ancus-Marius accompagna de cérémonies ſacrées, afin de rendre la milice ſainte & religieuſe.

Après lui, Tarquin l'ancien, pour ſe faire des créatures, augmenta le nombre des Sénateurs juſqu'au nombre de trois cents, où ils demeurerent fixés durant pluſieurs ſiecles, & commença les grands ouvrages qui devoient ſervir à la commodité publique.

Servius-Tullius projetta l'établiſſement

d'une République ſous le commandement des deux Magiſtrats annuels qui ſeroient choiſis par le peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la Royauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir, & Brutus fit jurer au peuple qu'il ſe maintiendroit éternellement dans ſa liberté.

Les Mémoires de Servius-Tullius furent ſuivis dans ce changement. Les Conſuls, élus par le peuple entre les Patriciens, étoient égalés aux Rois, à la réſerve qu'ils étoient deux qui avoient entr'eux un tour réglé pour commander, & qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé Conſul avec Brutus, comme ayant été avec lui auteur de la liberté, quoique mari de Lucrece, dont la mort avoit donné lieu au changement, & intéreſſé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint ſuſpect, parce qu'il étoit de la famille royale, & fut chaſſé.

Valere ſubſtitué à ſa place, au retour d'une expédition où il avoit délivré ſa Patrie des Véients & des Etruriens, fut ſoupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie, à cauſe d'une maiſon qu'il faiſoit bâtir ſur une éminence. Non-ſeulement il ceſſa de bâtir, mais devenu tout populaire, quoique Patricien, il établit la loi qui permet d'appeller au peuple, & lui attribue en certains cas le jugement en dernier reſſort.

Par cette nouvelle loi, la puiſſance conſulaire fut affoiblie dans ſon origine, & le peuple étendit ſes droits.

A l'occaſion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, ſoulevé contre la puiſſance des Conſuls & du Sénat, fit cette retraite fameuſe au Mont-Aventin.

Il ne ſe parloit que de liberté dans ces aſſemblées ; & le peuple Romain ne ſe crut pas libre, s'il n'avoit des voies légitimes pour réſiſter au Sénat. On fut contraint de lui accorder des Magiſtrats particuliers appellés Tribuns du peuple, qui puiſſent l'aſſembler & le ſecourir contre l'autorité des Conſuls par oppoſition ou par appel. *Dion. H VI.*

Ces Magiſtrats, pour s'autoriſer, nourriſſoient la diviſion entre les deux ordres, & ne ceſſoient de flatter le peuple, en propoſant que les terres des pays vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les Citoyens.

Le Sénat s'oppoſoit toujours conſtamment à ces loix ruineuſes à l'Etat, & vouloit que le prix des terres fût adjugé au tréſor public.

Le peuple ſe laiſſoit conduire à ſes Magiſtrats ſéditieux, & conſervoit néanmoins aſſez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui réſiſtoient.

Contre ces diſſenſions domeſtiques, le Sénat ne trouvoit point de meilleur remede que de faire naître continuellement des occaſions de guerres étrangeres. Elles empêchoient les diviſions d'être pouſſées

à l'extrêmité, & réuniſſoient les ordres dans la défenſe de la Patrie.

Pendant que les guerres réuſſiſſent & que les conquêtes s'augmentent, les jalouſies ſe réveillent.

Les deux partis fatigués de tant de diviſions qui menaçoient l'Etat de ſa ruine, conviennent de faire des loix pour donner le repos aux uns & aux autres, & établir l'égalité qui doit être dans une Ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'eſt à lui qu'appartient l'établiſſement de ſes loix.

La jalouſie augmentée par ces prétentions, fait qu'on réſout d'un commun accord une ambaſſade en Grece, pour y rechercher les inſtitutions des Villes de ce pays, & ſur-tout les loix de Solon, qui étoient les plus populaires. Les loix des douze Tables ſont établies, mais les Décemvirs, qui les rédigerent, furent privés du pouvoir dont ils abuſoient.

Pendant que tout eſt tranquille, & que des loix ſi équitables ſemblent établir pour jamais le repos public, les diſſenſions ſe réchauffent par les nouvelles prétentions du peuple, qui aſpire aux honneurs & au Conſulat, réſervé juſqu'alors au premier ordre.

La loi pour les y admettre eſt propoſée. Plutôt que de rabaiſſer le Conſulat, les Peres conſentent à la création de trois nouveaux Magiſtrats, qui auroient l'autorité de Conſuls ſous le nom des Tribuns militaires, & le peuple eſt admis à cet honneur.

Content d'établir ſon droit, il uſe modérément de ſa victoire, & continue quelque temps à donner le commandement aux ſeuls Patriciens.

Après de longues diſputes on revient au Conſulat, & peu-à-peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les Patriciens ſoient toujours plus conſidérés dans les Elections.

Les guerres continuent, & les Romains ſoumettent après cinq cents ans les Gaulois Ciſalpins, leurs principaux ennemis, & toute l'Italie. *App. Præf. ep.*

Là commencent les guerres Puniques, & les choſes en viennent ſi avant, que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir ſubſiſter que par la ruine de l'autre.

Rome prête à ſuccomber, ſe ſoutient principalement durant ſes malheurs, par la conſtance & par la ſageſſe du Sénat.

A la fin la patience Romaine l'emporte. Annibal eſt vaincu, & Carthage ſubjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuſe s'étend prodigieuſement durant deux cents ans par mer & par terre, & réduit tout l'Univers ſous ſa puiſſance.

En ces temps, & depuis la ruine de Carthage, les Charges, dont la dignité auſſi-bien que le profit s'augmentoit avec l'Empire, furent briguées avec fureur. Les prétendants ambitieux ne ſongerent qu'à flatter le peuple; & la concorde des ordres, entretenue par l'occupation des guerres

Puniques, ſe troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confuſion, & leurs ſéditieuſes propoſitions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

l. pall. II. Alors on commença à porter des armes, & à agir par la force ouverte dans les aſſemblées du peuple Romain, où chacun auparavant vouloit l'emporter par les ſeules voies légitimes, & avec la liberté des opinions.

La ſage conduite du Sénat, & les grandes guerres ſurvenues, modérerent les brouilleries.

Marius, Plébéien, grand homme de guerre, avec ſon éloquence militaire & ſes harangues ſéditieuſes, où il ne ceſſoit d'attaquer l'orgueil de la Nobleſſe, réveilla la jalouſie du peuple, & s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, Patricien, ſe mit à la tête du parti contraire, & devint l'objet de la jalouſie de Marius.

Les brigues & la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la Patrie & le reſpect des loix s'y éteignent.

Pour comble de malheur, les guerres d'Aſie apprennent le luxe aux Romains, & augmentent l'avarice.

En ce temps, les Généraux commencerent à s'attacher leurs ſoldats, qui ne regardoient en eux juſqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla dans la guerre contre Mithridate laiſſoit enrichir ſes ſoldats pour les gagner.

Marius de ſon côté propoſoit à ſes par-

ſiſans des partages d'argent & de terre.

Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un ſous prétexte de ſoutenir le Sénat, & l'autre ſous le nom du peuple, ils ſe firent une guerre furieuſe juſques dans l'enceinte de la Ville.

Le parti de Marius & du peuple fut tout-à-fait abattu, & Sylla ſe rendit ſouverain ſous le nom de Dictateur.

Il fit des carnages effroyables, & traita durement le peuple, & par voie de fait & de paroles, juſques dans les Aſſemblées légitimes.

Plus puiſſant & mieux établi que jamais, il ſe réduiſit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple Romain pouvoit ſouffrir un maître.

Pompée, que Silla avoit élevé, ſuccéda à une grande partie de ſa puiſſance. Il flattoit tantôt le peuple & tantôt le Sénat pour s'établir : mais ſon inclination & ſon intérêt l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des Pirates, des Eſpagnes & de tout l'Orient, il devint tout-puiſſant dans la République, principalement dans le Sénat.

Céſar, qui veut du moins être ſon égal, ſe tourne du côté du peuple, & imitant dans ſon Conſulat les Tribuns les plus ſéditieux, il propoſe, avec des partages de terres, les loix les plus populaires qu'il put inventer.

La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire & la puiſſance de Céſar.

Pompée & lui s'uniſſent par intérêt, &

puis ſe brouillent par jalouſie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que ſon ſeul nom ſoutiendra tout, & ſe néglige. Céſar, actif & prévoyant, remporte la victoire, & ſe rend le maître.

Il fait diverſes tentatives pour voir ſi les Romains pourroient s'accoutumer au nom de Roi. Elles ne ſervent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le Sénat lui décerne des honneurs juſqu'alors inouis dans Rome : de ſorte qu'il eſt tué en plein Sénat comme un tyran.

Antoine, ſa créature, qui ſe trouve Conſul au temps de ſa mort, émut le peuple contre ceux qui l'avoient tué, & tâcha de profiter des brouilleries pour uſurper l'autorité ſouveraine. Lépidius, qui avoit auſſi un grand commandement ſous Céſar, tâcha de le maintenir. Enfin, le jeune Céſar, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de ſon pere, & chercha l'occaſion de ſuccéder à ſa puiſſance.

Il ſut ſe ſervir pour ſes intérêts des ennemis de ſa maiſon, & même de ſes concurrents.

Les troupes de ſon pere ſe donnerent à lui, touchées du nom de Céſar, & des largeſſes prodigieuſes qu'il leur fit.

Le Sénat ne peut plus rien, tout ſe fait par la force & par les ſoldats qui ſe livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeſte conjoncture, le Triumvirat abattit tout ce que Rome nourriſſoit de plus courageux & de plus

oppoſé à la tyrannie. Céſar & Antoine défirent Brutus & Caſſius : la liberté expira avec eux. Les vainqueurs, après s'être défaits du foible Lépide, firent divers accords & divers partages, où Céſar, comme le plus habile, trouvant toujours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ſes intérêts, & prit le deſſus. Antoine entreprend en vain de ſe relever, & la bataille Actiaque ſoumet tout l'Empire à la puiſſance d'Auguſte-Céſar.

Rome, fatiguée & épuiſée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos, eſt contrainte de renoncer à ſa liberté.

La Maiſon des Céſars, s'attachant ſous le grand nom d'Empereur le commandement des armées, exerce une puiſſance abſolue.

Rome, ſous les Céſars, plus ſoigneuſe de ſe conſerver que de s'étendre, ne fait preſque plus de conquête que pour éloigner les Barbares qui vouloient entrer dans l'Empire.

A la mort de Caligula, le Sénat ſur le point de rétablir la liberté & la puiſſance conſulaire, en eſt empêché par les gens de guerre qui veulent un chef perpétuel, & que leur chef ſoit le maître.

Dans les révoltes cauſées par les violences de Néron, chaque armée élit un Empereur; & les gens de guerre connoiſſent qu'ils ſont maîtres de donner l'Empire.

Ils s'emportent juſqu'à le vendre publiquement au plus offrant, & s'accoutument à en ſecouer le joug. Avec l'obéiſſan-

ce, la diſcipline ſe perd. Les bons Princes s'obſtinent en vain à la conſerver, & leur zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice Romaine ne ſert qu'à les expoſer à la fureur des ſoldats.

Dans les changements d'Empereurs, chaque armée entreprenant de faire le ſien, il arrive des guerres civiles & des maſſacres effroyables.

Ainſi l'Empire s'énerve par le relâchement de la diſcipline, & tout enſemble il s'épuiſe par tant de guerres inteſtines.

Au milieu de tant de déſordres, la crainte & la majeſté du nom Romain diminuent. Les Parthes ſouvent vaincus, deviennent redoutables du côté de l'Orient ſous l'ancien nom de Perſes qu'ils reprennent. Les Nations Septentrionales, qui habitoient des terres froides & incultes, attirées par la beauté & par la richeſſe de celles de l'Empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un ſeul homme ne ſuffit plus à ſoutenir le fardeau d'un Empire ſi vaſte & ſi fortement attaqué.

La prodigieuſe multitude des guerres, & l'humeur des ſoldats qui vouloient avoir à leur tête des Empereurs & des Céſars, obligent à les multiplier.

L'Empire étant même regardé comme un bien héréditaire, les Empereurs ſe multiplient naturellement par la multitude des enfants des Princes.

Marc-Aurele aſſocie ſon frere à l'Empire. Sévere fait ſes deux enfants Empe-

reurs. La néceſſité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient & l'Occident entre lui & Maximien : chacun d'eux ſurchargé, ſe ſoulage en éliſant deux Céſars.

Par cette multitude d'Empereurs & de Céſars, l'Etat eſt accablé d'une dépenſe exceſſive, le corps de l'Empire eſt déſuni, & les guerres civiles ſe multiplient.

Conſtantin, fils de l'Empereur Conſtantius-Chlorus, partage l'Empire comme un héritage entre ſes enfants, la poſtérité ſuit ces exemples, & on ne voit preſque plus un ſeul Empereur.

La molleſſe d'Honorius, & celle de Valentinien III, Empereur d'Occident, fait tout périr.

L'Italie & Rome même ſont ſaccagées à diverſes fois, & deviennent la proie des Barbares.

Tout l'Occident eſt à l'abandon. L'Afrique eſt occupée par les Vandales, l'Eſpagne par les Viſigoths, la Gaule par les Francs, la Grande-Bretagne par les Saxons, Rome & l'Italie même par les Hérules, & enſuite par les Oſtrogoths. Les Empereurs Romains ſe renferment dans l'Orient, & abandonnent le reſte, même Rome & l'Italie.

L'Empire reprend quelque force ſous Juſtinien par la valeur de Béliſaire, & de Narsès. Rome ſouvent priſe & repriſe, demeure enfin aux Empereurs. Les Sarraſins, devenus puiſſants par la diviſion de leurs voiſins & par la nonchalance des Em-

pereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'Orient, & les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles & les plus riches Provinces. Rome réduite à l'extrêmité par leurs entrepriſes continuelles, & demeurée ſans défenſes du côté de ſes Empereurs, eſt contrainte de ſe jetter entre les bras des François : Pepin, Roi de France, paſſe les Monts, & réduit les Lombards ; Charlemagne, après en avoir éteint la domination, ſe fait couronner Roi d'Italie, où ſa ſeule modération conſerve quelques petits reſtes aux Succeſſeurs des Céſars ; & en l'an 800 de Notre-Seigneur, élu Empereur par les Romains, il fonde le nouvel Empire.

Il vous eſt maintenant aiſé de connoître les cauſes de l'élévation & de la chûte de Rome.

Vous voyez que cet Etat, fondé ſur la guerre, & par-là naturellement diſpoſé à empiéter ſur ſes voiſins, a mis tout l'Univers ſous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique & l'art militaire.

Vous voyez les cauſes des diviſions de la République & finalement de ſa chûte dans les jalouſies de ſes Citoyens, & dans l'amour de la liberté pouſſé juſqu'à un excès & une délicateſſe inſupportables.

Vous n'avez plus de peine à diſtinguer tous les temps de Rome, ſoit que vous vouliez la conſidérer en elle-même, ſoit que vous la regardiez par rapport aux au-

tres peuples, & vous voyez les changements qui devoient ſuivre la diſpoſition des affaires en chaque temps.

En elle-même vous la voyez au commencement dans un état Monarchique, établi ſelon ſes loix primitives, enſuite dans ſa liberté, & enfin ſoumiſe encore une fois au gouvernement Monarchique, mais par force & par violence.

Il vous eſt aiſé de concevoir de quelle ſorte s'eſt formé l'état populaire, enſuite des commencements qu'il avoit dès le temps de la Royauté; & vous ne voyez pas dans une moindre évidence, comment dans la liberté s'établiſſoient peu-à-peu les fondements de la Monarchie.

Car de même que vous avez vu le projet de la République dreſſé dans la Monarchie, par Servius-Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple Romain; vous avez auſſi obſervé que la tyrannie de Sylla, quoique paſſagere, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré ſa fierté, étoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit aſſervis.

Pour connoître ce qu'a opéré ſucceſſivement cette jalouſie furieuſe entre les ordres, vous n'avez qu'à diſtinguer les deux temps que je vous ai expreſſément marqués, l'un où le peuple étoit retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de tous côtés: & l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au dehors, il s'eſt abandonné ſans réſerve à ſa paſſion.

Le caractere eſſentiel de chacun de ces deux temps, eſt que dans l'un l'amour de la Patrie & des loix retenoit les eſprits; & que dans l'autre tout ſe décidoit par l'intérêt & par la force.

Delà s'enſuivoit encore que dans le premier de ces deux temps les hommes de commandement qui aſpiroient aux honneurs par les moyens légitimes, tenoient les ſoldats en bride & attachés à la République; au lieu que dans l'autre temps, où la violence emportoit tout, ils ne ſongeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs deſſeins, malgré l'autorité du Sénat.

Par ce dernier Etat, la guerre étoit néceſſairement dans Rome; & par le génie de la guerre, le commandement venoit naturellement entre les mains d'un ſeul chef: mais parce que dans la guerre, où les loix ne peuvent plus rien, la ſeule force décide, il falloit que le plus fort demeurât le maître; par conſéquent que l'Empire retournât en la puiſſance d'un ſeul.

Et les choſes s'y diſpoſoient tellement par elles-mêmes, que Polybe, qui a vécu dans le temps le plus floriſſant de la République, a prévu par la ſeule diſpoſition des affaires, que l'Etat de Rome à la longue reviendroit à la Monarchie.

Pag. VI. I. & ſeq. 41. & ſeq.

La raiſon de ce changement eſt que la diviſion entre les ordres n'a pu ceſſer parmi les Romains que par l'autorité d'un maître abſolu, & que d'ailleurs la liberté étoit trop aimée pour être abandonnée

volontairement. Il falloit donc peu-à-peu l'affoiblir par des prétextes ſpécieux, & faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, ſelon Ariſtote, devoit commencer en flattant le peuple, & devoit naturellement être ſuivie de la violence. *Polit. V. 4*

Mais delà on devoit tomber dans un autre inconvénient par la puiſſance des gens de guerre, mal inévitable à cet Etat.

En effet, cette Monarchie, que formerent les Céſars, s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fût toute militaire; & c'eſt pourquoi elle s'établit ſous le nom d'Empereur, titre propre & naturel du commandement des armées.

Par-là, vous avez pu voir que comme la République avoit ſon foible inévitable, c'eſt-à-dire, la jalouſie entre le peuple & le Sénat, la Monarchie des Céſars avoit auſſi le ſien, & ce foible étoit la licence des ſoldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas poſſible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement, & établi les Empereurs, fuſſent long-temps ſans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui diſpoſoient de l'Empire.

Vous pouvez maintenant ajouter aux temps que vous venez d'obſerver, ceux qui vous marquent l'Etat & le changement de la milice, celui où elle eſt ſoumiſe & attachée au Sénat & au peuple Romain; celui où elle s'attache à ſes Généraux; celui où elle les éleve à la puiſſance abſolue ſous le titre militaire d'Empereur; celui

où, maîtreſſe en quelque façon de ſes propres Empereurs qu'elle créoit, elle les fait & les défait à ſa fantaiſie. Delà le relâchement : delà les ſéditions & les guerres que vous avez vues, delà enfin la ruine de la milice avec celle de l'Empire.

Tels ſont les temps remarquables qui nous marquent les changements de l'Etat de Rome, conſidérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples ne ſont pas moins aiſés à diſcerner.

Il y a le temps où elle combat contre ſes égaux, & où elle eſt en péril. Il dure un peu plus de 500 ans, & finit à la ruine des Gaulois en Italie, & de l'Empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte & ſans péril, quelque grandes que ſoient les guerres qu'elle entreprend ; il dure 200 ans, & va juſqu'à l'établiſſement de l'Empire des Céſars.

Celui où elle conſerve ſon Empire & ſa majeſté ; il dure 400 ans, & finit au regne de Théodoſe le Grand.

Celui enfin où ſon Empire, entamé de toutes parts, tombe peu-à-peu. Cet Etat, qui dure auſſi 400 ans, commence aux enfants de Théodoſe, & ſe termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, qu'on pourroit ajouter aux cauſes de la ruine de Rome beaucoup d'incidents particuliers. Les rigueurs des créanciers ſur leurs débiteurs ont excité de grandes &

de

de fréquentes révoltes. La prodigieuſe quantité de gladiateurs & d'eſclaves, dont Rome & l'Italie étoient ſurchargées, a cauſé d'effroyables violences, & même des guerres ſanglantes. Rome, épuiſée par tant de guerres civiles & étrangeres, ſe fit tant de nouveaux Citoyens, ou par brigue, ou par raiſon, qu'à peine pouvoit-elle ſe reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturaliſés. Le Sénat ſe rempliſſoit de Barbares : le ſang Romain ſe mêloit : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'étoit élevée au deſſus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces Citoyens venus de dehors, & les autres ſe gâtoient par le mêlange. Les partialités ſe multiplioient avec cette prodigieuſe multiplicité de Citoyens nouveaux ; & les eſprits turbulents y trouvoient de nouveaux moyens de brouiller & d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit ſans fin par le luxe, par les débauches, & par la fainéantiſe qui s'introduiſoit. Ceux qui ſe voyoient ruinés n'avoient de reſſource que dans les ſéditions, & en tout cas ſe ſoucioient peu que tout périt après eux. On ſait que c'eſt ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux & les miſérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de Citoyens prévaloient dans Rome : & l'état mitoyen, qui ſeul tient tout en balance dans les états populaires, étant le plus foi-

ble, il falloit que la République tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur & le génie particulier de ceux qui ont cauſé les grands mouvements ; je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules-Céſar, d'Antoine & d'Auguſte. J'en ai marqué quelque choſe ; mais je me ſuis attaché principalement à vous découvrir les cauſes univerſelles & la vraie racine du mal, c'eſt-à-dire, cette jalouſie entre les deux ordres dont il vous étoit important de conſidérer toutes les ſuites.

Conclusion de toute le discours précédent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à la Providence.

CHAP. VIII. MAIS ſouvenez-vous, MONSEIGNEUR, que ce long enchaînement des cauſes particulieres qui font & défont les Empires, dépend des ordres ſecrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Royaumes : il a tous les cœurs en ſa main : tantôt il retient les paſſions, tantôt il leur lâche la bride, & par-là il remue tout le genre-humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, & il inſpire à eux & à leurs ſoldats une hardieſſe invincible. Veut-il faire des Légiſlateurs ? Il leur envoie ſon eſprit de ſageſſe & de prévoyance ; il leur fait prévenir les fondements de la tranquillité publique. Il connoît la ſageſſe humaine toujours courte par quelque endroit, il l'éclaire, il étend ſes vues, & puis il l'abandonne à ſes ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarraſſe dans ſes pro-

pres ſubtilités, & ſes précautions lui ſont un piége. Dieu exerce par ce moyen ſes redoutables jugements, ſelon les regles de ſa juſtice toujours infaillible. C'eſt lui qui prépare les effets dans les cauſes les plus éloignées, & qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte ſi loin. Quand il veut lâcher le dernier, & renverſer les Empires, tout eſt foible & irrégulier dans les Conſeils. L'Egypte, autrefois ſi ſage, marche enivrée, étourdie, & chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'eſprit de vertige dans ſes conſeils; elle ne ſait plus ce qu'elle fait, elle eſt perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas, Dieu redreſſe quand il lui plaît le ſens égaré, & celui qui inſultoit l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténebres plus épaiſſes, ſans qu'il faille ſouvent autre choſe pour lui renverſer le ſens que ſes longues proſpérités.

C'eſt ainſi que Dieu regne ſur tous les peuples. Ne parlons plus de haſard, ni de fortune, ou parlons-en ſeulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui eſt haſard à l'égard de nos conſeils incertains, eſt un deſſein concerté dans un Conſeil plus haut; c'eſt-à-dire, dans ce Conſeil éternel qui renferme toutes les cauſes & tous les effets dans un même ordre. De cette ſorte tout concourt à la même fin, & c'eſt faute d'entendre le tout que nous trouvons du haſard, ou de l'irrégularité dans les rencontres particulieres.

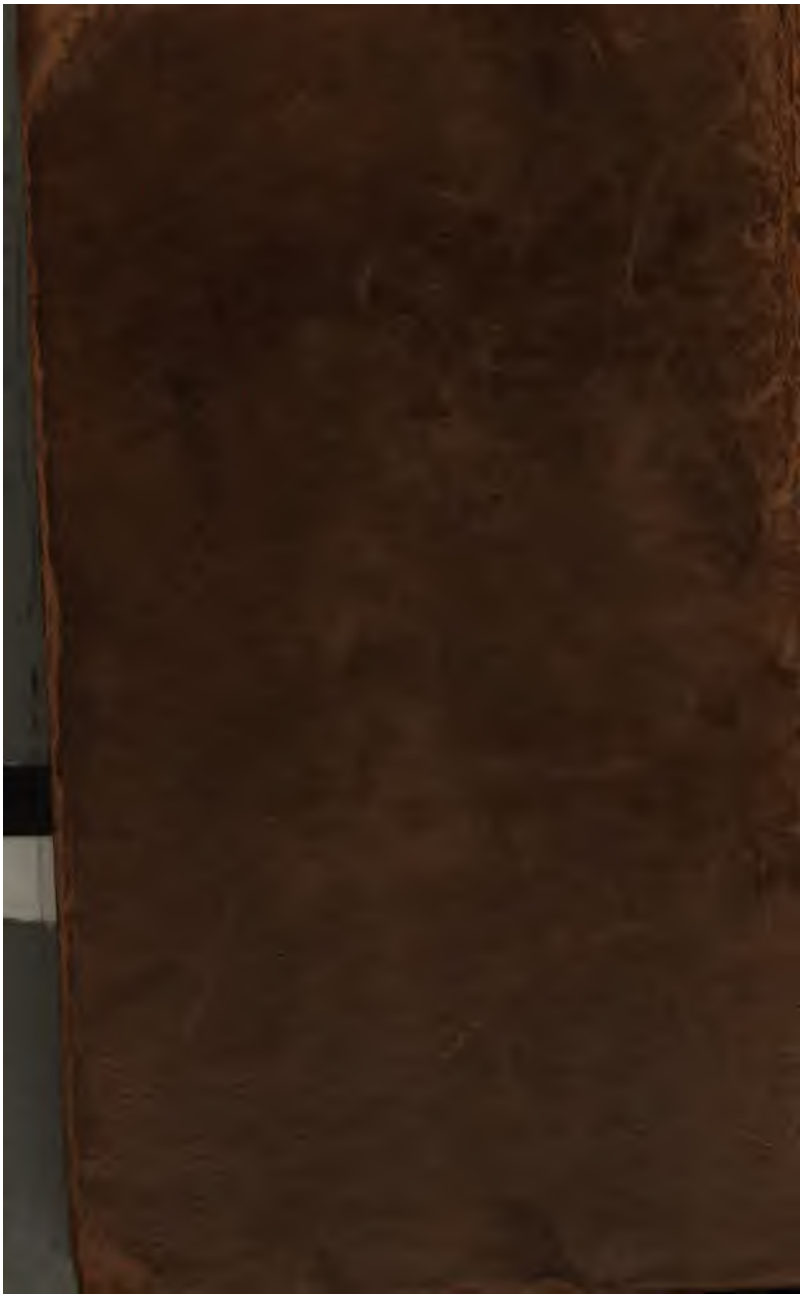
Par-là ſe vérifie ce que dit l'Apôtre, que *Dieu eſt heureux & le ſeul puiſſant Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs.* *Tim. VI.* Heureux, dont le repos eſt inaltérable, qui voit tout changer ſans changer lui-même, & qui fait tous les changements par un conſeil immuable; qui donne, & qui ôte la puiſſance, qui la tranſporte d'un homme à un autre, d'une maiſon à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, & qu'il eſt le ſeul en qui elle réſide naturellement.

C'eſt pourquoi tous ceux qui gouvernent, ſe ſentent aſſujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne penſent, & leurs conſeils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne ſont maîtres des diſpoſitions que les ſiecles paſſés ont miſes dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils puiſſent le forcer. Celui-là ſeul tient tout en ſa main, qui ſait le nom de ce qui eſt & de ce qui n'eſt pas encore, qui préſide à tous les temps, & prévient tous les conſeils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ſes Capitaines, ni ruiner ſa maiſon par ſes conquêtes. Quand Brutus inſpiroit au peuple Romain un amour immenſe de la liberté, il ne ſongeoit pas qu'il jettoit dans les eſprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il vouloit détruire, devoit être un jour rétablie plus dure que ſous les Tarquins. Quand

les Céſars flattoient les ſoldats, ils n'avoient pas deſſein de donner des maîtres à leurs ſucceſſeurs & à l'Empire. En un mot, il n'y a point de puiſſance humaine qui ne ſerve malgré elle à d'autres deſſeins que les ſiens. Dieu ſeul ſait tout réduire à ſa volonté. C'eſt pourquoi tout eſt ſurprenant, à ne regarder que les cauſes particulieres ; & néanmoins tout s'avance avec une ſuite réglée. Ce diſcours vous le fait entendre ; & pour ne plus parler des autres Empires, vous voyez par combien de conſeils imprévus, mais toutefois ſuivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus juſqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, MONSEIGNEUR, qu'il auroit fallu vous dire quelque choſe de plus de vos François & de Charlemagne, qui a fondé le nouvel Empire. Mais outre que ſon Hiſtoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, & que vous avez déjà ſi fort avancée, je me réſerve à vous faire un ſecond diſcours où j'aurai une raiſon néceſſaire de vous parler de la France & de ce grand Conquérant, qui étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantés, les ſurpaſſe en piété, en ſageſſe, & en juſtice.

Ce même diſcours vous découvrira les cauſes des prodigieux ſuccès de Mahomet & de ſes ſucceſſeurs. Cet Empire qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, pouvoit trouver ſa place dans ce diſcours ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux

Fin de la premiere Partie de l'Histoire Universelle.